THÉATRE
DE
P. CORNEILLE,
AVEC
DES COMMENTAIRES,
ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME TROISIEME.

GENEVE,

M. DCC. LXXIV.

POMPÉE,

TRAGÉDIE.

Jouée en 1644, tirée de l'édition que PIERRE CORNEILLE donna alors lui-même, avec les imitations de Lucain au bas des pages.

A MONSEIGNEUR L'ÉMINENTISSIME CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Je présente le grand Pompée *à votre éminence, c'est-à-dire, le plus grand personnage de l'ancienne Rome, au plus illustre de la nouvelle. Je mets sous la protection du premier ministre de notre jeune roi, un héros qui dans sa bonne fortune fut le protecteur de beaucoup de rois, & qui dans sa mauvaise eut encor des rois pour ses ministres. Il espère de la générosité de V. E. qu'elle ne dédaignera pas de lui conserver cette seconde vie que j'ai tâché de lui redonner, & que lui rendant cette justice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaise politique de la cour d'Egypte. Il l'espère, & avec raison, puisque dans le peu de séjour qu'il a fait en France, il a déja sû de la voix publique, que les maximes dont vous vous servez pour la conduite de cet état, ne sont point fondées sur d'autres principes que sur ceux de la vertu. Il a sû d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choisie pour votre seconde mère, qui vous est d'autant plus redevable, que les grands services que vous lui rendez sont de purs effets de votre inclination & de votre zèle, & non pas des devoirs de votre naissance. Il a sû que Rome s'est acquittée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ses prédécesseurs, par le présent qu'elle lui a fait de votre personne. Il a sû d'elle enfin que la solidité de votre prudence, & la netteté de vos lumières enfantent des conseils si avantageux pour le gouvernement,*

qu'il ſemble que ce ſoit vous à qui par un eſprit de prophétie notre Virgile ait adreſſé ce vers il y a plus de ſeize ſiécles,

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Voilà, MONSEIGNEUR, *ce que ce grand homme a apris en aprenant à parler français,*

Pauca, ſed à pleno venientia pectore veri.

Et comme la gloire de V. E. eſt aſſez aſſurée ſur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faibleſſe de mes penſées, ni la rudeſſe de mes expreſſions, qui pourraient diminuer quelque choſe de ſon éclat; & je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une proteſtation très-ſincère & très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE V. E.

Le très-humble, très-obéiſſant,
& très-fidèle ſerviteur,
CORNEILLE.

REMERCIMENT

A MONSIEUR LE CARDINAL

MAZARIN.

NON, tu n'es point ingrate, ô maîtreſſe du monde,
Qui de ce grand pouvoir *a*) ſur la terre & ſur l'onde,
Malgré l'effort des tems, retiens ſur nos autels
Le ſouverain empire, & des droits immortels.
Si de tes vieux héros j'aime encor la mémoire,
Tu relèves mon nom *b*) ſur l'aîle de leur gloire;
Et ton noble génie en mes vers mal tracé,
Par ton nouveau héros m'en a récompenſé.
C'eſt toi, grand cardinal, *c*) homme au-deſſus de l'homme,
Rare don qu'à la France ont fait le ciel & Rome:
C'eſt toi, dis-je, ô héros, ô cœur vraiment romain,
Dont Rome, en ma faveur, vient d'emprunter la main.
Mon honneur n'a point eu de douteuſe aparence;
Tes dons ont devancé même mon eſpérance;
Et ton cœur généreux m'a ſurpris d'un bienfait
Qui ne m'a pas coûté ſeulement un ſouhait.
La grace s'affaiblit quand il faut qu'on l'attende;

---

a) *Sur la terre & ſur l'onde*] eſt devenu, comme on l'a déja remarqué, un lieu commun qu'il n'eſt plus permis d'employer.

b) *Sur l'aîle de leur gloire.*] On dirait bien, *ſur l'aîle de la gloire*, parce que la gloire eſt perſonifiée; mais *leur gloire* ne peut l'être.

c) *Homme au-deſſus de l'homme*] eſt bien fort pour le cardinal *Mazarin*. Que dirait-on de plus des *Antonins*?

Tel penſe l'acheter alors qu'il la demande :
d) Et c'eſt je ne ſais quoi d'abaiſſement ſecret,
Où quiconque a du cœur ne conſent qu'à regret.
C'eſt un terme honteux que celui de prière ;
Tu me l'as épargné, tu m'as fait grace entière.
Ainſi l'honneur ſe mêle au bien que je reçois.
Qui donne comme toi, donne plus d'une fois.
Son don marque une eſtime & plus pure & plus pleine ;
Il attache les cœurs d'une plus forte chaîne ;
Et prenant nouveau prix de la main qui le fait,
Sa façon de bien faire eſt un ſecond bienfait.
e) Ainſi le grand Auguſte autrefois dans ta ville
Aimait à prévenir l'attente de Virgile :
Lui que j'ai fait revivre, & qui revit en toi,
En uſait envers lui, comme tu fais vers moi.
Certes dans la chaleur que le ciel nous inſpire,
Nos vers diſent ſouvent plus qu'ils ne penſent dire ;
Et ce feu qui ſans nous pouſſe les plus heureux,
Ne nous explique pas tout ce qu'il fait par eux.
Quand j'ai peint un Horace, un Auguſte, un Pompée,
Aſſez heureuſement ma muſe s'eſt trompée ;

---

d) *C'eſt je ne ſais quoi d'abaiſſement*] n'eſt pas français.

e) *Ainſi le grand Auguſte.*] Il eſt triſte que *Corneille* ait comparé *Mazarin* & *Montauron* à *Auguſte.*

f) *Elle tirait du tien un admirable trait.*] Il eſt encor plus triſte qu'il tire un admirable trait du portrait du cardinal *Mazarin*, en peignant *Horace*, *Céſar* & *Pompée.*

g) *Les Scipions*] achèvent cette étonnante flaterie. *Boileau* avait en vûe ces fauſſes louanges prodiguées à un miniſtre, quand il dit à monſieur de *Seignelai :*

Si pour faire ſa cour à ton illuſtre père,
Seignelai, quelque auteur d'un faux zèle emporté,
Au-lieu de peindre en lui la noble activité,

Puiſque, ſans le ſavoir, avecque leur portrait,
f) Elle tirait du tien un admirable trait.
Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage,
N'y font que prendre un rang pour former ton image.
Quand j'aurai peint encor tous ces vieux conquérans,
g) Les Scipions vainqueurs, & les Catons mourans,
Les Pauls, les Fabiens; alors de tous enſemble
On en verra ſortir un tout qui te reſſemble;
Et l'on raſſemblera de leurs pompeux débris,
Ton ame, & ton courage, épars dans mes écrits.
Souffre donc que pour guide au travail qui me reſte,
J'ajoute ton exemple à cette ardeur céleſte;
Et que de tes vertus le portrait ſans égal
S'achève de ma main ſur ſon original.
Quand j'étudie en toi ces ſentimens illuſtres,
Qu'a conſervé ton ſang à travers tant de luſtres,
Et que le ciel propice, & les deſtins amis
De tes fameux romains en ton ame ont tranſmis;
Alors de tes couleurs peignant les avantures,
J'en porterai ſi haut les brillantes peintures,
Que ta Rome elle-même, admirant mes travaux,

La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zèle pour ſon roi, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnait des vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et pouvant juſtement l'égaler à Mécène,
Le comparait au fils de Pélée ou d'Alcmène:
Ses yeux d'un tel diſcours faiblement éblouïs,
Bientôt dans ce tableau reconnaitraient Louïs.

Horace avait dit la même choſe dans ſa ſeiziéme épitre du premier livre;

Si quis bella tibi terra pugnata marique.

N'en reconnaîtra plus les vieux originaux ;
Et se plaindra de moi de voir sur eux gravées
Les vertus qu'à toi seul elle avait réservées ;
Cependant qu'à l'éclat de tes propres clartés
Tu te reconnaîtras sous des noms empruntés.
Mais ne te lasse point d'illuminer mon ame,
h) Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme ;
Et de ces grands soucis que tu prens pour mon roi,
Daigne encor quelquefois descendre jusqu'à moi.
i) Délasse en mes écrits ta noble inquiétude ;
Et tandis que sur elle apliquant mon étude,
J'emploîrai pour te plaire, & pour te divertir,
Les talens que le ciel m'a voulu départir,
Reçois avec les vœux de mon obéissance,
Ces vers précipités par ma reconnaissance.
L'impatient transport de mon ressentiment,
N'a pû, pour les polir, m'accorder un moment.
S'ils ont moins de douceur, ils en ont plus de zèle ;
Leur rudesse est le sceau d'une ardeur plus fidèle :
Et ta bonté verra, dans leur témérité,
Avec moins d'ornement, plus de sincérité.

PRÉFACE

h) *Ni de prêter ta vie à conduire ma flamme.*] On ne prête point une vie à conduire une flamme. Il veut dire, *ne cesse d'échaufer mon génie par tes illustres actions.*

i) *Délasse en mes écrits ta noble inquiétude.*] On se délasse de ses travaux par des écrits agréables. On ne délasse point une inquiétude.

Ajoutons à ces remarques, qu'on peut trop flater un cardinal, & faire des tragédies pleines de sublime.

PRÉFACE DE CORNEILLE,

AU LECTEUR.

SI je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes derniers ouvrages, & te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette hiſtoire eſt tirée, afin que tu puſſes remarquer en quoi je m'en ſerais écarté pour l'accommoder au théatre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poëme, & j'aurais à raporter des livres entiers de preſque tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me ſuis le plus ſervi, a été le poëte Lucain, dont la lecture m'a rendu ſi amoureux de la force de ſes penſées & de la majeſté de ſon raiſonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire en poëme dramatique, ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cent vers traduits ou imités de lui, que tu reconnaîtras aux mêmes marques que tu as déja reconnu ce que j'ai emprunté de D. Guillen de Caſtro dans le *Cid.* J'ai tâché de ſuivre ce grand homme dans le reſte, & de prendre ſon caractère quand ſon exemple m'a manqué; ſi je ſuis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. Cependant j'ai crû ne te déplaire pas de te donner ici trois paſſages qui ne viennent pas mal à mon ſujet. Le premier eſt un épitaphe de Pompée, prononcé par Caton dans Lucain. Les deux autres ſont deux peintures de Pompée & de Céſar, tirées de Velleius Pa-

terculus. Je les laiſſe en latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grace & de leur force. Les dames ſe les feront expliquer.

EPITAPHIUM

POMPEII MAGNI.

Cato apud Lucanum libro 9.

Civis obit (inquit) *multo majoribus impar*
Noſſe modum juris, ſed in hoc tamen utilis ævo:
Cui non ulla fuit juſti reverentia, ſalva
Libertate potens & ſolus plebe parata
Privatus ſervire ſibi; rectorque Senatus,
Sed regnantis erat: nil belli jure popoſcit,
Quæque dari voluit, voluit ſibi poſſe negari.
Immodicas poſſedit opes, ſed plura retentis
Intulit: Invaſit ferrum, ſed ponere norat:
Prætulit arma togæ, ſed pacem armatus amavit,
Juvit ſumpta ducem, juvit dimiſſa poteſtas,
Caſta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam.
Fortuna Domini, clarum & venerabile nomen
Gentibus, & multum noſtræ quod proderat urbi,
Olim vera fides, Sylla Marioque receptis
Libertatis obit, Pompeio rebus adempto,
Nunc & ficta perit: non jam regnare pudebit,
Nec color imperii, nec frons erit ulla Senatus.
O felix, cui ſumma dies fuit obvia victo,
Et cui quærendos Pharium ſcelus obtulit enſes!
Forſitan in ſoceri potuiſſet vivere regno.
Scire mori ſors prima viris, ſed proxima cogi.
Et mihi, ſi fatis aliena in jura venimus.
Da talem, Fortuna, Jubam: non deprecor hoſti
Servari, dum me ſervet cervice reciſa.

ICON POMPEII MAGNI.

Vellejus Paterculus lib. 2.

Fuit hic genitus matre Lucilia, ſtirpis Senatoriæ, forma excellens, non ea qua flos commendatur ætatis, ſed quæ ex dignitate conſtantiaque in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum vitæ comitata eſt diem: innocentia eximius, ſanctitate præcipuus, eloquentia medius; potentiæ quæ honoris cauſa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidiſſimus: dux bello peritiſſimus: civis in toga (niſi ubi vereretur ne quem haberet parem) modeſtiſſimus, amicitiarum tenax, in offenſis exorabilis, in reconcilianda gratia fideliſſimus, in accipienda ſatisfactione facillimus, potentia ſua nunquam aut rarò ad impotentiam uſus, pæne omnium votorum expers, niſi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium, indignari, cum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conſpicere.

ICON C. CÆSARIS.

Idem, Ibidem.

HIc nobilissima Juliorum genitus familia, & quod inter omnes antiquissimos constabat, ab Anchise ac Venere ducens genus, forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam & naturam & fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum. Magno illi Alexandro, sed sobrio, neque iracundo, simillimus: qui denique semper & somno & cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.

ACTEURS.

JULES-CÉSAR.

MARC-ANTOINE.

CORNÉLIE, femme de Pompée.

LÉPIDE.

PTOLOMÉE, roi d'Egypte.

CLÉOPATRE, sœur de Ptolomée.

PHOTIN, gouverneur du roi d'Egypte.

ACHILLAS, lieutenant-général des armées du roi d'Egypte.

SEPTIME, tribun romain à la solde du roi d'Egypte.

CHARMION, dame d'honneur de la reine.

ACHORÉE, écuyer de la reine.

Troupe de romains.

Troupe d'égyptiens.

La scène est à Alexandrie, dans le palais royal de Ptolomée.



O vous, a ma douleur objet terrible et tendre
Reſte du grand Pompée écoutez ſa moitié

POMPÉE;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. a)

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père & du gendre.
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.

---

a) Que devant Troye en flamme Hécube désolée
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.

Boileau, art poëtique.

A plus forte raison, un roi d'Egypte qui n'a point vû Pharsale, & à qui cette guerre est étrangère, ne doit point dire que les dieux étaient étonnés en se partageant, qu'ils n'osaient juger, & que la bataille a jugé pour eux. Dès qu'on reconnaît des dieux, on doit convenir qu'ils ont jugé par la bataille même. *Ces champs empestés, ces montagnes de morts qui se vengent, ces débordemens de parricides, ces troncs pourris,* étaient notés par *Boileau*, comme un exemple d'en-

Ses fleuves teints de ſang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ſes champs empeſtés confuſément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes,
Que la nature force à ſe venger eux-mêmes,
Et de leurs troncs pourris exhale dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
b) Juſtifiant Céſar & condamnant Pompée,
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que ſa fortune laſſe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiſſe à la mémoire
Des changemens du ſort une effroyable hiſtoire.
Il fuit, lui qui toûjours triomphant & vainqueur
Vit ſes proſpérités égaler ſon grand cœur;
Il fuit, & dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes;

Et

flure & de déclamation. Il falait dire ſimplement,

Le deſtin ſe déclare; & le droit de l'épée
Juſtifiant Céſar a condamné Pompée.

C'était parler en roi. Les vers ampoulés ne conviennent pas dans un conſeil d'état. Il n'y a donc qu'à retrancher des vers ſonores & inutiles, pour que la piéce commence noblement; car l'ampoulé n'eſt pas plus noble que convenable.

b) *Juſtifiant Céſar.*] Il y avait dans la première édition, *Juſtifie Céſar, &* *condamne Pompée.* On ne trouve guères dans toutes les piéces de *Corneille*, que cette ſeule faute contre les règles de notre verſification.

c) *Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux,*
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux.]
Une déroute orgueilleuſe, qui cherche un aſyle, ne préſente ni une idée vraie, ni une idée nette. *Où les dieux en trouvèrent contre les Titans*, eſt une idée qui pourrait être admiſe dans une ode, où le

Et contre ſon beau-père ayant beſoin d'aſyles,
c) Sa déroute orgueilleuſe en cherche aux mêmes lieux,
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux:
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant ſauvé le ciel, ſauvera bien la terre;
Et dans ſon deſeſpoir à la fin ſe mêlant,
d) Poura prêter l'épaule au monde chancelant.
Oui, Pompée avec lui porte le ſort du monde,
Et veut que notre Egypte en miracles féconde,
e) Serve à ſa liberté de ſépulchre, ou d'apui,
Et relève ſa chûte, ou trébuche ſous lui.
C'eſt de quoi, mes amis, nous avons à réſoudre.
Il aporte en ces lieux les palmes, ou la foudre:
S'il couronne le père, il hazarde le fils;
Et nous l'ayant donnée, il expoſe Memphis.
Il faut, ou recevoir, ou hâter ſon ſuplice,
Le ſuivre, ou le pouſſer dedans le précipice.
L'un me ſemble peu ſûr, l'autre peu généreux;

---

poëte ſe livre à l'entouſiaſme; mais dans un conſeil, on parle ſérieuſement. De plus, *Pompée* ſerait ici le Dieu, & *Céſar* le Titan; & ſi une comparaiſon poëtique était une raiſon, c'en ſerait une en faveur de *Pompée*.

d) *Poura prêter l'épaule au monde chancelant*] eſt dans ce même genre de déclamation ampoulée. *Lucain* lui-même n'eſt pas tombé dans ce défaut. Obſervez que dans cette déclamation, *prêter l'épaule*, eſt du genre familier. Enfin, un climat qui *prête l'épaule*, forme une image trop incohérente. Comment l'auteur de *Cinna* put-il ſe livrer à un pareil Phébus? C'eſt qu'il y eut de mauvais critiques, qui ne trouvèrent pas les beaux vers de *Cinna* aſſez rélevés; c'eſt que de ſon tems on n'avait ni connaiſſance, ni goût; cela eſt ſi vrai, que *Boileau* fut le premier qui fit connaître combien ce commencement eſt défectueux.

e) *Serve à ſa liberté de ſépulchre ou d'apui.*] *Apui* n'eſt pas l'oppoſé de *ſépulchre*; mais c'eſt une très-légère faute.

Et je crains d'être injuste, & d'être malheureux.
Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie;
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils me doivent disposer.
Il s'agit de Pompée, & nous aurons la gloire
f) D'achever de César, ou troubler la victoire;
g) Et jamais potentat n'a vû sous le soleil
Matière plus illustre agiter son conseil.

PHOTIN.

h) Sire, quand par le fer les choses sont vuidées,
La justice & le droit sont de vaines idées;
Et qui veut être juste *i*) en de telles saisons,
* *Balance le pouvoir, & non pas les raisons.*
Voyez donc votre force, & regardez Pompée,
Sa fortune abattue, & sa valeur trompée.

* *Metiri sua regna decet, viresque fateri.*

---

f) *D'achever de César ou troubler la victoire.*] On peut dire également ici *de troubler*, ou *troubler*, parce que le *de* répété est désagréable. Mais *troubler* n'est pas le mot propre; une *victoire troublée* n'a pas un sens assez déterminé, assez clair.

g) Dans les éditions subséquentes, il y a:

Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'état.

L'usage veut aujourd'hui que *délibérer* soit suivi de *sur*; mais le *de* est aussi permis. On délibéra du sort de *Jacques II.* dans le conseil du prince d'Orange. Mais je crois que la règle est de pouvoir employer le *de*, quand on spécifie les intérêts dont on parle. On *délibère* aujourd'hui *de* la nécessité, ou *sur* la nécessité d'envoyer des secours en Allemagne; on *délibère sur* de grands intérêts, *sur* des points importans.

h) *Sire, quand par le fer les choses sont vuidées.*] *Les choses vuidées*, n'est pas du

** César n'eſt pas le ſeul qu'il fuye en cet état,*
Il fuit & le reproche & les yeux du ſénat,
k) Dont plus de la moitié piteuſement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharſale.
Il fuit Rome perduë *l*), il fuit tous les romains,
A qui par ſa défaite il met les fers aux mains.
*** Il fuit le deſeſpoir des peuples & des princes,*
Qui veut venger ſur lui le ſang de leurs provinces,
Leurs états & d'argent & d'hommes épuiſés,
Leurs trônes mis en cendre, & leurs ſceptres briſés.
Auteur des maux de tous, il eſt à tous en bute,
m) Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chute.
Le défendrez-vous ſeul contre tant d'ennemis?
L'eſpoir de ſon ſalut en lui ſeul était mis:

* *Nec ſoceri tantum arma fugit, fugit ora Senatus,*
Cujus Theſſalicas ſaturat pars magna volucres.
** *Et metuit gentes quas uno in ſanguine miſtas*
Deſeruit, Regeſque timet quorum omnia merſit.

ſtile noble. De plus on vuide un procès, une querelle. On ne vuide pas une choſe.

i) *En de telles ſaiſons*] eſt pour la rime. *Balance le pouvoir, & non pas les raiſons.* Il veut dire, *examine ce qu'il peut*, & non pas *ce qu'il doit*; mais il ne l'exprime pas. On ne balance point le pouvoir; cette expreſſion eſt impropre & obſcure; & c'eſt préciſément les raiſons politiques qu'on balance.

k) *Dont plus de la moitié piteuſement étale*
Une indigne curée aux vautours de Pharſale.]
Piteuſement, curée, expreſſions baſſes en poëſie.

l) *Rome perdue*] n'eſt pas le mot propre; on ne fuit pas ce qu'on a perdu.

m) *Et fuit le monde entier écraſé ſous ſa chute.*] Comment peut-on fuir l'univers écraſé? Comment & où fuir quand on eſt écraſé avec cet univers? Cette métaphore n'eſt pas plus juſte qu'un *climat qui prête l'épaule.*

Lui ſeul pouvait pour ſoi, cédez alors qu'il tombe.
† *Soutiendrez-vous un faix ſous qui Rome ſuccombe,*
Sous qui tout l'univers ſe trouve foudroyé, *n*)
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
* *Quand on veut ſoutenir ceux que le ſort accable,*
A force d'être juſte on eſt ſouvent coupable;
** *Et la fidélité qu'on garde imprudemment,*
Après un peu d'éclat traine un long châtiment,
o) Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux ne ſont pas moins ſenſibles.
Sire, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
*** *Rangez-vous du parti des deſtins & des dieux;*
Et ſans les accuſer d'injuſtice, ou d'outrage, *p*)
**** *Puis qu'ils ſont les heureux, adorez leur ouvrage:*

† *Tu, Ptolomæe, potes Magni fulcire ruinam*
Sub qua Roma cadit?
* *Jus & fas multos faciunt Ptolomæe nocentes.*
** *Dat pœnas laudata fides, cum ſuſtinet,* (*inquit*)
Quos fortuna premit.
*** ———————— *Fatis accede, Deiſque.*
**** *Et cole felices. Miſeros fuge.*

n) *Foudroyé.*] *Un faix ſous qui l'on ſe trouve foudroyé*, eſt encor une de ces figures fauſſes, une de ces images incohérentes qu'on ne peut admettre. Un faix ne foudroye pas.

o) *Trouve un noble revers, dont les coups invincibles.*] Ces termes ne paraîtront pas juſtes à ceux qui exigent la pureté du langage, & la juſteſſe des figures. En effet, un coup n'eſt pas invincible, parce qu'un coup ne combat pas.

p) Accuſe-t-on les deſtins d'outrage?

q) *Preſſé de toutes parts des colères céleſtes.*] Colère ſubſtantif, n'admet pas le pluriel.

r) *Deſſus vous*] eſt une faute contre la langue, & *faire fondre* en eſt une contre l'harmonie. Et quelle expreſſion que les *reſtes des colères!*

s) *Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime, &c.*] La retraite de *Pompée* peut-elle être repréſentée comme un

Quels que ſoient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et pour leur obéïr perdez le malheureux.
q, Preſſé de toutes parts des colères céleſtes,
Il en vient r) deſſus vous faire fondre les reſtes;
* *Et ſa tête qu'à peine il a pû dérober,*
Toute prète de choir cherche avec qui tomber.
s) Sa retraite chez vous en effet n'eſt qu'un crime;
t) Elle marque ſa haine, & non pas ſon eſtime;
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port; u)
Et vous pouvez douter s'il eſt digne de mort?
** *Il devait mieux remplir nos vœux & notre attente,*
Faire voir ſur ſes nefs la victoire flotante:
x) Il n'eût ici trouvé que joye & que feſtins;
Mais puiſqu'il eſt vaincu, qu'il s'en prenne aux deſtins.
*** *J'en veux à ſa diſgrace, & non à ſa perſonne.*

* *Poſtquam nulla manet rerum fiducia, quærit*
Cum qua gente cadat.

** ——————— *Votis tua fovimus arma.*

*** *Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi,*
Non tibi, ſed victo. Feriam tua viſcera, Magne,
Malueram ſoceri.

crime, & comme un effet de ſa haine contre *Ptolomée*? Eſt-ce ainſi que s'exprime un miniſtre d'état? N'eſt-ce point aller au-delà du but? Tout le reſte de ce morceau eſt d'une beauté achevée; & plus le fonds du diſcours eſt naturel & vrai, plus les exagérations emphatiques ſont déplacées.

t) *Elle marque ſa haine & non pas ſon eſtime.*] Cette exagération d'un miniſtre d'état eſt trop évidemment fauſſe. Eſt-ce une preuve de haine que de demander un aſile?

u) *En venant prendre port*] expreſſion trop triviale pour la tragédie.

x) *Il n'eût ici trouvé que joye & que feſtins.*] On pourrait encor dire que *joye & feſtins* ne ſont pas l'expreſſion convenable dans la bouche d'un miniſtre d'état. C'eſt ainſi qu'on parlerait de la réception d'une bourgeoiſe.

J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
Mettre à l'abri la vôtre & parer la tempête. *y*)
Laissez nommer sa mort un injuste attentat ;
La justice n'est pas une vertu d'état.
* *z*) *Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes*

* *Sceptrorum vis tota perit, cum pendere justa Incipit.*

y) On ne pare point une tempête.

z) *Le choix des actions, ou mauvaises, ou bonnes,*
Ne fait qu'anéantir le pouvoir des couronnes.
Ces deux vers obscurs & entortillés affaiblissent cette tirade. C'est d'ailleurs trop retourner, trop repéter la même chose.

a) *Le droit des rois consiste à ne rien épargner.*] Cette maxime horrible n'est point du tout convenable ici ; il ne s'agit point du droit des rois contre d'autres rois, ni avec leurs sujets ; il ne s'agit que de mériter la faveur de *César*. *Ptolomée* est lui-même un espèce de sujet, un vassal à qui on propose de flater son maître par une action infame. Ainsi la dernière partie du discours de *Photin* péche contre la raison autant que contre la morale.

b) *Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd,*
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.
C'est ce qu'on a dit quelquefois des ministres ; mais ils ne parlent jamais ainsi. Un homme qui veut faire passer son avis, ne lui donne point de si abominables couleurs. La St. Barthelemi même ne fut point présentée dans le conseil de *Charles IX.* comme un crime, mais comme une sévérité nécessaire. La tragédie est une imitation des mœurs, & non pas une amplification de rhétorique.

Cette faute de *Corneille* a perdu plusieurs auteurs. Leurs personnages débitent avec un entousiasme de poëte, des maximes atroces, & de fades lieux communs d'horreurs insipides, qui séduisent quelquefois le parterre dans un roman barbarement dialogué. On a récité sur le théatre ces vers :

Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses dieux.
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable.

Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.
a) Le droit des rois confifte à ne rien épargner.
La timide équité détruit l'art de régner.
* *Quand on craint d'être injufte, on a toûjours à craindre;*
Et qui veut tout pouvoir, doit ofer tout enfraindre,
b) Fuir comme un deshonneur la vertu qui le perd,
Et voler fans fcrupule au crime qui le fert;
C'eft là mon fentiment; Achillas & Septime

* ——— *Semper metuet quem fæva pudebunt.*

Le crime n'eft forfait que pour les malheureux.

Telle eft donc de ces lieux l'influence cruelle

Que jufqu'à la vertu s'y rendra criminelle.

Oui, lorfque de fes foins la juftice eft l'objet,

Elle y doit emprunter le fecours du forfait.

Vertu! c'eft à ce prix qu'on te doit dédaigner.

Voilà des fentences dignes de la Grève, dont plufieurs de nos piéces ont été remplies : voilà les vers barbares dignes de ces maximes qui ont retenti fur nos théatres. Nous avons vû une mère amoureufe de fon fils qui difait hardiment,

Dieux qui m'abandonnez à ces honteux tranfports;

N'en attendez cruels, ni douleurs ni remords.

Je ne tiens mon amour que de votre colère;

Mais pour vous en punir je prétends m'y complaire.

Les dieux qui *n'attendent pas douleur* de cette vieille, & qui font punis par la *complaifance* de la vieille dans fon incefte, doivent être bien étonnés; & les gens de goût doivent l'être bien davantage, de la vogue qu'ont eue pendant quelque tems ces infamies abfurdes écrites en Gaulois.

Nous avons entendu dans *Catilina* des vers encor plus révoltants & plus ridicules.

Qu'il foit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,

Il fera toujours grand s'il eft impénétrable.

Tel on détefte avant que l'on adore après.

Ce n'eft que depuis quelque tems que le parterre a fenti l'horreur & le ridicule de ces maximes. *Narciffe* dans *Britannicus* ne dit point à *Néron*, Commettez un crime, c'eft à vous qu'il apartient d'en faire. Il ne débite aucune de ces maximes d'un vain déclamateur.

S'attacheront peut-être à quelque autre maxime.
Chacun a ſon avis, mais quel que ſoit le leur,
Qui frape le vaincu, ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Sire, Photin dit vrai; mais quoique de Pompée
Je voye & la fortune & la valeur trompée,
Je regarde ſon ſang comme un ſang précieux,
Qu'au milieu de Pharſale ont reſpecté les dieux:
Non qu'en un coup d'état je n'aprouve le crime;
Mais s'il n'eſt néceſſaire, il n'eſt point légitime:
Et quel beſoin ici d'une extrême rigueur?
* *Qui n'eſt point au vaincu ne craint point le vainqueur.*
Neutre juſqu'à préſent, vous pouvez l'être encore;
c) Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore:
d) Mais quoique vos encens le traitent d'immortel,
Cette grande victime eſt trop pour ſon autel;
Et ſa tète immolée au dieu de la victoire,

Imprime

* *Quidquid non fuerit Magni dum bella geruntur*
Nec victoris erit.

c) *Vous pouvez adorer Céſar, ſi l'on l'adore.*] Il faut éviter ces ſyllabes déſagréables de *l'on la*.

d) *Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.*] *Encens* ne ſouffre point le pluriel. On offre de l'encens aux immortels, mais l'encens ne traite point d'immortel.

On peut obſerver ici qu'en aucune langue les métaux, les minéraux, les aromates, n'ont jamais de pluriel. Ainſi, chez toutes les nations on offre de l'or, de l'encens, de la mirrhe, & non des *ors*, des *encens*, des *mirrhes*.

e) *En uſant de la ſorte, on ne vous peut blâmer*] n'eſt ni français, ni noble. On dit dans le langage familier, *en uſer de la ſorte*, mais non pas *uſer de la ſorte*.

f) *Et ceſſe de devoir quand la dette eſt d'un rang*
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur ſang.]

Imprime à votre nom une tache trop noire.
Ne le pas ſecourir ſuffit ſans l'oprimer.
e) En uſant de la ſorte on ne vous peut blâmer.
Vous lui devez beaucoup. Par lui Rome animée
A fait rendre le ſceptre au feu roi Ptolomée;
Mais la reconnaiſſance & l'hoſpitalité
Sur les ames des rois n'ont qu'un droit limité:
Quoi que doive un monarque, & dût-il ſa couronne,
Il doit à ſes ſujets encor plus qu'à perſonne;
f) Et ceſſe de devoir quand la dette eſt d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur ſang.
S'il eſt juſte d'ailleurs que tout ſe conſidère,
Que hazardait Pompée en ſervant votre père?
Il ſe voulut par là faire voir tout-puiſſant,
Et vît croître ſa gloire en le rétabliſſant.
g) Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue;
La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue.
Sans ſes mille talens, Pompée & ſes diſcours
Pour rentrer en Egypte étaient un froid ſecours. *h*)

Une dette eſt trop forte, trop grande, elle n'eſt pas d'un rang *à ne point l'acquitter qu'aux;* ce *point* eſt de trop, jamais on ne l'employe que dans le ſens abſolu: *Je n'irai point, je n'irai qu'à cette condition.*

g) *Il le ſervit enfin, mais ce fut de la langue.*

La bourſe de Céſar fit plus que ſa harangue.]

La langue, la bourſe, ſont des expreſſions trop familières. Voyez comme il eſt difficile de dire noblement les petites choſes, & comme il eſt aiſé de traiter les autres avec emphaſe. Le grand art des vers conſiſte à n'être jamais ni ampoulé, ni bas.

h) *Un ſecours* n'eſt ni chaud ni froid. Le mot propre eſt ſouvent difficile à rencontrer, & quand il eſt trouvé la gêne du vers & de la rime empêche qu'on ne l'employe.

Qu'il ne vante donc plus ſes mérites frivoles,
Les effets de Céſar valent bien ſes paroles;
Et ſi c'eſt un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
i) Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
Ainſi vous le pouvez & devez reconnaître.
Le recevoir chez vous, c'eſt recevoir un maître,
Qui tout vaincu qu'il eſt, bravant le nom de roi,
Dans vos propres états vous donnerait la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez ſa tête;
S'il le faut toutefois, ma main eſt toute prête.
Je ſais obéïr, ſire, & je ſerais jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME. *k*)

Sire, je ſuis romain, je connais l'un & l'autre.
Pompée a beſoin d'aide, il vient chercher la vôtre.
Vous pouvez comme maître abſolu de ſon ſort
Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous ſerait trop funeſte;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reſte.
Le chaſſer, c'eſt vous faire un puiſſant ennemi,

---

i) *Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui;*
Ainſi vous le pouvez, & devez reconnaître.]
On reconnaît un bienfait, mais non pas la perſonne. *Je vous reconnais*, n'eſt pas français, & ne forme point de ſens, à moins qu'il ne ſignifie au propre, *Je ne vous remettais pas, & je vous reconnais;* ou bien, *je reconnais là votre caractère.*

k) *Septime.*] Le raiſonnement de *Septime* eſt encor plus fort que celui d'*Achillas*. Cette ſcène eſt au fond parfaitement traitée, & à quelques fautes près, (qu'on eſt toûjours obligé de remarquer pour l'utilité des jeunes gens & des étrangers) elle eſt très-forte de raiſonnement.

l) Il faut éviter autant qu'on peut ces hémiſtiches trop communs, *& ſur mer & ſur terre* qui ne ſont que pour la rime, & qui ſont tout languir, *Laiſſer*

Sans obliger par-là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser, & sur mer & sur terre, *l*)
La suite d'une longue & difficile guerre,
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose: *m*)
Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose;
Et s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité;
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
Et de plaire par-là même à Rome asservie;
Cependant que forcé d'épargner son rival,
n) Aussi-bien que Pompée il vous voudra du mal.
Il faut le délivrer du péril & du crime,
o) Assurer sa puissance & sauver son estime,
Et du parti contraire en ce grand chef détruit
Prendre sur vous la honte, & lui laisser le fruit.
C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre:
Par-là vous gagnez l'un & ne craignez plus l'autre.
Mais suivant d'Achillas le conseil hazardeux,

---

suite d'une guerre n'est pas français.

m) *N'est que la même chose*] expression trop familière & trop triviale. De plus livrer *Pompée* à *César* n'est pas la même chose que le renvoyer. Il y a une différence immense entre laisser un homme en liberté & le mettre dans les mains de son ennemi.

n) *Aussi-bien qu'à Pompée il vous voudra du mal.*] *Il vous voudra du mal*, est une expression de comédie.

o) *Assurer sa puissance, & sauver son estime.*] *Sauver son estime*, ne forme aucun sens. Veut-il dire que *Ptolomée* conservera l'estime qu'on a pour *César*, ou l'estime que *César* a pour *Ptolomée*, ou l'estime que *César* fait de lui-même? Dans les trois cas, *sauver l'estime* est trop impropre. *J'évite d'être long, & je deviens obscur.*

Vous n'en gagnez pas un, & les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

p) N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cédons au torrent qui traîne toutes choses.
Je passe au plus de voix, & de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez & trop longtems l'arrogance de Rome
A crû qu'être romain c'était être plus qu'homme.
q) Abattons sa superbe, avec sa liberté;
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté;
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde;
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
Consentons au destin qui les veut mettre aux fers;
Et prêtons lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu serviras; & ces rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi-bien que le leur.

p) N'examinons donc plus la justice des causes, Et cédons au torrent qui traîne toutes choses.]

Des causes est un terme de barreau. *Toutes choses*, est trop prosaïque, quoique dans les délibérations la poësie tragique ne doive point s'élever au-dessus de la prose soutenue; & d'ailleurs, *toutes choses*, *& la même chose*, dans une page, est d'un stile trop négligé. On ne peut trop répéter qu'on est dans l'obligation de remarquer ces fautes, de peur que les jeunes gens qui n'auraient pas la même excuse que *Corneille*, n'imitent des défauts qu'on devait lui pardonner, mais qu'on ne pardonne plus aujourd'hui.

q) Abattons sa superbe, avec sa liberté.] La *superbe* ne se dit plus dans la poësie noble; il est aisé d'y substituer *orgueil.* On n'abat point la liberté, on la détruit; rien n'est beau sans le mot propre.

Ces remarques ne portent point sur l'essentiel de la piéce; mais il faut avertir de tout les lecteurs qui veulent s'instruire, & ceux qui nous font l'honneur d'aprendre notre langue.

Allez donc, Achillas, allez avec Septime
r) Nous immortaliser par cet illustre crime.
Qu'il plaise au ciel ou non, laisse m'en le souci.
Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Sire, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, & hâtez vous d'assurer ma couronne;
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Egypte, & celui des romains.

---

r) *Nous immortaliser par cet illustre crime.*] Cette pensée est trop emphatique. *Ptolomée* peut-il dire qu'il s'immortalisera par un assassinat? Cette illusion qu'il se fait, est-elle bien dans la nature? les raisons qu'il en aporte sont-elles de vraies raisons? Les nations seront-elles moins esclaves, pour être esclaves du maître de Rome? S'exprimer ainsi c'est substituer une amplification de rhétorique à la solidité d'un conseil d'état. Quel est le souverain qui dirait, Allons nous immortaliser par un illustre crime? La tragédie doit être l'imitation embellie de la nature. Ces défauts dans le détail n'empêchent pas que le fonds de cette première scène ne soit une des plus belles expositions qu'on ait vûes sur aucun théatre. Les anciens n'ont rien qui en aproche; elle est auguste, intéressante, importante; elle entre tout d'un coup en action; les autres expositions ne sont qu'instruire du sujet de la pièce, celle-ci en est le nœud: placez la dans quelque acte que vous vouliez, elle sera toujours attachante. C'est la seule qui soit dans ce goût.

SCENE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

PHotin, ou je me trompe, ou ma ſœur eſt déçue.
s) De l'abord de Pompée elle eſpère autre iſſûe.
Sachant que de mon père il a le teſtament,
Elle ne doute point de ſon couronnement ;
Elle ſe croit déja ſouveraine maîtreſſe
t) D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe ;
Et ſe promettant tout de leur vieille amitié,
u) De mon trône dans l'ame elle prend la moitié,
x) Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées
y) Pouſſent déja dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Sire, c'eſt un motif que je ne diſais pas,

---

s) *De l'abord de Pompée elle eſpère autre iſſue.*] *Autre iſſue* ne ſe dit que dans le ſtile comique. Il faut dans le ſtile noble, *une autre iſſue.* On ne ſuprime les articles & les pronoms que dans ce familier qui aproche du ſtile marotique. Sentir joie, faire mauvaiſe fin, &c. Obſervez encor qu'*iſſue* n'eſt pas le mot propre. Un abord n'a point d'*iſſue.* Il faut toujours ou le mot propre ou une métaphore noble.

t) *D'un ſceptre partagé que ſa bonté lui laiſſe.*] On ne ſait par la conſtruction à quoi ſe raporte, *ſa bonté.*

u) *De mon trône dans l'ame elle prend la moitié.*] Ce mot, *prend*, n'eſt pas aſſez noble.

x) *Où de ſon vain orgueil les cendres rallumées.*] Jamais un orgueil n'eut de cendres.

y) *Pouſſent déja dans l'air de nouvelles fumées.*] Ces fumées pouſſées par les cendres de l'orgueil, ne ſont guères plus admiſſibles. Tout ce qui n'eſt pas naturel doit être banni de la poëſie & de la proſe.

Qui devait de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugerait de la ſœur & du frère
Suivant le teſtament *z*) du feu roi votre père,
Son hôte & ſon ami, *a*) qui l'en voulut ſaiſir :
b) Jugez après cela de votre déplaiſir.
Ce n'eſt pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les ſacrés nœuds d'une amour fraternelle;
Du trône, & non du cœur je la veux éloigner;
c) Car c'eſt ne régner pas qu'être deux à régner.
Un roi qui s'y réſout, eſt mauvais politique;
Il détruit ſon pouvoir quand il le communique;
Et les raiſons d'état.... mais, ſire, la voici.

---

z) .... *Du feu roi votre père,*
Son hôte, & ſon ami.]
Le *feu roi votre père* eſt trop proſaïque, & il y a un enjambement que les règles de notre poëſie ne ſouffrent point dans le ſtile ſérieux des vers alexandrins.

a) *Qui l'en voulut ſaiſir.*] C'eſt un terme de chicane. Ma partie eſt ſaiſie de ce teſtament. On a ſaiſi ma partie de ces piéces.

b) *Jugez après cela de votre déplaiſir.*] Ce vers n'a pas un ſens clair. Eſt-ce du déplaiſir qu'a eu *Ptolomée?* On ne peut dire à un homme, Jugez de la peine que vous avez eue : eſt-ce du déplaiſir qu'il aura? il falait donc l'exprimer, & dire, Jugez de votre déplaiſir ſi *Pompée* venait mettre *Cléopatre* ſur le trône. De plus, cette raiſon de *Photin* peut être alléguée contre *Céſar* bien plus que contre *Pompée.*

c) *Etre deux à regner.*] C'eſt exprimer baſſement ce qui demande de l'élevation.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

SIre, Pompée arrive, & vous êtes ici?

PTOLOMÉE.

J'attens dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas & Septime.

CLÉOPATRE.

d) Quoi, Septime à Pompée, à Pompée Achillas!

PTOLOMÉE.

Si ce n'eſt aſſez d'eux, allez, ſuivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir c'eſt trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma ſœur, je dois garder l'honneur du diadême.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en ſouvenez
Que pour baiſer la main de qui vous le tenez,

Que

d) *Quoi*, *&c.*] Ce vers en dit plus que vingt n'en pourraient dire. La ſimple expoſition des choſes eſt quelquefois plus énergique que les plus grands mouvemens de l'éloquence. Voilà le véritable dialogue de la tragédie: il eſt ſimple, mais plein de force; il fait penſer plus qu'il ne dit. *Corneille* eſt le premier qui

Que pour en faire hommage aux pieds d'un ſi grand homme.

PTOLOMÉE.

Au ſortir de Pharſale eſt-ce ainſi qu'on le nomme ?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans ſon malheur de tous abandonné,
Il eſt toujours Pompée, & vous a couronné.

PTOLOMÉE.

e) Il n'en eſt plus que l'ombre, & couronna mon père,
Dont l'ombre & non pas moi lui doit ce qu'il eſpère ;
S'il veut, il peut aller deſſus ſon monument
Recevoir ſes devoirs & ſon remerciment.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'eſt ainſi qu'on le traite !

PTOLOMÉE.

Je m'en ſouviens, ma ſœur, & je vois ſa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix.
Vous qui l'eſtimez tant, allez lui rendre hommage ;
f) Mais ſongez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, & même dans le port ?

---

ait eu l'idée de cette vraie beauté ; mais elle eſt très-difficile à ſaiſir, & il ne l'a pas toujours employée.

e) *Il n'en eſt plus que l'ombre.*] Donc c'eſt à l'*ombre* de mon père à le payer. Quel raiſonnement ! & quel mauvais jeu de mots !

f) *Mais ſongez qu'au port même il peut*

Quoi? vous auriez osé lui préparer la mort?

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire;
Et que pour mon état j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin & ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils:
Ces ames que le ciel ne forma que de boue....

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, & j'avoue...

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi, vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine;
Je sais votre innocence, & je connais sa haine;
g) Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPATRE.

S'il est, sire, encor tems de vous en repentir,
Affranchissez vous d'eux & de leur tyrannie,

---

faire naufrage.] *Ptolomée* ne commet-il pas ici une indiscrétion, en faisant entendre à sa sœur dont il se défie, qu'il va faire assassiner *Pompée*? ne doit-il pas craindre qu'elle ne l'en avertisse? Je ne crois pas qu'il soit permis de mettre sur la scène tragique, un prince imprudent & indiscret, à moins d'une grande passion qui excuse tout. L'imprudence & l'indiscrétion peuvent être jouées à la comédie; mais sur le théatre tragique, il ne faut peindre que des défauts nobles. *Britannicus* brave *Néron* avec la hauteur imprudente d'un jeune prince passionné; mais il ne dit pas son secret à *Néron* imprudemment.

g) *Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.*] *Oyez* ne se dit plus. L'usage fait tout.

h) *Cette haute vertu dont le ciel & le sang,*

Rapellez la vertu par leurs conseils bannie,
h) Cette haute vertu dont le ciel & le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi? d'un frivole espoir déja préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée;
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revétu
Fait agir l'intérèt sous le nom de vertu?
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,
i) N'était le testament du feu roi notre père;
Vous savez qui le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous saurez aussi
Que la seule vertu me fait parler ainsi,
Et que si l'intérèt m'avait préoccupée,
J'agirais pour César, & non pas pour Pompée.
Aprenez un secret que je voulais cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie,
Fit quitter au feu roi son trône & sa patrie;

Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.]
Le ciel & le sang qui enflent le cœur de vertu, n'est pas une expression convenable. Le mot d'*enfler* est fait pour l'orgueil. On pourrait encor dire, *enfler d'une vaine espérance.*

i) *N'était le testament du feu roi notre père.*] *N'était* est une expression du stile le plus familier, & prise encor du barreau. *Le feu roi notre père*, deux fois répété, n'est pas d'un stile assez châtié. Ces façons de parler ne sont plus permises. La poësie ne doit pas être enflée, mais elle ne doit pas être trop familière. C'est une observation qu'on est obligé de faire souvent. C'est un défaut trop grand dans cette piéce que ce mélange continuel d'enflure & de familiarité.

Et que par ces mutins chassé de son état,
k) Il fut jusques à Rome implorer le sénat;
Il nous mena tous deux pour toucher son courage, *l)*
Vous assez jeune encor, moi déja dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux,
D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.
m) César en fut épris, & du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le sénat irrité,
Il fit agir Pompée & son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule prière,
Qui de leur amitié fut la preuve dernière:
Vous en savez l'effet, & vous en jouissez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez.
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts, *n)*

k) Il fut jusques à Rome implorer le sénat.] *Il fut implorer;* c'était une licence qu'on prenait autrefois. Il y a même encor plusieurs personnes qui disent, Je fus le voir, je fus lui parler; mais c'est une faute, par la raison qu'on *va* parler, qu'on *va* voir; on n'*est* point parler, on n'*est* point voir. Il faut donc dire, *j'allai le voir, j'allai lui parler, il alla l'implorer.* Ceux qui tombent dans cette faute ne diraient pas, Je *fus* lui remontrer, je *fus* lui faire apercevoir.

l) Quand on parle du courage de *César*, on entend toujours sa valeur. Mais ici *Cléopatre* entend son ame, son cœur. Le mot de *courage* était entendu en ce sens du tems de *Corneille*, nous avons vû que *Félix* dit à *Pauline*, *ton courage était bon.*

m) César en fut épris.] Il n'est guères dans les bienséances, qu'une princesse parle ainsi devant des ministres. La décence est une des premières loix de notre théatre; on n'y peut manquer qu'en faveur du grand tragique, dans les occasions où la passion ne ménage plus rien.

n) Que veut dire *en seconder les efforts?*

o) Et nous ouvrant ſon cœur, nous ouvrit ſes tréſors.
p) Nous eumes de ſes feux encor en leur naiſſance,
Et les nerfs de la guerre, & ceux de la puiſſance;
Et les mille talens qui lui ſont encor dûs,
Remirent en nos mains tous nos états perdus.
Le roi qui s'en ſouvint à ſon heure fatale,
Me laiſſa comme à vous la dignité royale;
Et par ſon teſtament qui doit ſervir de loi,
Me rendit une part de ce qu'il tint de moi.
C'eſt ainſi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
Vous apellez faveur ce qui n'eſt que juſtice;
Et l'oſez accuſer d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

q) Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.

CLÉOPATRE.

Céſar viendra bientôt, & j'en ai lettre expreſſe; *r*)

Eſt-ce aux efforts des voix de Rome que cet *en* ce raporte? Sont-ce les efforts de l'amour de ce grand homme? Cet *en* eſt également vicieux dans l'un & l'autre ſens.

o) *Ouvrir ſon cœur & ſes tréſors*,] ſemble un jeu de mots. Tout ce qui a l'air de pointe eſt l'opoſé du ſtile ſérieux.

p) *Nous eumes de ſes feux les nerfs de la guerre.*] Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe: qu'eſt-ce qu'un nerf qu'on a d'un feu? l'idée eſt plus repréhenſible que l'expreſſion. Une femme ne ſe vante point ainſi d'avoir un amant; cela n'eſt permis que dans les rôles comiques.

q) *Certes, ma ſœur, le conte eſt fait avec adreſſe.*

. . . . Et j'en ai lettre expreſſe.]
Ces vers ſont de la pure comédie.

Cette ſcène eût été bien plus belle, ſi *Cléopatre* n'eût fait parler que ſa fierté & ſa vertu, & ſi elle ne ſe fût point vantée que *Céſar* était amoureux d'elle.

r) *J'en ai lettre expreſſe.*] Stile familier & bourgeois.

Et peut-être aujourd'hui vos yeux feront témoins
De ce que vôtre efprit s'imagine le moins.
Ce n'eft pas fans fujet que je parlais en reine.
Je n'ai reçu de vous que mépris & que haine ; *s*)
t) Et de ma part du fceptre indigne raviffeur,
Vous m'avez plus traitée en efclave qu'en fœur;
Même pour éviter des effets plus finiftres,
Il m'a falu flater vos infolens miniftres,
Dont j'ai craint jufqu'ici le fer, ou le poifon ;
Mais Pompée ou Céfar m'en va faire raifon ;
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laiffe à démêler
u) Quel était l'intérêt qui me faifait parler.

---

s) On ne dit point, *Je n'ai reçu que haine.* On ne reçoit point haine. C'eft un barbarifme.

t) *Part du fceptre*] eft hazardé, parce qu'on ne coupe point un fceptre en deux. Mais cette figure qui ne préfente rien de louche & d'obfcur, eft très-admiffible.

u) Elle ne le laiffe point à démêler ; elle le fait entendre trop nettement.

x) *Sire, cette furprife eft pour moi merveilleufe.*] *Merveilleufe*, pour *étonnante*, *furprenante*, eft du ftile de la comédie ; l'on ne peut dire, *une furprife étonnante*, *merveilleufe* ; ce n'eft pas la furprife qui eft merveilleufe, c'eft la chofe qui furprend.

y) *Et mon cœur étonné.*] *Mon cœur*,

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUe dites-vous, ami, de cette ame orgueilleuse ?

PHOTIN.

x) Sire, cette surprise est pour moi merveilleuse ;
Je n'en sais que penser, y) & mon cœur étonné
D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,
z) Inconstant & confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

a) Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopatre vous hait, elle est fière, elle est belle ;
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contr'elle un rempart suffisant.

---

n'est pas le mot propre, on ne l'employe que dans le sentiment. Le cœur n'a jamais de part aux réflexions politiques. Il falait, *mon esprit*. De plus, quand on vient de dire qu'on est surpris, il ne faut pas ajouter qu'on est étonné.

z) *Inconstant & confus, &c.*] *Inconstant*, est encor moins convenable. *Le cœur inconstant*, n'exprime point du tout un homme embarrassé.

a) *Il faudrait faire effort pour conclure.*] C'est le contraire de ce que *Photin* veut dire. Il ne faudrait point d'effort pour conclure la mort de *Pompée* : on aurait une raison de plus pour la conclure : il faudrait s'efforcer de la hâter.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si tout grand qu'il est, il cède à ses apas?

PHOTIN.

Il la faudra flater, mais ne m'en croyez pas;
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous oprime,
b) Consultez-en encor Achillas & Septime.

PTOLOMÉE.

c) Allons donc les voir faire, & montons à la tour;
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

Fin du premier acte.

ACTE

b) *Consultez-en encor Achillas & Septime.*] *En encor* : on doit éviter ce bâillement, ces *hiatus* de sillabes, désagréables à l'oreille.

Cet acte ne finit point avec la pompe & la noblesse qu'on attendait du commencement.

c) *Allons donc les voir faire,*] est du ton bourgeois, & l'acte a commencé dans un stile emphatique. Il faut autant qu'on le peut, finir un acte par de beaux vers, qui fassent naître l'impatience de voir l'acte suivant.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

a) JE l'aime, mais l'éclat d'une ſi belle flamme,
Quelque brillant qu'il ſoit, n'ébloüit point mon ame;
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur b)
c) Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Auſſi qui l'oſe aimer porte une ame trop haute,
Pour ſouffrir ſeulement le ſoupçon d'une faute;
d) Et je le traiterais avec indignité,
Si j'aſpirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi! vous aimez Céſar, & ſi vous étiez crûe,

---

a) *Je l'aime, mais l'éclat &c.*] Ce ſentiment de *Cléopatre* eſt fort beau; mais on affaiblit toujours ſon propre ſentiment quand on l'exprime par des maximes générales.

b) Les héroïnes de *Corneille* parlent toujours de leur vertu.

c) *Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.*] Il ſemble par l a conſtruction, que le vaincu brûle pour le vainqueur. Toutes ces négligences ſont pardonnables à *Corneille*, mais ne le feraient pas à d'autres; c'eſt pour cette raiſon que je les remarque ſoigneuſement.

d) *Et je le traiterais avec indignité.*] ne dit pas ce que *Cléopatre* veut dire. Son idée eſt, qu'elle ferait indigne de *Céſar*, ſi elle ne penſait pas noblement. *Traiter avec indignité*, ſignifie, *maltraiter*, *accabler d'oprobre.*

L'Égypte pour Pompée armerait à ſa vûe,
En prendrait la défenſe, & par un promt ſecours
Du deſtin de Pharſale arrèterait le cours!
L'amour certes ſur vous a bien peu de puiſſance.

CLÉOPATRE.

e) Les princes ont cela de leur haute naiſſance.
Leur ame dans leur ſang prend des impreſſions
Qui *f*) deſſous leur vertu rangent leurs paſſions.
g) Leur générofité ſoumet tout à leur gloire:
h) Tout eſt illuſtre en eux, quand ils oſent ſe croire;
Et ſi le peuple y voit quelques déréglemens,
C'eſt quand l'avis d'autrui corromt leurs ſentimens.
Ce malheur de Pompée achève ſa ruine.
Le roi l'eût ſecouru, mais Photin l'aſſaſſine:
Il croit cette ame baſſe & ce monſtre ſans foi;
Mais s'il croyait la ſienne, il agirait en roi. *i*)

---

e) *Les princes ont cela de leur haute naiſſance.*] *Les princes ont cela*, gâte la nobleſſe de cette idée. C'eſt ici le lieu de raporter le ſentiment du marquis de *Vauvenargue*. Les *héros de Corneille*, dit-il, *parlent toujours trop*, *& pour ſe faire connaître. Ceux de Racine ſe font connaître parce qu'ils parlent.* Cette réflexion eſt très-juſte. Les vaines maximes, les lieux communs, diſent toujours peu de choſe; & un mot qui échape à propos, qui part du cœur, qui peint le caractère, en dit bien davantage.

f) *Deſſous leur vertu.*] Cette expreſſion n'eſt pas heureuſe.

g) *Leur générofité ſoumet tout à leur gloire*], a un ſens trop vague, qui ôte à ce couplet ſa préciſion, & lui dérobe par conſéquent ſa force.

h) *Tout eſt illuſtre*] n'eſt pas le mot propre. C'eſt *noble* qu'il falait.

i) Ce dernier vers eſt beau, & ſemble demander grace pour les autres.

k) *Quand elle dit qu'elle aime.*] Il y avait d'abord:

Quand elle avoue aimer, s'aſſure d'être aimée.

CHARMION.

Ainſi donc de Céſar l'amante & l'ennemie ....

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exemte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous poſſédez le ſien ?

CLÉOPATRE.

Je crois le poſſéder.

CHARMION.

Mais le ſavez-vous bien ?

CLÉOPATRE.

Apren qu'une princeſſe aimant ſa renommée,
k) Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée;
l) Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris,
N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.
Notre ſéjour à Rome enflamma ſon courage :

Voilà encor une maxime générale, qui a même le défaut de n'être pas vraie; car l'infante du *Cid* avoue qu'elle aime, & n'en eſt pas plus aimée. *Hermione* eſt dans la même ſituation. Il eſt vrai que ſi une princeſſe diſait publiquement qu'elle aime & qu'elle n'eſt point aimée, elle pourrait être avilie; mais il n'eſt pas vrai qu'une princeſſe n'avoue à ſa confidente ſa paſſion, que quand elle eſt ſûre d'être aimée. En général il faut s'interdire ce ton didactique dans une tragédie. On doit le plus qu'on peut mettre les maximes en ſentiment. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'amour de *Cléopatre* eſt très-froid, & contre les loix de la tragédie; il n'inſpire ni terreur, ni pitié : ce n'eſt préciſément que de la galanterie, ſans aucun intérêt; & cette galanterie eſt des plus indécentes. C'eſt un très-grand défaut.

l) *Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris*
N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.]
Soit épris eſt un ſolécisme; mais *de beaux feux qui expoſent à des hontes*, ſont pis qu'un ſolécisme.

Là j'eus de ſon amour le premier témoignage;
Et depuis juſqu'ici chaque jour ſes couriers
M'aportent en tribut ſes vœux & ſes lauriers.
Partout, en Italie, aux Gaules, en Eſpagne,
La fortune le ſuit, & l'amour l'accompagne.
m) Son bras ne domte point de peuples, ni de lieux,
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encor du ſang des amis de Pompée,
n) Il trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif
Dans ſon champ de victoire il ſe dit mon captif.
o) Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharſale;
Et ſi ſa diligence à ſes feux eſt égale,

---

m) Son bras ne domte point de peuples, ni de lieux.] *Lieux* après *peuples*, eſt inutile & languiſſant. *Un bras qui domte des lieux*, révolte l'eſprit & l'oreille.

n) Il trace des ſoupirs, & d'un ſtile plaintif.] *Céſar* qui trace des ſoupirs d'un ſtile plaintif, n'eſt point *Céſar*; & ce ridicule augmente encor par celui de l'expreſſion. On ne parlerait pas autrement de *Coridon* dans une églogue. Eſt-il poſſible qu'on ait dit que *Corneille* a banni la galanterie de ſes piéces! Il ne l'a traitée que trop. Elle était alors la baſe de tous les ouvrages d'imagination. *Horatus Coeles* chante à l'écho dans *Clélie*, & fait des anagrammes. Tout héros eſt galant. Remarquons que *Dacier* dans ſes notes ſur l'art poëtique d'*Horace* cenſura fortement la plûpart de ces fautes où *Corneille* tombe trop ſouvent. Il raporte pluſieurs vers dont il fait la critique. Le ſeul amour du bon goût le portait à cette juſte ſévérité dans un tems où il ne ſemblait pas encor permis de cenſurer un homme preſqu'univerſellement applaudi. *Boileau* avait bien fait ſentir que *Corneille* péchait ſouvent par le ſtile, par l'obſcurité des penſées, quelquefois par leur fauſſeté, par l'inégalité, par des termes bas, & par des expreſſions ampoulées. Mais il le diſait avec ménagement; juſqu'à ce qu'enfin dans ſon art poëtique il alla juſqu'à dire;

> Et ſi le roi des Huns ne lui charme l'oreille.
> Traiter de viſigots tous les vers de *Corneille*.

Il n'aurait jamais parlé ainſi de *Racine*,

p) Ou plutôt ſi la mer ne s'opoſe à ſes feux,
L'Egypte le va voir me préſenter ſes vœux.
Il vient, ma Charmion, juſques dans nos murailles,
Chercher auprès de moi le prix de ſes batailles,
M'offrir toute ſa gloire, & ſoumettre à mes loix
Et le cœur & la main qui les donnent aux rois:
q) Si bien que ma rigueur, ainſi que le tonnerre,
Peut faire un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

r) J'oſerais bien jurer que vos divins apas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas;
Et que le grand Céſar n'a rien qui l'importune,
s) Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.

---

le ſeul qui eut toujours un ſtile noble & pur.

o) *Oui, tout victorieux.*] Il faut dire, *Oui, tout vainqueur qu'il eſt.*

p) *Ou plutôt ſi la mer ne s'opoſe à ſes feux.*] Cette opoſition de la *mer* & des *feux* eſt un jeu de mots puérile, auquel l'auteur n'a peut-être pas penſé. Ce n'eſt pas aſſez de ne pas chercher ces petiteſſes, il faut prendre garde que le lecteur ne puiſſe les ſoupçonner.

q) *Si bien que ma rigueur, ainſi que le tonnerre.*] L'expreſſion familière *ſi bien que*, eſt à peine tolérée dans la comédie. La rigueur d'une femme comparée au tonnerre, eſt d'un giganteſque puérile. Un tonnerre qui fait un malheureux eſt petit. Le tonnerre fait pis, il tue; & les rigueurs de *Cléopatre* qui tueraient *Céſar* comme le tonnerre, font quelque choſe de plus outré, de plus faux, & de plus choquant que les exagérations de tous nos romans. On ne peut trop s'élever contre ce faux goût.

r) *J'oſerais bien jurer que vos divins apas*,] eſt un diſcours de ſoubrette. Mais *Cléopatre* qui eſpère avoir un enfant de *Céſar*, s'exprime en femme abandonnée.

s) *Si vos ſeules rigueurs ont droit ſur ſa fortune.*] Toutes ces expreſſions ſont fauſſes & alembiquées. Des rigueurs n'ont point de droit, elles n'en ont point ſur la fortune de *Céſar*; & ce Céſar *qui n'a rien qui importune* eſt comique. J'avoue qu'on eſt étonné de tant de fautes, quand on y regarde de près. Remarquons-les, puiſqu'il faut être utile; mais ſongeons toujours que *Corneille* a des beautés admirables; & que s'il a

Mais quelle eſt votre attente, & que prétendez-vous,
Puiſque d'une autre femme il eſt déja l'époux,
Et qu'avec Calphurnie un paiſible hymenée
Par des liens ſacrés tient ſon ame enchainée?

CLÉOPATRE.

Le divorce aujourd'hui ſi commun aux romains
Peut rendre en ma faveur tous ces obſtacles vains:
Céſar en fait l'uſage & la cérémonie;
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur ſaura mieux l'arrêter;
t) Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.
Mais laiſſons au hazard ce qui peut arriver;
Achevons cet hymen, s'il ſe peut achever;
Ne dura-t-il qu'un jour, ma gloire eſt ſans ſeconde,
D'être du moins un jour la maîtreſſe du monde.
J'ai de l'ambition, & ſoit vice, ou vertu,
Mon cœur ſous ſon fardeau veut bien être abattu.

---

bronché dans la carrière, c'eſt lui qui l'a ouverte en quelque façon, puiſqu'il a ſurpaſſé ſes contemporains juſqu'à l'époque d'*Andromaque*.

t) *Peut-être mon amour aura quelque avantage*
Qui ſaura mieux que moi ménager ſon courage.]
Son amour qui a un avantage, lequel ménagera mieux le courage de *Céſar* qu'elle-même, eſt une idée obſcure exprimée obſcurément.

Il y avait auparavant:

Et ſi jamais le ciel favoriſait ma couche
De quelque rejetton de cette illuſtre ſouche,
Cette heureuſe union de mon ſang & du ſien

J'en aime la chaleur, & la nomme ſans ceſſe
La ſeule paſſion digne d'une princeſſe.
Mais je veux que la gloire anime ſes ardeurs,
Qu'elle mène ſans honte au faîte des grandeurs;
Et je la déſavoue alors que ſa manie
Nous préſente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée & ſuivre mon devoir;
u) Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite,
Dans mon ame en ſecret je l'exhorte à la fuite;
Et voudrais qu'un orage écartant ſes vaiſſeaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ſes boureaux.
Mais voici de retour le fidèle Achorée,
Par qui j'en aprendrai x) la nouvelle aſſurée.

Unirait à jamais ſon deſtin & le mien. L'auteur retrancha ces vers qui préſentaient une image révoltante.

u) *Ne pouvant rien de plus pour ſa vertu ſéduite.*] Il ſemble par la phraſe qu'il s'agiſſe de la vertu ſéduite de *Pompée*; & c'eſt de la vertu ſéduite de l'ame de *Cléopatre*. *Je l'exhorte à la fuite dans mon ame.* Cette expreſſion n'eſt pas heureuſe. Mais ſi *Cléopatre* veut ſécourir *Pompée* que ne lui dépêche-t-elle un exprès pour l'avertir de ſon danger? Elle en dit trop, quand elle ne fait rien.

x) *La nouvelle aſſurée.*] On aprend des nouvelles ſûres, & non une nouvelle aſſurée. On dit bien, *cette nouvelle m'a été aſſurée par tels & tels.*

SCENE II. y)

CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

En eſt-ce déja fait, & nos bords malheureux
Sont-ils déja ſouillés d'un ſang ſi généreux?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage;
J'ai vû la trahiſon z) j'ai vû toute ſa rage;
Du plus grand des mortels j'ai vû trancher le ſort: a)
J'ai vû dans ſon malheur la gloire de ſa mort; b)
Et puiſque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Ecoutez, admirez, & plaignez ſon trépas. c)

Ses

y) Si *Cléopatre*, au lieu de parler en femme galante, avait ſû donner de la nobleſſe à ſon amour pour *Céſar*, & montrer en même tems la plus grande reconnaiſſance pour *Pompée*, & une véritable crainte de ſa mort, le récit d'*Achorée* ferait bien un autre effet. Le cœur n'eſt point aſſez ému quand le récit des infortunes n'eſt fait qu'à des perſonnes indifférentes. Le nom de *Pompée*, & de beaux vers, ſupléent à l'intérêt qui manque. *Cléopatre* a montré aſſez d'envie de ſauver *Pompée*, pour que le récit qu'on lui fait la touche; mais non pas pour que ce récit ſoit un coup de théatre, non pas pour qu'il faſſe répandre des larmes.

z) La rage de la trahiſon!

a) On tranche la vie, on tranche la tête, on ne tranche point un ſort.

b) *La gloire d'une mort!*] Et cette *gloire* deux fois répétée! quelle négligence?

c) On n'admire point un *trépas*. Mais la manière héroïque dont un homme eſt

Ses trois vaiſſeaux en rade avaient mis voile bas ;
Et voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi touché de ſes miſères,
Par un beau ſentiment d'honneur & de devoir,
Avec toute ſa cour le venait recevoir ;
* *Mais voyant que ce prince d) ingrat à ſes mérites*
N'envoyait qu'un eſquif rempli de ſatellites,
Il ſoupçonne dès-lors e) ſon manquement de foi,
Et ſe laiſſe ſurprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin voyant nos bords & notre flote en armes,
Il condamne ſoudain ces indignes allarmes,
Et penſe ſeulement, dans ce preſſant ennui,
A ne hazarder pas Cornélie avec lui :
** *N'expoſons*, lui dit-il, *que cette ſeule tête*

* *Quippe fides ſi pura foret, &c.*
Venturum tota Pharium cum claſſe tyrannum.
** ——— *Longéque à littore caſus*
Expectate meos & in hac cervice tyranni
Explorate fidem.

mort. Cependant cette expreſſion eſt une beauté & non une faute. C'eſt une figure très-admiſſible.

d) *Ingrat à ſes mérites.*] Nous diſons, *ingrat envers quelqu'un*, & non pas, *ingrat à quelqu'un.* Aujourd'hui que la langue ſemble commencer à ſe corrompre, & qu'on s'étudie à parler un jargon ridicule, on ſe ſert du mot impropre *vis-à-vis.* Pluſieurs gens de lettres ont été ingrats *vis-à-vis de moi*, au lieu d'*envers moi.* Cette compagnie s'eſt rendue difficile *vis-à-vis du roi*, au lieu d'*envers le roi* ou *avec le roi.* Vous ne trouverez le mot *vis-à-vis* employé en ce ſens dans aucun auteur claſſique du ſiécle de *Louis XIV.*

e) *Son manquement de foi.*] *Manquement*, n'eſt plus d'uſage ; nous diſons, *manque.* Et ce *manque de foi* eſt une expreſſion trop faible pour exprimer l'horrible perfidie que *Pompée* ſoupçonne.

A la réception que l'Egypte m'aprête ;
Et tandis que moi ſeul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le roi Juba nous garde une foi plus ſincère ;
Chez lui tu trouveras & mes fils & ton père ;
Mais quand tu les verrais deſcendre chez f) Pluton,
Ne deſeſpère point du vivant de Caton.
Il dit, & cependant que leur amour conteſte,
Achillas à ſon bord joint ſon eſquif funeſte.
* *Septime ſe préſente, & lui tendant la main,*
Le ſalue empereur, en langage romain ;
Et comme député de ce jeune monarque,
Paſſez, ſeigneur, dit-il, *paſſez dans cette barque ;*
Les ſables & les bancs cachés deſſous les eaux,
Rendent l'accès mal ſûr à de plus grands vaiſſeaux.
Ce héros voit la fourbe, & *g)* s'en moque dans l'ame.
Il reçoit les adieux des ſiens, & de ſa femme,
Leur défend de le ſuivre, & s'avance au trépas.
Avec le même front qu'il donnait les états.
La même majeſté ſur ſon viſage empreinte
Entre ces aſſaſſins montre un eſprit ſans crainte ;
Sa vertu toute entière à la mort le conduit :

* *Romanus Pharia miles de puppe ſalutat*
Septimius.

f) Pompée ne ſe ſervit certainement pas de cette figure, *deſcendre chez Pluton.* Il ne faut pas faire parler un héros en poëte.

g) Il s'en moque dans l'ame.] *S'en moque*, eſt comique & trivial. Je ne ſais pourquoi *Corneille* feint que *Pompée* s'aperçoit du deſſein de *Septime* ; car s'il le devine, il ne doit pas quitter ſon vaiſſeau, dans lequel ſans doute il a des ſoldats. Il doit prendre le chemin de Carthage.

Son affranchi Philippe est le seul qui le suit;
C'est de lui que j'ai sû ce que je viens de dire;
Mes yeux ont vû le reste, & mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs *n*)
Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez pas les miens, achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déja pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène, & du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir;
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Enfin l'esquif aborde, on l'invite à descendre;
Il se lève, & soudain par derrière *i*) Achillas,
Comme pour commencer tirant son coutelas,
Septime & trois des siens, lâches enfans de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
k) De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes.
N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains.
Le crime de l'Egypte est fait par des romains.

---

h) *Un cœur qui croit.*] Cela ne ferait pas soufert aujourd'hui.

i) *Par derriere.*] Cela est d'une prose trop basse.

k) *De ces quatre enragés admire la fureur.*] *Ces quatre enragés* est aujourd'hui du bas comique; il ne l'était pas alors. *Enragé* faisait le même effet que l'*arrabiato* des Italiens, & l'*enragd'* des Anglais. *Admire* est insoutenable.

Mais que fait & que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

** D'un des pans de sa robe il couvre son visage,*
A son mauvais destin en aveugle obéit,
l) Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
De peur qu'il ne semblât contre une telle offense
Implorer d'un coup d'œil son aide & sa vengeance.
*** Aucun gémissement à son cœur échapé,*
Ne le montre en mourant m) *digne d'être frapé :*
n) Immobile en leurs coups, en lui-même il rapelle
Ce qu'eut de beau sa vie & ce qu'on dira d'elle ;
Et tient la trahison que le roi leur prescrit,
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit. *o*)
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
**** Et* p) *son dernier soupir est un soupir illustre,*

* *Involvit vultus, atque indignatus apertum*
Fortunæ præbere caput, tunc lumina pressit.
** ——— *Nullo gemitu consensit ad ictum.*
*** *Seque probat moriens.*

l) *Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit.*] J'ai vû autrefois admirer ce vers ; & depuis, j'ai vû tous les connaisseurs le condamner comme une exagération, comme un vain ornement, & même comme une pensée fausse. On peut dédaigner de regarder un ami perfide ; mais dédaigner de regarder le ciel, parce qu'on se supose trahi par le ciel, cela est d'un capitan plutôt que d'un héros.

m) *Digne d'être frapé.*] N'est-ce pas là encor une fausse idée ? Pourquoi *Pompée* aurait-il été *digne d'être frapé*, s'il eût gémi ? Et que veut dire *digne d'être frapé* ? Quelle enflure ? quelle fausse grandeur ?

u) *Immobile en leurs coups &c.*] *Immobile* n'a & ne peut avoir de régime. Car en toute langue, on n'est immobile ni à quelque chose, ni en quelque chose.

o) Quoi *Pompée* ne daigne pas songer qu'on l'assassine ? Quoi ! il ne daigne pas

Qui de cette grande ame achevant les destins,
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.
* *Sa tête sur les bords de la barque penchée,* q)
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats :
Et pour combler enfin sa tragique avanture,
** *On donne à ce héros la mer pour sépulture,*
Et le tronc sous les flots roule dorsenavant
Au gré de la fortune & de l'onde & du vent.
A ce spectacle affreux la triste Cornélie . . .

CLÉOPATRE.

Dieux! en quels déplaisirs est-elle ensevelie!

* *Septimius retegit scisso velamine vultus*
Collaque in obliquo ponit languentia rostro;
Tunc nervos venasque secat. ———
Vindicat hoc Pharius dextra gestare satelles.
** *Littora Pompeium feriunt, truncusque vadosis*
Huc illuc jactatur aquis.

prêter l'esprit à vingt coups de poignard qu'il reçoit! il n'y a rien au monde de plus faux, de plus romanesque. Et *cette vertu qui augmente ainsi son lustre dans leur crime!* Quelles peines l'auteur se donne pour montrer de l'esprit faux & pour s'expliquer en énigmes!

p) Et son dernier soupir est un soupir illustre &c.] Ce mot *illustre* ne peut convenir à un *soupir;* de plus, un *soupir* n'est-il pas une espèce de gémissement? *Achorée* vient de dire que *Pompée* n'a poussé aucun gémissement. Et comment un *soupir* peut-il *étaler tout Pompée? Corneille* a voulu traduire le *seque probat moriens* de *Lucain. Il prouve en mourant qu'il est Pompée.* Ce peu de mots est vrai, simple & noble; mais un *soupir illustre* n'est pas tolérable.

q) Est-ce la barque ou la tête qui est penchée?

ACHORÉE.

Ayant toujours ſuivi ce cher époux des yeux,
Je l'ai vüe élever ſes *r*) triſtes mains aux cieux;
* *Puis cédant auſſi-tôt à la douleur plus forte,*
Tomber dans ſa galère évanouïe, ou morte.
Les ſiens en ce déſaſtre à force de ramer,
L'éloignent du rivage & regagnent la mer;
Mais ſa fuite eſt mal ſûre, & l'infame Septime,
Qui ſe voit dérober la moitié de ſon crime,
Afin de l'achever, prend ſix vaiſſeaux au port,
Et pourſuit ſur les eaux Pompée après ſa mort.
Cependant Achillas porte au roi ſa conquête:
Tout le peuple tremblant en détourne la tête.
Un effroi général offre à l'un ſous ſes pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas;
L'autre entend le tonnerre, & chacun ſe figure
Un déſordre ſoudain de toute la nature;
Tant l'excès du forfait troublant leurs jugemens,
Préſente à leur terreur l'excès des châtimens.
Philippe d'autre part montrant ſur le rivage,

* ——— *Interque ſuorum*
Lapſa manus, rapitur trepida fugiente carina.

r) On ſait bien que des mains ne ſont point triſtes. Cependant cette épithéte peut être ſoufferte en poëſie, & ſurtout dans cette occaſion.

s) *Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre.*] Le mot de *chétive* ne paſſerait pas aujourd'hui. Il me paraît qu'il fait ici un très-bel effet, par l'opoſition d'une fin ſi déplorable, à la grandeur paſſée de *Pompée.*

t) *Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre.*] *Cléopatre a de quoi.* On évite aujourd'hui de tels hémiſtiches. La ſituation n'en eſt pas moins intéreſſante.

Dans une ame servile, un généreux courage,
Examine d'un œil & d'un soin curieux,
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
s) Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie.
Une flote paraît qu'on a peine à compter...

CLÉOPATRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchans, voici venir la foudre:
t) Cléopatre a de quoi vous mettre tous en poudre.
César vient, elle est reine, & Pompée est vengé;
La tyrannie est bas, & le sort est changé.
u) Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, & par eux jugeons ce que nous sommes.
Ce prince d'un sénat maitre de l'univers,
De qui l'heur semblait être au-dessus du revers,
x) Lui que sa Rome a vû plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre;

---

rien n'est plus grand que ce moment où *Pompée* périt, où *Cornélie* fuit, & où *César* arrive.

On évite aujourd'hui ces lieux communs, *mettre en poudre*, qui n'étaient employés que pour rimer à *foudre*.

u) *Admirons cependant.*] Cela ferait froid en toute autre occasion. On est peu touché quand on se prépare ainsi, quand on s'arrange pour faire des réflexions. Il vaudrait mieux montrer plus de sentiment.

x) *Plus craint que le tonnerre.*] On voit bien là le miserable esclavage de la rime.

Et qui voyait encor en ces derniers hazards,
L'un & l'autre conſul ſuivre ſes étendarts;
Si-tôt que d'un malheur ſa fortune eſt ſuivie,
Les monſtres de l'Egypte ordonnent de ſa vie.
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres ſouverains d'un ſi noble deſtin.
Un roi qui de ſes mains a reçu la couronne,
A ces peſtes de cour lâchement l'abandonne.
Ainſi finit Pompée, & peut-être qu'un jour
y) Céſar éprouvera même ſort à ſon tour.
Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,
Et ſecondez partout & mes vœux & ſes armes!

CHARMION.

Madame, le roi vient qui poura vous ouïr.

SCENE

Ce *tonnerre* n'eſt mis que pour rimer à *terre*; on s'eſt imaginé, grace à ces malheureuſes rimes ſi ſouvent rebatues, qu'il n'y avait que tonnerre & guerre qui puſſent rimer à terre, à cauſe des deux *rr*, qui ſe trouvent dans ces mots. On n'a pas fait réflexion que ce double *r* ne ſe prononce pas. *Abhorre* qui a deux *r*, rime très-bien avec *adore* & *honore* qui n'en ont qu'un. L'uſage fait tout, mais c'eſt un uſage bien condamnable de ſe donner des entraves ſi ridicules. La rime eſt faite pour l'oreille. On prononce *terre* comme *père*, *mère*, & puiſqu'*abhorre* rime avec *adore*, *terre* doit rimer avec *mère*.

SCENE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

SAvez-vous le bonheur dont nous allons jouïr,
Ma sœur ?

CLÉOPATRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive.
Sous les loix de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet ?

CLÉOPATRE.

z) Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faisait-il dont vous pussiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, & j'avais plus à craindre.
Un si grand politique est capable de tout ;

---

y) *César éprouvera.*] Cette idée est fort belle, & d'autant plus convenable, que le jour même on conspire contre *César*.

z) Le spectateur est indigné qu'après la mort du grand *Pompée*, dont il est rempli, *Ptolomée* & *Cléopatre* s'amusent à parler de *Photin*, & que *Cléopatre* dise en vers de comédie, qu'elle *rit de son projet*.

Non, mais en liberté je ris de son projet. Il faut, autant qu'on le peut, fixer toujours l'attention du public sur les grands objets, & parler peu des petits, mais avec dignité.

Cette froide scène devient encor moins tragique par les petites ironies du frère & de la sœur.

Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'état tout est juste en un roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi;
Après ma part du sceptre à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie & la tête *a*) à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'état ne fut mieux entrepris.
Le voulant secourir César nous eût surpris.
Vous voyez sa vitesse, & l'Egypte troublée,
Avant qu'être en défense en serait accablée:
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sûreté mon trône & votre cœur.

CLÉOPATRE.

b) Je ferai mes présens, n'ayez soin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

---

a) Quand on dit *la vie*, *la tête* est de trop.

b) *Je ferai mes présens, n'ayez soin que des vôtres.*] *Je ferai mes présens*, est de la dernière indécence, surtout dans la bouche d'une femme galante. *N'ayez soin que des vôtres*, paraît encor plus insuportable, quand il s'agit de la tête de *Pompée*.

c) *Je connais ma portée, & ne prens point le change . . .*

Et je suis bonne sœur si vous m'êtes bon frère . . .

Vous montrez cependant un peu bien du mépris, &c.]

Tout cela est d'un comique si froid, que plusieurs personnes sont étonnées que

PTOLOMÉE.

Les vôtres ſont les miens, étant de même ſang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encor, étant de même rang,
Etant rois l'un & l'autre; & toutefois je penſe
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma ſœur, car l'état dont mon cœur eſt content,
Sur quelques bords du Nil bien à peine s'étend:
Mais Céſar à vos loix ſoumettant ſon courage,
Vous va faire régner ſur le Gange & le Tage.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la ſais régler;
Elle peut m'éblouïr, & non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange.
c) Je connais ma portée, & ne prens point le change.

PTOLOMÉE.

L'occaſion vous rit, & vous en uſerez.

CLÉOPATRE.

Si je n'en uſe bien, vous m'en accuſerez.

Corneille ait pû paſſer ſi rapidement du patétique & du ſublime, à ce ſtile bourgeois, & qu'il n'ait point eu quelque ami qui l'ait fait apercevoir de ces diſparates. On l'a déja dit: *Corneille* n'était plus le même quand il n'était plus ſoutenu par la majeſté du ſujet; & il ne vivait pas dans un tems où l'on connût encor toutes les bienſéances du dialogue, la pureté du ſtile, l'art, auſſi néceſſaire que difficile, de dire les petites choſes avec une nobleſſe élégante. On ne peut trop répéter que la plûpart des défauts de *Corneille* ſont ceux de ſon ſiécle.

PTOLOMÉE.

J'en eſpère beaucoup, vû l'amour qui l'engage.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage;
Mais quelque occaſion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui;
Je ne garde pour vous ni haine, ni colère;
Et je ſuis bonne ſœur, ſi vous m'êtes bon frère. *d*)

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris. *e*)

CLÉOPATRE.

Le tems de chaque choſe ordonne & fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait aſſez connaître.

CLÉOPATRE.

Le grand Céſar arrive, & vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'eſt de tout le monde, & je l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre hommage, & j'attendrai le ſien.
Allez, ce n'eſt pas trop pour lui que de vous-même;
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir;
Conſultez avec lui quel eſt votre devoir.

---

d) Vers de comédie, *Vous m'êtes bon frère*, & mauvais vers.

e) Vers de comédie, & qui n'eſt pas français, *Un peu bien du mépris*?

f) *Elle s'eſt emportée dans l'inſolence*,] eſt un barbariſme & un ſoléciſme. Il faut, *juſqu'à l'inſolence elle s'eſt emportée.*

g) *Je m'allais emporter dans les extrémités.*] On s'emporte à quelque extrémité, & non dans les extrémités. *Ptolo-*

SCENE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'Ai ſuivi tes conſeils; mais plus je l'ai flatée;
Et plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée; *f*)
Si bien qu'enfin outré de tant d'indignités,
g) Je m'allais emporter dans les extrémités.
Mon bras dont ſes mépris forçaient la retenuë,
N'eût plus conſidéré Céſar, ni ſa venuë,
Et l'eût miſe en état, malgré tout ſon apui,
De ſe plaindre à Pompée *h*) auparavant qu'à lui.
L'arrogante! à l'ouïr elle eſt déja ma reine;
Et ſi Céſar en croit ſon orgueil & ſa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle eſt ſon cher objet,
De ſon frère & ſon roi je deviens ſon ſujet.
Non, non, prévenons la, c'eſt faibleſſe d'attendre
Le mal qu'on voit venir ſans pouvoir s'en défendre.
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner:
Otons-lui les moyens de plaire & de régner;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades

---

mée doit-il dire qu'il a été tenté de tuer ſa ſœur? Il me ſemble qu'au théatre on ne doit parler de meurtre que dans les grandes paſſions, ou dans les grands intérêts, & non pas après une ſcène d'ironie & de picoterie.

h) *Auparavant qu'à lui*] n'eſt pas français. Cet adverbe abſolu n'admet aucune rélation, aucun régime. Il faut, *avant qu'à lui.*

Mon ſceptre ſoit le prix *i*) d'une de ſes œillades.

PHOTIN.

Sire, ne donnez point de prétexte à Céſar,
k) Pour attacher l'Egypte aux pompes de ſon char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'eſclavage & la guerre,
Enflé de ſa victoire & des reſſentimens
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amans, *l*)
Quoique vous ne rendiez que juſtice à vous-même,
Prendrait l'occaſion de venger ce qu'il aime;
Et pour s'aſſujettir & vos états & vous,
Imputerait à crime un ſi juſte couroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopatre vit, s'il la voit, elle eſt reine.

PHOTIN.

Si Cléopatre meurt, votre perte eſt certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me ſauver.

PHOTIN.

m) Pour la perdre avec joye il faut vous conſerver.

PTOLOMÉE.

Quoi? pour voir ſur ſa tête éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
n) Paſſe, paſſe plutôt en celle du vainqueur.

---

i) *D'une de ſes œillades*,] eſt du ſtile comique. On peut trouver de telles obſervations minutieuſes; mais elles ſont faites pour les étrangers. Il ne faut rien omettre.

k) Attacher l'Egypte à des pompes!

l) *Aux vrais amans!*] Un miniſtre d'état & même un ſcélérat qui parle de vrais amans, & des reſſentimens qu'une perte imprime aux vrais amans!

m) *Pour la perdre avec joye.*] Cet *avec joye* eſt ridicule. Il devoit dire pour la per-

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,
Il partira bientôt, & vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur, *o*)
Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur.
Il voit encor l'Afrique & l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, & les jeunes Pompées;
Et le monde à ses loix n'est point assujetti,
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale un si grand capitaine
Saurait mal son métier, s'il laissait prendre haleine,
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis
p) De relever du coup dont ils sont étourdis.
q) S'il les vainc, s'il parvient où son desir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
Jouïr de sa fortune, & de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'état.
Jugez durant ce tems ce que vous pourez faire.
Sire, voyez César, forcez vous à lui plaire;
Et lui déférant tout, veuillez vous souvenir
Que les événemens régleront l'avenir.
Remettez en ses mains *r*) trône, sceptre, couronne;
Et sans en murmurer souffrez qu'il en ordonne.
Il en croira sans doute ordonner justement,

---

dre sans vous nuire, pour vous vanger avec sureté.

n) *Passe passe.*] Il faut avoir l'attention d'éviter ces façons de parler employées dans le stile bas, *passe passe* fait un effet ridicule.

o) *L'amour* qui donne de *l'ardeur!*

p) *De relever.*] On relève de maladie; on ne relève pas d'un coup.

q) *S'il les vainc.*] Evitez toujours ces syllabes rudes & sèches.

r) *Trône, sceptre, couronne.*] Ce ne

En ſuivant du feu roi l'ordre & le teſtament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier ſervice
Ne permet pas d'en craindre une entière injuſtice.
Quoi qu'il en faſſe enfin, feignez d'y conſentir,
Louez ſon jugement, & le laiſſez partir.
Après, quand nous verrons le tems propre aux vengeances,
Nous aurons & la force & les intelligences.
Juſques-là reprimez ces tranſports violens
Qu'excitent d'une ſœur les mépris inſolens.
Les bravades enfin ſont des diſcours frivoles;
Et qui ſonge aux effets, néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie, & le ſceptre à la fois.
Un ſage conſeiller eſt le bonheur des rois.
Cher apui de mon trône, allons ſans plus attendre
Offrir tout à Céſar, afin de tout reprendre;
Avec toute ma flote allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs *s*) ſéduire ſon pouvoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ſont point trois choſes différentes, c'eſt la même idée ſous trois diverſes figures : c'eſt un pléonaſme, une négligence.

s) *Séduire ſon pouvoir.*] Notre langue ne permet guères qu'on aplique à des choſes inanimées des verbes qui ne ſont aproprìés qu'à des choſes animées. On ſéduit un homme; & par une métaphore très-juſte, on ſéduit ſa paſſion. Mais quand on ſéduit un homme puiſſant, ce n'eſt pas ſon pouvoir qu'on ſéduit. Cette impropriété de termes eſt ſouvent ce qui révolte le lecteur, ſans qu'il s'aperçoive d'où naît ſon dégoût. Les poëtes, comme *Boileau* & *Racine*, qui n'employent jamais que des métaphores juſtes, qui écrivent toujours purement, ſont lûs de tout le monde; & il n'y a pas un ſeul de leurs vers, que les amateurs ne reliſent cent fois, & ne ſachent par cœur : mais on ne lit des autres que quelques endroits de génie, dont la beauté ſupérieure s'élève au-deſſus des règles de la

ACTE III.

SCENE PREMIERE. a)

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

OUI, tandis que le roi va lui-même en perſonne *b*)
Juſqu'aux pieds de Céſar *c*) proſterner ſa couronne,
Cléopatre s'enferme en ſon apartement:
Et ſans s'en émouvoir attend ſon compliment.
Comment nommerez-vous *d*) une humeur ſi hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble & juſte, & digne d'une reine,
Qui ſoutient avec cœur & magnanimité
L'honneur de ſa naiſſance & de ſa dignité.

ſyntaxe, & de la correction du ſtile.

a) *Corneille* dans l'examen de *Pompée*, dit qu'on a trouvé mauvais qu'*Achorée* faſſe le récit intéreſſant qui ſuit, à une ſimple ſuivante. Il donne pour réponſe que cette ſuivante tient lieu de la reine; mais encor une fois, les récits intéreſſans ne doivent être faits qu'aux principaux perſonnages. On eſt mécontent de voir une ſuivante qui dit que ſa maîtreſſe, *dans ſon apartement*, *de Céſar attend le compliment ſans s'en émouvoir.* Ces ſcènes inutiles & par conſéquent froides prouvent que preſque toutes les tragédies françaiſes ſont trop longues. On les appelle des ſcènes de *rempliſſage.* Ce mot eſt leur condamnation.

c) *Proſterner ſa couronne.*] On ne proſterne point une couronne; on ſe proſterne, on dépoſe une couronne; on la dépoſe aux pieds, & non juſqu'aux pieds.

d) *Une humeur ſi hautaine.*] *Humeur* n'eſt pas plus noble que *beau préſent.*

Lui pourai-je parler ?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoye
Savoir à cet abord *e*) ce qu'on a vû de joye,
Ce qu'à *f*) ce beau présent César a témoigné,
S'il en a rendu grace, ou s'il l'a dédaigné,
S'il traite avec douceur, s'il *g*) traite avec empire ;
Ce qu'à nos assassins enfin il a pû dire.

ACHORÉE.

La tète de Pompée a produit des effets
h) Dont ils n'ont pas sujet d'ètre fort satisfaits.
Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre ;
Mais pour eux, jusqu'ici je trouve lieu de craindre :
S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
Vous l'avez vû partir, & moi je l'ai suivi.
Ses vaisseaux en bon ordre *i*) ont éloigné la ville,
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
k) Il venait à plein voile, & si dans les hazards
Il éprouva toujours la faveur de son Mars,
Sa flote qu'à l'envi favorisait Neptune,
Avait le vent *l*) en poupe, ainsi que sa fortune.
Dès le premier abord notre prince étonné

---

e) *Ce qu'on a vû de joye*,] ne peut se dire dans le stile tragique, quoique ce soit une suivante qui parle.

f) *Ce beau présent*] est comique.

g) *Traite* exige un régime; ce verbe n'est neutre que lorsqu'on parle d'un traiteur.

h) *Dont ils n'ont pas sujet d'ètre fort satisfaits.*] Ce vers est un peu de comédie.

i) *Ont éloigné la ville*] est un solécisme. Il falait *se sont éloignés de*, ou plutôt une autre expression, un autre tour.

k) *Il venait à plein voile*,] est un solécisme ; *Voile* de vaisseau a toujours été féminin ; *Voile* qui couvre, masculin.

l) *En poupe ainsi que sa fortune.*] N'est-ce pas là une réflexion inutile, & en

Ne s'eſt plus ſouvenu de ſon front couronné :
Sa frayeur a paru ſous ſa fauſſe allégreſſe ;
Toutes ſes actions ont ſenti la baſſeſſe.
J'en ai rougi moi-même, & me ſuis plaint à moi,
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de roi :
Et Céſar qui liſait ſa peur ſur ſon viſage,
Le flatait par pitié pour lui donner courage.
Lui d'une voix tombante offrant ce don fatal,
Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, *de rival ;*
Ce que n'ont pû les dieux dans votre Theſſalie,
Je vai mettre en vos mains Pompée & Cornélie ;
En voici déja l'un, & pour l'autre, elle fuit,
Mais avec ſix vaiſſeaux m) *un des miens la pourſuit.*
A ces mots Achillas découvre cette tête ;
Il ſemble qu'à parler encor elle s'aprête ;
* *Qu'à ce nouvel affront un reſte de chaleur*
En ſanglots mal formés exhale ſa douleur.
Sa bouche encor ouverte & ſa vûe égarée
Rapellent ſa grande ame à peine ſéparée ;

* ——— *atque os in murmura pulſant*
Singultus animæ.

---

même tems trop recherchée ? Pourquoi dire que ſon vaiſſeau avait le vent en poupe ? Pourquoi comparer la fortune de *Céſar* à ce vaiſſeau ? Quel raport de ces idées avec la réception dont il s'agit ?

La peinture de l'humiliation de *Ptolomée* eſt admirable, parce qu'elle eſt vraie. Celle de la tête de *Pompée* qui ſemble s'aprêter à parler, n'eſt pas ſi vraie. Cela ſent le poëte, & dès-lors on n'eſt plus ſi touché. Un mort n'a pas la vuë égarée.

m) Un des miens.] Il ſemble que ce ſoit un de ſes vaiſſeaux, & *Ptolomée* entend un de ſes officiers. Ces mépriſes ſont aſſez communes dans notre lan-

** Et son couroux mourant fait un dernier effort*
Pour reprocher aux dieux sa défaite & sa mort.
*** César à cet aspect comme frapé du foudre,* n)
Et comme ne sachant o) *que croire, ou que résoudre;*
Immobile, & les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez longtems ses sentimens cachés:
Et je dirai, si j'ose *p*) en faire conjecture,
Que par un mouvement commun à la nature,
q) Quelque maligne joye en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.
L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
Chatouillait malgré lui son ame avec surprise;
Et de cette douceur son esprit combattu
Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie;
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
Consulte à sa raison sa joye & ses douleurs;
**** Examine, choisit, laisse couler des pleurs,*
Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
Se montre généreux par un trait de faiblesse.
***** Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux;*

* *Iratamque Deis faciem.*

** *Non primo Cæsar damnavit munera vultu.*
——— *vultus dum crederet, hæsit.*

*** ——— *lachrymas non sponte cadentes Effudit.*

**** *Auffer ab aspectu nostro funesta satelles,*

gue; il faut y prendre garde soigneusement.

n) Ce n'est pas un coup de foudre pour *César* que la mort de *Pompée*.

o) *Que croire.*] Il doit savoir certainement *que croire* en voyant la tête de *Pompée*.

p) *En faire conjecture.*] Expression un peu triviale.

q) *Quelque maligne joye.*] Quelle peinture & quelle vérité! que ces grands

Lève les mains enſemble & les regards aux cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette inſolence;
Puis tout triſte & penſif il s'obſtine au ſilence,
Et même à ſes romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche & d'un profond ſoupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il ſe ſaiſit du port, il ſe ſaiſit des portes,
r) Met des gardes par-tout, & des ordres ſecrets,
Fait voir ſa défiance ainſi que ſes regrets,
Parle d'Egypte en maître, & de ſon adverſaire
Non plus comme ennemi, mais comme ſon beau-père.
Voilà ce que j'ai vû.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juſte Oſiris la reine demandait.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle. *s*)
Vous, continuez-lui ce ſervice fidelle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais Céſar vient, allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles & déſolés;
Et moi, ſoit que l'iſſue en ſoit douce, ou funeſte,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vû le reſte.

Regis dona tui.

---

traits effacent de fautes! rien n'eſt plus beau que cette tirade. Elle fait voir en même tems qu'il fallait mettre ce récit intéreſſant dans la bouche d'un perſonnage plus important qu'*Achorée.*

r) *Met des gardes partout & des ordres ſecrets.*] Cela eſt impropre. On met des gardes, & on donne des ordres.

s) Vers familier de comédie. *La ravir avec une nouvelle.*

SCENE II.

CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ACHORÉE, ſoldats Romains, ſoldats Egyptiens.

PTOLOMÉE.

SEigneur, montez au trône, & commandez ici.

CÉSAR.

t) Connaiſſez-vous Céſar, de lui parler ainſi ?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie ? *u*)
Certes Rome à ce coup pourait bien ſe vanter
D'avoir eu juſte lieu de me perſécuter,
Elle qui d'un même œil les donne & les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verſe en nos cœurs avec l'ame & le ſang,

---

t) *Connaiſſez-vous Céſar, de lui parler ainſi &c.*] Beaucoup de bons juges ont trouvé que *Céſar* affecte ici un peu trop de rodomontade, que la véritable grandeur eſt plus ſimple, que les Romains ne regardaient point le trône comme une infamie, qu'ils avaient au contraire aboli chez eux le nom de roi, comme trop dangereux à Rome; que les Romains n'avaient aucun mépris pour un roi d'Egypte; que *Céſar* joue un peu ſur le mot ; que quand *Ptolomée* lui dit, *Montez au trône*, il veut dire ſeulement, Soyez ici le maître, & non pas, Faites-vous couronner roi d'Egypte : qu'enfin *Céſar* répond à un compliment très-raiſonnable par des hauteurs qui ſentent plus la vanité que la grandeur. Ces critiques peuvent être fondées ; mais peut-être eſt-il néceſſaire d'enfler un peu la grandeur romaine ſur le théatre, comme on place des figures coloſſales dans de vaſtes enceintes. Il eſt bien certain que quand *Ptolomée* dit à Céſar, *Commandez ici*, il ne lui dit pas, Prenez le titre de roi d'Egypte, au lieu de celui d'*im-*

Et la haine du nom, & le mépris du rang.
C'eſt ce que de Pompée il vous falait aprendre.
x) S'il en eût aimé l'offre, il eût ſû s'en défendre;
Et le trône & le roi ſe feraient annoblis
A ſoutenir la main qui les a rétablis.
Vous euſſiez pû tomber, mais tout couvert de gloire.
Votre chûte eût valu la plus haute victoire;
Et ſi votre deſtin n'eût pû vous en ſauver,
Céſar eût pris plaiſir à vous en relever.
Vous n'avez pû former une ſi noble envie.
Mais quel droit aviez-vous ſur cette illuſtre vie?
Que vous devait ſon ſang pour y tremper vos mains;
Vous qui devez reſpect au moindre des romains? y)
* *Ai-je vaincu pour vous dans le champ de Pharſale?*
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis ſur eux en ce dernier effort

* *Ergo in Theſſalicis Pellæo fecimus arvis*
Jus gladio?

perator, de *conſul*, de *triumvir*; mais *Céſar* veut humilier *Ptolomée*. Le ſpectateur eſt charmé de voir ce roi abaiſſé & confondu, & les reproches ſur la mort de *Pompée* ſont admirables.

u) Jamais on n'a tenu *le trône égal à l'infamie*; il n'y a là qu'un faux air de grandeur & tout faux air eſt puérile. *Céſar* tenait ſi peu le trône égal à l'infamie, qu'il voulut depuis être reconnu roi. Les romains craignaient chez eux la royauté, mais le trône ailleurs n'était point infame.

x) *S'il en eût aimé l'offre, il eût ſû s'en défendre.*] Ce vers n'eſt pas trop intelligible; le reſte fait un très-bel effet. *Ptolomée* joue là un indigne rôle; mais on aime à voir un roi abaiſſé devant *Céſar*. Lorſque *Corneille* fait parler *Ptolomée*, les vers ſont faibles; *Céſar* s'exprime fortement; tel était le génie de *Corneille*. Le ſublime de *Céſar* paſſe juſques dans l'ame du lecteur.

y) Cela n'eſt pas vrai, puiſque *Ptolomée* avait des chevaliers romains à ſon ſervice.

La puissance absolue & de vie & de mort?
* *Moi qui n'ai jamais pû la souffrir à Pompée,*
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée?
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé?
De quel nom après tout pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome;
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront z)
Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont?
** *Pensez-vous que j'ignore, ou que je dissimule,*
a) *Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,*
Et que s'il eût vaincu, votre esprit complaisant
Lui faisait de ma tête un semblable présent?
*** *Graces à ma victoire, on me rend des hommages,*
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages,
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur.
Si César en jouït, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse, & redoutable zèle,
Qui règle la fortune, & qui tourne avec elle!

Mais

* *Non tuleram Magnum mecum Romana regentem,*
Te, Ptolemæe, feram?
** ———— *Nec fallere vos me*
Credite victorem, nobis quoque tale paratum
Littoris hospitium.
*** ———— *Ne sic mea colla gerantur*
Thessaliæ fortuna facit.

z) Un coup qui fait affront sur un chef, n'est pas élégant.

a) Cela est beau, parce que cela est vrai. Il n'y a là ni déclamation ni enflure.

b) *Je n'ai point encor agi qu'en com-*

Mais parlez, c'eſt trop être interdit & confus.

PTOLOMÉE.

Je le ſuis, il eſt vrai, ſi jamais je le fus,
Et vous même avourez que j'ai ſujet de l'être.
Etant né ſouverain, je vois ici mon maître :
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où *b*) je n'ai point encor agi qu'en commandant,
Je vois une autre cour, ſous une autre puiſſance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéïſſance.
De votre ſeul aſpect je me ſuis vû ſurpris ;
Jugez ſi vos diſcours me rendent mes eſprits ;
Jugez par quels moyens je puis ſortir d'un trouble
Que forme le reſpect, que la crainte redouble ;
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colère & tant de majeſté.
Dans cet étonnement dont mon ame eſt frapée,
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me ſouvient pourtant que s'il fut notre apui,
Nous vous dûmes dès-lors autant & plus qu'à lui.
Votre faveur pour nous éclata la première ;
Tout ce qu'il fit après fut à votre prière.
Il émut le ſénat pour des rois outragés,
Que ſans cette prière il aurait négligés ;
Mais de ce grand ſénat les ſaintes ordonnances
Euſſent peu fait pour nous, ſeigneur, ſans vos finances. *c*)
Par-là de nos mutins le feu roi vint à bout ;

mandant] eſt un ſolécifme ; le *point* eſt de trop.

c) Le mot de *finances* n'eſt pas plus fait pour la tragédie que celui de *caiſſier*.

Et pour en bien parler *d)* nous vous devons le tout. *e)*
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
f) Juſqu'à ce qu'à vous-même il ait oſé ſe prendre;
g) Mais voyant ſon pouvoir de vos ſuccès jaloux,
Paſſer en tyrannie & s'armer contre vous...

CÉSAR.

h) Tout beau, que votre haine en ſon ſang aſſouvie,
N'aille point à ſa gloire, il ſuffit de ſa vie;
N'avancez rien ici que Rome oſe nier;
Et juſtifiez vous ſans la calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laiſſe donc aux dieux à juger ſes penſées,
Et dirai ſeulement qu'en vos guerres paſſées,
Où vous futes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos proſpérités:
Que comme il vous traitait en mortel adverſaire,
J'ai crû ſa mort pour vous un malheur néceſſaire;
i) Et que ſa haine injuſte augmentant tous les jours,
k) Juſques dans les enfers chercherait du ſecours;

---

d) Nous vous devons le tout.] Expreſſion trop faible, trop commune. Ne finiſſez jamais un vers par ces mots *le tout;* ils ne ſont ni harmonieux, ni nobles.

e) Le tout] eſt du ſtile de bureau.

f) Juſqu'à ce qu'à vous-même il ait oſé ſe prendre.] On ne peut trop remarquer avec quel ſoin pénible il faut éviter ce concours de ſyllabes dures, dont les auteurs ne s'aperçoivent pas dans la chaleur de la compoſition. *Juſqu'à ce qu'à* révolte l'oreille. *Se prendre à quelqu'un* eſt du diſcours familier; & *s'en prendre* eſt quelquefois fort noble. *Répondez du ſuccès, ou je m'en prends à vous.* De plus, *ſe prendre*, ne ſignifie pas attaquer, comme *Corneille* le prétend ici; il ſignifie le contraire, chercher un apui, un ſecours. En tombant il ſe prit à un arbre qui le garantit. Dans le malheur on ſe prend à tout; c'eſt-à-dire, on ſe fait une reſſource de tout ce qu'on trouve. Dans le malheur, *on s'en prend à tout*, ſignifie,

Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,
Il nous falait pour vous craindre votre clémence;
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits vous rendit malheureux.
J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême,
Nous vous devions, seigneur, servir malgré vous-même;
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
l) Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en désavoüez, vous l'imputez à crime;
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver:
Vous pouvez en jouïr & le désaprouver;
Et j'ai plus fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire;
Et que ce sacrifice offert par mon devoir,
Vous assure la votre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

m) Vous cherchez Ptolomée, avecque trop de ruses,
De mauvaises couleurs & de froides excuses.
Votre zèle était faux, si seul il redoutait.

---

on accuse tout, on se plaint de tout.

g) Un pouvoir jaloux d'un succès.

h) *Tout beau.*] On a déja remarqué ailleurs que ce mot familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

i) *Et que sa haine injuste.*] *Et que*, n'ayant point été précédé d'un autre *que*, est une faute de grammaire, mais de ces fautes qui cessent de l'être dans la poësie animée.

k) *Jusques dans les enfers.*] *Les enfers* sont ici d'un déclamateur, & non pas d'un homme qui donne de bonnes raisons.

l) *Mon zèle ardent l'a prise.*] Il veut dire mon zèle ardent a pris cette occasion. Mais c'est une expression bien étrange. *J'ai pris cette occasion pour assassiner Pompée.*

m) *Vous cherchez Ptolomée avecque trop de ruses.*] Les comédiens disent, *avec de faibles ruses. Avecque*, était trop dur.

Ce que le monde entier *n*) à pleins voeux ſouhaitait ;
Et s'il vous a donné ces craintes trop ſubtiles,
* *Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles*,
o) *Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer*
Je ne veux que celui de vaincre & pardonner,
Où mes plus dangereux, & plus grands adverſaires,
Si-tôt qu'ils ſont vaincus, ne ſont plus que mes frères ;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant domté leur haine, à vivre & m'embraſſer.
O combien d'allégreſſe une ſi triſte guerre
Aurait-elle laiſſé *p*) deſſus toute la terre,
Si l'on voyait marcher *p*) deſſus un même char
Vainqueurs de leur diſcorde & Pompée & Céſar !
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle !
Vous craigniez ma clémence : ah ! n'ayez plus ce ſoin,
q) Souhaitez-la plutôt, vous en avés beſoin.
Si je n'avais égard qu'aux loix de la juſtice,
Je m'apaiſerais, Rome, avec votre ſuplice,

* ———————— *unica belli*
Præmia civilis, victis donare ſalutem
Perdidimus.

n) *A pleins vœux*] ne ſe dit plus.

o) *Où l'honneur ſeul m'engage, & que pour terminer.*] *Où l'honneur, & que*, cela n'eſt pas français ; il falait, *guerres où l'honneur m'engage, où je ne veux que vaincre & pardonner, où mes plus grands ennemis, &c.*

p) *Deſſus toute la terre, deſſus un même char.*] *Thomas Corneille* dans l'édition qu'il fit des œuvres de ſon frère, mit, *marcher en même char.* La correction n'eſt

Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité vous en pût garantir;
Votre trône lui-même en serait le théatre:
Mais voulant épargner le sang de Cléopatre,
J'impute à vos flateurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
Suivant les sentimens dont vous serez capable,
Je saurai vous tenir innocent, ou coupable.
* *Cependant à Pompée élevez des autels,*
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,
Par un promt sacrifice expiez tous vos crimes;
Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, & me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

* ———— *justo date thura sepulchro*
Et placat caput.

---

pas heureuse; ces minuties (on ne peut trop le dire) n'empêchent point un morceau sublime, d'être sublime. Il les faut regarder comme des fautes d'ortographe.

q) *Souhaitez-la plutôt*] est sublime; & quoique les vers suivans étenden t peut être un peu trop cette pensée, ils ne la déparent pas, tant on aime à voir le crime puni & un roi confondu par un romain.

SCENE III.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

ANtoine, avez-vous vû cette reine adorable?

ANTOINE.

Je l'aî vue, ô César, *r*) elle eft incomparable;
Le ciel n'a point encor, par *s*) de fi doux accords,
Uni tant de vertus aux graces d'un beau corps:
Une majefté douce épand fur fon vifage
De quoi s'affujettir le plus noble courage;
Ses yeux favent ravir, fon difcours fait charmer;
Et fi j'étais César, je la voudrais aimer.

CÉSAR.

t) Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?

ANTOINE.

Comme n'ofant la croire, & la croyant dans l'ame;
Par un refus modefte & fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, & la croit mériter. *u*)

CÉSAR.

x) En pourai-je être aimé?

---

r) *Elle eft incomparable.*] Après ce difcours noble & vigoureux de *Céfar*, le lecteur eft indigné de voir *Antoine* faire le perfonnage d'entremetteur; & de lui entendre dire, *que cette reine adorable eft incomparable*, *que fon corps eft fi beau qu'il la voudrait aimer*: ce n'eft pas là *Céfar*, ce n'eft pas là *Antoine*, c'eft un amoureux de comédie qui parle à un valet. On a fubftitué à ce demi-vers, *Je l'ai vuë*, *ô Céfar*, cet autre, *Oui*, *feigneur*, *je l'ai vuë*. L'*incomparable* exigeait plutôt une correction.

s) *De fi doux accords.*] Hémiftiche

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous ſeul attend ſon diadème,
Qui n'eſpère qu'en vous ! *y*) douter de ſes ardeurs,
Vous qui la pouvez mettre au faîte des grandeurs !
Que votre amour ſans crainte à ſon amour prétende;
Au vainqueur de Pompée il faut que tout ſe rende;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois;
Et ſur-tout elle craint l'amour de Calphurnie:
Mais l'une & l'autre crainte à votre aſpect bannie,
z) Vous ferez ſuccéder un eſpoir aſſez doux,
Lorſque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les ſenſibles atteintes.
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie eſt en votre pouvoir.
Septime vous l'amène, orgueilleux de ſon crime,
Et penſe auprès de vous ſe mettre en haute eſtime:

---

d'églogue, qui joint aux *graces d'un beau corps*, rend tout ce morceau indigne de la tragédie.

t) *Comme a-t-elle reçu?*] Au moins il falait, *comment a-t-elle reçu?*

u) Madrigal de comédie.

x) *En pourrai-je être aimé?*] eſt trop comique.

y) *Douter des ardeurs*] eſt au-deſſus du ſtile de la comédie.

z) *Vous ferez ſuccéder.*] Il faut toujours un régime à *ſuccéder*. On ſuccède à. Tout cet endroit eſt mal écrit.

Si-tôt qu'ils ont *a*) pris port, vos chefs par vous inſtruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. *b*) Ah l'importune & fâcheuſe nouvelle!
Qu'à mon impatience elle ſemble cruelle!
O ciel! & ne pourai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reſte du jour?

SCENE

---

a) *Pris port.*] Expreſſion de marin, & non de poëte.

b) *Ah! l'importune & fâcheuſe nouvelle!*] eſt un trait de comédie qui fait un grand tort à la belle ſcène de *Cornélie*. Tout ce que lui dit *Céſar* de noble & de grand, eſt gâté par ce vers ſi déplacé. On voit qu'il voudrait être auprès de ſa maîtreſſe, qu'il ne fera à *Cornélie* que de vains complimens; & cela ſeul répand du froid ſur la piéce. D'ailleurs, après la mort de *Pompée*, la tragédie ne roule plus que ſur un rendez-vous de *Céſar* avec *Cléopatre*, ſur une bonne fortune; tout devient hors d'œuvre: il n'y a ni nœud, ni intrigue. *Cornélie* n'arrive que pour déplorer la mort de ſon mari; mais telle eſt la beauté de ſon rôle, qu'elle ſoutient preſque ſeule la dignité de la piéce.

c) *Allez, Septime, allez vers votre maître &c.*] Ces quatre vers de *Céſar* à *Septime*, relèvent tout d'un coup le caractère de *Céſar*, & le rendent digne d'écouter *Cornélie*.

d) *Me fait ta priſonnière, & non pas ton eſclave.*] *Cornélie* doit-elle dire à *Cé-*

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

SEigneur....

CÉSAR.

c) Allez, Septime, allez vers votre maître;
Céfar ne peut fouffrir la préfence d'un traître,
D'un romain lâche affez pour fervir fous un roi,
Après avoir fervi fous Pompée & fous moi.

(*Septime rentre.*)

CORNÉLIE.

Céfar, car le deftin, qui m'outre & que je brave,
d) Me fait ta prifonnière, & non pas ton efclave;
Et tu ne prétens pas qu'il m'abatte le cœur,

far qu'elle eft fa prifonnière, & non pas fon efclave? N'eft-ce pas une chofe affez reconnue par *Céfar*? Jamais les Romains vaincus par des Romains ne furent mis dans l'efclavage. Elle fe vante d'apeller *Céfar* par fon nom, & de ne point l'apeller *Seigneur*; mais le nom de *Seigneur* n'était donné à perfonne; c'eft un terme dont nous nous fervons au théatre français, & dont *Cornélie* abufe. Il vient du mot latin *Senior*, & nous l'avons adopté pour en faire un titre honorifique. *Cornélie* peut-elle s'excufer de ne pas donner à un Romain un titre français? Doit-elle enfin faire remarquer à *Céfar*, qu'elle parle comme tout le monde parlait alors? N'eft-ce pas une petite attention de *Cornélie*, à faire voir qu'elle veut mettre de la grandeur, où il n'y a rien que de très-ordinaire?

Cette affectation, dit le judicieux marquis de *Vauvenargue*, homme trop peu connu & qui a trop peu vécu, cette affectation eft le principal défaut de notre théatre & l'écueil ordinaire des poëtes.

Jufqu'à te rendre hommage, & te nommer feigneur.
De quelque rude trait qu'il m'ofe avoir frapée,
Veuve du jeune Craffe, & veuve de Pompée,
Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eft encor au deffus;
Et de tous les affauts que fa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vû mourir Pompée, & ne l'ai pas fuivi;
Et bien que le moyen m'en *e*) aye été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes,
M'aye ôté le fecours & du fer & des ondes,
* *Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,*
De n'avoir pû mourir d'un excès de douleur.
Ma mort était ma gloire, & le deftin m'en prive,
Pour croître mes malheurs, & me voir ta captive:
Encor ai-je fujet de rendre grace aux dieux,
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céfar y commande, & non pas Ptolomée.

* *Turpe mori post te folo non poffe dolore.*

e) *Aye été*] pour *ait été.* Cet *aye* à la troifiéme perfonne, eft un folécifme très-commun. On a mis *ait* dans les dernières éditions. On doit furtout remarquer que *Cornélie* devrait commencer par remercier *Céfar* qui vient de chaffer ignominieufement de fa préfence *Septime* l'un des affaffins de *Céfar.*

f) *Je l'ai porté pour dot &c.*] Et ce *bis nocui mundo* n'eft-il pas un peu chargé d'oftentation? Pourquoi *Cornélie* a-t-elle fait le malheur du monde? elle n'entra jamais dans les affaires publiques. C'était une jeune veuve que *Pompée* fut blâmé d'avoir époufée. Elle eut deux maris malheureux, mais ne fut caufe du malheur d'aucun.

g) *D'un aftre envenimé l'invincible poifon.*] Ce fouhait d'être la femme de *Céfar*, pour lui porter l'invincible poifon d'un aftre, paraît trop recherché. Cela eft imité de *Lucain*, & n'en paraît pas meilleur.

Hélas ! & ſous quel aſtre, ô ciel, m'as-tu formée ?
Si je dois grace aux dieux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux ſon trône & ſa province ?
Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit ;
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit ;
f) Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Craſſe.
* *Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace ;*
** *Deux fois de mon hymen le nœud mal aſſorti*
A chaſſé tous les dieux du plus juſte parti :
*** *Heureuſe en mes malheurs ſi ce triſte hymenée*
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eût donnée !
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon,
g) *D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon !*

* *Bis nocui mundo.*
** ——— *Cunctoſque fugavi*
A cauſa meliore Deos.
*** *O utinam in thalamos inviſi Cæſaris eſſem*
Infelix conjux, & nulli læta marito !

Il n'eſt point du tout naturel qu'elle penſe être la cauſe des malheurs de Rome, puiſqu'elle n'a point été la cauſe des guerres civiles. Elle rend grace aux dieux d'avoir trouvé *Céſar ;* elle lui demande la vengeance de la mort de ſon mari, & elle lui dit en même tems qu'elle voudrait l'épouſer pour le rendre malheureux ! De pareils jeux d'eſprit dégraderaient beaucoup le rôle de *Cornélie*, ſi quelque choſe pouvait l'avilir. On pourrait dire que cette entrevuë de *Cornélie* & de *Céſar* eſt inutile à l'intrigue de la piéce. Cette tragédie (qui eſt en effet d'un genre particulier, qu'il ferait très-dangereux d'imiter) ſe ſoutient par les beaux morceaux de détail. Il y a des choſes admirables dans ce diſcours de *Cornélie*. Il ſerait à ſouhaiter qu'il y eût moins de cette enflure qui eſt contraire à la vraie dignité & à la vraie douleur.

Car enfin n'atten pas que j'abaisse ma haine ;
Je te l'ai déja dit, César, *b*) je suis romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,
Souvien-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble & digne moitié,
Dont le courage étonne, & le sort fait pitié !
Certes, vos sentimens sont assez reconnaître,
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
i) Où vous êtes entrée & de qui vous sortez.
L'ame du jeune Crasse, & celle de Pompée,
L'une & l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions protecteur de nos dieux,
Parlent par votre bouche & brillent dans vos yeux ;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux
Qu'Annibal eût bravé jadis sans vos ayeux,
Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare,
N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi !
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes

---

b) *Je suis romaine.*] Pourquoi le répéter ? parle-t-elle à un autre qu'à un romain ?

i) *Où vous êtes entrée.*] C'est une répétition du vers *Qui vous donna la main.*

Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses allarmes !
Et qu'enfin m'attendant sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier !
* *Alors foulant aux pieds la discorde & l'envie,*
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire, & d'aimer un rival,
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal:
J'eusse alors regagné son ame satisfaite,
Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite;
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte à jamais sans seconde,
** *Le sort a dérobé cette allégresse au monde,*
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
k) Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
Afin d'être témoin comme après nos débats,
Je chéris sa mémoire & venge son trépas,
Et de pouvoir aprendre à toute l'Italie

* *Ut te complexus positis civilibus armis*
Affectus abs te veteres, vitamque rogarem,
Magne, tuam, dignaque satis mercede laborum
Contentus par esse tibi, tunc pace fideli
Fecissem ut victus posses ignoscere Divis,
Fecisses ut Roma mihi.
** *Læta dies rapta est populis.*

en général toute répétition affaiblit l'idée.

k) Prenez liberté] est trop familier, trop trivial, trop du stile de la comédie. De plus, on ne prend point liberté.

De quel orguell nouveau m'enfle la Theſſalie.
Je vous laiſſe à vous-même, *l*) & vous quitte un moment.
m) Choiſiſſez lui, Lépide, un digne apartement;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
C'eſt-à-dire, un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, & chacun aura ſoin d'obéïr.

CORNELIE.

n) O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Fin du troiſiéme acte.

---

l) *Et vous quitte un moment.*] Il eſt triſte que *Céſar* finiſſe une ſi belle ſcène par dire, *je vous quitte un moment*, ſurtout après l'avoir commencée en diſant, que la viſite de *Cornélie* était très-importune. On ſent trop qu'il va voir ſa maîtreſſe; & le détail du *digne apartement* achéverait d'affaiblir ce beau morceau, ſans l'admirable vers de *Cornélie* qui termine l'acte.

m) On pouvait ſe paſſer du digne apartement.

n) *O ciel! que de vertus vous me faites haïr!*
Me fera-t-il permis de raporter ici, que Mlle de *Lenclos*, preſſée de ſe rendre

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

QUOI! de la même main & de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée?
Septime par César indignement chassé,
Dans un tel desespoir à vos yeux a passé?

ACHILLAS.

a) Il est mort, & mourant, sire, il vous doit aprendre
La honte qu'il prévient & qu'il vous faut attendre.
Jugez César vous-même à ce couroux si lent.
Un moment pousse & romt un transport violent;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le tems, & porte un coup plus rude:
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré;
Par adresse il se fâche après s'être assuré. *b*)

---

aux offres d'un grand seigneur qu'elle n'aimait point, & dont on lui vantait la probité & le mérite, répondit:

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

C'est le privilège des beaux vers d'être cités en toute occasion, & c'est ce qui n'arrive jamais à la prose.

a) *Il est mort & mourant &c.*] Dans les éditions suivantes, au lieu de, *Il est mort & mourant*, &c. on a mis:

Oui, seigneur, & sa mort a dequoi vous aprendre, &c.

b) *S'être assuré.*] Il faut dire *dequoi*. *S'assurer* ne signifie rien quand il est regime. *Par adresse il se fâche*, est du stile comique négligé.

Sa puiſſance établie, il a ſoin de ſa gloire.
Il pourſuivait Pompée, & chérit ſa mémoire;
Et veut tirer à ſoi, *c*) par un couroux accort,
L'honneur de ſa vengeance & le fruit de ſa mort.

PTOLOMÉE.

Ah! ſi je t'avais crû, je n'aurais pas de maître;
Je ſerais dans le trône où le ciel m'a fait naître:
Mais c'eſt une imprudence aſſez commune aux rois
D'écouter trop d'avis & ſe tromper au choix.
Le deſtin les aveugle au bord du précipice;
Ou ſi quelque lumière en leur ame ſe gliſſe, *d*)
Cette fauſſe clarté dont il les éblouït,
Les plonge dans un goufre & puis s'évanouït.

PHOTIN.

J'ai mal connu Céſar, *e*) mais puiſqu'en ſon eſtime
Un ſi rare ſervice eſt un énorme crime,
Sire, il porte en ſon flanc de quoi nous en laver,
C'eſt là qu'eſt notre grace, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de ſouffrir ſans murmure,
D'attendre ſon départ pour venger cette injure;
Je ſais mieux conformer les remèdes au mal;

* *Juſtifions*

c) *Par un couroux accort.*] *Accort* ſignifie *conciliant*; il vient d'*accorder*; il ne ſignifie pas *feint*. C'eſt d'ailleurs un mot qui n'eſt plus en uſage dans le ſtile noble, & on doit regretter qu'il n'y ſoit plus. *Tirer à ſoi* eſt bas.

d) *Gliſſe*] n'eſt pas heureux, mais il eſt ſi difficile de trouver des termes nobles & convenables, & de les accorder avec la rime, qu'on doit pardonner à ces petites fautes inſéparables d'un art dans lequel on éprouve autant d'obſtacles qu'on fait de pas.

e) *Mais puiſqu'en ſon eſtime.*] *Eſtime*

** Justifions sur lui la mort de son rival;*
Et notre main alors également trempée
Et du sang de César & du sang de Pompée,
Rome, sans leur donner de titres différens,
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

f) ** Oui, oui, ton sentiment enfin est véritable;*
C'est trop craindre celui que j'ai fait redoutable.
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains;
Deux fois en même jour disposons des romains;
Faisons leur liberté comme leur esclavage.
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage;
Considère les miens, tes yeux en sont témoins.
*** Pompée était mortel, & tu ne l'es pas moins.*
Il pouvait plus que toi; tu lui portais envie:
Tu n'as, non plus que lui, qu'une ame & qu'une vie; g)
Et son sort que tu plains, te doit faire penser
h) Que ton cœur est sensible, & qu'on le peut percer.

* ——— *Placemus cæde secunda*
Hesperias gentes, jugulus mihi Cæsaris haustus
Hoc præstare potest, Pompeii cæde nocentes
Ut populus Romanus amet.
** *Quid, miserande, times quem tu facis ipse timendum?*
*** *Quem metuis par hujus erat.*

signifie ici *opinion*. C'est un terme qui n'est en usage que dans la marine. L'estime du pilote veut dire le calcul présumé.

f) *Oui, oui, ton sentiment enfin est véritable.*] On a corrigé ce vers, & on a mis, *Oui, par là seulement ma perte est évitable.* Pourquoi *évitable* n'est-il pas en usage, puisqu'*inévitable* est reçu? C'est une grande bizarrerie des langues, d'admettre le mot composé & d'en rejetter la racine.

g) *Qu'une ame & qu'une vie.*] Jamais personne n'en a eu deux.

h) *Que ton cœur est sensible.*] C'est

Tonne, tonne à ton gré, fai peur de ta juſtice,
C'eſt à moi d'apaiſer Rome par ton ſuplice;
C'eſt à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un roi que le ſang de ſa ſœur,
Et n'abandonner pas ma vie & ma puiſſance
i) Au hazard de ſa haine, ou de ton inconſtance,
Ni ſouffrir que demain tu puiſſes à ce prix
Récompenſer ſa flamme, ou punir ſes mépris.
J'emploîrai contre toi de plus nobles maximes.
Tu m'as preſcrit tantôt de choiſir des victimes,
De bien penſer au choix; j'obéïs, & je voi
Que je n'en puis choiſir de plus digne que toi,
Ni dont le ſang offert, la fumée & la cendre
Puiſſent mieux ſatisfaire aux manes de ton gendre.
Mais ce n'eſt pas aſſez, amis, de s'irriter,
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter:
Toute cette chaleur eſt peut-être inutile:
Les ſoldats du tyran ſont maîtres de la ville;
Que pouvons-nous contr'eux, & pour les prévenir
Quel tems devons-nous prendre, & quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons beaucoup, ſire, *k*) en l'état où nous ſommes.
A deux milles d'ici vous avez ſix mille hommes,

---

une équivoque. Le mot *ſenſible* eſt pris ici au phyſique. *Ptolomée* entend que *Céſar* n'eſt pas invulnérable; jamais le mot *ſenſible* ne ſouffre cette acception. De plus, cette penſée eſt trop répétée, trop délayée. Il ne faut jamais rien ajouter, quand on a dit aſſez.

i) *Au hazard de ſa haine.*] Il veut dire, *au caprice*. *Hazard* n'eſt pas le mot propre.

k) *En l'état où nous ſommes, vous avez ſix mille hommes.*] Il ne faut jamais être

Que depuis quelques jours, craignant des remûmens,
Je faisais tenir prêts à tous événemens.
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.
Cette ville a sous terre une secrette issue,
Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusques dans le palais introduire sans bruit:
l) Car contre sa fortune aller à force ouverte,
Ce serait trop courir vous-même à votre perte.
* *Il nous le faut surprendre au milieu du festin,*
Enyvré des douceurs m) de l'amour & du vin.
** *Tout le peuple est pour nous. Tantôt à son entrée*
J'ai remarqué l'horreur qu'il a soudain montrée,
Lors qu'avec tant de faste il a vû ses faisceaux
Marcher arrogamment & braver nos drapeaux.
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
Ses farouches regards étincelaient de rage;
Je voyais sa fureur à peine se domter;
Et pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.
Mais surtout, les romains que commandait Septime,

* *Plenum epulis madidumque mero, Venerique paratum Invenies.*

** *Sed fremitu vulgi fasces & signa querentis Inferri Romana suis, discordia sensit Pectora.*

ampoulé, mais il faut éviter ces expressions de gazette, & ces tours languissans qui ne servent qu'à la rime, comme, *en l'état où nous sommes.*

l) *Car contre sa fortune.*] *Car contre* est trop rude. C'est une petite remarque, mais il ne faut rien négliger.

m) *De l'amour & du vin.*] Ces expressions ne sont permises que dans une chanson; il faut chercher des tours qui annoblissent ces idées : c'est là le grand mérite de *Racine*.

Preſſés de la terreur que ſa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger, par un coup généreux,
Le mépris qu'en leur chef ce ſuperbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui poura de nous aprocher ſa perſonne,
Si durant le feſtin ſa garde l'environne?

PHOTIN.

n) Les gens de Cornélie, entre qui vos romains
Ont déja reconnu des frères, des germains,
Dont l'âpre déplaiſir leur a laiſſé paraître
Une ſoif d'immoler leur tyran à leur maître:
Ils ont donné parole, & peuvent mieux que nous
Dans les flancs de Céſar porter les premiers coups:
Son faux art de clémence, ou plutôt ſa folie,
Qui penſe gagner Rome en flatant Cornélie,
Leur donnera ſans doute un aſſez libre accès,
o) Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.
Mais voici Cléopatre; agiſſez avec feinte,
Sire, *p*) & ne lui montrez que faibleſſe & que crainte.
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aſpect importun offenſerait ſes yeux.

---

n) *Les gens de Cornélie.*] Cette expreſſion ne doit jamais entrer dans la tragédie.

o) *Pour de ce grand deſſein.*] Cette inverſion eſt trop rude, & il n'eſt pas permis de mettre ainſi une prépoſition à côté de l'article *de*. *Pour de lui me ſervir*, *à d'elle me défaire*; cela n'eſt toléré tout au plus que dans le ſtile plaiſant qu'on apelle marotique.

p) *Et ne lui montrez que faibleſſe & que crainte.*] Ce conſeil achève d'avilir le roi.

q) Cette ſcène met le comble au caractère mépriſable de *Ptolomée.* On ne s'intéreſſe ni à lui, ni à *Cléopatre*; on ſe ſoucie peu que *Ptolomée* ait vécu dans la gloire *où vivaient ſes pareils*, & qu'il demande la grace de *Photin*; mais le plus grand défaut, c'eſt qu'à ce quatriéme acte une nouvelle piéce commence. Il s'agiſſait d'abord de la mort de *Pom-*

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCENE II. q)

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'Ai vû César, mon frère,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse, & j'avais attendu
Cet office de sœur r) que vous m'avez rendu:
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE.

s) Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiser les t) débats

pée; on veut actuellement assassiner *César*, parce qu'on craint qu'il ne fasse mettre en croix les ministres du roi. Le péril même de *César* n'est pas assez grand, pour que cette nouvelle tragédie intéresse. Ce n'est point comme dans *Cinna*, où les mesures des conjurés sont bien prises; on ne craint ici pour personne, on ne s'intéresse à personne; la bassesse du roi révolte l'esprit, les amours de *Cléopatre* glacent le cœur, & les ironies de *Ptolomée* dégoutent.

r) *Rendre un office de sœur, & cet illustre amant qui l'a bientôt quitée?*] Est-ce de l'ironie? Parle-t-il sérieusement?

s) *Sur quelque brouillerie &c.*] Ce mot trop familier ne doit jamais entrer dans la tragédie.

t) *Débats qu'avec nos citoyens ont pris quelques soldats.*] Cela n'est pas français; on

Qu'avec nos citoyens ont pris quelques ſoldats ;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous, ni votre empire ;
Et que le grand Céſar blâme votre action
Avec moins de couroux que de compaſſion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques,
Qui n'inſpirent aux rois que des mœurs tyranniques ;
Ainſi que la naiſſance ils ont *u*) les eſprits bas ;
En vain on les élève à régir des états.
Un cœur né pour ſervir fait mal comme on commande ;
Sa puiſſance l'accable alors qu'elle eſt trop grande ;
Et ſa main que le crime en vain fait redouter,
Laiſſe choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma ſœur, & ces effets ſiniſtres
Me font bien voir ma faute au choix de mes miniſtres.
Si j'avais écouté de plus nobles conſeils,
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils.
Je mériterais mieux cette amitié ſi pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature :
Céſar embraſſerait Pompée en ce palais ;
Notre Egypte à la terre aurait rendu la paix,
Et verrait ſon monarque encor à juſte titre,
Ami de tous les deux, & peut-être l'arbitre.
Mais puiſque le paſſé ne ſe peut revoquer,

---

dit, *prendre querelle*, & non *prendre débat.*

u) *Les eſprits bas.*] Le mot *eſprit* en ce ſens ne peut guère être employé au pluriel. Il falait *le cœur bas* pour la régularité ; & il faut un autre tour pour l'élégance. On pourrait dire, *il n'y eut jamais des cœurs plus durs & des eſprits plus bas*, mais non, *ils ont les eſprits bas.*

x) *Vous êtes ſi bonne.*] Eſt-ce de l'ironie ? Mais ſoit qu'il raille, ſoit qu'il

Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
Je vous ai mal traitée, & x) vous ètes si bonne,
Que vous me conservez la vie & la couronne.
y) Vainquez vous tout-à-fait, & par un digne effort
Arrachez Achillas & Photin à la mort.
Elle leur est bien dûe; ils vous ont offensée;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée.
Si César les punit des crimes de leur roi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi;
Il me punit en eux, leur suplice est ma peine.
Forcez en ma faveur une trop juste haine.
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux
Le sang abject & vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout: César cherche à vous plaire:
Vous pouvez d'un coup d'œil désarmer sa colère. z)

CLÉOPATRE.

Si j'avais en mes mains leur vie & leur trépas,
Je les méprise assez pour ne m'en venger pas:
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,
Quand le sang de Pompée à mes desirs s'opose.
Je ne me vante pas de le pouvoir fléchir;
J'en ai déja parlé, mais il a sû y) gauchir;
Et y) tournant le discours sur une autre matière,
Il n'a ni refusé, ni souffert ma prière.
Je veux bien toutefois encor m'y hazarder;

---

parle sérieusement. Il s'exprime en termes bien bas ou du moins bien familiers.

y) *Vainquez, gauchir, tourner le discours sur une autre matière.*] Toutes expressions qu'on doit éviter. Elles sont trop familieres, trop comiques.

z) Rien n'est plus petit & plus désagréable au théatre qu'un roi qui prie sa fœur d'intercéder auprès de son amant pour qu'on ne perde pas ses ministres.

Mes efforts redoublés pouront mieux ſuccéder.
Et j'oſe croire ....

PTOLOMÉE.

Il vient; ſouffrez que je l'évite;
Je crains que de nouveau ma préſence l'irrite;
Elle pourrait l'aigrir au lieu de l'émouvoir;
Et vous agirez ſeule avec plus de pouvoir.

SCENE III. a)

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ACHORÉE, Romains.

CÉSAR.

REine, tout eſt paiſible, & la ville calmée,
Qu'un trouble aſſez léger avait trop allarmée,
N'a plus à redouter *b*) le divorce inteſtin

Du

a) L'amour régna toujours ſur le théatre de France dans les piéces qui précédèrent celles de *Corneille* & dans les ſiennes. Mais ſi vous en exceptez les ſcènes de *Chimène*, il ne fut jamais traité comme il doit l'être. Ce ne fut point une paſſion violente, ſuivie de crimes & de remors; il ne déchira point le cœur, il n'arracha point de larmes. Ce ne fut guères que dans le cinquiéme acte d'*Andromaque*, & dans le rôle de *Phèdre*, que *Racine* aprit à l'Europe comment cette terrible paſſion, la plus théatrale de toutes, doit être traitée. On ne connut longtems que de fades converſations amoureuſes, & jamais les fureurs de l'amour.

Cette ſcène de *Céſar* & de *Cléopatre*, eſt un des plus grands exemples du ridicule auquel les mauvais romans avaient accoutumé notre nation. Il n'y a preſque pas un vers dans cette ſcène de *Céſar*

Du soldat insolent & du peuple mutin.
Mais, ô dieux! ce moment que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée;
Et ces soins importuns qui m'arrachaient de vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon couroux.
Je lui voulais du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire;
Mais je lui pardonnais au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance,
Qui flate mes desirs d'une illustre aparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout-à-fait indigne de vos feux,
Et qu'il en peut prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tète.
Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il était quelque trône où vous pussiez paraître
Plus hautement assise en captivant son maître,
J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,

---

qui ne fasse souhaiter au lecteur que *Corneille* eût en effet secoué ce joug de l'habitude qui le forçait à faire parler d'amour tous ses héros. *Ce moment qu'il l'a quittée — a d'un trouble plus grand son âme agitée — que tout le tumulte & le trouble excité dans la ville. Mais il pardonne à ce tumulte en faveur du simple souvenir du bonheur dont il a une haute espérance, qui le flate d'une illustre aparence. Il n'est pas tout-à-fait indigne des feux de Cléopatre, & il en peut prétendre une haute conquête, n'ayant que les dieux au-dessus de sa tête. Son bras ambitieux a combattu dans Pharsale, non pas pour vaincre Pompée, mais pour mériter Cléopatre. Ce sont ses divins apas qui enflaient le courage de César; ce sont ses beaux yeux qui ont gagné la bataille.*

La pureté de la langue est aussi blessée que le bon goût dans toute cette tirade. Le reste de la scène enchérit encor sur

Que pour lui diſputer le droit de vous ſervir ;
Et je n'aſpirerais au bonheur de vous plaire,
Qu'après avoir mis bas un ſi digne adverſaire.
C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeſſe, & le Dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins apas ;
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage,
C'eſt l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inſpirer ;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait ſoupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier & de Rome & du monde.
C'eſt (*c*) ce glorieux titre à préſent effectif
Que je viens ennoblir par celui de captif.
Heureux, ſi mon eſprit gagne tant ſur le vôtre,
Qu'il en eſtime l'un & me permette l'autre !

---

ces défauts ; il veut que cette *ingrate* de Rome prie *Cléopatre* de ſe livrer à lui, & d'en avoir des enfans. Il ne voit que ce chaſte amour ; *mais las ! contre ſon feu, ſon feu le ſollicite &c.*

Ne perdons point de vuë, que les héros ne parlaient point autrement dans ce tems-là ; & même lorſque *Racine* donna ſon *Alexandre*, il lui fit tenir les mêmes diſcours à *Cléophile* ; les vers étaient plus purs à la vérité, mais *Alexandre* n'en était pas moins avili. Pardonnons à *Corneille* de ne s'être pas toujours élevé au-deſſus de ſon ſiécle. Imputons à nos romans ces défauts du théatre, & plaignons le plus beau génie qu'eut la France, d'avoir été aſſervi aux plus ridicules uſages.

Gardez-vous de donner, ainſi que dans Clélie,
L'air & l'eſprit français à l'antique Italie,
Et ſous des noms romains faiſant notre portrait,

CLÉOPATRE.

Je ſais *d*) ce que je dois au ſouverain bonheur
Dont me comble & m'accable un tel excès d'honneur.
Je ne vous tiendrai plus *e*) mes paſſions ſecrettes.
Je ſais ce que je ſuis, je ſais ce que vous êtes.
Vous daignates m'aimer dès mes plus jeunes ans :
Le ſceptre que je porte eſt un de vos préſens.
Vous m'avez par deux fois rendu le diadème.
J'avoue après cela, ſeigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'eſt point à l'épreuve des traits
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais hélas! ce haut rang, cette illuſtre naiſſance,
Cet état de nouveau rangé ſous ma puiſſance
Ce ſceptre par vos mains dans les miennes remis,
f) A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis.
Ils allument contr'eux une implacable haine;
Ils me font mépriſable alors qu'ils me font reine;
Et ſi Rome eſt encor *g*) telle qu'auparavant,
Le trône où je me ſieds m'abaiſſe en m'élevant;

Peindre Caton galant, & Céſar dameret.

b) *Le divorce inteſtin.*] Expreſſion impropre & déſagréable.

c) *Ce glorieux titre à préſent effectif*, &c.] C'eſt un mauvais vers de comédie, & l'eſprit de *Cléopatre* que *Céſar* prie d'eſtimer le titre de premier du monde & de permettre celui de captif, eſt une choſe intolérable.

d) *Ce que je dois au ſouverain bonheur* &c.] Elle doit à *Céſar*, & non au ſouverain bonheur cet excès d'honneur qui comble & accable.

e) *Mes paſſions ſecrettes.*] On ne dit point *paſſions* au pluriel, pour ſignifier *mon amour.*

f) *A mes vœux ſont autant d'ennemis.*] Cela n'eſt pas français; on n'eſt pas ennemi *à*, mais ennemi *de.*

g) *Telle qu'auparavant.*] Elle veut dire, *ſi Rome perſevère dans ſon horreur pour le trône*; mais *telle qu'auparavant* eſt trop proſaïque.

Et ces marques d'honneur, comme titres infames,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes desirs un généreux espoir.
Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder par votre ordre à de plus justes loix.
Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles;
Vous me l'avez promis, & j'attens ces miracles.
Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups, *h*)
Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'aplique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persécuté.
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire;
Et vos yeux la verront, *i*) par un superbe accueil,

---

h) *Un bras qui fait de grands coups!*] Quelle expression! Elle est digne du rôle de *Cléopatre*. Faut-il que le très-mauvais soit à tout moment à côté du très-bon. Mais ce très-bon n'apartenait qu'à *Corneille*. Et le très-mauvais apartenait à tous les auteurs de son tems jusqu'à ce que l'inimitable *Racine* parut.

i) *Par un superbe accueil*] veut dire ici, *réception favorable*; mais *immoler son orgueil par un superbe accueil*, n'est pas une expression élégante & juste.

hh) *Et dans Alexandrie.*] *Cette ingrate de Rome qui prie dans Alexandrie! & dont un juste respect conduit les regards!* On voit combien ce stile est forcé.

ii) *Que j'attens des lauriers qui m'attendent.*] Ce n'est pas là que la répétition a de l'énergie & de la grace.

k) *A ces douces amorces.*] *César* qui prend un nouveau cœur à ces douces

Immoler à vos pieds sa haine & son orgueil.
Encor une défaite, *hh*) & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie;
Et qu'un juste respect conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent;
C'est le fruit *ii*) que j'attens des lauriers qui m'attendent.
Heureux, si mon destin encor un peu plus doux
Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous!
Mais, las! contre mon feu mon feu me sollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.
Pour achever de vaincre & de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à *k*) ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur, & de nouvelles forces,
Pour faire dire encor aux peuples pleins d'effroi,
Que *l*) venir, voir, & vaincre est même chose en moi.

CLÉOPATRE.

C'est trop, c'est trop, seigneur, souffrez que j'en abuse;
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.
Vous me rendez le sceptre, & peut-être le jour.

---

amorces. Quelles expressions!

l) *Venir, voir & vaincre, est même chose en moi.*] Il faudrait *pour moi*. Mais ce qui est bien plus à observer, c'est qu'on fait dire à *César*, par un orgueil révoltant, ce qu'il dit en effet par modestie dans la guerre contre *Pharnace*. *Veni, vidi, vici*, ne signifiait que le peu de peine qu'il avait eu contre un ennemi presque sans défense. Voyez les commentaires de *César*. Jamais grand homme ne fut plus modeste. La grandeur romaine encor une fois ne consista jamais dans de vaines paroles, dans les discours emphatiques; elle ne fut jamais boursouflée. Des actions fermes, & des paroles simples, voilà le vrai caractère des anciens romains. Nous y avons été souvent trompés. On a pris plus d'une fois des discours de capitan pour des discours de héros.

Mais ſi j'oſe abuſer de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor, par ſes plus puiſſans charmes,
Par ce juſte bonheur qui ſuit toujours vos armes,
Par tout ce que j'eſpère, & que vous attendez,
De n'enſanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grace, ſeigneur, ou ſouffrez que j'en faſſe,
m) Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.
Achillas & Photin *n*) ſont gens à dédaigner;
Ils ſont aſſez punis en me voyant régner,
Et leur crime...

CÉSAR.

Ah! prenez d'autres marques de reine.
Deſſus mes volontés vous êtes ſouveraine;
Mais ſi mes ſentimens peuvent être écoutés,
Choiſiſſez des ſujets dignes de vos bontés.
o) Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime.
C'eſt beaucoup que pour vous *p*) j'oſe épargner le roi;
Et ſi mes feux n'étaient....

m) *Et montre à tous par là.*] Jamais dans la poëſie on ne doit employer *par là*, *par ici*, ſi ce n'eſt dans le ſtile comique.

n) *Sont gens à dédaigner.*] Ce mot *gens* ne doit jamais entrer dans le ſtile noble. On voit par le grand nombre de ces expreſſions vicieuſes, combien l'art de la poëſie eſt difficile.

o) *Ne vous donnez ſur moi qu'un pouvoir légitime.*] Je reconnais là le véritable *Céſar*, & c'était ſur ce ton qu'il devait toujours parler.

p) *Que j'oſe épargner*,] n'eſt pas le mot propre, c'eſt, *que je daigne épargner.*

q) *Céſar, prend garde à toi.*] Que cette ſcène répare bien la précédente! que cette

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, Romains.

CORNÉLIE.

q) CÉsar, pren garde à toi;
Ta mort est résoluë, on la jure, on l'aprète:
A celle de Pompée on veut joindre ta tète.
Prens-y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont, apren de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre & les complices.
Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses manes qui du ciel ont vû de quel courage

---

générosité de *Cornélie* élève l'ame! Ce n'est point de la terreur & de la pitié, mais c'est de l'admiration. *Corneille* est le premier de tous les tragiques du monde qui ait excité ce sentiment, & qui en ait fait la base de la tragédie. Quand l'admiration se joint à la pitié & à la terreur, l'art est poussé alors au plus haut point où l'esprit puisse atteindre. L'admiration seule passe trop vîte. *Boileau* dit :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que ceux qui travaillent pour la scène tragique ayent toujours ce précepte gravé dans leur mémoire.

Je préparais la mienne à venger ſon outrage,
r) Mettant leur haine bas, me ſauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a laiſſé de lui.
Quoi que la perfidie *s*) ait oſé ſur ſa trame,
Il vit encor en vous, il agit dans votre ame;
Il la pouſſe, & l'opoſe à cette indigni té,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flates, Céſar, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnaiſſance:
Ne le préſume plus; le ſang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attens la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entiére à ta perte;
Et je te chercherai partout des ennemis,
Si tu m'oſes tenir ce que tu m'as promis.
t) Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au devant du coup qui t'aſſaſſine,

Et

r) *Mettant leur haine bas.*] *Mettre bas* ne ſe dit plus, comme on l'a déja obſervé, & n'a jamais été un terme noble.

s) *Ait oſé ſur ſa trame.*] On dit bien, *la trame de la vie.* Cela eſt pris de la fable allégorique des parques. Mais comme on ne dirait pas *le fil de Pompée*, on ne doit point dire non plus *la trame de Pompée*, pour ſignifier ſa vie.

t) *Mais avec cette ſoif que j'ai de ta ruine.*] Pluſieurs critiques prétendent que *Cornélie* en dit trop, qu'elle ne doit point montrer tant de *ſoif* de la ruine d'un homme qui vient de venger ſon époux; qu'elle retourne ce ſentiment en trop de manières; que la grandeur vraie ou aparente de ce ſentiment eſt affaiblie par trop de déclamation, & par trop de ſentences; qu'elle ne devrait pas même dire à Céſar, *Le ſang de mon époux a rompu tout commerce entre nous*, parce qu'il ſemble par ces mots que *Céſar* ait tué *Pompée.*

Et forme des désirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison.
Qui la sait, & la souffre, a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie.
Mon époux a des fils, il aura des neveux,
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux;
Et qu'une digne main par moi-même animée
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement, & par un digne effort,
Aux manes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux, hâtent cette vengeance:
Ta perte la recule, & ton salut l'avance.
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse *u*) offrir,
Ma juste impatience aurait trop à souffrir.
La vengeance éloignée est à demi perduë;
Quand il la faut attendre, elle est trop cher venduë.
Je n'irai point chercher sur les bords afriquains
x) Le foudre souhaité que je vois *y*) en tes mains;
La tête qu'il menace, en doit être frapée;

Je crois qu'il est important de remarquer, que si *Cornélie* s'était réduite, dans une pareille scène, à parler seulement avec la bienséance de sa situation, c'est-à-dire, à ne pas trop menacer un homme tel que *César*, à ne se pas mettre au-dessus de lui; en un mot, si elle n'eût dit que ce qu'elle devait dire, la scène eût été un peu froide. Il faut peut-être dans ces occasions aller un peu au-delà de la vérité. Une critique très-juste, c'est ce que tous ces discours de vengeance sont inutiles à la piéce.

u) *Un espoir qui ose offrir*,] & cette alternative d'*ose* ou *puisse*, ne sont ni convenables, ni justes.

x) *Le foudre souhaité.*] Il y avait d'abord, *le foudre punisseur*. *Punisseur* était un beau terme qui manquait à notre langue. *Puni* doit fournir *punisseur*, comme *vengé* fournit *vengeur*. J'ose souhaiter, encor une fois, qu'on eût conservé la plûpart de ces termes qui faisaient un si bel effet du tems de *Corneille*. Mais il a mis lui-

J'ai pû donner la tienne *z*) au lieu d'elle à Pompée;
Ma haine avait le choix, mais cette haine enfin
Sépare ſon vainqueur d'avec ſon aſſaſſin,
Et me laiſſe encor voir qu'il y va de ma gloire
De punir ſon audace avant que ta victoire.
a) Rome le veut ainſi, ſon adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ſes deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes loix en vain tu crois ſoumis,
En veut aux criminels plus qu'à ſes ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de ſe voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchiſſait le Tibre.
b) Comme autre qu'un romain n'a pû l'aſſujettir,
Autre auſſi qu'un romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici ſans être ſa victime.
* *Au lieu d'un châtiment ta mort ſerait un crime;*

* *In ſcelus it Pharium Romani pœna tyranni,*
Exemplumque perit.

---

même à la place; *le foudre ſouhaité*, épithète qui eſt bien plus faible.

y) *En tes mains.*] Comment ce foudre ſouhaité contre *Céſar* eſt-il dans les mains de *Céſar*? quelques éditions portent, *en ſes mains*; mais *en ſes mains* ne ſe raporte à rien.

z) *Au lieu d'elle.*] On ne voit pas d'abord à quoi ſe raporte cet *au lieu d'elle*. C'eſt à *Ptolomée*.

a) *L'adorable front de Rome qui rougirait.*] Eſt-ce ainſi que doit s'exprimer la noble douleur d'une femme profondément affligée? cela n'eſt-il pas un peu trop recherché?

b) *Comme autre qu'un romain. — Autre auſſi qu'un romain.*] Cette antithèſe, ce raiſonnement, ces expreſſions ne ſont-elles pas encor moins naturelles.

c) *Te vanter qu'une fois j'ai pour toi fait des vœux.*] Ces derniers vers que prononce *Cornélie* frapent d'admiration; & quand ce couplet eſt bien récité, il eſt toujours ſuivi d'aplaudiſſemens.

Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois, périrait avec toi.
Venge la de l'Egypte à son apui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point le tems, il presse. Adieu, tu peux
c) Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCENE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

SOn courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grace.

CLÉOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire; allez, seigneur, allez
Venger sur ces méchans tant de droits violés.

Quelques personnes ont prétendu, que ces mots, *tu peux te vanter*, ne conviennent pas, qu'ils contiennent une espèce d'ironie, que c'est affecter sur *César* une supériorité qu'une femme ne peut avoir. On a remarqué que cette tirade, & toutes celles dans lesquelles la hauteur est poussée au-delà des bornes, faisaient toujours moins d'effet à la cour qu'à la ville. c'est peut-être qu'à la cour on avait plus de connaissance, & plus d'usage de la manière dont les personnes du premier rang s'expriment; & que dans le parterre on aime les bravades, on se plait à voir la puissance abaissée par la grandeur d'ame. On croit que la veuve de *Pompée* devait parler comme *Brutus* & *Caton*; & les grands sentimens de *Cornélie* font oublier combien les menaces d'une femme sont peu de chose aux yeux de *César*. Et peut-être même ces menaces sont-elles un peu déplacées envers un homme qui venge *Pompée*, & à qui *Cornélie* ne doit que des remercimens.

On m'en veut plus qu'à vous, c'eſt ma mort qu'ils reſpirent,
C'eſt contre mon pouvoir que les traîtres conſpirent;
Leur rage pour l'abattre, attaque mon ſoutien,
d) Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.
Mais parmi ces tranſports d'une juſte colère,
Je ne puis oublier que leur chef eſt mon frère.
Le ſaurez-vous, ſeigneur, & pourai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en ſouvenir?

CÉSAR.

Oui, je me ſouviendrai que ce cœur magnanime
e) Au bonheur de ſon ſang veut pardonner ſon crime.
Adieu, ne craignez rien; Achillas & Photin
Ne ſont pas gens à vaincre un ſi puiſſant deſtin:
Pour les mettre en déroute, eux, & tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'apareil des ſuplices,
Et pour ſoldats choiſis envoyer des bourreaux,
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*Céſar rentre avec les romains.*)

CLÉOPATRE.

Ne quittez pas Céſar, allez, cher Achorée,
Repouſſer avec lui ma mort qu'on a jurée;
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le ſouvenir de ce qu'il m'a promis.
Ayez l'œil ſur le roi dans la chaleur des armes,

d) *Et par votre trépas cherche un paſſage au mien.*] *Cléopatre* ſonge ici plus à elle qu'au péril de *Céſar*. On ne cherche point *un paſſage au trépas*, *par un autre trépas*.

Cette ſcène eſt ſans intérêt; il ne s'agit guères que d'*Achillas* & de *Photin*; il eſt triſte que l'acte finiſſe ſi froidement.

Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zèle & mes soins le peuvent secourir.

Fin du quatriéme acte.

e) *Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.*] Ce vers est trop obscur. *César* veut dire que *Ptolomée* est heureux d'être frère de *Cléopatre*, & qu'il sera épargné ; mais *pardonner un crime au bonheur d'un sang*, n'est pas intelligible.

ACTE V.

SCENE PREMIERE. a)

CORNÉLIE *tenant une petite urne en sa main,* PHILIPPE.

CORNÉLIE.

MEs yeux, puis-je vous croire, & n'eſt-ce point un ſonge
b) Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge?
Te revois-je, Philippe, & cet époux ſi cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bucher?
Cette urne que je tiens, contient-elle ſa cendre?
c) O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,

---

a) Par quel art une ſcène inutile eſt-elle ſi belle? *Cornélie* a déja dit ſur la mort de *Pompée* tout ce qu'elle devait dire. Que les cendres de *Pompée* ſoient enfermées dans une urne, ou non, c'eſt une choſe abſolument indifférente à la conſtruction de la piéce; cette urne ne fait ni le nœud, ni le dénouement. Retranchez cette ſcène, la tragédie (ſi c'en eſt une) marche tout de même: mais *Cornélie* dit de ſi belles choſes, *Philippe* fait parler *Céſar* d'une manière ſi noble, le nom ſeul de *Pompée* fait une telle impreſſion, que cette ſcène même ſoutient le cinquiéme acte qui eſt aſſez languiſſant. Ce qui dans les règles ſévères de la tragédie eſt un véritable défaut, devient ici une beauté frapante par les détails, par les beaux vers.

b) *Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge?*] Il eſt triſte dans notre poëſie, que *ſonge* faſſe toujours attendre la rime de *menſonge*. Un *menſonge* formé ſur des vœux n'eſt pas intelligible, n'eſt pas français.

c) *O vous, à ma douleur objet terrible*

Eternel entretien de haine & de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux aplique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et pour dire encor plus, je jure par vous-même;
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de vous venger.
Ptolomée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,

& tendre.] *Tendre à ma douleur*, ne peut se dire; & cependant ce vers est beau; c'est qu'il est plein de sentiment, c'est qu'il est composé comme les bons vers doivent l'être, d'un assemblage harmonieux de consonnes & de voyelles. Ce morceau qui est un peu de déclamation, serait déplacé dans le premier moment où *Cornélie* aprend la mort de son époux: mais après les premiers transports de la douleur, on peut donner plus de liberté à ses sentimens. Peut-être ne devrait-elle pas dire, *ma divinité seule &c.* car est-ce à une femme vertueuse à blasphémer les dieux?

Garnier, du tems de *Henri III.* fit paraître *Cornélie* tenant en main l'urne de *Pompée*. Elle dit:

O douce & chère cendre! ô cendre déplorable!
Qu'avecque vous ne suis-je, ô femme misérable!

C'est la même idée, mais elle est grossiérement rendue dans *Garnier*, & admirablement dans *Corneille*. L'expression fait la poesie.

d) Que le prêtre & le dieu ne lui ſoient immolés.
Faites m'en ſouvenir, & ſoutenez ma haîne,
e) O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine ;
Et pour m'aider un jour à perdre ſon vainqueur,
Verſez dans tous les cœurs ce que reſſent mon cœur.
Toi qui l'as honoré ſur cette infame rive
f) D'une flamme pieuſe autant comme chétive,
Di-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir ?

PHILIPPE.

Tout couvert de ſon ſang, & plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadême,
Madame, je portai mes pas & mes ſanglots
Du côté que le vent pouſſait encor les flots.
Je cours longtems en vain, mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un ſable aſſez proche,
Où la vague en courroux ſemblait prendre plaiſir
A feindre de le rendre & puis s'en reſſaiſir.
Je m'y jette, & l'embraſſe, & le pouſſe au rivage ;

Et

d) *Que le prêtre & le dieu ne lui ſoient immolés.*] Peut-être, *le prêtre & le dieu*, ſont peu convenables à la vraie douleur. Elle a dit que la cendre de *Pompée* eſt ſon ſeul *dieu*, & puis elle dit que *Céſar* eſt le *dieu*, & *Ptolomée* le *prêtre*. Tout cela eſt-il bien conſéquent ? Peut-être encor ce ſentiment ſerait plus digne de *Cornélie*, ſi elle ignorait avec quelle grandeur d'ame *Céſar* a promis de venger la mort de *Pompée*. N'eſt-on pas un peu fâché que *Cornélie* ne parle que de faire tuer *Céſar* ? Ce ſont des nuances délicates que les connaiſſeurs aperçoivent ſans en aprouver moins la force & la fierté du pinceau de l'auteur.

e) *O cendres, mon eſpoir auſſi-bien que ma peine.*] C'eſt la répétition de ce vers, *Objet terrible & tendre*. Mais *auſſi-bien que ma peine* affaiblit encor cette répétition ; & *des cendres qui verſent ce qu'un cœur reſſent*, ne ſont pas une image naturelle.

f) *D'une flamme pieuſe autant comme*

Et ramaſſant ſous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dreſſe un bucher à la hâte & ſans art,
Tel que je pus ſur l'heure, & qu'il plut au hazard.
A peine brûlait-il, que le ciel plus propice
M'envoye un compagnon en ce pieux office.
Cordus, un vieux romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville y détourne les yeux;
* *Et n'y voyant qu'un tronc dont la tête eſt coupée,*
A cette triſte marque il reconnait Pompée.
Soudain la larme à l'œil, *O toi qui que tu ſois,*
A qui le ciel permet de ſi dignes emplois,
Ton ſort eſt bien, dit-il, *autre que tu ne penſes;*
Tu crains des châtimens, atten des récompenſes.
Céſar eſt en Egypte & venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de ſentiment.
Tu peux même à ſa veuve en raporter la cendre,
Dans ces murs que tu vois bâtis par Alexandre:
Son vainqueur l'a reçue avec tout le reſpect

* *Una nota eſt Magno capitis jactura revulſi.*

---

chétive] n'eſt ni français, ni noble. On ne dit point, *autant comme*, mais, *autant que*. Ce mot de *chétive* a été heureuſement employé au ſecond acte; *Dans quelque urne chétive en ramaſſer la cendre.* Le même terme peut faire un bon & un mauvais effet, ſelon la place où il eſt. Une urne chétive qui contient la cendre du grand *Pompée*, préſente à l'eſprit un contraſte attendriſſant: mais une flamme n'eſt point chétive. Ces deux vers que *Philippe* met dans la bouche de *Céſar*,

Reſtes d'un demi-dieu, dont à-peine je puis
Egaler le grand nom tout vainqueur que j'en ſuis,

ſont d'un ſublime ſi touchant, qu'on dit avec raiſon que *Corneille*, dans ſes bonnes piéces, faiſait quelquefois parler les romains mieux qu'ils ne parlaient eux-mêmes.

Qu'un Dieu pourrait ici trouver à ſon aſpect.
Achève, je reviens. Il part & m'abandonne,
Et raporte auſſi-tôt ce vaſe qu'il me donne,
Où ſa main & la mienne enfin ont renfermé
Ces reſtes d'un héros par le feu conſommé.

CORNÉLIE.

O que ſa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des déſordres étranges.
Tout un grand peuple armé fuyait devers le port,
Où le roi, diſait-on, s'était fait le plus fort :
Les romains pourſuivaient, & Céſar dans la place
Ruiſſelante du ſang de cette populace,
Montrait de ſa juſtice un exemple aſſez beau,
Faiſant paſſer Photin par les mains d'un bourreau.
Auſſi-tôt qu'il me voit, il daigne me connaître ;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître,
Reſtes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis,
De vos traîtres, dit-il, *voyez punir les crimes,*
Attendant des autels, recevez ces victimes ;
Bien d'autres vont les ſuivre, & toi, cours au palais
Porter à ſa moitié ce don que je lui fais ;

---

g) *O ſoupirs ! ô reſpect ! &c.*] Ces beaux vers font un très-grand effet, parce que la maxime eſt courte, & qu'elle eſt en ſentiment. Peut-être *Cornélie* eſt toujours trop occupée de rabaiſſer le mérite de *Céſar*. Elle doit ſavoir que *Céſar* a parlé de punir le meurtre de *Pompée* en arrivant en Egypte, & avant que *Ptolomée* conſpirât contre lui ; mais que ne pardonne-t-on point à la veuve de *Pompée* gémiſſante !

Les curieux ne feront pas fâchés de

Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,
Et lui di que je cours achever sa vengeance.
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

g) O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Quand on s'y voit forcé par son propre danger ;
Et quand cet intérèt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sureté comme il croît notre gloire !
César est généreux, j'en veux être d'accord,
Mais le roi le veut perdre, & son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie,
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :
h) Pour grand qu'en soit le prix, *i*) son péril en rabat,
Cette ombre qui la couvre, en affaiblit l'éclat :
L'amour même s'y mêle, & le force à combattre.
Quand il venge Pompée, il défend Cléopatre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger sa vertu *k*) par la nôtre,

savoir que *Garnier* avait donné les mêmes sentimens à *Cornélie*. *Philippe* lui dit,

César plora sa mort.

Cornélie répond :

Il plora mort celui
Qu'il n'eût voulu souffrir être vif comme lui.

h) *Pour grand*] ne se dit plus.

i) *Son péril en rabat*] est trop familier.

k) *Par la nôtre*] gâte un peu ce der-

Et croire que nous seuls armons ce combattant;
Parce qu'au *l*) point qu'il est, j'en voudrais faire autant.

SCENE II. m)

CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

JE ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop *n*) juste à la douleur dont vous êtes atteinte;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, & vous jurer, madame,
Que j'aurais conservé ce maître de votre ame,
Si le ciel qui vous traite avec trop de rigueur
M'en eût donné la force aussi-bien que le cœur.
Si pourtant à l'aspect de ce qu'il vous renvoye
Vos douleurs laissaient place à quelque peu de joye,
Si la vengeance avait de quoi vous soulager,

nier vers. On ne dit, *nous & notre*, en parlant de soi, que dans un édit; & si *Cornélie* juge *César* si vertueux, si généreux, il semble qu'elle aurait dû souhaiter un peu moins sa mort. Elle ne paraît pas toujours d'accord avec elle-même.

l) *Au point qu'il est*] ne se dit plus.

m) Après cette scène de *Cornélie*, qui est un chef-d'œuvre de génie, on est fâché de voir celle-ci. Quand le sujet baisse, l'auteur baisse nécessairement; & *Cléopatre* n'est pas digne de parler à *Cornélie*. Ces scènes d'ailleurs ne servent ni au nœud ni au dénouement. Ce sont des entretiens, & non pas des scènes.

n) *Juste à la douleur*] n'est pas français; il falait, *permise à la douleur*.

Je vous dirais auſſi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin .... vous le ſavez, peut-être?

CORNÉLIE.

Oui, princeſſe, je ſais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE.

Un ſi promt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'eſt que pour vous.

CLÉOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le ſuccès qu'ils eſpèrent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts nos ſentimens diffèrent.
Si Céſar à ſa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes ſatisfaite, o) & je ne la ſuis pas.
Aux manes de Pompée il faut une autre offrande;
La victime eſt trop baſſe, & l'injure eſt trop grande;
Et ce n'eſt pas un ſang que pour la réparer
Son ombre & ma douleur daignent conſidérer.
p) L'ardeur de le venger dans mon ame allumée,
q) En attendant Céſar demande Ptolomée.
Tout indigne qu'il eſt de vivre & de régner,

o) *Et je ne la ſuis pas.*] On ſait aujourd'hui qu'il faut, *je ne le ſuis pas*; ce *le* eſt neutre. Etes-vous ſatisfaites? nous *le* ſommes, & non pas, nous *les* ſommes.

p) *L'ardeur de le venger*] ne ſe raporte à rien; elle veut dire *Pompée*: mais ce régime eſt trop éloigné.

q) *En attendant Céſar.*] Pourquoi tant répéter qu'elle veut la tête de *Céſar* le vengeur de ſon mari? que dirait-elle de plus s'il en était l'aſſaſſin? *Pompée* lui-même eût-il demandé la tête de *Céſar*? Eſt-ce ainſi qu'on doit traiter le plus généreux des vainqueurs? Ce ſentiment eût été lâche dans *Pompée*. Pourquoi ſerait-il beau dans *Cornélie*?

Je sais bien que César se force à l'épargner ;
Mais quoi que son amour ait osé vous promettre,
Le ciel plus juste enfin n'osera le permettre ;
Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
r) Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.
Mon ame à ce bonheur, si le ciel me l'envoye,
Oublira ses douleurs pour s'ouvrir à la joye ;
Mais si ce grand souhait demande trop pour moî,
Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel, perdez le roi.

CLÉOPATRE.

Le ciel sur nos souhaits ne s) règle pas les choses.

CORNÉLIE.

Le ciel règle souvent s) les effets sur les causes,
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE.

Comme de la justice, il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que sa justice agit, & non pas sa clémence.

CLÉOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine, je parle en veuve, & vous parlez en sœur.

---

r) *Par la main l'un de l'autre.*] Encor des souhaits pour la mort de *César !* Qu'un sentiment contraire serait plus noble !

s) *Ne règle pas les choses*,] trop prosaique. *Les effets sur les causes*, trop didactique ; & tous ces discours sont de plus très-inutiles.

Chacune a *t*) son sujet d'aigreur ou de tendresse,
Qui dans le sort du roi justement l'intéresse.
Aprenons par le sang qu'on aura répandu,
A quels souhaits le ciel aura mieux répondu.
Voici votre Achorée.

SCENE III.

CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

HÉlas! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flater;
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE.

Aussi-tôt que César *u*) eut sû la perfidie....

CLÉOPATRE.

x) Ah! ce n'est pas ses soins que je veux qu'on me die;
y) Je sais qu'il fit trancher & clorre ce conduit
Par où ce grand secours devait être introduit;

---

t) *Son sujet d'aigreur*] est trop du stile de la comédie.

u) *Eût sû la perfidie.*] Il faut, *a sû la perfidie.*

x) *Ah! ce n'est pas ses soins que je veux qu'on me die.*] *Die* était en usage; mais on ne dit pas *des soins*; cela n'est pas français.

y) *Je sais qu'il fit trancher.*] Il faut,

Qu'il manda tous les ſiens pour s'aſſurer la place
Où Photin a reçu le prix de ſon audace;
Que d'un ſi promt ſuplice Achillas étonné
S'eſt aiſément ſaiſi du port abandonné;
Que le roi l'a ſuivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ſes vaiſſeaux reſtait de gens de guerre;
Que Céſar l'a rejoint; & je ne doute pas
Qu'il n'ait ſû vaincre encor & punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, madame, on a vû ſon bonheur ordinaire....

CLÉOPATRE.

Dites-moi ſeulement s'il a ſauvé mon frère,
S'il m'a tenu promeſſe.

ACHORÉE.

Oui, de tout ſon pouvoir.

CLÉOPATRE.

C'eſt là l'unique point que je voulais ſavoir.
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPATRE.

Vous la vouliez ſur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

---

qu'il a fait trancher, parce que la choſe s'eſt paſſée aujourd'hui.

Si *Ptolomée* avait pû intéreſſer, ce qui était preſqu'impoſſible, le récit de ſa mort pourrait émouvoir; mais ce récit eſt auſſi froid que ſon rôle. La piéce d'ailleurs eſt finie, quand *Ptolomée* eſt mort; tout le reſte n'eſt qu'une *ſuperſtructure* inutile à l'édifice.

Toute la petite diſpute entre *Cornélie* & *Cléopatre*, eſt très-froide, par cette raiſon-là même que

ACHORÉE.

z) Du moins César l'eût fait, s'il l'avait consenti.

CLÉOPATRE.

Que disiez-vous n'aguère, & que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Ni vos vœux, ni nos soins n'ont pû le secourir;
Malgré César & nous il a voulu périr:
a) Mais il est mort, madame, avec toutes les marques
Dont éclatent les morts des plus dignes monarques.
Sa vertu rapellée a soutenu son rang,
Et sa perte aux romains a bien coûté du sang.
Il combattait Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportait déja sur lui quelque avantage;
Mais l'abord de César a changé le destin;
Aussi-tôt Achillas suit le sort de Photin;
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main en défendant son maître;
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi,
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi;
Son esprit allarmé les croit un artifice
b) Pour réserver sa tête aux hontes d'un suplice.

Ptolomée n'intéresse point du tout.

z) *Du moins César l'eût fait, s'il l'avait consenti.*] Ce verbe alors gouvernait l'accusatif, comme le datif. On consent aujourd'hui à une chose, on ne la consent pas. *Corneille* mit depuis,

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

a) Mourir avec toutes les marques dont les morts des plus dignes monarques éclatent!

b) On ne dit point les *hontes*. Et il

Il pousse dans nos rangs, il les perce, & fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le desespoir;
Et son cœur indigné, que cette erreur abuse,
Cherche partout la mort que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Prêt d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque,
Il s'y jette, & les siens qui suivent leur monarque,
D'un tel nombre à la foule accablent ce vaisseau,
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Egypte, à César la victoire.
Il vous proclame reine, & quoique ses romains
Au sang que vous pleurez n'aient point trempé leurs mains,
Il montre toutefois un déplaisir extrême,
Il soupire, il gémit: mais le voici lui-même,
Qui poura mieux que moi vous dire la douleur
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

---

n'est pas trop vraisemblable que *Ptolomée* craignit que l'amant de sa sœur le fit mourir par la main du boureau. Il falait donner un plus noble motif à son courage.

c) *Et me ren mes galères.*] Il est évident que *Cornélie* qui redemande ses galères, est absolument inutile. La piéce est finie, & ces galères ne sont point le sujet de la tragédie.

d) *Leur roi n'a pû jouïr de ton cœur adouci.*] Il veut dire, *n'a pû profiter de la clémence de César;* mais *jouïr du cœur de César* est une expression impropre.

e) *Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.*] N'est-ce pas dommage que

SCENE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

CÉſar, tien moi parole, *c*) & me ren mes galères.
Achillas & Photin ont reçû leurs ſalaires.
d) Leur roi n'a pû jouïr de ton cœur adouci ;
e) Et Pompée eſt vengé ce qu'il peut l'être ici.
Je n'y puis plus rien voir qu'un funeſte rivage,
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image ;
Ta nouvelle victoire, & *f*) le bruit éclatant
Qu'aux changemens du roi pouſſe un peuple inconſtant ;
Et de tous les objets celui qui plus m'afflige,
J'y vois toûjours en toi l'ennemi qui m'oblige.
Laiſſe moi m'affranchir de cette indignité,
g) Et ſouffre que ma haine agiſſe en liberté.
A cet empreſſement j'ajoute une requête :
h) Voi l'urne de Pompée, il y manque ſa tête ;

---

cette expreſſion ait entiérement vieilli ? On dirait aujourd'hui, *autant qu'il peut l'être* ; mais, *ce qu'il peut l'être* n'eſt-il pas plus énergique ?

f) . . . . *Le bruit éclatant*
Qu'aux changemens du roi pouſſe un peuple inconſtant.]
C'eſt ſans doute une faute d'impreſſion ; on doit lire, *aux changemens de rois.* Mais *un peuple qui pouſſe un bruit*, eſt un barbariſme.

g) *Ma haine.*] Elle parle toujours de ſa *haine* quand elle ne devrait parler que de ſa reconnaiſſance.

h) *Voi l'urne de Pompée, il y manque ſa tête.*] La tête pour rejoindre à l'urne,

Ne me la retien plus, c'eſt l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il eſt juſte, & Céſar eſt tout prêt de vous rendre
Ce reſte où vous avez tant de droit de prétendre:
Mais il eſt juſte auſſi qu'après tant de ſanglots,
A ſes manes errans nous rendions le repos,
Qu'un bucher allumé par ma main & la vôtre
Le venge pleinement *i*) de la honte de l'autre,
Que ſon ombre s'apaiſe en voyant notre ennui,
Et qu'une urne plus digne & de vous & de lui,
Après la flamme éteinte & les pompes finies,
Renferme avec éclat ſes cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu,
Il verra des autels dreſſés à ſa vertu:
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Et ne recevra point *ii*) d'honneurs que légitimes.
Pour ces pieux devoirs je ne veux que demain;
Ne me refuſez pas ce bonheur ſouverain.

---

eſt un acceſſoire qui ne pouvant être refuſé, ne mérite peut-être pas d'être demandé; c'eſt une circonſtance étrangère, & les complimens de *Céſar* paraiſſent ſuperflus quand l'action eſt entiérement finie.

i) *De la honte de l'autre.*] On ne voit pas à quoi ſe raporte cet *autre*. Il veut dire aparemment *l'autre bûcher*.

ii) *D'honneurs que légitimes*, eſt trop dur & trop négligé.

k) *Faites un peu de force à votre impatience*,] n'eſt pas français. Il faut, ou, *modérez votre impatience*, ou, *mettez un frein à votre impatience*, ou quelqu'autre tour.

l) On ſe laſſe à la fin d'entendre *Cornélie* qui demande toujours les *funérailles* de *Céſar*, & qui le lui dit en face, *quid deceat, quid non*.

m) *Et quoiqu'elle la tienne auſſi chère que moi,*

Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.]

Ces vers déparent la beauté & l'harmo-

k) Faites un peu de force à votre impatience;
Vous êtes libre après, partez en diligence,
Portez à notre Rome un si digne trésor,
Portez...

CORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor.
Il faut que ta défaite, & que tes funerailles *l*)
A cette cendre aimée en ouvre les murailles;
m) Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
Je la porte en Afrique, & c'est là que j'espère
Que les fils de Pompée, & Caton, & mon père,
Secondés des efforts d'un roi plus généreux,
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est là que tu verras sur la terre & sur l'onde
Le débris de Pharsale armer un autre monde;
Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres & mes pleurs.
Je veux *n*) que de ma haine ils reçoivent des régles,

---

nie des autres; c'est à quoi il faut toujours prendre garde. Voyez que ces deux *elle* font un mauvais effet, parce que l'une se raporte à Rome, & l'autre à la cendre de *Pompée*, sans que la construction indique ces raports nécessaires. Voyez combien ce vers est rude, *Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que.*

Tout vers qui n'est pas aussi harmonieux qu'exact & correct, doit être banni de la poësie; voilà pourquoi il est si prodigieusement difficile d'en faire de bons dans toutes les langues, & surtout dans la nôtre.

n) *Que de ma haine ils reçoivent des règles.*] Cela est trop impropre & trop vicieux. Qu'est-ce qu'une *haine qui donne des règles à des aigles?* Que ce vers affaiblit le précédent qui est admirable! De plus, faut-il que *Cornélie* parle toujours à *César* de sa haine pour lui? il ferait bien plus beau, à mon gré, de lui dire, qu'elle fera toujours son ennemie sans pouvoir haïr un si grand homme.

Qu'ils ſuivent au combat des urnes au lieu d'aigles ;
Et que ce triſte objet porte à leur ſouvenir
Les ſoins de le venger, & ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir ſuprême;
L'honneur que tu lui rens rejaillit ſur toi-même ;
Tu m'en veux pour témoin, j'obéïs au vainqueur ;
o) Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.
La perte que j'ai faite eſt trop irréparable ;
La ſource de ma haine eſt trop inépuiſable;
A l'égal de mes jours je la ferai durer ;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
p) Je t'avoûrai pourtant comme vraiment romaine,
Que pour toi mon eſtime eſt égale à ma haine ;
Que l'une & l'autre eſt juſte, & montre le pouvoir,
q) L'une de la vertu, l'autre de mon devoir :
Que l'une eſt généreuſe, & l'autre intéreſſée,
Et que dans mon eſprit l'une & l'autre eſt forcée :
Et comme ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priſer ce que je dois haïr,
Juge ainſi de la haine où mon devoir me lie, *r*)
La veuve de Pompée y force Cornélie.

o) *Mais ne préſume pas toucher par-là mon cœur.*] Cela ferait bon ſi *Céſar* avait tâché de l'engager à ſuivre ſon parti ; mais il n'y a jamais penſé, il n'a pas dit à *Cornélie* un ſeul mot qui pût lui donner cette préſomption.

p) *Je t'avoûrai pourtant comme vraiment romaine.*] Elle a déja dit pluſieurs fois qu'elle eſt romaine, & cette affectation diminue beaucoup de la vraie grandeur.

q) *L'une de la vertu, l'autre de mon devoir ; l'une généreuſe, l'autre intéreſſée ; l'une & l'autre forcée.*] Toutes ces antithèſes, & cette petite diſſertation, dégradent la nobleſſe de ce rôle, & les répétitions continuelles affaibliſſent le ſentiment.

J'irai, n'en doute point, au ſortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes & les dieux ;
Ces dieux qui t'ont flaté, ces dieux qui m'ont trompée,
Ces dieux qui dans Pharſale ont mal ſervi Pompée,
Qui la foudre à la main l'ont pû voir égorger,
Ils connaîtront leur faute, & le voudront venger. *s*)
Mon zèle à leur refus aidé de ſa mémoire,
Te ſaura bien ſans eux arracher la victoire ;
Et quand tout mon effort ſe trouvera rompu, *t*)
Cléopatre fera ce que je n'aurai pû.
Je ſais quelle eſt ta flamme & quelles ſont ſes forces, *u*)
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, & que pour l'épouſer
Rome n'a point de loix que tu n'oſes briſer :
Mais ſache auſſi qu'alors la jeuneſſe romaine
Se croira tout permis ſur l'époux d'une reine ;
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront ſur ton ſang leurs avis dédaignés.
x) J'empèche ta ruine, empèchant tes careſſes.
Adieu, j'attens demain l'effet de tes promeſſes.

---

r) Un devoir qui la lie à la haine, & toujours la haine.

s) Ces dieux qui connaîtront leur faute, & ce zèle qui ſaura bien ſans eux arracher la victoire, ſont une déclamation ſi ampoulée & ſi puérile, qu'on ne peut s'empêcher de s'élever avec force contre ce faux goût. On admirait autrefois ce galimathias, tant le bon goût eſt rare, tant l'eſprit des nations ſeptentrionales de l'Europe eſt difficile à former.

t) Un effort qui ſe trouve rompu !

u) Les forces de ſa flamme ! & on a pû aplaudir à tous ces faux ſentimens exprimés en ſolécismes & en barbariſmes !

x) *J'empèche ta ruine, empèchant tes*

SCENE DERNIERE.

CESAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

PLutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer;
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre;
Le mien sera trop grand, & je n'en veux point d'autre, *y*)
Indigne que je suis d'un César pour époux,
Que de vivre en votre ame étant morte pour vous.

CÉSAR.

z) Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage:

Comme

caresses.] Ce vers péche à la fois contre l'harmonie, contre la langue, contre les convenances, & contre la vérité. Il ne convient point à *Cornélie* de parler des caresses que *César* peut faire à *Cléopatre*; elle n'empêche point ses caresses, elle ne peut les empêcher; elle pourrait seulement dire à *César* que l'amour d'une égyptienne peut lui être fatal; mais il serait encor plus décent de ne lui en point parler. De quoi se méle-t-elle? Est-ce l'affaire de la veuve de *Pompée* pour qui *César* a eu tant d'égards, tant de générosité? Cela n'est ni convenable ni intéressant. Il est ridicule que *Cornélie* prononce ces paroles, que *César* les entende & que *Cléopatre* les souffre.

y) *Cléopatre* parle aussi mal que *César* a parlé. Elle ne veut point d'autre bonheur que d'être tuée par *César*, parce que *Cornélie* a manqué à toute bienséance, à toute honnêteté devant elle.

z) Des vains projets qui sont le seul avantage qu'on ait du ciel en partage! & un grand cœur impuissant! *César* vise au galimathias aussi bien que *Cornélie*.

a) *Il a beaucoup de soins.*] Ce n'est

Comme il a peu de force, *a*) il a beaucoup de ſoins ;
Et s'il pouvait plus faire, il ſouhaiterait moins.
Les dieux empècheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en ſeront pas moins pures,
Pourvû que vôtre amour gagne ſur vos douleurs, *b*)
Qu'en faveur de Céſar vous tariſſiez vos pleurs,
Et que vôtre bonté ſenſible à ma prière,
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.
On aura pû vous dire avec quel déplaiſir
c) J'ai vû le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avaient pû ſurprendre.
Il s'eſt de mes bontés juſqu'au bout défendu,
Et de peur de ſe perdre il s'eſt enfin perdu.
O honte pour Céſar, qu'avec tant de puiſſance,
d) Tant de ſoins pour vous rendre entière obéïſſance,
Il n'ait pû toutefois, en ces événemens,
Obéir au premier de vos commandemens !
Prenez-vous en au ciel, dont *e*) les ordres ſublimes

---

pas là le mot propre. *Céſar* veut dire que *Cornélie* ne menace beaucoup que parce qu'elle a peu de pouvoir ; mais le mot de *ſoins* ne remplit point du tout cette idée.

b) Un amour qui gagne ſur des douleurs !

c) *J'ai vû le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir.*] On ne choiſit point un déſeſpoir ; au contraire, le déſeſpoir ôte la liberté du choix ; ou ſi l'on veut, le déſeſpoir force à choiſir mal.

d) *Tant de ſoins pour vous rendre entière obéïſſance.*] Ces termes ſignifient la ſujétion d'un vaſſal. *Céſar* veut dire qu'il a fait ce qu'il a pû pour obéir à la volonté de *Cléopatre*. Ce n'eſt pas là rendre obéïſſance. Cette expreſſion ne lui convient pas; *tant de ſoins pour* ne ſe dit pas.

e) *Les ordres ſublimes*] ne ſe dit plus ; on ſe ſert des épithètes, *ſuprêmes*, *ſouverains*, *inévitables*, *immuables*. *Sublime* eſt affecté aux grandes idées, aux grands ſentimens.

Malgré tous nos efforts ſavent punir les crimes ;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un ſort plus doux,
Puiſque par cette mort l'Egypte eſt toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je ſais que j'en reçois un nouveau diadême,
Qu'on n'en peut accuſer que les dieux, & lui-même ;
Mais comme il eſt, ſeigneur, de la fatalité,
f) Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité,
Ne vous offenſez pas ſi cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes ;
Et ſi voyant ſa mort dûe à ſa trahiſon,
Je donne à la nature ainſi qu'à la raiſon.
Je n'ouvre point les yeux ſur ma grandeur ſi proche,
Qu'auſſi-tôt à mon cœur mon ſang ne le reproche.
J'en reſſens dans mon ame un murmure ſecret,
Et n'oſe remonter au trône ſans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, ſeigneur, *g*) dont cette cour eſt pleine,
Par des cris redoublés demande à voir ſa reine ;
Et tout impatient déja ſe plaint aux cieux.

f) *Que l'aigreur.*] Le mot propre ſerait *amertume.*

g) *Dont cette cour eſt pleine.*] Il importe peu que le peuple ſoit ou non dans la cour, pour voir *Cléopatre.* La piéce s'apelle *Pompée* : les aſſaſſins ſont punis. Tous les complimens de *Céſar* & de *Cléopatre* ſont peut-être plus inutiles que le dernier diſcours de *Cornélie*, dans lequel du moins il y a toujours de la grandeur. Cette dernière ſcène eſt la plus froide de toutes ; & dans une tragédie, elle doit être, s'il ſe peut, la plus touchante. Mais *Pompée* n'eſt point une véritable tragédie, c'eſt une tentative que fit *Corneille*, pour mettre ſur la ſcène des morceaux excellens, qui ne faiſaient point un tout ; c'eſt un ouvrage d'un genre unique, qu'il ne faudrait pas imiter, & que ſon génie, animé par la

Qu'on lui donne trop tard un bien ſi précieux.

CÉSAR.

Ne lui refuſons plus le bonheur qu'il deſire ;
Princeſſe, allons par-là commencer vôtre empire.
Faſſe le juſte ciel propice à mes deſirs,
Que ces longs cris de joye étouffent vos ſoupirs,
Et puiſſent ne laiſſer dedans vôtre penſée
Que *h*) l'image des traits dont mon ame eſt bleſſée!
Cependant, qu'à l'envi ma ſuite & votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où dans un digne emploi l'une & l'autre occupée,
Couronne Cléopatre, & m'apaiſe Pompée,
Elève à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des reſpects immortels.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

---

grandeur romaine, pouvait ſeul faire réuſſir. Telle eſt la force de ce génie, que cette piéce l'emporte encor ſur mille piéces régulières, que leur froideur a fait oublier. Trente beaux vers de *Cornélie* valent beaucoup mieux qu'une piéce médiocre.

h) *L'image des traits dont mon ame eſt bleſſée.*] Voilà de ces métaphores qui ne paraiſſent pas naturelles. Comment peut-on avoir dans ſa penſée l'image d'un trait qui a bleſſé une ame? Ces figures forcées expriment toujours mal le ſentiment. *Céſar* veut dire, Puiſſiez-vous ne vous occuper que de mon amour! Il pouvait y ajouter encor, *de ſa gloire.* Ces ſentimens doivent être toujours exprimés noblement, mais jamais d'une manière recherchée.

EXAMEN
DE POMPÉE.

A Bien confidérer cette piéce, je ne crois pas qu'il y en ait fur le théatre, où l'hiftoire foit plus confervée, & plus falfifiée tout enfemble. Elle eft fi connue, que je n'ai ofé en changer les événemens; mais il s'y en trouvera peu qui foient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui femble s'y offrir d'elle-même; puifque dans la vérité hiftorique elle était dans le même vaiffeau que fon mari, lorfqu'il aborda en Egypte, qu'elle le vit defcendre dans la barque où il fut affaffiné à fes yeux par Septime, & qu'elle fut pourfuivie fur mer par les ordres de Ptolomée. C'eft ce qui m'a donné occafion de feindre qu'on l'atteignit, & qu'elle fut ramenée devant Céfar, bien que l'hiftoire n'en parle point. La diverfité des lieux où les chofes fe font paffées, & la longueur du tems qu'elles ont confumé dans la vérité hiftorique, m'ont réduit à cette falfification, pour les ramener dans l'unité de jour & de lieu. Pompée fut maffacré devant les murs de Pelufium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette; & Céfar prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur, & ne lui fit remarquer malgré lui la fauffeté de ce qui s'eft paffé ailleurs. Le lieu particulier eft, comme dans Polyeucte, un grand veftibule commun à tous les apartemens du palais royal; & cette unité n'a rien que de vraifemblable, pourvû qu'on fe détache de la vérité hiftorique. Le premier, le troifiéme, & le quatriéme acte y ont leur jufteffe manifefte; il y peut avoir quelque difficulté pour le fecond & le cinquiéme, dont Cléopa-

tre ouvre l'un, & Cornélie l'autre. Elles sembleraient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur apartement; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir; l'une pour aprendre plutôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce vestibule; & l'autre, pour en savoir du combat de César & des romains contre Ptolomée & les égyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopatre avant qu'à elle, & pour obtenir de lui d'autant plutôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que comme elle sait qu'il est amoureux de cette reine, & qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première, & oblige par-là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le tems, il m'a falu réduire en soulévement tumultuaire une guerre qui n'a pû durer guère moins d'un an, puisque Plutarque raporte qu'incontinent après que César fut parti d'Alexandrie, Cléopatre accoucha de Césarion. Quand Pompée se présenta pour entrer en Egypte, cette princesse & le roi son frère avaient chacun leur armée prète à en venir aux mains l'une contre l'autre, & n'avaient garde ainsi de loger dans le même palais. César dans ses commentaires ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva. C'est Plutarque & Lucain qui nous aprennent l'un & l'autre; mais ils ne lui font présenter cette tète que par un des ministres du roi, nommé Théodore, & non pas par le roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque choſe d'extraordinaire dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point: mais il ne laiſſe pas d'en être en quelque ſorte le principal acteur, puiſque ſa mort eſt la cauſe unique de tout ce qui s'y paſſe. J'ai juſtifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raiſon, que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'aurait pas été complette, ſi je ne l'euſſe pouſſée juſqu'au terme où je la fais finir. C'eſt à ce deſſein que dès le premier acte je fais connaître la venue de Céſar, à qui la cour d'Egypte immole Pompée pour gagner les bonnes graces du victorieux; & ainſi il m'a falu néceſſairement faire voir quelle réception il ferait à leur lâche & cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, & que portant le titre de roi, il tâchât d'en ſoutenir le caractère. Bien que les hiſtoriens & le poëte Lucain l'apellent communément *rex puer*, *le roi enfant*, il ne l'était pas à un tel point, qu'il ne fût en état d'épouſer ſa ſœur Cléopatre, comme l'avait ordonné ſon père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta ætate*; & Lucain apelle Cléopatre inceſtueuſe, dans ce vers qu'il adreſſe à ce roi par apoſtrophe:

Inceſtæ ſceptris ceſſure Sororis:

ſoit qu'elle eût déja contracté ce mariage inceſtueux, ſoit à cauſe qu'après la guerre d'Alexandrie & la mort de Ptolomée, Céſar la fit épouſer à ſon jeune frère, qu'il rétablit dans le trône; d'où l'on peut tirer une conſéquence infaillible, que

* *Pour le ſtile, il eſt plus élevé en ce poëme qu'en aucun des miens, &c.*] Il eſt important de faire ici quelques réflexions ſur le ſtile de la tragédie. On a accuſé *Corneille* de ſe méprendre un peu à cette pompe des vers, & à cette prédilection qu'il témoigne pour le ſtile de *Lucain*; il faut que cette pompe n'aille

ſi le plus jeune des deux frères était en âge de ſe marier quand Céſar partit d'Egypte, l'aîné en était capable quand il y arriva, puiſqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopatre garde une reſſemblance annoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illuſtre. Je ne la fais amoureuſe que par ambition, & en ſorte qu'elle ſemble n'avoir point d'amour, qu'entant qu'il peut ſervir à ſa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laiſſée la faſſe paſſer pour une femme laſcive & abandonnée à ſes plaiſirs, & que Lucain, peut-être en haine de Céſar, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*, & faſſe dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait ſous le nom de ſon frère Ptolomée :

Quem non è nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo caſta fuit ?

je trouve qu'à bien examiner l'hiſtoire, elle n'avait que de l'ambition ſans amour; & que par politique elle ſe ſervait des avantages de ſa beauté, pour affermir ſa fortune. Cela parait viſible, en ce que les hiſtoriens ne marquent point qu'elle ſe ſoit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, Céſar & Antoine; & qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguſte dans la même paſſion qu'ils avaient eue pour elle, & fit voir par-là qu'elle ne s'était attachée qu'à la haute puiſſance d'Antoine, & non pas à ſa perſonne.

* Pour le ſtile, il eſt plus élevé en ce poëme qu'en aucun

jamais juſqu'à l'enflure, & à l'exagération; on n'eſtime point dans *Lucain*, *Bella per Emathios plus quam civilia campos.* On eſtime, *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum.*

De même, les connaiſſeurs ont toujours condamné dans *Pompée*, *Les fleuves*

des miens, & ce ſont ſans contredit les vers les plus pompeux que j'aye faits. La gloire n'en eſt pas toute à moi. J'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon ſujet; & comme je n'ai point fait de ſcrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pû faire chez lui, j'ai tâché pour le reſte à entrer ſi bien dans ſa manière de former ſes penſées & de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien ſentît ſon génie, & ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui euſſe fait. J'ai parlé en l'examen de Polyeucte, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopatre à Charmion au ſecond acte. Il ne me reſte qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours paſſé pour fort belles; en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais ſeulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait, & les perſonnes qui les écoutent, ont l'eſprit aſſez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner.

---

rendus rapides par le débordement des parricides, & tout ce qui eſt dans ce goût. Mais ils ont admiré,

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

. . . .

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis

Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Voilà le véritable ſtile de la tragédie; il doit être toujours d'une ſimplicité noble, qui convient aux perſonnes du premier rang; jamais rien d'ampoulé, ni de bas; jamais d'affectation ni d'obſcurité. La pureté du langage doit être rigoureuſement obſervée; tous les vers doivent être harmonieux, ſans que cette harmonie dérobe rien à la force des ſentimens. Il ne faut pas que les vers marchent toujours de deux en deux, mais que tantôt une penſée ſoit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un ſeul hémiſtiche; on peut étendre une image dans une phraſe de cinq ou ſix vers, enſuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut ſouvent finir un ſens par une rime, & commencer un autre ſens par la rime correſpondante.

Ce ſont toutes ces règles, très-difficiles à obſerver, qui donnent aux vers

donner. Celle du troisiéme acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçuë par une personne digne de la recevoir: mais bien-que Charmion qui l'écoute ne soit qu'une domestique de Cléopatre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre, sans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopatre eût rompu tout le reste de ce troisiéme acte, si elle s'y fût montrée; & il m'a falu la cacher par adresse de théatre, & trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, & qui ne laissât point paraître le secret de l'art qui m'obligeait à l'empêcher de se produire.

---

la grace, l'énergie, l'harmonie, dont la prose ne peut jamais aprocher. C'est ce qui fait qu'on retient par cœur, même malgré soi, les beaux vers. Il y en a beaucoup de cette espèce dans les belles tragédies de *Corneille*. Le lecteur judicieux fait aisément la comparaison de ces vers harmonieux, naturels, & énergiques, avec ceux qui ont les défauts contraires; & c'est par cette comparaison que le goût des jeunes gens poura se former aisément. Ce goût juste est bien plus rare qu'on ne pense; peu de personnes savent bien leur langue; peu distinguent au théatre l'enflure de la dignité; peu démêlent les convenances. On a aplaudi pendant plusieurs années à des pensées fausses & révoltantes. On battait des mains lorsque *Baron* prononçait ce vers,

> Il est comme à la vie un terme à la vertu.

On s'est récrié quelquefois d'admiration à des maximes non moins fausses. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un peuple qui a pour modèle de stile les piéces de *Racine*, ait pû aplaudir longtems des ouvrages où la langue & la raison sont également blessées d'un bout à l'autre.

THÉODORE, VIERGE ET MARTYRE;

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

Sur la fin de 1645.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

SI quelque chose peut étonner & confondre l'esprit humain, c'est que l'auteur de *Polyeucte* ait pû être celui de *Théodore;* c'est que le même homme qui avait fait la scène sublime dans laquelle *Pauline* demande à *Sevère* la grace de son mari, ait pû présenter une héroïne dans un mauvais lieu, & accompagné une turpitude si odieuse & si ridicule de tous les mauvais raisonnemens qu'une telle impertinence peut suggérer, de tous les incidens qu'une telle infamie peut fournir, & de tous les mauvais vers que le plus inepte des versificateurs n'aurait jamais pû faire?

Comment ne se trouva-t-il personne qui empêchât l'auteur de *Cinna* de deshonorer ses talens par le choix honteux d'un tel sujet, & par une exécution aussi mauvaise que le sujet même? comment les comédiens osèrent-ils enfin représenter *Théodore?*

EPITRE DEDICATOIRE

A MONSIEUR

L. P. C. B.

MONSIEUR,

Je n'abuſerai point de votre abſence de la cour pour vous impoſer touchant cette tragédie ; ſa repréſentation n'a pas eu grand éclat ; & quoique beaucoup en attribuent la cauſe à diverſes conjonctures qui pourraient me juſtifier aucunement, pour moi je ne m'en veux

---

a) *J'aye employé tout ce que l'art & l'expérience.*] Il ne paraît pas qu'il ait mis de voile ſur ce ſujet révoltant, puiſqu'il employe dans la piéce les mots de *proſtitution*, d'*impudicité*, de *fille abandonnée aux ſoldats*.

b) *Congratuler à la pureté.*] *Congratuler à*, ne ſe dit plus. Cette phraſe eſt latine, *tibi gratulor* : mais aujourd'hui *congratuler* régit l'accuſatif, comme *féliciter*.

c) *La modeſtie de notre ſcène a déſavoué comme indigne d'elle.*] Les honnêtes gens aſſemblés ſont toujours chaſtes. On

prendre qu'à ses défauts, & la tiens mal faite, puisqu'elle a été mal servie. J'aurais tort de m'oposer au jugement du public; il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le désavouer en celui-ci; & si je l'accusais d'erreur ou d'injustice pour Théodore, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque sorte de satisfaction que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais succès à l'idée de la prostitution que l'on n'a pû souffrir, quoiqu'on sût bien qu'elle n'aurait pas d'effet, & que pour en exténuer l'horreur a) *j'aye employé tout ce que l'art & l'expérience m'ont pû fournir de lumières. Et certes il y a de quoi* b) *congratuler à la pureté de notre théatre, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre des vierges de saint Ambroise, se trouve trop licentieuse pour y être suportée. Qu'eût-on dit, si comme ce grand docteur de l'église, j'eusse fait voir Théodore dans le lieu infâme, si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame durant qu'elle y fut, si j'eusse figuré les troubles qu'elle y ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher son éloquence, & c'est pour ce spectacle qu'il invite particuliérement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vûe, & autant que j'ai pû à l'imagination de mes auditeurs; & après y avoir consumé toute mon adresse,* c) *la modestie de notre scène a*

---

souffrait du tems de *Hardi* qu'on parlât de viol sur le théatre, de la manière la plus grossiére: mais c'est qu'alors il n'y avait que des hommes grossiers qui fréquentassent les spectacles. *Mairet* & *Rotrou* furent les premiers qui épurérent un peu la scène des indécences les plus révoltantes. Il était impossible que cette piéce de *Corneille* eût du succès en 1746; elle en aurait eu vingt ans auparavant. Il choisit ce sujet parce qu'il connaissait plus son cabinet que le monde, & qu'il avait plus de génie que de goût. C'est toujours la même versifica-

désavoué, comme indigne d'elle, ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connaître. Après cela j'oserai bien dire que ce n'est pas contre des comédies pareilles aux nôtres d) *que déclame S. Augustin, & que ceux que le scrupule, ou le caprice, ou le zèle en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raison de s'apuyer de son autorité. C'est avec justice qu'il condamne celles de son tems qui ne méritaient que trop le nom qu'il leur donne de spectacles*

tion, tantôt forte, tantôt faible, toujours la même inégalité de stile, le même tour de phrase, la même manière d'intriguer; mais n'étant pas soutenu par le sujet comme dans les piéces précédentes, il ne pouvait ni s'élever, ni intéresser. Puisqu'il faut des notes sur toutes les piéces de *Corneille*, on en donne aussi quelques-unes sur *Théodore*; mais un commentaire n'est pas un panégirique, on doit au public la vérité dans toute son étendue.

d) *Que déclame St. Augustin.*] On sait assez que *St. Augustin* ignorait le grec: s'il avait connu cette belle langue, il n'aurait pas déclamé contre *Sophocle*; ou s'il eût déclamé contre ce grand homme, il eût été fort à plaindre.

e) *Du plus utile divertissement dont l'esprit &c.*] On ne peut rien dire de plus fort en faveur de l'art des *Sophocles*, dont *Aristote* a donné les règles; & il est bien honteux pour nôtre nation, devenue si critique après avoir été si barbare, que *Corneille* ait été obligé de faire l'apologie d'un art qui était si respectable entre ses mains.

Le grand *Corneille* traite ici avec une fierté qui sied bien à sa réputation & à son mérite, ces hommes bassement jaloux du premier des beaux arts, qui colorent leur envie du prétexte de la religion. Ils craignent que la nation ne s'instruise au théatre, & que des hommes accoutumés à nourrir leur esprit de ce que la raison a de plus pur, & de ce que l'éloquence des vers a de plus touchant, ne deviennent indifférens pour de vaines disputes scolastiques, pour de misérables querelles, dans lesquelles on veut trop souvent entraîner les citoyens.

Ces ennemis de la societé ont imaginé qu'un chrétien devait regarder *Cinna*, les *Horaces* & *Polyeucte*, du même œil dont les pères de l'église regardaient les mimes & les farces obscènes qu'on représentait de leur tems dans les provinces de l'empire romain.

On consulta sur cette question, dans

cles de turpitude; mais c'est avec injustice qu'on veut étendre cette condamnation jusqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent pour l'ordinaire que des exemples d'innocence, de vertu, & de piété. J'aurais mauvaise grace de vous en entretenir plus au long; vous êtes déja trop persuadé de ces vérités; & ce n'est pas mon dessein d'entreprendre ici de désabuser ceux qui ne veulent pas l'être. Il est juste qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, & que pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des inventions mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable & e) *du*

l'année 1742, monsignor *Cerrati*, confesseur du pape *Clément XII.* & du consistoire qui élut ce pape. J'ai heureusement retrouvé une partie de sa réponse, écrite de sa main, commençant par ces mots, *I concilii e i padri*; & finissant par ceux-ci, *Giouan-Batista Andreini*; & voici la traduction fidèle des principaux articles de sa lettre.

„ Les conciles & les pères qui ont „ condamné la comédie, comme il paraît „ par le troisiéme article du concile de „ Carthage de l'an 397, entendaient les „ représentations obscènes, mêlées de „ sacré & de profane, la dérision des „ choses ecclésiastiques, les blasphêmes, „ &c.

„ Les comédies dans des tems plus „ éclairés ne furent pas de ce genre. „ C'est pourquoi *St. Thomas*, quest. 168. „ art. 3. parlant de la comédie, s'exprime ainsi.

„ *Officium histrionum ordinatum ad solatium hominibus exhibendum, non est secundum se illicitum, nec sunt in statu* „ *peccati; dummodo moderate ludo utantur, id est non utendo aliquibus illicitis* „ *verbis, vel factis; & non adhibendo* „ *ludos negotiis, & temporibus indebitis.*

„ L'emploi des comédiens institué „ pour donner quelque délassement aux „ hommes, n'est pas en soi illicite; ils „ ne sont point dans l'état de péché, „ pourvû qu'ils usent honnêtement de „ leurs talens, c'est-à-dire, qu'ils évitent les mots & les actions défendues, & qu'ils ne représentent point „ dans les tems qui ne sont point „ permis.

„ *Caëtan*, en commentant ce passage, „ conclut: *donc l'art des comédiens qui se* „ *contiennent dans les bornes, n'est point* „ *condamnable, mais permis.*

„ *St. Antoine*, archevêque de Florence, dans sa somme théologique, partie 3e. titre 8. chap. 4. dit:

„ Au tems de *St. Charles Borromée*, „ il fut défendu à certains comédiens „ de représenter sur le théatre de Milan. Ils allèrent trouver *St. Charles*,

plus utile des divertiſſemens dont l'eſprit humain ſoit capable. Contentons nous d'en jouïr ſans leur en faire part, & ſouffrez que ſans faire aucun effort pour les guérir de leur faibleſſe, je finiſſe en vous aſſurant que je ſuis & ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obligé ſerviteur,

P. CORNEILLE.

„ & obtinrent de lui un décret portant „ permiſſion de repréſenter des comédies dans ſon diocèſe, en obſervant „ les règles preſcrites par *St. Thomas*; „ il ſe fit préſenter tous les ſujets des „ ſcènes qu'ils jouaient impromptu, & „ il leur fit jurer que toutes les nouvelles ſcènes qu'ils mêleraient à celles dont il avait vû la diſpoſition, „ ſeraient auſſi honnêtes & auſſi décentes que les autres.

„ L'uſage de l'Italie eſt de permettre „ toutes les repréſentations qui ne portent point de ſcandale. On joue des „ piéces à Rome dans de certains tems, „ & particuliérement dans des colléges. „ Les comédiens aprochent des ſacremens, & on ne trouve aucune bulle, „ ni aucun décret des papes qui les en „ privent. On leur donne la ſépulture „ dans les égliſes comme à tous les „ autres bons catholiques, avec toutes „ les cérémonies ſacrées, *con tutte le* „ *ſacre fonzioni.*

„ *Nicolo Barbieri* raporte qu'*Iſabella* „ *Andreini* reçut à Lyon beaucoup „ d'honneurs, qu'elle y fut enterrée „ avec pompe, & que ſon corps fut „ accompagné des principaux de la ville, „ qui firent graver ſon épitaphe ſur le „ bronze.

„ L'empereur *Mathias* donna des lettres de nobleſſe à *Pierre Cequini. Jean-* „ *Baptiſte Andreini* fut de l'académie de „ Mantouë, & capitaine des chaſſes.

„ Le même *Nicolas Barbieri* raporte „ que *Rinoceronte* comédien mourut de „ ſon tems en odeur de ſainteté.

Si *Lopes de Vega* & *Shakeſpear* ne furent pas regardés comme de ſaints perſonnages, perſonne au moins, ni à Madrid ni à Londres, ne reprocha à ces deux célèbres auteurs d'avoir repréſenté leurs ouvrages ſelon l'uſage des anciens grecs:

nos maîtres. Le fameux docteur *Ramon*, le licentié *Michel Sanchez*, le chanoine *Mira de Meſeva*, le chanoine *Tarraga* firent beaucoup de comédies, preſque toutes eſtimées, & leurs fonctions de prêtres n'en furent pas interrompues. Pluſieurs prêtres en France en ont fait, témoins le cardinal de *Richelieu*, l'abbé *Boyer*, l'abbé *Geneſt* aumônier de madame la ducheſſe d'Orléans, & tant d'autres. Enfin, l'art doit être encouragé, l'abus de l'art ſeul peut avilir.

Pour dernière preuve inconteſtable, raportons la déclaration de *Louis XIII*. du 16. Avril 1641. enrégiſtrée au parlement : elle dit expreſſément :

„ Nous voulons que l'exercice des co-„ médiens, qui peut innocemment dé-„ tourner nos ſujets de diverſes occupa-„ tions mauvaiſes, ne puiſſe leur être „ imputé à blâme, ni préjudicier à leur „ réputation dans le commerce public.

C'eſt en vertu de cette déclaration que *Louis XIV*. maintint *Floridor*, ſieur de *Soulas*, dans la poſſeſſion de ſa nobleſſe, par arrêt du conſeil du 10. ſeptembre 1668. En bonne foi, peut-on flétrir un penſionnaire du roi, déclaré gentilhomme par le roi, pour avoir rempli des fonctions dont le roi lui ordonne expreſſément de s'acquitter ? Il eſt mis en priſon s'il ne joue pas, il eſt excommunié s'il joue. Voilà un bel exemple de nos contradictions. En faut-il davantage pour confondre ceux qui ſe déclarent contre nos ſpectacles, autant par ignorance que par mauvaiſe volonté ?

ACTEURS.

VALENS, gouverneur d'Antioche.

PLACIDE, fils de Valens, & amoureux de Théodore.

CLÉOBULE, ami de Placide.

DIDYME, amoureux de Théodore.

PAULIN, confident de Valens.

LYCANTE, capitaine d'une cohorte romaine.

MARCELLE, femme de Valens.

THÉODORE, princeſſe d'Antioche.

STÉPHANIE, confidente de Marcelle.

La ſcène eſt à Antioche dans le Palais du gouverneur.



H. Gravelot inven. N. le Mire Sculp.

Madame je vous viens rendre votre victime.

THÉODORE, VIERGE ET MARTYRE, *TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.*

ACTE PREMIER. *a)*

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE.

IL eſt vrai, Cléobule, & je veux l'avouer,
La fortune me flate aſſez pour m'en louer :
b) Mon père eſt gouverneur de toute la Syrie ;
Et comme ſi c'était trop peu de flaterie, *c)*
Moi-même elle m'embraſſe, & vient de me donner,
Tout jeune que je ſuis, l'Egypte à gouverner.

a) Il eſt vrai que cette piéce ne mérite aucun commentaire. Elle péche par l'indécence du ſujet, par la conduite, par la froideur, par le ſtile. On ne fera que très-peu de remarques.

b) *Mon père eſt gouverneur de toute la Syrie.*] Dans *Polyeucte*, *Félix* eſt gouverneur de toute l'Arménie, & ici *Valens* eſt gouverneur *de toute la Syrie.* Un mot de trop gâte un beau vers, & rend un médiocre mauvais.

c) *Trop peu de flatterie !*] De donner

T iij

d) Certes si je m'enflais de ces vaines fumées,
Dont on voit à la cour tant d'ames si charmées,
e) Si l'éclat des grandeurs avait pû me ravir,
J'aurais de quoi me plaire, & de quoi m'assouvir.
Au-dessous des Césars je suis ce qu'on peut être,
f) A moins que de leur rang le mien ne saurait croître;
Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrés,
g) On y monte souvent par de moindres degrés.
Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
h) Parce que je les tiens d'une main ennemie;
Et leur plus doux apas, qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd tems toutefois; *i*) ce cœur n'est point à vendre.
Marcelle, en vain par-là tu crois gagner un gendre.
Ta Flavie à mes yeux fait toûjours même horreur.
Ton frère Marcelin peut tout sur l'empereur.

---

le gouvernement *de toute la Syrie! & la fortune qui embrasse Placide!* Quelles expressions! quel stile! quelle négligence!

d) *S'enfler de fumées, dont tant d'ames sont si charmées, avoir de quoi se plaire, &c.*] Il faut convenir que ce stile est bas & incorrect; & malheureusement la plus grande partie de la piéce est écrite dans ce goût.

On a exigé un commentaire sur toutes les piéces de *Corneille*, mais toutes n'en méritent pas. Que verra-t-on par ce commentaire? que nul auteur n'est jamais tombé si bas, après être monté si haut. La seule consolation d'un travail si ingrat, est que du moins tant de fautes peuvent être de quelque utilité. Elles feront voir aux étrangers que les beautés ne nous aveuglent pas sur les défauts; que notre nation est juste en admirant, & en désaprouvant; & les jeunes auteurs en voyant ces chutes déplorables & si fréquentes, en feront plus sur leurs gardes.

e) Un éclat qui peut ravir! un homme qui aurait de quoi se plaire & de quoi s'assouvir! nul auteur n'a jamais écrit plus mal & mieux. Voilà pourquoi on disait que *Corneille* avait un démon qui fit pour lui les belles scènes de ses tragédies, & qui lui laissa faire tout le reste.

Mon père eſt ton époux, & tu peux ſur ſon ame
Ce que ſur un mari doit pouvoir une femme.
k) Va plus outre, & par zèle, ou par dextérité,
Join *l*) le vouloir des dieux à leur autorité :
m) Aſſemble leur faveur, aſſemble leur colère :
Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni père ;
Et je la trouverais un objet odieux
Des mains de l'empereur, & d'un père, & des dieux.

CLÉOBULE.

Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre,
Conſidérez, ſeigneur, qu'elle vous idolâtre ;
Voyez d'un œil plus ſain ce que vous lui devez,
Les biens & les honneurs qu'elle vous a ſauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire...

PLACIDE.

Mon père était perdu, c'eſt ce que tu veux dire.

---

f) *A moins que de leur rang le mien ne ſaurait croître*,] n'eſt pas français. Un rang ne croît pas, on paſſe, on s'élève d'un rang à un autre.

g) *On y monte ſouvent.*] n'eſt pas plus exact que le reſte ; on ne monte pas à un titre.

h) *Parce que je les tiens d'une main ennemie.*] *Parce que*, eſt une conjonction dure à l'oreille & traînante en vers, il faut toujours l'éviter ; mais quand il eſt répété, il devient intolérable. On pardonne toutes ces fautes dans des ouvrages remplis de beautés comme les précédens.

i) *Ce cœur n'eſt point à vendre.*] On peut dire dans le ſtile noble, *vendre ſon ſang*, *vendre ſon honneur à la fortune* ; mais *un cœur à vendre* eſt bas.

k) *Va plus outre.*] Terme autrefois familier, & qui n'eſt plus français.

l) Pourquoi *le vouloir des dieux* ? Cet hymen n'eſt point ordonné par un oracle ; les *dieux* ſont ici de trop ; *le vouloir* n'eſt plus d'uſage.

m) *Aſſemble leur faveur*, *aſſemble leur colère.*] Il faudrait *leurs faveurs* au pluriel, parce qu'on ne peut aſſembler une ſeule choſe.

Si-tôt qu'à ſon parti *n*) le bonheur eut manqué,
Sa tête fut proſcrite, & ſon bien confiſqué.
On vit à Marcelin ſa dépouille donnée:
Il ſut la racheter par ce triſte hyménée;
Et forçant ſon grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il ſe livra pour rançon de ſon bien.
Dès-lors on aſſervit juſques à mon enfance.
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance;
Et depuis ce moment Marcelle *o*) a fait chez nous
Un deſtin que tout autre aurait trouvé fort doux.
La dignité du fils, comme celle du père,
Deſcend du haut pouvoir que lui donne ce frère:
Mais à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'eſt qu'un joug pompeux qu'on veut jetter ſur moi.
On éléve chez nous un trône pour ſa fille:
On y ſéme l'éclat dont on veut qu'elle brille;
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépôt des préſens qu'on lui fait.

CLÉOBULE.

S'ils ne ſont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,

Vous

---

n) —— *Le bonheur eut manqué*
—— *Et ſon bien confiſqué.*] Toutes ces expreſſions ſont faibles, proſaïques, & rampantes.

o) —— *A fait chez nous*
Un deſtin — trouvé fort doux,] eſt du ſtile bas & négligé de la comédie. En voilà aſſez ſur le ſtile de la piéce, dont les fautes ne ſont rachetées par aucun morceau ſublime. Nous nous contenterons de remarquer les endroits moins faibles que les autres. Il eſt étrange que *Corneille* ait ſenti le vice de ſon ſujet, & qu'il n'ait pas ſenti le vice de ſa diction.

p) *Travailler à mettre ailleurs un éclat!*

q) *Ce trône.*] Le terme de *trône* ne peut jamais convenir à un gouverneur de province.

Vous en êtes, seigneur, mauvais dépositaire,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
p) A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Théodore, & votre ame ravie
Lui veut donner *q*) ce trône élevé pour Flavie.
C'est là le fondement de votre aversion.

PLACIDE.

Ce n'est point un secret que cette passion:
r) Flavie au lit malade en meurt de jalousie;
Et dans l'âpre dépit dont sa mère est saisie,
Elle tonne, foudroye, & pleine de fureur
Menace de tout perdre auprès de l'empereur.
Comme de ses faveurs je ris de sa colère.
Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puisse faire,
Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laisse au hazard le soin de l'avenir.
Je me plais à braver cet orgueilleux courage;
s) Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage;
Son ame impétueuse & promte à fulminer,
Ne saurait me haïr jusqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flatte alors que je l'offense;

---

r) *Flavie au lit malade.*] Ce stile prosaïque est inadmissible dans le tragique. La poësie n'est faite que pour déguiser & embellir tous ces détails. Voyez comment *Racine* rend la même idée :

> Phèdre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
> Lasse enfin d'elle-même & du jour qui l'éclaire.

s) *Chaque jour pour l'aigrir je vai jusqu'à l'outrage.*] Il n'était pas nécessaire que *Placide* outrageât tous les jours sa belle-mère qui lui veut donner sa fille. Ce sont là des mœurs révoltantes, & qui rendent tout d'un coup le premier personnage odieux.

Nous ne parlerons plus guères du stile, nous nous en tiendrons à l'art de la

Et quand je l'ai poussée à quelque violence,
L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois, & plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, & rejettant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon sort des deux côtés mérite qu'on le plaigne.
L'une me persécute, & l'autre me dédaigne.
Je hais qui m'idolâtre, & j'aime qui me fuit;
Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
Telle est de mon destin la fatale injustice;
Telle est la tyrannie ensemble, & le caprice
Du démon aveuglé, qui sans discrétion
Verse l'antipathie & l'inclination.
Mais puisqu'à d'autres yeux je parais trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de méprisable?
Sans doute elle aime ailleurs, & s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLÉOBULE.

Comme elle je suis né, seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du sang je lui suis assez proche;
Je connais son courage, & vous répondrai bien,
Qu'étant sourde à vos vœux elle n'écoute rien;

---

tragédie. Il n'y a rien de tragique dans cette intrigue; c'est un jeune homme qui ne veut point de la femme qu'on lui offre, & qui en aime une autre qui ne veut point de lui; vrai sujet de comédie, & même sujet trivial. Nous avons déja remarqué que les gens peu instruits croyent que *Racine* a gâté le théatre en y introduisant ces intrigues d'amour. Mais il n'y a aucune piéce de *Corneille* dont

Et que cette rigueur dont votre amour l'accuse,
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux,
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous.
Mais quand même ses feux répondraient à vos flammes,
Qu'une amour mutuelle unirait vos deux ames,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage sur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que son parent vous dise enfin pour elle...

PLACIDE.

Ah! si je puis encor quelque chose sur toi,
Ne me di rien pour elle, & di lui tout pour moi:
Di lui que je suis sûr des bontés de mon père,
Ou que s'il se rendait d'une humeur trop sévère,
L'Egypte où l'on m'envoye est un asyle ouvert
Pour mettre notre flamme & notre heur à couvert.
Là saisis d'un rayon des puissances suprêmes,
Nous ne recevrons plus de loix que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère & la fille ensemble au désespoir,
Tout ce qu'elles pouront enfanter de tempêtes,
Sans venir jusqu'à nous crévera sur leurs têtes,
Et nous érigerons en cet heureux séjour

l'amour ne fasse l'intrigue. La seule différence est, que *Racine* a traité cette passion en maître, & que *Corneille* n'a jamais sû faire parler des amans, excepté dans le *Cid*, où il était conduit par un auteur espagnol. Ce n'est pas l'amour qui domine dans *Polyeucte*, c'est la victoire que remporte *Pauline* sur son amant, c'est la noblesse de *Sévère*.

De leur rage impuissante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moi, presse, agi, persuade,
Fai quelque chose enfin pour mon esprit malade;
Fai lui voir mon pouvoir, fai lui voir mon ardeur:
Son dédain est peut-être un effet de sa peur;
Et si tu lui pouvais arracher cette crainte,
Tu pourrais dissiper cette froideur contrainte,
Tu pourrais.... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

t) Ce mauvais conseiller toujours vous entretient?

PLACIDE.

Vous dites vrai, madame, il tâche à me surprendre;
Son conseil est mauvais, mais je sais m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer?

PLACIDE.

Contre mon sentiment.

---

t) Cette scène de bravade entre *Marcelle* & *Placide*, paraît contre toute bienséance. C'est une picoterie bourgeoise; & des bourgeois bien élevés parleraient plus noblement. *Marcelle* querelle *Placide* tandis qu'elle devrait tâcher de lui plaire. Quel rôle désagréable que celui d'une femme qui veut à toute force qu'on épouse sa fille, qui dit des injures grossières à celui dont elle veut faire son gendre,

MARCELLE.

Levez, levez le masque, & parlez franchement :
De votre Théodore il est l'agent fidelle ;
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, & pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

PLACIDE.

Par ce fidèle agent elle est donc mal servie ;
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie ;
Et ce parent adroit en matière d'amour
Agit contre son sang pour mieux faire sa cour.
C'est, madame, en effet le mal qu'il me conseille ;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prèter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux serait digne d'un dieu.

MARCELLE.

Il est digne de vous, d'une ame vile & basse.

PLACIDE.

Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
Ne blâmez que Flavie ; un cœur si bien placé
D'une ame vile & basse est trop embarrassé :
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,

& qui en essuie de plus fortes ! *Marcelle* dit que *Placide* a le cœur trop bas pour aimer en bon lieu, qu'il a une ame vile & basse : *Placide* répond sur le même ton : cela seul devait faire tomber la piéce, qui d'ailleurs est une des plus mal écrites.

Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance osez-vous me parler ?

PLACIDE.

Au-dessous de Flavie ainsi me ravaler,
C'est de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaisser davantage.

MARCELLE.

Votre respect est rare, & fait voir clairement
Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
Hé bien, puisqu'à présent j'en suis mieux avertie,
Il faudra satisfaire à cette modestie;
Avec un peu de tems nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien, puisque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourez bientôt prendre un sentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien,
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainsi l'ingratitude en soi-même se flate;
Mais je saurai punir cette ame trop ingrate;
Et pour mieux abaisser vos esprits soulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace est obscure, expliquez-la, de grace.

MARCELLE.

L'effet expliquera le ſens de la menace.
Tandis, ſouvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que ſont & le père & le fils.
Vous me devez l'Egypte, & Valens Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd ſa grace à le trop publier; u)
Qui veut qu'on s'en ſouvienne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublirais, ingrat, ſi pour tant de puiſſance
Je recevais de vous quelque reconnaiſſance.

PLACIDE.

Et je m'en ſouviendrais juſqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bienfaits, oſai-je trop prétendre?

PLACIDE.

Ce ne ſont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?

PLACIDE.

S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puiſqu'on y devient quitte en payant de parole.

---

u) *Racine* a imité heureuſement ce vers dans *Iphigénie* :

Un bienfait reproché tient toujours
lieu d'offenſe.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puiſque vous me preſſez,
Nous ne vous devons pas tout ce que vous penſez.

MARCELLE.

Que ſeriez-vous ſans moi?

PLACIDE.

Sans vous? ce que nous ſommes.
Notre empereur eſt juſte, & ſait choiſir les hommes;
Et mon père, après tout, ne ſe trouve qu'au rang
Où l'aurait mis ſans vous ſes vertus & ſon ſang.

MARCELLE.

Ne vous ſouvient-il plus qu'on proſcrivit ſa tête?

PLACIDE.

Par-là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE.

Ainſi de ma faveur vous nommez les effets?

PLACIDE.

Un autre ami peut-être aurait bien fait ſa paix;
Et ſi votre faveur pour lui s'eſt employée,
Par ſon hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés,
Et la faveur à part on ſait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'inſolence!

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut pour ſouffrir une offenſe.

MARCELLE.

Quoi, vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE.

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je ſoutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Conſidérez donc mieux quelle voix vous y porte ;
L'hymen ſeul de Flavie en eſt pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Égypte, & me laiſſez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus ſon orgueil me brave !

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être eſclave.

MARCELLE.

Conſervez ce grand cœur, vous en aurez beſoin.

PLACIDE.

Je le conſerverai, madame, avec grand ſoin ;
Et votre grand pouvoir en chaſſera la vie
Avant que d'y ſurprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chaſſerai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de ſi près l'effet à la menace,
Que ſa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui...

MARCELLE.

Théodore à vos yeux :
M'entendez-vous, Placide ? Oui, j'en jure les dieux,

Qu'aujourd'hui mon couroux armé contre ſon crime
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels,
Que je la vengerai juſques ſur leurs autels.
Je jure plus encor, que ſi je pouvais croire
Que vous euſſiez deſſein d'une action ſi noire,
Il n'eſt point de reſpect qui pût me retenir
D'en punir la penſée, & de vous prévenir;
Et que pour garantir une tête ſi chère,
Je vous irais chercher juſqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, madame? Adieu. Penſez-y bien.
N'épargnez pas mon ſang ſi vous verſez le ſien;
Autrement ce beau ſang en fera verſer d'autre,
Et ma fureur n'eſt pas pour ſe borner au vôtre.

SCENE III. y)

MARCELLE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

AS-tu vû, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vû des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrais-je épargner cette inſolente vie,
Si ſa perte n'était la perte de Flavie,

y) *Corneille* avouë la faibleſſe & la lâcheté de *Valens*; mais comment ne ſentait-il pas que le rôle de *Marcelle* révoltait encor davantage?

Dont le cruel destin prend un si triste cours,
Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours ?

STÉPHANIE.

Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colère en devient & plus juste & plus forte ;
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins,
Ne m'arrachera pas la vengeance des mains.

STÉPHANIE.

Après votre vengeance apréhendez la sienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à présent me retienne !
De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'est qu'un faible avorton d'un cœur présomptueux. z)
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance & de crainte ;
Et qui si près du mal s'amuse à menacer,
Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.

STÉPHANIE.

Théodore vivante, il craint votre colère ;
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il espère ;
Et c'est à vous, madame, à bien considérer
Qu'il cessera de craindre en cessant d'espérer.

MARCELLE.

Si l'espoir fait sa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre.

---

z) *L'éclat impétueux d'un feu turbulent qui n'est qu'un faible avorton d'un cœur présomptueux.*] Si on assemblait des mots au hazard, il est à présumer qu'ils ne s'arrangeraient pas plus mal.

Il cesſera d'aimer auſſi-bien que de craindre.
L'amour va rarement, juſques dans un tombeau,
S'unir au reſte affreux de l'objet le plus beau.
Hazardons : je ne vois que ce conſeil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre ;
Et Théodore morte, on peut encor douter
Quel ſera le ſuccès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la ſorte outragée,
C'eſt un plaiſir bien doux que de ſe voir vengée.
Mais di-moi, ton indice eſt-il bien aſſuré ?

STÉPHANIE.

J'en répons ſur ma tète, & l'ai trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'opoſe donc plus à ce moment de joye
Qu'aujourd'hui par ta main le juſte ciel m'envoye.
Valens vient à propos, & ſur tes bons avis
Je vais forcer le père à me venger du fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

JUsques à quand, seigneur, voulez-vous qu'abusée,
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée ?
Et qu'un fils arrogant sous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité ?
Sont-ce là les douceurs, sont-ce là les caresses
Qu'en faisaient à ma fille espérer vos promesses ?
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie, & vous touche si peu ?

VALENS.

Plût aux dieux que mon sang eût de quoi satisfaire
Et l'amour de la fille, & l'espoir de la mère !
Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner !
Mais de ses volontés le ciel est le seul maître.
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil être d'intelligence ;
Aussi-bien que le fils le père m'est suspect,
Et vous manquez de foi comme lui de respect.

Ah ! si vous déployiez cette haute puissance
Que donnent aux parens les droits de la naissance !...

VALENS.

Si la haine & l'amour lui doivent obéïr,
Déployez-la, madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un père en sa famille,
Puis-je plus sur mon fils que vous sur votre fille ?
Et si vous n'en pouvez vaincre la passion,
Dois-je plus obtenir sur tant d'aversion ?

MARCELLE.

Elle tâche à se vaincre, & son cœur y succombe,
Et l'effort qu'elle y fait la jette sur la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à domter ;
Et Placide bien moins se pourrait surmonter,
Puisque deux passions le font être rebelle,
L'amour pour Théodore, & la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez-lui Théodore, & son amour domté,
Vous domterez sa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle se donne.
Aime-t-elle quelqu'autre ?

MARCELLE.

Elle n'aime personne.
Mais qu'importe, seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux ?
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.

VALENS.

Quoi, madame, abuser ainsi de ma puissance !
A votre passion immoler l'innocence !

Les dieux m'en puniraient.

MARCELLE.

Trouvent-ils innocens
Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens?
Prenez leur intérêt; Théodore est chrétienne,
C'est la cause des dieux, & ce n'est plus la mienne.

VALENS.

Souvent la calomnie....

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler;
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette secte impie,
Que l'empereur jamais ne crut digne de vie;
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'apui;
Mais songez qu'il me reste un frère auprès de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-même,
Agissez en ma place, & faites la venir;
Quand vous la convaincrez, je saurai la punir;
Et vous reconnaîtrez que dans le fond de l'ame
Je prens comme je dois l'intérêt d'une femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez, j'oserai la mander:
Allez-y, Stéphanie, allez sans plus tarder.

SCENE V.

MARCELLE, VALENS, PAULIN.

MARCELLE.

ET si l'on m'a flatée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander justice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Théodore, aussi-bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle est votre promesse.

(*seule.*)

Il est tems que Flavie ait part à l'alégresse.
Avec cette espérance allons la soulager.
Et vous, dieux, qu'avec moi j'entreprens de venger,
Agréez ma victime, & pour finir ma peine,
Jettez un peu d'amour où règne tant de haine;
Ou si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
Jettez un peu de haine où règne tant d'amour. &)

Fin du premier acte.

&) *Jettez un peu d'amour, jettez un peu de haine.*] Je ne parle pas des termes impropres, des locutions vicieuses dont cette piéce fourmille. Je laisse à part ces vers barbares.

Si son ordre n'agit l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.
Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence;
Déployez-la, Madame, à la faire haïr, &c. &c.

Mais il faut avouer que malheureusement de cent tragédies françaises il y en a quatre vingt dix-huit fondées sur un mariage qu'une des parties veut, & que l'autre ne veut pas. C'est l'intrigue de

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

MARCELLE n'eſt pas loin, & je me perſuade
a) Que ſon amour l'attache auprès de ſa malade;
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le ſouci,
Et de lui témoigner avec quelle franchiſe
A ſes commandemens vous me voyez ſoumiſe.

STÉPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

---

toutes les comédies. C'eſt une uniformité qui fait tout languir. Les femmes, dit-on, qui fréquentent nos ſpectacles, & qui ſeules y attirent les hommes ont réduit tous les auteurs à ne marcher que dans ce chemin qu'elles leur ont tracé. Et *Racine* ſeul eſt parvenu à répandre des fleurs ſur cette route trop commune, & à embellir cette ſtérilité miſérable. Il eſt à croire que le génie de *Corneille* aurait pris une autre voie, s'il avait pû ſecouer le joug, ſi l'on avait repréſenté la tragédie ailleurs que dans un vil jeu de paume, où les courtaux de boutique allaient pour cinq ſous, ſi la nation avait eu quelque connaiſſance de l'antiquité, ſi Paris avait pu alors avoir quelque choſe d'Athènes.

a) *Sa malade*, & *Marcelle qu'on verra*

SCENE II.

CLÉOBULE, THÉODORE.

CLÉOBULE.

b) TAndis permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer,
Et qui semble haïr quiconque l'ose aimer.
Je veux bien avec vous que dessous votre empire
Toute notre jeunesse en vain brûle & soupire;
J'aprouve les mépris que vous rendez à tous;
Le ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous;
Mais je ne puis souffrir que la grandeur romaine
S'abaissant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitemens,
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amans.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve sa gloire à céder au mérite;
Et sa sévérité ne lui fait point de loix
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voyez ce qu'est Valens, voyez ce qu'est Placide,
Voyez sur quels états l'un & l'autre préside,
Où le père & le fils peuvent un jour régner;

---

venir dans un moment ou deux] sont toujours le stile de la comédie.

b) Cette scène aux vices de la diction près n'est pas répréhensible. Les sentimens & le caractère de *Théodore* s'y développent.

Et cessez d'être aveugle, & de les dédaigner.

THÉODORE.

Je ne suis point aveugle, & vois ce qu'est un homme
Qu'élévent la naissance, & la fortune, & Rome;
Je rens ce que je dois à l'éclat de son sang,
J'honore son mérite, & respecte son rang.
Mais vous connaissez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une ame insensible aux plus saintes ardeurs
Cède honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie,
Par quelques traits d'amour pouvait être affaiblie,
Mon cœur plus incapable encor de vanité,
Ne ferait point de choix que dans l'égalité;
Et rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerais Placide, & j'aimerais Didyme.

CLÉOBULE.

Didyme que sur tous vous semblez dédaigner!

THÉODORE.

Didyme que sur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verrait bientôt sa flamme couronnée,
Si mon ame à mes sens était abandonnée,
Et se laissait conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer, & plus je le dédaigne;
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en secret
Voudrait s'en laisser vaincre, & combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorsque je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise;

J'en crains une révolte, & que las d'obéir,
Comme je les trahis, ils n'osent me trahir.
  Voilà, pour vous montrer mon ame toute nue,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vûe;
Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chasse un ennemi dont je me défens mal.
Voilà quelle je suis, & quelle je veux être:
La raison quelque jour s'en fera mieux connaître;
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce dessein me suivra jusques dans le cercueil.

CLÉOBULE.

Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde;
Et se prenant à vous du mauvais traitement
Que sa fille à ses yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouse fureur ne peut être assouvie,
A moins de votre sang, à moins de votre vie:
Ce n'est plus en secret que frémit son couroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les dieux; & ce que j'apréhende,
Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande.
Dans un péril si grand faites un protecteur.

THÉODORE.

Si je suis en péril, Placide en est l'auteur;
L'amour qu'il a pour moi lui seul m'y précipite;
C'est par-là qu'on me hait, c'est par-là qu'on s'irrite.

c) Rien n'est plus froid & plus déplacé dans le tragique que ces scènes dans lesquelles un confident parle à une femme en faveur de l'amour d'un autre. C'est ce qu'on a tant reproché à *Racine* dans son *Alexandre*, où *Ephestion* pa-

On n'en veut qu'à sa flamme, on n'en veut qu'à son choix;
C'est contre lui qu'on arme ou la force ou les loix.
Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruine,
Et par une autre main c'est lui qui m'assassine.
Je sais quel est mon crime, & je ne doute pas
Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas;
Je l'attens sans frayeur, mais de quoi qu'on m'accuse,
S'il portait à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours les voudrait protéger,
Et par ce changement il ferait tout changer.
Mais mon péril le flatte, & son cœur en espère
Ce que jusqu'à présent tous ses soins n'ont pû faire:
Il attend que du mien j'achète son appui;
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui;
Et s'il me faut périr, dites lui qu'avec joye
Je cours à cette mort où mon amour m'envoye;
Et que par un exemple assez rare à nommer,
Je périrai pour lui, si je ne puis l'aimer.

CLÉOBULE.

Ne vous pas mieux servir d'un avis si fidelle,
C'est...

THÉODORE.

Quittons ce discours, je vois venir Marcelle. *c*)

---

raît en *fidèle confident du beau feu de son maître*. Rien n'a plus avili notre théatre, & ne l'a rendu plus ridicule aux yeux des étrangers, que ces scènes d'ambassadeurs d'amour. Heureusement il y en a peu dans *Corneille*.

SCENE III.

MARCELLE, THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE *à Cléobule.*

Quoi, toujours l'un ou l'autre eſt par vous obſédé ?
Qui vous améne ici ? vous avais-je mandé ?
Et ne pourai-je voir Théodore, ou Placide,
Sans que vous leur ſerviez d'interprète, ou de guide ?
Cette aſſiduité marque un zèle imprudent,
Et ce n'eſt pas agir en adroit confident.

CLÉOBULE.

Je crois qu'on me doit voir d'une ame indifférente
Accompagner ici Placide, & ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cauſe de ſon rang,
Et rens à l'autre un ſoin où m'oblige le ſang.

MARCELLE.

Vous êtes bon parent.

CLÉOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Votre humeur généreuſe aime à le reconnaître ;
Et ſenſible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un ſi rare ſervice aura ſa récompenſe
Plus grande qu'on n'eſtime & plutôt qu'on ne penſe :

Cependant quittez nous, que je puiſſe à mon tour
Servir de confidente à cet illuſtre amour.

CLÉOBULE.

Ne croyez pas, madame...

MARCELLE.

Obéiſſez, de grace.
Je ſais ce qu'il faut croire, & vois ce qui ſe paſſe.

SCENE IV.

MARCELLE, THÉODORE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

NE vous offenſez pas, objet rare & charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'eſt point avec vous que je la diſſimule;
Je chéris Théodore, & je hais Cléobule;
Et par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je ſais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en ſa grandeur nouvelle il vous peint un aſyle,
Et tâche à vous porter juſqu'à la vanité
D'eſpérer me braver avec impunité.
Je n'ignore non plus que votre ame plus ſaine,
Connaiſſant ſon devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ſes conſeils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.

Mais comme avec le tems il pourrait vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il serait mal-aisé de vous en garantir;
Que si ce qu'est Placide enflait votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, & détruire avec lui
Quiconque m'oserait oposer son apui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'éléve.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétens;
N'aquérez point ma haine en perdant votre tems.
Croyez que me tromper, c'est vous tromper vous-même;
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

THÉODORE.

Je n'ai point vû, madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour;
Et peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurais lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais soit que ce puisse être, ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec sincérité.
Quoique vous me jugiez l'ame basse & timide,
Je croirais sans faillir pouvoir aimer Placide;
Et si sa passion avait pû me toucher,

J'aurais

d) On retrouve dans quelques vers de cette scène l'auteur des beaux morceaux de *Polyeucte*. Mais une fille de qualité qui veut mourir vierge est fort bonne pour le couvent & fort mauvaise pour le théatre.

Au reste, *l'amour qui brûle sans luire*,

J'aurais affez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puiffance à fes vertus rendue
L'égale prefqu'aux rois dont je fuis defcendue;
Et fi Rome & le tems m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage & le fang.
Dans mon fort ravalé je fais vivre en princeffe.
Je fuis l'ambition, mais je hais la faibleffe:
Et comme fes grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'eftime beaucoup, mais en vain il foupire.
Quand même fur ma tête il ferait choir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illuftre ardeur
Avec la même eftime, & la même froideur.
Sortez d'inquiétude, & m'obligez de croire
Que la gloire où j'afpire eft toute une autre gloire,
Et que fans m'éblouïr de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans fon lit j'entrerais au tombeau. *d)*

MARCELLE.

Je vous crois, mais fouvent l'amour brûle fans luire;
Dans un profond fecret il aime à fe conduire;
Et voyant Cléobule aller tant & venir,
Entretenir Placide, & vous entretenir,
Je fens toujours dans l'ame un refte de fcrupule,
Que je blâme moi-même & tiens pour ridicule.
Mais mon cœur foupçonneux ne s'en peut départir.

Cléobule qu'on voit *aller tant & venir*, un refte de fcrupule que *Marcelle tient pour ridicule* font des façons de parler fi baffes, fi choquantes, qu'elles dégoûteraient tout lecteur quand même la piéce ferait bien faite.

Vous avez deux moyens de l'en faire ſortir ;
Epouſez, ou Didyme, ou Cléante, ou quelqu'autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix ſuivra le vôtre ;
Et je le comblerai de tant de dignités,
Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez.
Ou, ſi vous ne pouvez ſi-tôt vous y réſoudre,
Jurez moi par ce Dieu qui porte en main le foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un ſacrifice,
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice :
Venez les joindre aux miens, & le prendre à témoin.

THÉODORE.

Je veux vous ſatisfaire, & ſans aller ſi loin,
J'atteſte ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque abſolu du ciel & de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera mon époux.
En eſt-ce aſſez, madame ? êtes-vous ſatisfaite ?

MARCELLE.

Ce ſerment à peu près eſt ce que je ſouhaite :
Mais pour vous dire tout, la ſainteté des lieux,
Le reſpect des autels, la préſence des dieux,
Le rendant & plus ſaint, & plus inviolable,
Me le pourraient auſſi rendre bien plus croyable.

THÉODORE.

Le Dieu que j'ai juré connaît tout, entend tout ;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout ;
Sa grandeur eſt ſans borne, ainſi que ſans exemple ;
Il n'eſt pas moins ici qu'au milieu de ſon temple ;

Il ne m'entend pas mieux dans ſon temple qu'ici.

MARCELLE.

S'il vous entend partout, je vous entens auſſi.
On ne m'éblouït point d'une mauvaiſe ruſe.
Suivez-moi dans le temple, & tôt, & ſans excuſe.

THÉODORE.

Votre cœur ſoupçonneux ne m'y croirait non plus,
Et je vous y ferais des ſermens ſuperflus.

MARCELLE.

Vous déſobéiſſez ?

THÉODORE.

Je crois vous ſatisfaire.

MARCELLE.

Suivez, ſuivez mes pas.

THÉODORE.

Ce ſerait vous déplaire;
Vos deſſeins d'autant plus en ſeraient reculés;
Ma déſobéiſſance eſt ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raiſons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous ètes chrétienne.

THÉODORE.

Oui, je le ſuis, madame, & le tiens à plus d'heur
Qu'un autre ne tiendrait toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez point de ruſe,
J'avoue, & hautement, & tôt, & ſans excuſe.
Armez vous à ma perte, éclatez, vengez vous;
Par ma mort à Flavie aſſurez un époux;
Et noyez dans ce ſang, dont vous ètes avide,
Et le mal qui la tue, & l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien,
Et l'intérêt des dieux aſſurera le mien.

THÉODORE.

Le vôtre en même tems aſſurera ma gloire;
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais ſi grande, ſi haute, & ſi pleine d'apas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illuſion ſoyez perſuadée.
Périſſant à mes yeux, triomphez en idée;
Goûtez d'un autre monde à loiſir les apas,
Et devenez heureuſe où je ne ſerai pas.
Je n'en ſuis point jalouſe, & toute ma puiſſance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouïſſance;
Mais gardez de pâlir, & de vous étonner
A l'aſpect du chemin qui vous y doit mener.

THÉODORE.

La mort n'a que douceur pour une ame chrétienne.

MARCELLE.

Votre félicité va donc faire la mienne.

THÉODORE.

Votre haine eſt trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas longtems ſujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie;
Mais demeurez, il vient. *e*)

SCENE V.

VALENS, MARCELLE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce n'eſt point calomnie,
Seigneur, elle eſt chrétienne, & s'en oſe vanter.

VALENS.

Théodore, parlez ſans vous épouvanter.

THÉODORE.

Puiſque je ſuis coupable aux yeux de l'injuſtice,
Je fais gloire du crime, & j'aſpire au ſuplice;
Et d'un crime ſi beau le ſuplice eſt ſi doux,
Que qui peut le connaître en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cet aveugle amour où Placide s'obſtine :
Cette noire magie ordinaire aux chrétiens
L'arrête indignement dans vos honteux liens.
Votre charme après lui ſe répand ſur Flavie :
De l'un il prend le cœur, & de l'autre la vie.

e) L'auteur dit avec une candeur digne de lui, qu'une femme ſans grande paſſion ne pouvait faire un grand effet. On ne peut ſans doute s'intéreſſer à elle, mais on s'intéreſſe beaucoup moins à *Marcelle*. Son caractère indigne, & ſon ton ironique & inſultant dégoutent.

Vous osez donc ainsi jusque dans ma maison,
Jusque sur mes enfans verser votre poison ?
Vous osez donc tous deux les prendre pour victimes ?

THÉODORE.

Seigneur, il ne faut point me suposer de crimes,
C'est à des faussetés sans besoin recourir ;
Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir.
Je suis prête, où faut-il que je porte ma vie ?
Où me veut votre haine immoler à Flavie ?
Hâtez, hâtez, seigneur, ces heureux châtimens
Qui feront mes plaisirs, & vos contentemens.

VALENS.

Ah, je rabattrai bien cette fière constance.

THÉODORE.

Craindrais-je des tourmens qui font ma récompense ?

VALENS.

Oui, j'en sais que peut-être aisément vous craindrez ;
Vous en recevrez l'ordre, & vous en résoudrez.
Ce courage toujours ne sera pas si ferme.
Paulin, que là-dedans pour prison on l'enferme,
Mettez-y bonne garde.

(Paulin la conduit avec quelques soldats, & l'ayant enfermée, il revient incontinent.)

---

f) *Ah ! que vous savez mal comme il faut se venger !*] Ce n'est plus, on l'a déja dit, les expressions que nous examinons. Il faut plaindre ici la faiblesse de l'esprit humain. C'est l'auteur de *Cinna* qui met dans la tête d'un romain, qu'on ne doit se venger d'une princesse, qu'en l'envoyant dans un mauvais lieu ; & c'est à sa femme qu'il tient ce langage !

Au reste, on doute fort que cette avanture soit vraie. Ces contes qu'on nous fait de jeunes & belles chrétiennes condamnées à la prostitution, sont l'oposé des mœurs

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Hé quoi, pour la punir,
Quand le crime eſt conſtant, qui vous peut retenir?

VALENS.

Agrérez-vous le choix que je fais d'un ſuplice?

MARCELLE.

J'agrérai tout, ſeigneur, pourvû qu'elle périſſe:
Choiſiſſez le plus doux, ce ſera m'obliger.

VALENS.

f) Ah, que vous ſavez mal comme il faut ſe venger!

MARCELLE.

Je ne ſuis point cruelle, & n'en veux à ſa vie,
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez nous cet obſtacle à nos contentemens;
Mais en faveur du ſexe épargnez les tourmens;
Qu'elle meure, il ſuffit.

& des loix romaines. Une nation qui condamnait les veſtales à être enterrées toutes vives pour une faibleſſe, n'avait garde de permettre qu'on proſtituat des princeſſes à des ſoldats pour cauſe de religion. On pourrait mettre un événement au théatre, ſi ſans être vrai il avait été vraiſemblable; mais il faudrait ſurtout qu'il fût noble & tragique: celui-ci eſt faux, ridicule & abominable. Il eſt tiré de ces légendes qui ſont la honte de l'eſprit humain.

VALENS.

Oui, ſans plus de demeure,
Pour l'intérêt des dieux je conſens qu'elle meure.
Indigne de la vie, elle doit en ſortir;
Mais pour votre intérêt je n'y puis conſentir.
Quoi, madame, la perdre eſt-ce gagner Placide?
Croyez-vous que ſa mort le change, ou l'intimide,
Que ce ſoit un moyen d'être aimable à ſes yeux,
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?
Ah, ne vous flattez point d'une eſpérance vaine;
En cherchant ſon amour vous redoublez ſa haine;
Et dans le déſeſpoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cauſe, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ſes yeux cette ombre enſanglantée,
Sortant des triſtes nuits où vous l'aurez jettée,
Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur,
Qui feront de ſa haine une aveugle fureur;
Et lors, je ne dis pas tout ce que j'apréhende;
Son ame eſt violente, & ſon amour eſt grande:
Verſer le ſang aimé ce n'eſt pas l'en guérir;
g) Et le deſeſpérer ce n'eſt pas l'acquérir.

MARCELLE.

Ainſi donc vous laiſſez Théodore impunie?

VALENS.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,

Et

g) Comme ſi on ne déſeſpérait pas ce *Placide* en envoyant au B***. une fille reſpectable qu'il veut épouſer! *Valens* ne ſavait-il pas qu'on peut avec le tems pardonner le meurtre & qu'on ne pardonne jamais les affronts.

Et pour forcer Placide à vous porter ſes vœux,
Rendre cette chrétienne indigne de ſes feux.

MARCELLE.

Je ne vous entens point.

VALENS.

Contentez-vous, madame,
Que je vois pleinement les deſirs de votre ame,
Que de votre intérêt j'en veux faire le mien.
Allez, & ſur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquais mieux, quoique ſon ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie;
Et quelque bon ſuccès qu'il en faille eſpérer,
Votre haute vertu ne pourrait l'endurer.
Agréez ce ſuplice, & ſans que je le nomme,
Sachez qu'aſſez ſouvent on le pratique à Rome;
Qu'il eſt craint des chrétiens, qu'il plaît à l'empereur,
Qu'aux filles de ſa ſorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juſte haine
Voudrait de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez éblouir ou venger,
Juſqu'à l'événement je n'en veux point juger.
Je vous en laiſſe faire. Adieu. Diſpoſez d'elle,
Mais gardez d'oublier qu'enfin je ſuis Marcelle,
Et que ſi vous trompez un ſi juſte couroux,
Je me ſaurai bientôt venger d'elle, & de vous. *b*)

b) Voilà une impertinente créature. Elle menace ſon mari qui veut la venger. Si elle n'entend point de quoi il s'agit, c'eſt une grande ſotte.

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'Impérieuse humeur ! Voi comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en suis confus, mais vous le méritez :
Au lieu d'y résister vous vous y soumettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme ;
L'un m'est plus cher que l'autre, & par ce triste arrêt,
Ce n'est que de ce fils que je prens l'intérêt.
  Théodore est chrétienne, & ce honteux suplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice.
Cette haute infamie où je veux la plonger,
Est moins pour la punir, que pour la voir changer.
Je connais les chrétiens ; la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, & redouble leur zèle ;
Et sans s'épouvanter de tous nos châtimens,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourmens :
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille

---

i.) *Di-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner.*] Ce vers, & le mot *prostitué*, présentent l'image la plus dégoutante, la plus odieuse & la plus sale. Cela ne serait pas souffert à la foire. Voilà pour-

Dont la vertu répond à l'illuſtre famille ;
Et j'attens aujourd'hui d'un ſi puiſſant effort
Ce que n'obtiendraient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet j'oſerai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle ;
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur,
Si ce cœur endurci renonce à ſon erreur.
Lui-même il me loûra d'avoir ſû l'y réduire ;
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudraient nuire.
J'aurai lieu de braver Marcelle & ſes amis :
Ma vertu me ſoutient où ſon crédit m'a mis ;
Mais elle me perdrait, quelque rang que je tienne,
Si j'oſais à ſes yeux ſauver cette chrétienne.
 Va la voir de ma part, & tâche à l'étonner ;
i) Di-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la proſtitue ;
Et quand tu la verras troublée, & combattue,
Donne entrée à Placide, & ſouffre que ſon feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant & l'horreur de ſa honte
Pouront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne domte ;
Et lors elle n'a point d'ennemis ſi puiſſans,
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens ;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée,
Se changera ſoudain en heureux hymenée.

PAULIN.

Votre prudence eſt rare, & j'en ſuivrai les loix.

---

tant le nœud de la piéce. On ne ſort point d'étonnement que le même homme qui a imaginé le cinquiéme acte de *Rodogune*, ait fait un pareil ouvrage.

Daigne le juſte ciel ſeconder votre choix,
Et par une influence un peu moins rigoureuſe,
Diſpoſer Théodore à vouloir être heureuſe !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

Où m'allez-vous conduire ?

PAULIN.

Il est en votre choix ;
Suivez-moi dans le temple, ou subissez nos loix.

THÉODORE.

De ces indignités vos juges sont capables !

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THÉODORE.

Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourmens qui puissent l'égaler ?

PAULIN.

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices ;
Et par un châtiment aussi grand que nouveau,
De votre vertu même ils font votre bourreau.

THÉODORE.

Ah, qu'un si détestable & honteux sacrifice

Eſt pour elle en effet un rigoureux ſuplice !

PAULIN.

Ce mépris de la mort qui partout à nos yeux
Brave ſi hautement, & nos loix, & nos dieux,
Cette indigne fierté ne ſerait pas punie,
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie.
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre ſexe on met à plus haut prix ;
Ou que cette fierté de nos loix ennemie
Cède aux juſtes horreurs d'une pleine infamie,
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuſe à leurs autels.

THÉODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace ;
Mais s'il hait les chrétiens, il reſpecte ma race :
Le ſang d'Antiochus n'eſt pas encor ſi bas
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des ſoldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel ſacrilège,
Le ſang d'Antiochus ait quelque privilège :
Les dieux ſont au-deſſus des rois dont vous ſortez ;
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez.
Vous les deshonorez, & l'on vous deshonore.

THÉODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces dieux dont enfin la plus ſainte action
N'eſt qu'inceſte, adultère, & proſtitution ?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à ſuivre leurs exemples ;
Et dans vos dures loix je ne puis éviter

Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter ?
Dieu de la pureté que vos loix ſont bien autres !

PAULIN.

Au lieu de blaſphémer, obéiſſez aux nôtres;
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine & le couroux de nos dieux irrités :
Après nos châtimens ils ont encor leur foudre.
On vous donne de grace une heure à vous réſoudre;
Vous ſavez votre arrêt, vous avez à choiſir;
Uſez utilement de ce peu de loiſir.

THÉODORE.

Quelles ſont vos rigueurs, ſi vous les nommez grace ?
Et quel choix voulez-vous qu'une chrétienne faſſe,
Réduite à balancer ſon eſprit agité
Entre l'idolatrie, & l'impudicité ?
Le choix eſt inutile où les maux ſont extrêmes.
Reprenez votre grace, & choiſiſſez vous-mêmes;
Quiconque peut choiſir conſent à l'un des deux,
Et le conſentement eſt ſeul lâche & honteux.
Dieu tout juſte & tout bon, qui lit dans nos penſées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuiſſans
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je ſaurai conſerver d'une ame réſolue
a) A l'époux ſans macule une épouſe impollue.

a) Qui aurait jamais pu s'attendre à voir une ame réſolue conſerver une épouſe impollue à l'époux ſans macule. Juſqu'où *Corneille* s'eſt-il oublié ? juſqu'à quel abaiſſement eſt-il deſcendu ? Ce n'eſt pas ſeulement l'excès du ridicule

SCENE II.

PLACIDE, THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

MAis que vois-je ? Ah ! ſeigneur, eſt-ce Marcelle, ou vous,
Dont ſur mon innocence éclate le couroux ?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre père,
Eſt-ce pour la venger, ou pour vous ſatisfaire ?
Eſt-ce mon ennemie, ou mon illuſtre amant,
Qui du nom de vos dieux abuſe inſolemment ?
Vos feux de ſa fureur ſe ſont-ils faits complices ?
Sont-ils d'intelligence à choiſir mes ſuplices ?
Etouffent-ils ſi bien vos reſpects généreux,
Qu'ils faſſent mon bourreau d'un héros amoureux ?

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a miſe en garde.

PLACIDE.

Je ſais juſqu'à quel point ce devoir vous regarde;

Prenez

qui étonne ici, c'eſt la réſignation de cette bonne fille qui prend ſon parti d'aller dans un mauvais lieu s'abandonner à la canaille, & qui ſe conſole en ſongeant qu'elle n'y conſentira pas.

Prenez ſoin de la porte, & ſans me repliquer.
Ce n'eſt pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur....

PLACIDE.

Laiſſez-nous, dis-je, & craignez ma colère;
Je vous garantirai de celle de mon père.

SCENE III.

PLACIDE, THÉODORE.

THÉODORE.

Quoi, vous chaſſez Paulin, & vous craignez ſes yeux,
Vous qui ne craignez pas la colère des cieux?

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais banniſſez des craintes,
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils ſont encor plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités;
Et ce n'eſt pas contre eux que mon ame s'irrite.
Je ſais qu'ils ſont juſtice à mon peu de mérite;
Et lorſque vous pouviez jouïr de vos dédains,
Si j'oſais les nommer quelquefois inhumains,
b) Je les juſtifiais dedans ma conſcience,

Dieu ſoit, Dieu ſoit, dit le ſaint perſonnage,
Dieu ſoit loué, je l'ai fait ſans péché.

b) *Je les juſtifiais dedans ma conſcience.*] Voilà comme *Corneille* parle d'amour quand il n'eſt pas guidé par *Guilain* de

Et je n'attendais rien que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs qui font tant de jaloux
Je me sois jamais cru moins indigne de vous.
Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune.
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû,
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur si dure
A toujours vû brûler, & souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violés,
Votre libérateur enfin, si vous voulez.

THÉODORE.

Pardonnez donc, seigneur, à la première idée
Qu'a jetté dans mon ame une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon esprit combattu
Aurait tout soupçonné de la même vertu.
Dans un péril si proche & si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire;
Et mon honneur timide entre tant d'ennemis,
Sur les ordres du père a mal jugé du fils.
Je vois, graces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils soutient celle du père,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mourait,

Castro, & quand il n'a que l'amour à faire parler; c'est le stile des romans de son tems; c'est le stile de ses comédies. Rien n'est plus insipide, plus bourgeois, plus dégoutant, que le langage purement amoureux qui a deshonoré toujours le théatre français. *Racine*, au moins, par la pureté de sa diction, par l'harmonie des vers, par le choix des mots, par un stile aussi soigné que naturel, annoblit un peu ce petit genre, & réchauffe la froideur de ce langage. Je ne parle pas

Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égarait ;
Et le rétabliſſant dans une ame ſi belle,
Détruit heureuſement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre prière il s'eſt laiſſé toucher ?

PLACIDE.

J'aurais touché plutôt un cœur tout de rocher.
Soit crainte, ſoit amour qui poſſède ſon ame,
Elle eſt toute aſſervie aux fureurs d'une femme.
Je le dis à ma honte, & j'en rougis pour lui ;
Il eſt inexorable, & j'en mourrais d'ennui,
Si nous n'avions l'Egypte, où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler ſa tyrannie.
Conſentez-y, madame, & je ſuis aſſez fort
Pour rompre vos priſons & changer votre ſort.
Ou ſi votre pudeur au peuple abandonnée,
S'en peut mieux affranchir que par mon hyménée,
S'il eſt quelqu'autre voie à vous ſauver l'honneur,
J'y conſens, & renonce à mon plus doux bonheur.
Mais ſi contre un arrêt à cet honneur funeſte,
Pour en rompre le coup ce moyen ſeul vous reſte,
Si refuſant Placide il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en ſuivant un époux ;
Suivez-moi dans des lieux où je ſerai le maître,
Où vous ſerez ſans peur ce que vous voudrez être ;

ici de cet amour paſſionné, furieux, terrible, qui entre ſi bien dans la vraie tragédie ; je parle des déclarations d'*Antiochus*, de *Xiphares*, de *Pharnace*, d'*Hipolite* ; je parle des ſcènes de coquetterie ; je parle de ces amours plus pro-pres à l'idile & à la comédie qu'à la tragédie, dont il a ſeul ſoutenu la faibleſſe par le charme de la poëſie, & par des ſentimens vrais & délicats inconnus à tout autre qu'à lui.

Et peut-être ſuivant ce que vous réſoudrez,
Je ne ſerai bientôt que ce que vous voudrez.
C'eſt aſſez m'expliquer, que rien ne vous retienne:
Je vous aime, madame, & vous aime chrétienne:
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur & votre ſûreté.

THÉODORE.

c) N'eſpérez pas, ſeigneur, que mon ſort déplorable
Me puiſſe à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un ſi grand coup mon eſprit abattu
Défère à ſes malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue, & toujours eſtimée;
Je l'ai plainte ſouvent d'aimer ſans être aimée;
Et par tous ces dédains où j'ai ſû recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le deſſein, en aprenant la cauſe.
Un obſtacle éternel à vos deſirs s'oppoſe.
Chrétienne, & ſous les loix d'un plus puiſſant époux...
Mais, ſeigneur, à ce mot ne ſoyez point jaloux;
Quelque haute ſplendeur que vous teniez de Rome,
Il eſt plus grand que vous, mais ce n'eſt point un homme;
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt le maître des rois,
C'eſt lui qui tient ma foi, c'eſt lui dont j'ai fait choix;
Et c'eſt enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.

---

c) *N'eſpérez pas, ſeigneur, que mon ſort déplorable, &c.*] Ce couplet de *Théodore* eſt fort beau, quoique trop long, & quoiqu'il y ait une affectation condamnable à parler d'un amant qui s'unit à ce qu'il aime, ſi fortement qu'il en fait une part de lui-même. Mais pourquoi *Corneille* a-t-il réuſſi dans ce mor-

Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner?
Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il serait volontaire,
Dont le ciel punirait les sacrilèges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengerait sur tous deux?
Non, non; en quelque état que le sort m'ait réduite,
Ne me parlez, seigneur, ni d'hymen, ni de fuite;
C'est changer d'infamie, & non pas l'éviter;
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle, & m'affranchir de honte,
Il est une autre voye, & plus sûre, & plus promte,
Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir,
La mort, & c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grace à votre propre gloire;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer;
C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.
L'amant si fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même.
C'est par-là qu'on vous blesse, & c'est par-là, seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon deshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourrait souiller l'éclat d'une si belle vie:
Rendez à votre honneur toute sa pureté;

---

ceau? c'est que les sentimens y sont grands, c'est que l'objet en serait vraiment tragique, s'il n'était pas avili par le ridicule honteux de la prostitution. Toutes les fois que *Corneille* a quelque chose de vigoureux à traiter, on le retrouve; mais ces beaux morceaux sont perdus.

Et mettez par ma mort ſon luſtre en ſûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire,
Se ſont bien tous entiers immolés à leur gloire;
Comme eux en vrai romain de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous;
Sauvez la par ſa perte; ou ſi quelque tendreſſe
A ce bras généreux imprime ſa faibleſſe;
Si du ſang d'une fille il craint de ſe rougir,
Armez, armez le mien, & le laiſſez agir.
Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inſpire;
Il parle, & j'obéis à ſon ſecret empire;
Et contre l'ordre exprès de ſon commandement,
Je ſens que c'eſt de lui que vient ce mouvement.
Pour le ſuivre, ſeigneur, ſouffrez que votre épée
Me puiſſe...

PLACIDE.

Oui, vous l'aurez, mais dans mon ſang trempée;
Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THÉODORE.

Ah, ce n'eſt pas pour vous un mouvement à ſuivre;
C'eſt à moi de mourir, mais c'eſt à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah, faites-moi donc vivre, ou me laiſſez mourir;
Ceſſez de me tuer, ou de me ſecourir.
Puiſque vous n'écoutez ni mes vœux, ni mes larmes,
Puiſque la mort pour vous a plus que moi de charmes,

---

d) C'eſt toujours l'idée de la proſtitution.

Souffrez que ce trépas que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moi plus de douceur que vous.
  Puis-je vivre & vous voir morte, ou déshonorée?
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée?
Vous qui de mon destin réglez le triste cours?
Vous, dis-je, à qui j'attache & ma gloire, & mes jours?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée, ou morte,
Souffrez un désespoir où la raison me porte;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore,
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-dessous du sang des rois dont vous sortez,
Non par ce désespoir où vous poussez ma vie,
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par le Dieu que j'ignore, & pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez,
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable
d) Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir.

THÉODORE.

Vous n'ètes pas celui dont Dieu s'y veut servir:
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
e) Par un zèle plus pur se fera mon apui,

e) Elle est donc déja informée que *Didyme* entrera dans le mauvais lieu pour sauver son honneur.

Sans porter ſes deſirs ſur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCENE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

PLACIDE.

Ah, dieux, quelle infortune !
Faut-il qu'à tous momens. . .

MARCELLE.

Je vous ſuis importune,
De mêler ma préſence aux ſecrets des amans,
Qui n'ont jamais beſoin de pareils truchemens. *f*)

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puiſſance abſolue.

MARCELLE *à Paulin.*

L'ayant ſoufferte ainſi, vous l'avez bien voulue.
Ne me repliquez plus, & me la renfermez.

SCENE

f) Il n'y a rien de plus indécent, de plus révoltant, de plus atroce, de plus bas ; de plus lâche que cette *Marcelle* qui vient inſulter à cette proſtituée. Du moins elle devrait épargner les ſolécismes & les barbariſmes. *On a*

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

AInſi donc vos déſirs en ſont toûjours charmés?
Et quand un juſte arrêt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'empire & des dieux ennemie,
Au milieu de ſa honte elle plait à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire & des dieux;
Tant les illuſtres noms d'infâme & de rebelle
Vous ſemblent précieux à les porter pour elle!
Vous trouvez, je m'aſſure, en un ſi digne lieu g)
Cet objet de vos vœux encor digne d'un dieu?
J'ai conſervé ſon ſang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juſte colère,
A ce ferment conçu par tous les immortels
De venger ſon trépas juſques ſur les autels.
Vous vous étiez par-là fait une loi ſi dure,
Que ſans moi vous feriez ſacrilège, ou parjure:
Je vous en ai fait grace en lui laiſſant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'ame, & tâchez de paraître
Moins inſenſible aux maux que vous avez fait naître.

---

forcé Paulin de puiſſance abſolue, & il l'a bien voulue.

g) Que dites vous d'un B***. que cette dame *appelle un digne lieu.*

En l'état où je suis c'est une lâcheté
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jetté:
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tournerait aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête, & suspend mon couroux,
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous;
En vous, que j'ai traitée avec tant d'insolence,
En vous de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même où vous m'avez jetté
J'espère encor en vous trouver quelque bonté.
Je fais plus, je l'implore, & cette ame si fière
Du haut de son orgueil descend à la prière,
Après tant de mépris s'abaisse pleinement,
Et de votre triomphe achève l'ornement.

Voyez ce qu'aucun dieu n'eût osé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'aurait cru se permettre,
Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, madame, un spectacle assez doux;
Et c'est par la douceur de ce même spectacle
Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt.
Toute ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, & sa gloire est la mienne;
S'il faut qu'elle subisse une si dure loi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un suplice
Qui profane l'autel où j'ai fait sacrifice;
Et de l'illustre objet de mes plus saints désirs
Fait l'infâme rebut des plus sales plaisirs.

S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conservez moi l'honneur pour conserver sa vie;
Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
Deshonore l'époux que vous lui destinez.
Je vous le dis encor, sauvez moi cette honte,
Ne désespérez pas une ame qui se domte;
Et par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même aussi-bien que de moi.
Théodore est pour vous une utile ennemie;
Et si proche qu'elle est de choir dans l'infamie,
Ma plus sincère ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le tems ne la rendra que plus inexorable;
Le tems détrompera peut-être un misérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoi, vous voulez enfin me devoir votre gloire!
Certes un tel miracle est difficile à croire,
Que vous qui n'aspiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un si précieux bien.
Mais comme en ses désirs aisément on se flatte,
Dûssai-je contre moi servir une ame ingrate,
Perdre encor mes faveurs, & m'en voir abuser,
Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.
Oui, puisque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un service agréable,
Puisque son intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avaient sû mériter,

Et par ſoin de vous plaire, & par reconnaiſſance,
Je vais pour l'un & l'autre employer ma puiſſance,
Et pour un peu d'eſpoir qui m'eſt en vain rendu
Rendre à mes ennemis l'honneur preſque perdu.
Je vais d'un juſte juge adoucir la colère,
Rompre le triſte effet d'un arrèt trop ſévère,
Répondre à votre attente, & vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous eſpérez trouver.
Jugez par cette épreuve à mes vœux ſi cruelle,
Quel pouvoir vous avez ſur l'eſprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaiſant,
Quand vous y pouvez tout même en la mépriſant.
Mais pourai-je à mon tour vous faire une prière ?

PLACIDE.

Madame, au nom des dieux, faites moi grace entière.
En l'état où je ſuis, quoi qu'il puiſſe avenir,
Je vous dois tout promettre, & ne puis rien tenir.
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole;
Ne me réduiſez point à manquer de parole.
Je crains, mais j'aime encor, & mon cœur amoureux....

MARCELLE.

Le mien eſt raiſonnable autant que généreux.
Je ne demande pas que vous ceſſiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore:
Ce grand coup doit tomber plus inſenſiblement;
Et je me dêfirais d'un ſi promt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,

b) Cette ſcène eſt une des plus étranges qui ſoient au théatre français. *Rendez une viſite de civilité à ma fille; ſinon, je vais proſtituer votre maîtreſſe aux portefaix d'Antioche.* C'eſt là ſubſtance de cette ſcène, & l'intrigue de la piéce:

Laiſſer faire le tems, & ſon ingratitude:
Je ne veux à préſent qu'une fauſſe pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de viſite à la triſte Flavie
Des portes du trépas rapellerait ſa vie;
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour ſoulager ſes maux, allez l'entretenir;
Ne lui promettez rien, mais ſouffrez qu'elle eſpère;
Et trompez-la du moins pour la rendre à ſa mère.
Un coup d'œil y ſuffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous.
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment eſt bien long à qui ne ſait pas feindre;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puiſſant,
Pour ne rencontrer pas un cœur obéiſſant.
J'y vais, mais par pitié, ſouvenez vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre aſſez de liberté,
Tant que pour ſon objet il eſt inquiété.

MARCELLE.

Allez ſans plus rien craindre ayant pour vous Marcelle. *h*)

---

diſons hardiment qu'il n'y a jamais rien eu de ſi mauvais en aucun genre; il ne faut pas ménager les fautes portées à cet excès.

SCENE VI.

MARCELLE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

ENfin vous triomphez de cet esprit rebelle?

MARCELLE.

Quel triomphe!

STÉPHANIE.

Est-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine & son orgueil enfin humiliés?

MARCELLE.

Quel triomphe! te dis-je, & qu'il a d'amertumes!
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes!
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier,
Mais ne croi pas pourtant le voir s'humilier,
Ne croi pas qu'il se rende aux bontés qu'il implore;
Mais voi de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon apui.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pû l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle?
Et que dois-je espérer d'un cœur si fort épris,
Qui, même en m'adorant, me fait voir ses mépris?
Dans ses soumissions voi ce qui l'y convie;
Mesure à son amour sa haine pour Flavie;
Et voyant l'un & l'autre en son abaissement,
Juge de mon triomphe un peu plus sainement.

Voi dans ſon triſte effet ſa ridicule pompe.
J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux eſpoir.

STÉPHANIE.

Et vous l'allez ſervir de tout votre pouvoir?

MARCELLE.

Oui, je vais le ſervir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adreſſe amuſer ſa viſite,
Et ſous un faux apas prolonger l'entretien.

STÉPHANIE.

Donc.....

MARCELLE.

Le tems preſſe, va, ſans t'informer de rien.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, STÉPHANIE *sortant de chez Marcelle.*

STÉPHANIE.

SEIGNEUR...

PLACIDE.

Va, Stéphanie, en vain tu me rapelles;
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles.
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laiſſe trop durer cet ennuyeux moment.
Pour ſouffrir plus longtems un ſuplice ſi rude,
J'ai trop d'impatience, & trop d'inquiétude.
Il faut voir Théodore, il faut ſavoir mon ſort,
Il faut...

STÉPHANIE.

Ah, faites-vous, ſeigneur, un peu d'effort.
Marcelle qui vous ſert de toute ſa puiſſance,
Mérite bien du moins cette reconnaiſſance.
Retournez chez Flavie attendre un bien ſi doux,
Et ne craignez plus rien, puiſqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup, pour n'avoir rien à craindre.

Elle

Elle feignait peut-être, en me priant de feindre.
On retire ſouvent le bras pour mieux fraper.
Qui veut que je la trompe, a droit de me tromper.

STEPHANIE.

Conſidérez l'humeur implacable d'un père,
Quelle eſt pour les chrétiens ſa haine & ſa colère,
Combien il faut de tems afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas! il n'en faut guère à trahir mon eſpoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'eſpérances frivoles,
Ce rare & cher objet, qui fait ſeul mon deſtin,
Du ſoldat inſolent eſt l'indigne butin.
Va flatter, ſi tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laiſſe éclaircir de l'état de ma vie:
C'eſt trop l'abandonner à l'injuſte pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, & me la faites voir.
On ne me répond point, & la porte eſt ouverte!
Paulin, madame.

STEPHANIE.

O dieux! la fourbe eſt découverte.
Où fuirai-je?

PLACIDE.

Demeure, infâme, & ne crain rien.
Je ne veux pas d'un ſang abjet comme le tien;
Il faut à mon couroux de plus nobles victimes:
Inſtrui-moi ſeulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon ame? où la dois-je chercher?

STEPHANIE.

Vous n'avez pas ſujet encor de vous fâcher.
Elle eſt . . .

PLACIDE.

Dépêche, di ce qu'en a fait Marcelle.

STEPHANIE.

Tout ce que votre amour pouvait attendre d'elle.
Peut-on croire autre choſe avec quelque raiſon,
Quand vous voyez déja qu'elle eſt hors de priſon?

PLACIDE.

Ah, j'en aurais déja reçû les aſſurances,
Et tu veux m'amuſer de vaines aparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,
Et fait ſans réſiſtance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore eſt punie;
Elle eſt hors de priſon, mais dans l'ignominie;
Et je devais juger dans mon ſort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte eſt le plus dangereux.
Mais ſouvent on s'aveugle, & dans des maux extrêmes,
Les eſprits généreux jugent tout par eux-mêmes;
Et lorſqu'on les trahit . . .

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STÉPHANIE.

LYCANTE.

Jugez-en mieux, ſeigneur ;
Marcelle vous renvoye & la joie, & l'honneur ;
Elle a de l'infamie arraché Théodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle !

LYCANTE.

Elle a fait plus encore.

PLACIDE.

Ne me fai plus languir, di promtement.

LYCANTE.

D'abord
Valens changeait l'arrèt en un arrèt de mort...

PLACIDE.

Ah, ſi de cet arrèt juſqu'à l'effet on paſſe...

LYCANTE.

Marcelle a refuſé cette ſanglante grace,
Elle la veut entière, & tâche à l'obtenir ;
Mais Valens irrité s'obſtine à la bannir ;
Et voulant que cet ordre à l'inſtant s'exécute,
Quoi qu'en votre faveur Marcelle lui diſpute,
Il mande Théodore, & la veut promtement
Faire conduire au lieu de ſon banniſſement.

STEPHANIE.

Et vous vous allarmiez de voir ſa priſon vuide !

PLACIDE.

Tout fait peur à l'amour, c'eſt un enfant timide, *a*)
Et ſi tu le connais, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ſes efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encor un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles graces, bons dieux, ne lui dois-je point rendre !
Va, di-lui que j'attens ici ce grand ſuccès,
Où ſa bonté pour moi paraît avec excès. *b*)

SCENE III.

PLACIDE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Et moi, je vais pour vous conſoler ſa Flavie.

PLACIDE.

Fai lui donc quelque excuſe à flatter ſon envie,
Et di lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon ame n'eut jamais les ſentimens ingrats;
Et j'ai honte en ſecret d'être dans l'impuiſſance

---

a) Il ne manquait aux étonnantes turpitudes de cette piéce que la mauvaiſe plaiſanterie du madrigal, *L'amour eſt un enfant timide.*

b) Qui aurait pû s'attendre en voyant *Cinna* & les belles ſcènes des *Horaces*, que peu d'années après, quand le génie de *Corneille* était dans toute ſa force, il

De montrer plus d'effets de ma reconnaiſſance.

(*ſeul.*)

Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur,
Méritait dans ſon choix un peu plus de bonheur,
Devait trouver une ame un peu moins défendue,
Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue.
Mais le cœur d'un amant ne peut ſe partager;
Elle a beau ſe contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'averſion pour ce qui la regarde.

SCENE IV.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

Vous ne me direz plus qu'on vous l'a miſe en garde,
Paulin?

PAULIN.

Elle n'eſt plus, Seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi, vous en ſoupirez?

PAULIN.

Je penſe le devoir.

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le ciel me renvoye!

---

mettrait ſur le théatre une princeſſe qu'on envoye dans un mauvais lieu, & un amant qui dit que *l'amour eſt un enfant timide*?

PAULIN.

Je ne vois pas pour vous de grands ſujets de joye.

PLACIDE.

Qu'on la banniſſe, ou non, je la verrai toujours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vûe eſpèrent vos amours?

PLACIDE.

Le tems adoucira cette ame rigoureuſe.

PAULIN.

Le tems ne rendra pas la vôtre plus heureuſe.

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laiſſer périr.

PAULIN.

Qui le peut eſpérer devait la ſecourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.

PAULIN.

Je n'ai donc rien à dire, & dois ici me taire.

PLACIDE.

Non, non, il faut parler avec ſincérité,
Et louer hautement ſa générosité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je loûrai donc ſa rage.
Mais depuis quand, ſeigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE.

Ah, je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne ſais pas, ſeigneur, ce qu'on vous fait entendre,

Ou quel puiſſant motif retient votre couroux ;
Mais Théodore enfin n'eſt plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi, Marcelle en effet ne l'a pas garantie ?

PAULIN.

A peine d'avec vous, ſeigneur, elle eſt ſortie,
Que l'ame toute en feu, les yeux étincelans,
Raportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente ſoldats elle a ſaiſi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main forte...

PLACIDE.

O dieux ! juſqu'à ſes pieds j'ai donc pû m'abaiſſer,
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'inſolence
De tant de lâcheté la digne récompenſe !
Mon cœur avait déja preſſenti ce malheur.
Mais achéve, Paulin, d'irriter ma douleur,
Et ſans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Di moi qui je me dois immoler après elle,
Et ſur quels inſolens, après ſon châtiment,
Doit choir le reſte affreux de mon reſſentiment.

PAULIN.

Armez vous donc, ſeigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos tranſports à me prêter ſilence,
Tandis que le récit d'une injuſte rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirai point avec quelle triſteſſe
A ce honteux ſuplice a marché la princeſſe ;
Forcé de la conduire en ces infâmes lieux,
De honte & de dépit j'en détournais les yeux ;

Et pour la consoler, ne sachant que lui dire,
Je maudissais tout bas les loix de notre empire ;
Et vous étiez le dieu que dans mes déplaisirs
En secret pour les rompre invoquaient mes soupirs.

PLACIDE.

Ah pour gagner ce tems on charmait mon courage
D'une fausse promesse, & puis d'un faux message ;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la sincérité !
Ne fai plus de reproche à ma crédulité,
Et poursui.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a trainée,
Qu'on a vû des soldats la troupe mutinée :
Tous courent à la proye avec avidité ;
Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyais déja voir de cette ardeur égale
Naître quelque discorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme....

PLACIDE.

Ah, le lâche ! ah, le traître !

PAULIN.

Ecoutez.

Ce traître a réuni toutes leurs volontés ;
Le front plein d'impudence, & l'œil armé d'audace,
Compagnons, a-t-il dit, *on me doit une grace :*

Depuis

---

c) Comment a-t-on pû hazarder un tel récit sur le théatre tragique ! Ce *Didyme*, à la vérité, n'entre dans ce mauvais lieu, qu'avec une louable intention. Mais le récit fait le même effet que si *Didyme* n'était qu'un débauché.

Depuis plus de dix ans je ſouffre les mépris
Du plus ingrat objet dont on puiſſe être épris :
Ce n'eſt pas de mes feux que je veux récompenſe,
Mais de tant de rigueurs la première vengeance ;
c) *Après, vous punirez à loiſir ſes dédains.*
Il leur jette de l'or enſuite à pleines mains ;
Et lors, ſoit par reſpect qu'on eût pour ſa naiſſance,
Soit qu'ils euſſent marché ſous ſon obéiſſance,
Soit que ſon or pour lui fit un ſi promt effort,
Ces cœurs en ſa faveur tombent ſoudain d'accord,
Il entre ſans obſtacle.

PLACIDE.

Il y mourra, l'infame.
Vien me voir dans ſes bras lui faire vomir l'ame ;
Vien voir de ma colère un juſte & promt effet,
Joindre en ces mêmes lieux la peine à ſon forfait,
Confondre ſon triomphe avecque ſon ſuplice.

PAULIN.

Ce n'eſt pas en ces lieux qu'il vous fera juſtice,
Didyme en eſt ſorti.

PLACIDE.

Quoi, Paulin, ce voleur
A déja par ſa fuite évité ma douleur !

PAULIN.

Oui, mais il n'était plus en ſortant ce Didyme
Dont l'orgueil inſolent demandait ſa victime.

Ce n'eſt pas la peine de pouſſer plus loin nos remarques : plaignons tout eſprit abandonné à lui-même ; & n'en eſtimons pas moins l'ame du grand *Pompée* & celle de *Cinna*.

Ses cheveux fur fon front s'efforçaient de cacher
La rougeur que fon crime y femblait attacher,
Et le remors de forte abattait fon courage,
Que même il n'ofait plus nous montrer fon vifage;
L'œil bas, le pied timide, & le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échape en tremblant.
A peine il eft forti, que la fière infolence
Du foldat mutiné reprend fa violence;
Chacun en fa valeur mettant tout fon apui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui.
On fe pouffe, on fe preffe, on fe bat, on fe tue;
J'en vois une partie à mes pieds abatue;
Au fpectacle fanglant que je m'étais promis
Cléobule furvient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le refte;
Entre.

PLACIDE.

Lui feul ?

PAULIN.

Lui feul.

PLACIDE.

Ah, dieux, quel coup funefte!

PAULIN.

Sans doute il n'eft entré que pour l'en retirer.

---

d) Voilà donc la gouvernante d'Antioche qui livre la princeffe à la canaille, & la canaille fe difpute à qui l'aura. Voilà un homme qui leur jette de l'argent pour avoir la préférence; il eft vrai que c'eft à bonne intention, mais on ne peut le deviner, & cette bonne intention eft un ridicule de plus. On a

PLACIDE.

Di, di qu'il eſt entré pour la déshonorer ;
Et que le ſort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'aſſaſſine.
Le traître ! Mais, di moi, l'en as-tu vû ſortir ?
Montrait-il de l'audace, ou quelque repentir ?
Qui des ſiens l'a ſuivi ?

PAULIN.

Cette troupe fidelle
M'a chaſſé comme chef des ſoldats de Marcelle ;
Je n'ai rien vû de plus ; mais loin de le blâmer,
Je préſume . . .

PLACIDE.

Ah, je ſais ce qu'il faut préſumer.
Il eſt entré lui ſeul.

PAULIN.

Ayant ſi peu d'eſcorte,
C'eſt ainſi qu'il a dû s'aſſurer de la porte ;
Et ſi là tous enſemble il ne les eût laiſſés,
Aſſez facilement on les aurait forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte ;
A ſon zèle, de grace, épargnez cette honte. *d)*

---

oſé nommer tragédie cet étrange ouvrage, parce qu'il y a du ſang répandu à la fin. Comment oſons-nous, après cela, condamner les piéces de *Lope de Vega* & de *Shakeſpear* ? Ne vaut-il pas mieux manquer à toutes les unités, que de manquer à toutes les bienſéances, & d'être à la fois froid & dégoutant ?

SCENE V.

PLACIDE, PAULIN, CLÉOBULE.

PLACIDE.

HÉ bien, votre parente ? Elle eſt hors de ces lieux,
Où l'on ſacrifiait ſa pudeur à nos dieux ?

CLÉOBULE.

Oui, ſeigneur.

PLACIDE.

J'ai regret qu'un cœur ſi magnanime
Se ſoit ainſi laiſſé prévenir par Didyme.

CLÉOBULE.

J'en dois être honteux, *e)* mais je m'étonne fort
Qui vous a pû ſi tôt en faire le raport ;
J'en croyais aporter les premières nouvelles.

PLACIDE.

Graces aux dieux, ſans vous j'ai des amis fidelles :
Mais ne différez plus à me la faire voir.

CLÉOBULE.

Qui, ſeigneur ?

PLACIDE.

Théodore.

---

e) Mais je m'étonne fort.] On ne voit ici que l'aparence de la proſtitution ; l'aparence eſt trompeuſe ; mais cela reſſemble à ces énigmes dont les vers annoncent une ordure, & dont le mot eſt honnête ; jeu de l'eſprit, honteux, & fait pour la populace.

CLÉOBULE.

Eſt-elle en mon pouvoir ?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez ſauvée ?

CLÉOBULE.

Je vous le dirais, moi, qui ne l'ai plus trouvée !

PLACIDE.

Quoi, ſoudain par un charme elle avait diſparu ?

CLÉOBULE.

Puiſque déja ce bruit juſqu'à vous a couru,
Vous ſavez que ſans charme elle a fui ſa diſgrace;
Que je n'ai plus trouvé que Didyme en ſa place :
Quel plaiſir prenez-vous à me le déguiſer ?

PLACIDE.

Quel plaiſir prenez-vous, vous-même, à m'abuſer,
Quand Paulin de ſes yeux a vû ſortir Didyme ?

CLÉOBULE.

Si ſes yeux l'ont trompé, l'erreur eſt légitime;
Et ſi vous n'en ſavez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, ſeigneur, un fidèle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie.
Sous l'habit de Didyme elle-même eſt ſortie.

PLACIDE.

Qui ?

CLÉOBULE.

Votre Théodore, & cet audacieux
Sous le ſien au lieu d'elle eſt reſté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cléobule ? ils ont fait cet échange ?

CLÉOBULE.

C'eſt une nouveauté qui doit ſembler étrange...

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Voi ſi c'eſt ſans raiſon que j'en étais jaloux ;
Et malgré les avis de ta fauſſe prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLÉOBULE.

J'oſe en douter encor, & je ne vois pas bien
Si c'eſt zèle d'amant, ou fureur de chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce téméraire au péril de ſa tête
A mis en ſûreté ſon illuſtre conquête ;
Par tant de feints mépris elle qui t'abuſait,
Lui conſervait ce cœur qu'elle me refuſait ;
Et ſes dédains cachaient une faveur ſecrette,
Dont tu n'étais pour moi qu'un aveugle interprête.
L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés.
Les cœurs pour ſes ſoupçons n'ont point d'obſcurités.
Son amour lui fait jour juſques au fond d'une ame,
Pour y lire ſa perte écrite en traits de flamme.
Elle me diſait bien, l'ingrate, que ſon Dieu
Saurait ſans mon ſecours la tirer de ce lieu ;

f) Je dois remarquer ici en général que toutes ces petites tromperies, des changemens d'habits, des billets qu'on entend en un ſens & qui en ſignifient un autre, des oracles même à double entente, des mépriſes de ſubalternes qui ont mal vû, ou qui n'ont vû que la moitié d'un événement, ſont des inventions de la tragédie moderne ; inventions petites, meſquines, imitées de nos romans ; puérilités inconnues à l'antiqui-

Et sûre qu'elle était de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais aurait-on bien pris pour générosité
L'impétueuse ardeur de sa témérité ?
Après un tel affront, & de telles offenses,
M'aurait-on envié la douceur des vengeances ?

CLÉOBULE.

Vous le verriez déja si j'avais pû souffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vint offrir.
J'ai cru que sa valeur & l'éclat de sa race
Pouvait bien mériter cette petite grace ;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié,
Si jusques-là, seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Amintas vous amène à main forte.

PLACIDE.

Pourai-je retenir la fureur qui m'emporte ?

CLÉOBULE.

Seigneur, réglez si bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échape rien trop indigne de vous. *f*)

---

té, & dont il faut couvrir la faiblesse par quelque chose de grand & de tragique ; comme vous avez vû dans les *Horaces* la méprise d'une suivante, produire les plus grands mouvemens. Le vieil *Horace* n'est admirable que parce qu'une domestique de la maison a été trop impatiente ; c'est là créer beaucoup de rien ; mais ici, c'est entasser petitesses sur petitesses.

SCENE VI.

PLACIDE, DIDYME, CLÉOBULE, PAULIN, AMINTAS, troupe de soldats.

PLACIDE.

Aproche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin;
Et pour mettre ton ame au comble de sa joye,
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voye?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçû ta foi,
Et pris l'occasion de se donner à toi?

DIDYME.

Ah, seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.

Ah, je sais mieux que toi comme il faut qu'on la traite;
J'en connais l'artifice & de tous ses mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marâtre & mon tyran de père
Auraient-ils contre moi choisi ton ministère?
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auraient-ils promis grace, apui, faveur, soutien?
Aurais-tu bien uni leurs fureurs à ton zèle,
Son amant tout ensemble, & l'agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait enfin, où me la caches-tu?

DIDYME.

DIDYME.

Derechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidelle,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle,
Ni ſous l'eſpoir flatteur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de généroſité:
Je le nommerais mieux, ſi vous pouviez comprendre
Par quel zèle un chrétien oſe tout entreprendre.
La mort qu'avec ce nom je ne puis éviter,
Ne vous laiſſe aucun lieu de vous inquiéter.
Qui s'aprète à mourir, qui court à ſes ſuplices,
N'abaiſſe pas ſon ame à ces molles délices;
Et prèt de rendre compte à ſon juge éternel,
Il craint d'y porter même un deſir criminel.
J'ai ſouſtrait Théodore à la rage inſenſée,
Sans bleſſer ſa pudeur de la moindre penſée;
Elle fuit, & ſans tache, où l'inſpire ſon Dieu;
Ne m'en demandez point ni l'ordre, ni le lieu;
Comme je n'en prétens ni faveur, ni ſalaire,
J'ai voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah, tu me fais ici des contes ſuperflus;
J'ai trop été crédule, & je ne le ſuis plus.
Quoi, ſans rien obtenir, ſans même rien prétendre,
Un zèle de chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil jamais s'eſt rencontré?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je ſuis entré;
Prètez l'oreille au reſte, & puniſſez enſuite
Tout ce que vous verrez de coupable en ſa fuite.

PLACIDE.

Di, mais en peu de mots, & sûr que les tourmens
M'auront bientôt vengé de tes déguisemens.

DIDYME.

La princesse à ma vûe également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colère, & de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque tems l'usage de la voix.
Aussi j'avais l'audace encor sur le visage,
Qui parmi ces mutins m'avait donné passage;
Et je portais encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avais armé.
Enfin reprenant cœur, *Arrête*, me dit-elle,
Arrête, & m'allait faire une longue querelle;
Mais pour laisser agir l'erreur qui la surprend,
Le tems était trop cher, & le péril trop grand.
Donc pour la détromper, *Non*, lui dis-je, *madame*,
Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flame,
Je ne viens point ici comme amant indigné
Me venger de l'objet dont je suis dédaigné.
Une plus sainte ardeur règne au cœur de Didyme;
Il vient de votre honneur se faire la victime,
Le payer de son sang, & s'exposer pour vous
A tout ce qu'oseront la haine, & le courroux.
Fuyez sous mon habit, & me laissez, de grace,
Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place;
C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir:
Conservez une vierge en faisant un martyr.

Elle, à cette prière encor demi tremblante,
Et mêlant à sa joye un reste d'épouvante,

Me demande pardon d'un visage étonné,
De tout ce que son ame a craint, ou soupçonné.
Je m'aprête à l'échange, elle à la mort s'aprête ;
Je lui tens mes habits, elle m'offre sa tête,
Et demande à sauver un si précieux bien
Aux dépens de son sang, plutôt qu'au prix du mien.
Mais Dieu la persuade, & notre combat cesse.
Je vois suivant mes vœux échaper la princesse.

PAULIN.

C'était donc à dessein qu'elle cachait ses yeux,
Comme rouges de honte en sortant de ces lieux ?

DIDYME.

En lui disant adieu je l'en avais instruite,
Et le ciel a daigné favoriser sa fuite.
Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir.
Vivez sans jalousie, & m'envoyez mourir.

PLACIDE.

Hélas ! & le moyen d'ètre sans jalousie,
Lorsque ce cher objet te doit plus que la vie ?
Ta courageuse adresse à ses divins apas
Vient de rendre un secours que leur devait mon bras ;
Et lorsque je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle, ou plutôt tu t'immoles :
Tu donnes tout ton sang pour lui sauver l'honneur,
Et je ne serais pas jaloux de ton bonheur ?
Mais ferais-je périr celui qui l'a sauvée ?
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée ?
Qui m'a rendu ma gloire, & préservé mon front
Des infames couleurs d'un si mortel affront ?
Tu vivras. Toutefois défendrais-je ta tête,

Alors que Théodore eſt ta juſte conquête,
Et que cette beauté, qui me tient ſous ſa loi,
Ne ſaurait plus ſans crime être à d'autre qu'à toi ?
N'importe, ſi ta flamme en eſt mieux écoutée,
Je dirai ſeulement que tu l'as méritée ;
Et ſans plus regarder ce que j'aurais perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaiſirs qui m'arrachaient la vie,
Je n'ai plus que celui de te porter envie ;
Je ſaurai bien le vaincre, & garder pour tes feux
Dans une ame jalouſe un eſprit généreux.

Va donc, heureux rival, rejoindre ta princeſſe ;
Dérobe toi comme elle aux yeux d'une tigreſſe.
Tu m'as ſauvé l'honneur, j'aſſurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton ſecours.

DIDYME.

Seigneur...

PLACIDE.

Ne me di rien. Après de tels ſervices,
Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périſſes.
Je le ſais, je l'ai dit, mais dans ce triſte état,
Je te ſuis redevable, & ne puis être ingrat.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULIN, CLÉOBULE.

PAULIN.

OUI, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence ;
Il eſt même en ſecret de ſon intelligence :
C'était par cet arrèt lui qu'il conſidérait,
Et je vous ai conté ce qu'il en eſpérait.
Mais il hait des chrétiens l'opiniâtre zèle ;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle ;
Il en ſait le pouvoir, il en voit la fureur,
Et ne veut pas ſe perdre auprès de l'empereur.
Il ne veut pas périr pour conſerver Didyme ;
Puiſqu'il s'eſt laiſſé prendre, il payera pour ſon crime.
Valens ſaura punir ſon illuſtre attentat,
Par inclination, & par raiſon d'état ;
Et ſi quelque malheur ramène Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera périr.
Dans l'ame il eſt ravi d'ignorer ſa retraite ;
Il fait des vœux au ciel pour la tenir ſecrette ;
Il craint qu'un indiſcret la vienne révéler,

Et n'oſera rien plus que de diſſimuler.

CLÉOBULE.

Cependant vous ſavez, pour grand que ſoit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle il cherche à la braver,
Et hazardera tout afin de le ſauver.
Il a des amis prèts, il en aſſemble encore;
Et ſi quelque malheur vous rendait Théodore,
Je prévois des tranſports en lui ſi violens,
Que je crains pour Marcelle, & même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable?

PAULIN.

Il l'interroge encor, mais en juge implacable.

CLÉOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah, qu'il diſſiperait un dangereux orage,
S'il voulait à nos dieux rendre le moindre hommage!

PAULIN.

Quand de ſa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez ſorti.
Flavie eſt aux abois, Théodore échapée,
D'un mortel déſeſpoir juſqu'au cœur l'a frapée;
Marcelle n'attend plus que ſon dernier ſoupir:
Jugez à quelle rage ira ſon déplaiſir;
Et ſi, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuſer ſa victime.

CLÉOBULE.

Ah, Paulin, un chrétien à nos autels réduit

Fait auprès des Césars un trop précieux bruit ;
Il leur devient trop cher pour souffrir qu'il périsse ;
Mais je le vois déja qu'on amène au suplice.

SCENE II.

PAULIN, CLÉOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLÉOBULE.

LYcante, souffre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ai l'ordre, & je vais disposer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secrets,
Mais tranchez promtement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLÉOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLÉOBULE.

CE n'eſt point, cher ami, le cœur troublé d'allarmes,
Que je t'attens ici pour te donner des larmes;
Un aſtre plus benin vient d'éclairer tes jours.
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cauſe de Dieu s'offrir en ſacrifice,
C'eſt courir à la vie, & non pas au ſuplice.

CLÉOBULE.

Peut-être dans ta ſecte eſt-ce une viſion,
Mais l'heur que je t'aporte eſt ſans illuſion.
Théodore eſt à toi : ce dernier témoignage
Et de ta paſſion, & de ton grand courage,
A ſi bien en amour changé tous ſes mépris,
Qu'elle t'attend chez moi pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me ſert ſon amour & ſa reconnaiſſance,
Alors que leur effet n'eſt plus en ſa puiſſance?
Et qui t'amène ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joye à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encor un regard vers le monde?
Ainſi donc Théodore eſt cruelle à mon ſort,

Juſqu'à

Jusqu'à persécuter, & ma vie, & ma mort;
Dans sa haine & sa flamme également à craindre,
Et moi dans l'une & l'autre également à plaindre!

CLÉOBULE.

Ne te figure point d'impossibilité
Où tu sais si tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.
Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte;
Un peu d'encens offert au pied de leurs autels
Peut égaler ton sort au sort des immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moi Théodore t'envoye?
Son esprit adouci me veut par cette voye?

CLÉOBULE.

Non, elle ignore encor que tu sois arrêté;
Mais ose en sa faveur te mettre en liberté;
Ose te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enlève en Egypte avec elle,
Où son cœur généreux te laisse entre ses bras,
Etre avec sûreté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux ami, que l'enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite;
Mon cœur inébranlable aux plus cruels tourmens,
A presque été surpris de tes chatouillemens;
Leur mollesse a plus fait que le fer, ni la flamme,
Elle a frapé mes sens, elle a brouillé mon ame;
Ma raison s'est troublée, & mon faible a paru,
Mais j'ai dépouillé l'homme, & Dieu m'a secouru.

Va revoir ta parente, & di lui qu'elle quitte
Ce ſoin de me payer par-delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien;
Ce qu'elle juge amour n'eſt qu'ardeur de chrétien:
C'eſt la connaître mal que de la reconnaître;
Je n'en veux point de prix que du ſouverain maître;
Et comme c'eſt lui ſeul que j'ai conſidéré,
C'eſt lui ſeul dont j'attens ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque choſe,
Et peut avant ma mort ſouffrir que j'en diſpoſe,
Qu'elle paye à Placide, & tâche à conſerver
Des jours que par les miens je lui viens de ſauver;
Qu'elle fuie avec lui, c'eſt tout ce que veut d'elle
Le ſouvenir mourant d'une flamme ſi belle.
Mais elle-même vient, hélas, à quel deſſein?

SCENE IV.

DIDYME, THÉODORE, CLÉOBULE, PAULIN, LYCANTE.

Lycante suit Théodore, & entre incontinent chez Marcelle sans rien dire.

DIDYME.

Pensez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, & mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie?

THÉODORE.

Oui, Didyme, il faut vivre, & me laisser mourir;
C'est à moi qu'on en veut, c'est à moi de périr.

CLÉOBULE *à Théodore.*

O dieux! quelle fureur aujourd'hui vous possède!

(à Paulin.)

Mais prévenons le mal par le dernier remède.
Je cours trouver Placide; & toi, tire en longueur
De Valens, si tu peux, la dernière rigueur.

SCENE III.

DIDYME, THÉODORE, PAULIN.

DIDYME.

Quoi! ne craignez-vous pas qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie?

THÉODORE.

Non, non, Flavie est morte, & Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur:
Je n'en ai rien à craindre, & Dieu me le révèle;
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle;
Et quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang j'ai trop de quoi payer.
Ren-moi, ren-moi ma place assez & trop gardée.
Pour me sauver l'honneur je te l'avais cédée.
Jusque-là seulement j'ai souffert ton secours;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Ren, Didyme, ren-moi le seul bien où j'aspire;
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du martyre;
A quel titre peux-tu me retenir mon bien?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'est à moi qu'apartient, quoi que vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, & l'honneur du martyre.
De sort comme d'habits nous avons sû changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger.

THÉODORE.

Tu t'obstines en vain, la haine de Marcelle...

SCENE VI.

MARCELLE, THÉODORE, DIDYME, PAULIN, LYCANTE, STÉPHANIE.

MARCELLE *à Lycante.*

Avec quelque douceur j'en reçois la nouvelle,
Non que mes déplaiſirs s'en puiſſent ſoulager,
Mais c'eſt toujours beaucoup que ſe pouvoir venger.

THÉODORE.

Madame, je vous viens rendre votre victime,
Ne le retenez plus, ma fuite eſt tout ſon crime;
Ce n'eſt qu'au lieu de moi qu'on le mène à l'autel;
Et puiſque je me montre il n'eſt plus criminel.
C'eſt pour moi que Placide a dédaigné Flavie,
C'eſt moi par conſéquent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non, c'eſt moi ſeul, madame, & vous l'avez pû voir,
Qui ſauvant ſa rivale ai fait ſon déſeſpoir.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable!
Sacrilèges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorſque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi!
Donc juſques à ce point vous bravez ma colère,
Qu'en vous faiſant périr je ne vous puis déplaire;
Et que loin de trembler ſous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition?

Elle semble à tous deux porter un diadême;
Vous en êtes jaloux comme d'un bien suprême.
L'un & l'autre de moi s'efforce à l'obtenir;
Je puis vous immoler, & ne puis vous punir;
Et quelque sang qu'épande une mère affligée,
Ne vous punissant pas, elle n'est pas vengée:
Toutefois Placide aime, & votre châtiment
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment.
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongée,
Et si je l'en punis, je suis assez vengée.

THÉODORE, *à Didyme.*

J'ai donc enfin gagné, Didyme, & tu le vois,
L'arrêt est prononcé, c'est moi dont on fait choix,
C'est moi qu'aime Placide, & ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, si vous mourez, Didyme vous doit suivre.

MARCELLE.

Tu la suivras, Didyme, & je suivrai tes vœux;
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi-bien immoler à Flavie
Tous les chrétiens ensemble, & toute la Syrie!
Où que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les bourreaux qu'elle pourrait choisir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure & lente,
Vous la rendre à la fois, & cruelle, & traînante,
Et parmi les tourmens soutenir votre sort,
Pour vous faire sentir chaque jour une mort!
Mais je sais le secours que Placide prépare;
Je sais l'effort pour vous que fera ce barbare;
Et ma triste vengeance a beau se consulter,

Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Hâtons-la donc, Lycante, & courons-y sur l'heure;
La plus promte des morts est ici la meilleure:
N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soupir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir;
Et lorsqu'un grand obstacle à nos fureurs s'opose,
Se venger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports si bouillans,
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE.

S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,
Et ne prenez souci que de vos intérêts.

THÉODORE *à Didyme.*

Ainsi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME.

Oui, madame, on exauce & vos vœux, & les miens.
Dieu...

MARCELLE.

Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN *seul.*

Quel orage s'aprête!
Que je vois se former une horrible tempête!
Si Placide survient, que de sang répandu,
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!

Allons chercher Valens, qu'à tant de violence
Il oppose, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, & qui d'autorité
Sans rien craindre...

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

AH! Paulin, eſt-ce une vérité,
Eſt-ce une illuſion, eſt-ce une rêverie?
Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie?
Oſe-t-elle traîner Théodore à la mort?

PAULIN.

Oui, ſi Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS.

Quel effort généreux veux-tu que Valens faſſe,
Lorſque de tous côtés il ne voit que diſgrace?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'eſt vous qui gouvernez;
Qu'aucun n'y doit périr ſi vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos loix eſt-elle aſſujettie,
Pour ſouffrir qu'une femme y ſoit juge & partie?
Jugez de Théodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner,

Qui

Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner ?
Ne la condamner pas, c'est me perdre avec elle,
C'est m'exposer en bute aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son frère, au couroux des Césars,
Et pour un vain effort courir mille hazards.
La condamner d'ailleurs c'est faire un parricide;
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante & sa cohorte,
Mais sur elle & sur eux il va fondre à main forte,
Résolu de forcer pour cet objet charmant
Jusqu'à votre palais & votre apartement.
Prévenez ce désordre, & jugez quel carnage
Produit le désespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour & la fureur
Etaleront ici des spectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe, laissons faire & Marcelle, & Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en décide;
Que Théodore en meure, ou ne périsse pas,
J'aurai lieu d'excuser sa vie, ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme.
Je l'en désavoûrai, j'irai l'en accuser,
Les pousser par ma plainte à le favoriser,
A plaindre son malheur en blâmant son audace:
César même pour lui me demandera grace;
Et cette illusion de ma sévérité

Augmentera ma gloire & mon autorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut ſauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ſes yeux fait périr Théodore?

VALENS.

Marcelle aura ſans moi commis cet attentat;
J'en ſaurai près de lui faire un crime d'état,
A ſes reſſentimens égaler ma colère,
Lui promettre vengeance, & trancher du ſévère;
Et n'ayant point de part en cet événement,
L'en conſoler en père un peu plus aiſément.
Mes ſoins avec le tems pouront tarir ſes larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal ſi grand c'eſt prendre peu d'allarmes.
Placide eſt violent, & pour la ſecourir,
Il périra lui-même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y ſuccombe, appréhendez ſon frère,
Et ſi Placide y meurt, les déplaiſirs d'un père.
De grace, prévenez ce funeſte hazard.
Mais que vois-je? Peut-être il eſt déja trop tard.
Stéphanie entre ici de pleurs toute trempée.

VALENS.

Théodore à Marcelle eſt ſans doute échapée,
Et l'amour de Placide a bravé ſon effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAULIN, STÉPHANIE.

VALENS *à Stéphanie.*

MArcelle a donc osé les trainer à la mort,
Sans mon su, sans mon ordre, & son audace extrême....

STÉPHANIE.

Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle-même.

VALENS.

Elle est morte !

STÉPHANIE.

Elle l'est.

VALENS.

Et Placide a commis...

STÉPHANIE.

Non, ce n'est en effet ni lui ni ses amis;
Mais s'il n'en est l'auteur, du moins il en est cause.

VALENS.

Ah, pour moi l'un & l'autre est une même chose;
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Je dois venger sur lui cette chère moitié.
Mais apren-moi sa mort, du moins si tu l'as vûe.

STÉPHANIE.

De l'escalier à peine elle était descendue,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du palais,
Suivi d'un gros armé d'amis & de valets.
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,

Et pressant sa fureur qu'accroit cette présence,
Vien, dit-elle, *vien voir l'effet de ton secours*;
Et sans perdre de tems en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une & l'autre victime,
D'un côté Théodore, & de l'autre Didyme,
Elle léve le bras, & de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.

VALENS.

Quoi, Théodore est morte?

STÉPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un & l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah, tout est pardonnable aux douleurs d'un amant,
Et quoi qu'ait fait Placide en son ressentiment...

STÉPHANIE.

Il n'a rien fait, seigneur; mais écoutez le reste:
Il demeure immobile à cet objet funeste;
Quelque ardeur qui le pousse à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cléobule il semble rendre l'ame.
Cependant triomphante entre ces deux mourans,
Marcelle les contemple à ses pieds expirans,
Jouït de sa vengeance, & d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs,
Y mesure sa joye, & trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante;

Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop ſenſible, il ſent trop peu ſon mal,
En hait ſa pamoiſon qui la laiſſe impunie,
Au péril de ſes jours la ſouhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle hauſſe la voix:
Je n'ai pas réſolu de mourir à ton choix,
Dit-elle, *ni d'attendre à rejoindre Flavie,*
Que ta rage inſolente ordonne de ma vie.
A ces mots furieuſe, & ſe perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre ſang,
Elle ajoute: *Va, traître, à qui j'épargne un crime,*
Si tu veux te venger, cherche une autre victime;
Je meurs, mais j'ai de quoi rendre graces aux dieux,
Puiſque je meurs vengée, & vengée à tes yeux.
Lors même dans la mort conſervant ſon audace,
Elle tombe, & tombant elle choiſit ſa place,
D'où ſon œil ſemble encor à longs traits ſe ſoûler
Du ſang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide?

STÉPHANIE.

J'ai fui voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur & ſi juſte & ſi forte
Ne vengeât... Mais, ſeigneur, je l'aperçois qui vient.

VALENS.

Arrête, de faibleſſe à peine il ſe ſoutient,
Et d'ailleurs à ma vue il ſaura ſe contraindre.
Ne crain rien: mais, ô dieux, que j'ai moi-même à craindre. *a*)

---

a) Cette fin eſt funeſte; mais elle n'eſt nullement touchante. Pourquoi? parce qu'on ne s'intéreſſe à perſonne. A quoi bon intituler *tragédie chrétienne*

SCENE DERNIERE.

VALENS, PLACIDE, CLÉOBULE, PAULIN, STÉPHANIE, troupe de ſoldats.

VALENS.

Cléobule, quel ſang coule ſur ſes habits?

CLÉOBULE.

Le ſien propre, ſeigneur.

VALENS.

Ah, Placide! ah, mon fils!

PLACIDE.

Retire-toi, cruel.

VALENS.

Cet ami ſi fidelle

N'a pû rompre le coup qui t'immole à Marcelle!
Qui ſont les aſſaſſins?

CLÉOBULE.

Son propre déſeſpoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre & le prévoir?

ce malheureux ouvrage? Supoſons que *Théodore* fût de la religion de ſes pères, *Marcelle* n'en eſt pas moins furieuſe de la perte de ſa fille, que *Placide* a dédaignée, & qui eſt morte de la fiévre; elle n'en tuë pas moins *Théodore*; elle ne s'en tuë pas moins elle-même; *Placide* auſſi ne s'arrache pas moins la vie, & le tout aux yeux du maître de la maiſon, le plus imbécille qu'on ait jamais mis ſur le théatre tragique. Voilà quatre morts violentes, & tout eſt froid. Il ne ſuffit pas de répandre du ſang, il faut que l'ame du ſpectateur ſoit conti-

CLÉOBULE.

Je l'ai craint & prévû jusqu'à saisir ses armes ;
Mais comme après ce soin j'en avais moins d'allarmes,
Embrassant Théodore, un funeste hazard
A fait dessous sa main rencontrer ce poignard,
Par où ses déplaisirs trompant ma prévoyance...

VALENS.

Ah, falait-il avoir si peu de défiance?

PLACIDE.

Rens-en graces au ciel, heureux père & mari ;
Par-là t'est conservé ce pouvoir si chéri,
Ta dignité dans l'ame à ton fils préférée,
Ta propre vie enfin par-là t'est assurée ;
Et ce sang qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ses transports n'aurait pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naissance,
Il falait que mon bras s'en mît dans l'impuissance ;
C'est par-là seulement qu'il s'est pû retenir,
Et je me suis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'est ton sang que je verse ;
Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce ;
Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,
Pour le moins en mourant te blesser par les yeux.

---

nuellement remuée en faveur de ceux dont le sang est répandu. Ce n'est pas le meurtre qui touche, c'est l'intérêt qu'on prend aux malheureux. Jamais *Corneille* n'a cherché cette grande & principale partie de la tragédie ; il a donné tout à l'intrigue, & souvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéressante. Il a élévé l'ame quelquefois, il a excité l'admiration ; il a presque toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur & la pitié. Il a fait très-rarement répandre des larmes.

Daigne le juſte ciel. . . .

VALENS.

Cléobule, il expire.

CLÉOBULE.

Non, ſeigneur, je l'entens encore qui ſoupire ;
Ce n'eſt que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS.

Non, non, j'ai tout perdu, Placide eſt aux abois :
Mais ne rejettons pas une eſpérance vaine,
Portons le repoſer dans la chambre prochaine ;
Et vous autres, allez prendre ſouci des morts,
Tandis que j'aurai ſoin de calmer ſes tranſports.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN

DE THÉODORE.

La représentation de cette tragédie n'a pas eu grand éclat; * & sans chercher des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, & la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurais tort de m'opposer au jugement du public; il m'a été trop avantageux en d'autres ouvrages, pour le contredire en celui-ci; & si je l'accusais d'erreur, ou d'injustice pour *Théodore*, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction, que je vois la meilleure & la plus saine partie de mes juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution qu'on n'a pû souffrir, bien qu'on sût assez qu'elle n'aurait point d'effet; & que pour en exténuer l'horreur, j'aye employé tout ce que l'art & l'expérience m'ont pû fournir de lumière; pouvant dire du quatriéme acte de cette piéce, que je ne crois pas en avoir fait aucun, où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent acteur. Dans cette disgrace j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre scène, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre des vierges de saint Ambroise, se trouve trop licentieuse pour y être suportée. Qu'eût-on dit, si comme ce grand docteur de l'église, j'eusse fait voir cette vierge dans le lieu infame?

* Elle devrait avoir fait beaucoup de bruit; la prostitution avait dû révolter tout le monde. Les comédiens aujourd'hui n'oseraient représenter une pareille piéce, fût-elle parfaitement écrite.

ſi j'euſſe décrit les diverſes agitations de ſon ame pendant qu'elle y fut ? ſi j'euſſe peint les troubles qu'elle reſſentit au premier moment qu'elle y vit entrer *Didyme* ? C'eſt là-deſſus que ce grand ſaint fait triompher cette éloquence qui convertit ſaint Auguſtin, & c'eſt pour ce ſpectacle qu'il invite particuliérement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vûe, & autant que je l'ai pû, à l'imagination de mes auditeurs ; & après y avoir conſumé toute mon induſtrie, la modeſtie de notre théatre a déſavoué ce peu que la néceſſité de mon ſujet m'a forcé d'en faire connaître.

Je ne veux pas toutefois me flatter juſqu'à dire que cette fâcheuſe idée ait été le ſeul défaut de ce poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux & animés, comme ceux de *Placide* & de *Marcelle*, il y en a de traînans, qui ne peuvent avoir grand charme, ni grand feu ſur le théatre. Celui de *Théodore* eſt entiérement froid. Elle n'a aucune paſſion qui l'agite ; & là même où ſon zèle pour Dieu qui occupe toute ſon ame devrait éclater le plus, c'eſt-à-dire, dans ſa conteſtation avec *Didyme* pour le martyre, je lui ai donné ſi peu de chaleur, que cette ſcène bien que très-courte ne laiſſe pas d'ennuyer. Auſſi, pour en parler ſainement, une vierge & martyre ſur un théatre, n'eſt autre choſe qu'un terme, qui n'a ni jambes, ni bras, & par conſéquent point d'action.

Le caractère de *Valens* reſſemble trop à celui de *Félix* dans *Polyeucte*, & a même quelque choſe de plus bas, en ce qu'il ſe ravale à craindre ſa femme, & n'oſe s'oppoſer à ſes fureurs, bien que dans l'ame il tienne le parti de ſon fils. Tout gouverneur qu'il eſt, il demeure les bras croiſés au cinquiéme acte, quand il les voit prêts à s'entr'immoler l'un à l'autre,

& attend le ſuccès de leur haine mutuelle, pour ſe ranger du côté du plus fort. La connaiſſance que *Placide* ſon fils a de cette baſſeſſe d'ame, fait qu'il le regarde ſi bien comme un eſclave de *Marcelle*, qu'il ne daigne pas s'adreſſer à lui pour obtenir ce qu'il ſouhaite en faveur de ſa maîtreſſe, ſachant bien qu'il le ferait inutilement. Il aime mieux ſe jetter aux pieds de cette marâtre impérieuſe, qu'il hait & qu'il a bravée, que de perdre des prières & des ſoupirs auprès d'un père qui l'aime dans le fond de l'ame, & n'oſerait rien lui accorder.

Le reſte eſt aſſez ingénieuſement conduit; & la maladie de *Flavie*, ſa mort, & les violences des déſeſpoirs de ſa mère qui la venge, ont aſſez de juſteſſe. J'avais peint des haines trop envenimées pour finir autrement, & j'euſſe été ridicule, ſi j'euſſe fait faire au ſang de ces martyrs le même effet ſur les cœurs de *Marcelle* & de *Placide*, que fait celui de *Polyeucte* ſur ceux de *Félix* & de *Pauline*. La mort de *Théodore* peut ſervir de preuve à ce que dit Ariſtote, *que quand un ennemi tue ſon ennemi, il ne s'excite par-là aucune pitié dans l'ame des ſpectateurs*. *Placide* en peut faire naître, & purger * enſuite ces forts attachemens d'amour qui ſont cauſe de ſon malheur; mais les funeſtes déſeſpoirs de *Marcelle* & de *Flavie*, bien que l'une ni l'autre ne faſſe de pitié, ſont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force, & à ne ſe point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille, entre des enfans, dont les volontés ne s'y conforment point, quand ils ſont venus en âge de l'exécuter.

* *Placide* ne peut rien purger; & il ſerait à ſouhaiter que *Corneille* eût purgé le recueil de ſes œuvres de cette infame piéce ſi indigne de ſe trouver avec le *Cid* & *Cinna*.

L'unité de jour & de lieu ſe rencontre en cette piéce; mais je ne ſais s'il n'y a point une duplicité d'action, en ce que *Théodore* échapée d'un péril, ſe rejette dans un autre de ſon propre mouvement. L'hiſtoire le porte; mais la tragédie n'eſt pas obligée de repréſenter toute la vie de ſon héros, ou de ſon héroïne, & doit ne s'attacher qu'à une action propre au théatre. Dans l'hiſtoire même j'ai trouvé toujours quelque choſe à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de ſa vie aux bourreaux de *Didyme*. Elle venait d'échaper de la proſtitution, & n'avait aucune aſſurance qu'on ne l'y condamnerait point de nouveau, & qu'on accepterait ſa vie en échange de ſa pudicité, qu'on avait voulu ſacrifier. Je l'ai ſauvée de ce péril, non-ſeulement par une révélation de Dieu, qu'on ſe contenterait de ſa mort, mais encore par une raiſon aſſez vraiſemblable, que *Marcelle* qui vient de voir expirer ſa fille unique entre ſes bras, voudrait obſtinément du ſang pour ſa vengeance. Mais avec toutes ces précautions, je ne vois pas comment je pourrais juſtifier ici cette duplicité de péril après l'avoir condamnée dans Horace. La ſeule couleur qui pourrait y ſervir de prétexte, c'eſt que la piéce ne ſerait pas achevée, ſi on ne ſavait ce que devient *Théodore* après être échapée de l'infamie, & qu'il n'y a point de fin glorieuſe, ni même raiſonnable pour elle, que le martyre, qui eſt hiſtorique; du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent conſentir que cette néceſſité de faire connaître ce qu'elle devient, ſuffiſe pour réunir ce nouveau péril à l'autre, & empècher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'opoſerai pas à leur jugement, mais auſſi je n'en apellerai pas, quand ils la voudront condamner.

RODOGUNE,

PRINCESSE DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

1646.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

RODOGUNE ne reſſemble pas plus à *Pompée*, que *Pompée* à *Cinna*, & *Cinna* au *Cid*. C'eſt cette variété qui caractériſe le vrai génie. Le ſujet en eſt auſſi grand & auſſi terrible que celui de *Théodore* eſt bizarre & impraticable.

Il y eut la même rivalité entre cette *Rodogune* & celle de *Gilbert*, qu'on vit depuis entre la *Phèdre* de *Racine* & celle de *Pradon*. La pièce de *Gilbert* fut jouée quelques mois avant celle de *Corneille*, en 1645. : elle mourut dès ſa naiſſance, malgré la protection de *Monſieur*, fils de *Louis XIII*, & lieutenant-général du royaume, à qui *Gilbert*, réſident de la reine *Chriſtine* la dédia. La reine de Suéde, & le premier prince de France ne ſoutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon & l'hôtel de Nevers ſoutinrent la *Phèdre* de *Pradon*.

En vain le réſident préſente à ſon alteſſe royale, dans ſon épître dédicatoire, *la généreuſe Rodogune, femme, & mère des deux plus grands monarques de l'Aſie*. En vain compare-t-il cette *Rodogune* à *Monſieur*, qui cependant ne lui reſſemblait en rien. Ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur & du public.

Le privilège du réſident pour ſa *Rodogune*, eſt du 8. janvier 1646. : elle fut imprimée en février 1647. Le privilège de *Corneille* eſt du 13. avril 1646, & ſa *Rodogune* ne fut imprimée qu'au 30. janvier 1647. Ainſi la *Rodogune* de *Corneille*

ne parut ſur le papier qu'un an, ou environ, après les repréſentations de la piéce de *Gilbert*, c'eſt-à-dire, un an après que cette piéce n'exiſtait plus.

Ce qui eſt étrange, c'eſt qu'on retrouve dans les deux tragédies préciſément les mêmes ſituations, & ſouvent les mêmes ſentimens que ces ſituations amènent. Le cinquiéme acte eſt différent; il eſt terrible & patétique dans *Corneille. Gilbert* crut rendre ſa pièce intéreſſante en rendant le dénouement heureux; & il en fit l'acte le plus froid & le plus inſipide qu'on pût mettre ſur le théatre.

On peut encor remarquer que *Rodogune* joue dans la piéce de *Gilbert* le rôle que *Corneille* donne à *Cléopatre*, & que *Gilbert* a falſifié l'hiſtoire.

Il eſt étrange que *Corneille* dans ſa préface, ne parle point d'une reſſemblance ſi frapante. *Bernard de Fontenelle*, dans la vie de *Corneille* ſon oncle, (on la trouvera dans le dernier tome) nous dit que *Corneille* ayant fait confidence du plan de ſa piéce à un ami, cet ami indiſcret donna le plan au réſident, qui contre le droit des gens, vola *Corneille*. Ce trait eſt peu vraiſemblable. Rarement un homme revêtu d'un emploi public ſe déshonore, & ſe rend ridicule pour ſi peu de choſe. Tous les mémoires du tems en auraient parlé; ce larcin aurait été une choſe publique.

On parle d'un ancien roman de *Rodogune*; je ne l'ai pas vû; c'eſt, dit-on, une brochure *in*-8°. imprimée chez *Sommaville*, qui ſervit également au grand auteur & au mauvais. *Corneille* embellit le roman, & *Gilbert* le gâta. Le ſtile nuiſit auſſi beaucoup à *Gilbert*; car malgré les inégalités de *Corneille*, il y eut autant de différence entre ſes vers & ceux de ſes contemporains

rains jusqu'à *Racine*, qu'entre le pinceau de *Michel-Ange*, & la brosse des barbouilleurs.

Il y a un autre roman de *Rodogune* en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 ; il est très-rare, & presque oublié : le premier l'est entiérement.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune ſe préſente à votre alteſſe avec quelque ſorte de confiance, & ne peut croire qu'après avoir fait ſa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaiſſance de votre bonté, pour craindre que vous veuilliez laiſſer votre ouvrage imparfait, & lui dénier la continuation des graces dont vous lui avez été ſi prodigue. C'eſt à votre illuſtre ſuffrage qu'elle eſt obligée de tout ce qu'elle a reçu d'aplaudiſſement; & les favorables regards dont il vous plut fortifier la faibleſſe de ſa naiſſance, lui donnèrent tant d'éclat & de vigueur, qu'il ſemblait que vous euſſiez pris plaiſir à répandre ſur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, & à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous ſuit par-tout. Après cela, MONSEIGNEUR, *quels hommages peut-elle rendre à V. A. qui ne ſoient au-deſſous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaiſſance par l'admiration de ſes vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, & dont les coups d'eſſai furent ſignalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? V. A. ſut vaincre avant qu'ils ſe puſſent imaginer qu'elle ſût combattre; & ce grand courage qui n'avait encor vû la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lû des Alexandres &*

des Césars, ſi-tôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale conſternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés, enflait l'orgueil de nos adverſaires en un tel point, qu'ils oſaient ſe perſuader que du ſiége de Rocroi dépendoit la priſe de Paris, & l'avidité de leur ambition dévorait déja le cœur d'un royaume, dont ils penſaient avoir ſurpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent ſi pleinement toutes leurs eſpérances, que ceux-là même qui s'étaient promis tant de conquêtes ſur nous, virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes ſur eux. Ce fut par-là, Monseigneur, *que vous commençates ces grandes victoires que vous avez toujours ſi bien choiſies, qu'elles ont honoré deux régnes tout à la fois, comme ſi c'eût été trop peu pour V. A. d'étendre les bornes de l'état ſous celui-ci, ſi elle n'eût en même tems effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues proſpérités de l'autre. Thionville, Philisbourg & Norlinghen étaient des lieux funeſtes pour la France; elle n'en pouvait entendre les noms ſans gémir, elle ne pouvait y porter ſa penſée ſans ſoupirer; & ces mêmes lieux, dont le ſouvenir lui arrachait des ſoupirs & des gémiſſemens, ſont devenus les éclatantes marques de ſa nouvelle félicité, les dignes occaſions de ces feux de joie, & les glorieux ſujets des actions de graces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Diſpenſez moi,* Monseigneur, *de vous parler de Dunkerque: j'épuiſe toutes les forces de mon imagination, & je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'aſſurer l'Océan par la priſe de cette fameuſe retraite de corſaires. Tous nos havres en étaient comme aſſiégés; il n'en pouvait échaper un vaiſſeau qu'à la merci de leurs brigandages; & nous en avons vû ſouvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile: & maintenant par la conquête d'une ſeule ville, je vois d'un*

côté nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée; d'autre côté la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir; & ce que je vois n'est rien encor au prix de ce que je prévois, si-tôt que V. A. y reportera la terreur de ses armes. Dispensez moi donc, MONSEIGNEUR, *de profaner des effets si merveilleux, & des attentes si hautes, par la bassesse de mes idées, & par l'impuissance de mes expressions; & trouvez bon que demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très-inviolable d'être toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, & très-obéissant
& très-passionné serviteur,
P. CORNEILLE.

ARGUMENT
DE RODOGUNE.

APPIAN ALEXANDRIN

Au livre des Guerres de Syrie ſur la fin.

DEmétrius, ſurnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, & étant devenu leur priſonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraate, dont il épouſa la ſœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domeſtique des rois précédens, s'empara du trône de Syrie, & y fit aſſoir un Alexandre encor enfant, fils d'Alexandre le bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque tems comme ſon tuteur, il ſe défit de ce malheureux pupille, & eut l'inſolence de prendre lui-même la couronne, ſous un nouveau nom de Tryphon qu'il ſe donna. Mais Antiochus, frère du roi priſonnier, ayant apris à Rhodes ſa captivité, & les troubles qui l'avaient ſuivie, revint dans le pays, où ayant défait Tryphon avec beaucoup de peine, il le fit mourir : de là il porta ſes armes contre Phraate, lui redemandant ſon frère, & vaincu dans une bataille, il ſe tua lui-même. Démétrius retourné en ſon royaume, fut tué par ſa femme Cléopatre, qui lui dreſſa des embuches, en haine de cette ſeconde femme Rodogune qu'il avait épouſée, dont elle avoit conçu une telle indignation, que pour s'en venger elle avait épouſé ce même Antiochus, frère de ſon mari. Elle avait eu deux fils de Démétrius, l'un nommé

Seleucus, & l'autre Antiochus, dont elle tua le premier d'un coup de fléche ſi-tôt qu'il eut pris le diadême après la mort de ſon père, ſoit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger, ſoit que l'impétuoſité de la même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui ſuccéda, qui contraignit cette mauvaiſe mère de boire le poiſon qu'elle lui avait préparé. C'eſt ainſi qu'elle fut enfin punie.

Voilà ce que m'a prêté l'hiſtoire, où j'ai changé les circonſtances de quelques incidens, pour leur donner plus de bienſéance. Je me ſuis ſervi du nom de Nicanor plutot que de celui de Démétrius, à cauſe que le vers ſouffrait plus aiſément l'un que l'autre. J'ai ſupoſé qu'il n'avait pas encor épouſé Rodogune, afin que ſes deux fils puſſent avoir de l'amour pour elle, ſans choquer les ſpectateurs, qui euſſent trouvé étrange cette paſſion pour la veuve de leur père, ſi j'euſſe ſuivi l'hiſtoire. L'ordre de leur naiſſançe incertain, Rodogune priſonnière quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie, la haine de Cléopatre pour elle, la propoſition ſanglante qu'elle fait à ſes fils, celle que cette princeſſe eſt obligée de leur faire pour ſe garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, & la jalouſe fureur de cette mère qui ſe réſout plutôt à perdre ſes fils qu'à ſe voir ſujette de ſa rivale, ne ſont que des embelliſſemens de l'invention, & des acheminemens vraiſemblables à l'effet dénaturé que me préſentait l'hiſtoire, & que les loix du poëme ne me permettaient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pû en Antiochus, que j'avais fait trop honnête-homme dans le reſte de l'ouvrage, pour forcer à la fin ſa mère à s'empoiſonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de Rodogune, plutôt que celui de Cléopatre, ſur qui tombe toute l'action tragique; & même on poura douter

ſi la liberté de la poëſie peut s'étendre juſqu'à feindre un ſujet entier ſous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier acte qui ſert de fondement au reſte, juſques aux effets qui paraiſſent dans le cinquiéme, il n'y a rien que l'hiſtoire avoue.

Pour le premier, je confeſſe ingénument que ce poëme devait plutôt porter le nom de Cléopatre, que de Rodogune: mais ce qui m'a fait en uſer ainſi, a été la peur que j'ai eüe qu'à ce nom le peuple ne ſe laiſſât préoccuper des idées de cette fameuſe & dernière reine d'Egypte, & ne confondit cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendait prononcer. C'eſt pour cette même raiſon que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette ſeconde Médée que ſous celui de la reine; & je me ſuis enhardi à cette licence d'autant plus librement que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres, qu'ils ſe ſont fort peu mis en peine de donner à leurs poëmes le nom des héros qu'ils y faiſaient paraître, & leur ont ſouvent fait porter celui des chœurs, qui ont encor bien moins de part dans l'action que les perſonnages épiſodiques comme Rodogune, témoin les Trachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la mort d'Hercule.

Pour le ſecond point, je le tiens un peu plus difficile à réſoudre, & n'en voudrais pas donner mon opinion pour bonne; j'ai cru que pourvû que nous conſervaſſions les effets de l'hiſtoire, toutes les circonſtances, ou comme je viens de les nommer, les achévemens, étaient en notre pouvoir; au moins je ne penſe point avoir vû de régle qui reſtraigne cette liberté que j'ai priſe. Je m'en ſuis aſſez bien trouvé en cette tragédie; mais comme je l'ai pouſſée encor plus loin dans Héra-

clius que je viens de mettre ſur le théatre, ce ſera en le donnant au public que je tâcherai de la juſtifier, ſi je vois que les ſavans s'en offenſent; ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui auront quelque ſcrupule, m'obligeront de conſidérer les deux Electres de Sophocle & d'Euripide, qui conſervant le même effet, y parviennent par des voies ſi différentes, qu'il faut néceſſairement conclure que l'une des deux eſt tout-à-fait de l'invention de ſon auteur. Ils pouront encor jetter l'œil ſur l'Iphigénie *in Tauris*, que notre Ariſtote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, & qui a bien la mine d'être toute de même nature, vû qu'elle n'eſt fondée que ſur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du ſacrifice dans une nuée, & ſupoſa une biche en ſa place. Enfin ils pouront prendre garde à l'Hélène d'Euripide, où la principale action & les épiſodes, le nœud & le dénouement ſont entiérement inventés ſous des noms véritables.

Au reſte, ſi quelqu'un a la curioſité de voir cette hiſtoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Juſtin, qui la commence au trente-ſixiéme livre, & l'ayant quittée la reprend ſur la fin du trente-huitiéme, & l'achève au trente-neuvième. Il la raporte un peu autrement, & ne dit pas que Cléopatre tua ſon mari, mais qu'elle l'abandonna, & qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppoſe. Il varie auſſi beaucoup ſur ce qui regarde Tryphon & ſon pupille qu'il nomme Antiochus, & ne s'accorde avec Appian que ſur ce qui ſe paſſe entre la mère & les deux fils.

Le premier livre des Machabées aux chapitres 11. 13. 14. & 15. parle de ces guerres de Tryphon, & de la priſon de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus ainſi que Juſtin, & attribue la défaite de Tryphon à Antiochus

chus fils de Démétrius, & non pas à ſon frère, comme fait Appian que j'ai ſuivi, & ne dit rien du reſte.

Joſeph au treizième livre des antiquités judaiques, nomme encor ce pupille de Tryphon, Antiochus, fait marier Cléopatre à Antiochus frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite & la mort de Tryphon, s'accorde avec Juſtin touchant la mort de Démétrius abandonné & non pas tué par ſa femme, & ne parle point de ce qu'Appian & lui raportent d'elle & de ſes deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, } fils de Démétrius & de Cléopatre.
ANTIOCHUS, }

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGENE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopatre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.



Gravelot Inven. *De Longueil Sculp.*

Seigneur voyez ſes yeux
Deja tous égarés, troubles et ſurieux,

RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

a) ENFIN ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance,
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, & nous fait pour jamais

a) *Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit &c.*] A ce magnifique début qui annonce la réunion entre la Perse & la Syrie, & la nomination d'un roi, &c. on croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts, (quoiqu'un prince ne dise guères qu'un jour est pompeux.) Ce sont malheureusement deux subalternes qui ouvrent la piéce. *Corneille* dans son examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était presque le seul qui eût apris aux français à juger. Avant lui on n'était pas difficile. Il n'y a guères de connaisseurs quand il n'y a point de modèles.

Les défauts de cette exposition, sont, 1°. qu'on ne sait point qui parle; 2°. qu'on ne sait point de qui l'on parle; 3°. qu'on ne sait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le spectateur au fait autant qu'il est possible.

Du motif de la guerre un lien de la paix;
b) Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre reine,
Ceſſant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné,
De deux princes jumeaux nous déclarer l'aîné;
Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance,
Dont elle a juſqu'ici caché la connaiſſance,
Mettant au plus heureux le ſceptre dans la main,
Va faire l'un ſujet, & l'autre ſouverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
c) Le donne pour époux à l'objet de ſa haine,
Et n'en doit faire un roi, qu'afin de couronner
d) Celle que dans les fers elle aimait à géner?
Rodogune par elle en eſclave traitée,
e) Par elle va ſe voir ſur le trône montée,
Puiſque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main & recevoir ſa foi.

---

b) *Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre reine.*] Quelle reine? elle n'eſt pas nommée dans cette ſcène.

On ne dit point que l'on ſoit en Syrie, & il faudrait le dire d'abord.

c) *Sa haine*] ſe raporte à l'époux qui eſt le ſubſtantif le plus voiſin. Cependant l'auteur entend la *haine* de *Cléopatre*; ce ſont de ces fautes de grammaire dans leſquelles *Corneille* qui ne châtiait pas ſon ſtile, tombe ſouvent; & dans leſquelles *Racine* ne tombe jamais depuis *Andromaque*.

d) *Celle que dans les fers elle aimait à gêner.*] Le mot *gêner* ne ſignifie parmi nous qu'embarraſſer, inquiéter. Ainſi *Pyrrhus* dit à *Andromaque*, Ah! que vous me gênez! Il vient à la vérité originairement de *gébenne*, vieux mot tiré de la bible, qui ſignifie *torture*, *priſon*; mais jamais il n'eſt pris en ce dernier ſens.

e) *Par elle ſe va voir ſur le trône montée*, n'eſt pas français. Une machine eſt montée par quelqu'un; une reine n'eſt pas montée au trône par un autre. Et va ſe voir montée eſt ridicule.

f) *Pour le mieux admirer.*] Ce *le* ne ſe raporte à rien, & *pour le mieux admirer* eſt un peu du ſtile comique.

g) *Trouvez bon, je vous prie, &c.*]

TIMAGENE.

f) Pour le mieux admirer *g*) trouvez bon, je vous prie,
Que j'aprenne de vous les troubles de Syrie,
J'en ai vû les premiers, & me ſouviens encor
h) Des malheureux ſuccès du grand roi Nicanor;
i) Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
k) Du perfide Tryphon fit le ſoulèvement.
Voyant le roi captif, la reine déſolée,
Il crut pouvoir ſaiſir *l*) la couronne ébranlée;
Et le ſort favorable à ſon lâche attentat
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'état.
La reine craignant tout de ces nouveaux orages,
m) En ſut mettre à l'abri ſes plus précieux gages;
Et pour n'expoſer pas l'enfance de ſes fils,
n) Me les fit chez ſon frère *o*) enlever à Memphis.

Tout cela reſſemble trop à une converſation familière de deux domeſtiques qui s'entretiennent des avantures de leurs maîtres ſans aucun art.

h) *Des malheureux ſuccès.*] *Succès* veut dire au propre, événement heureux; mais il eſt permis de dire, *malheureux*, *mauvais*, *funeſte ſuccès.*

i) *Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite.*] Il ſemble qu'il ait preſſé les Parthes de fuir. L'auteur veut dire que *Nicanor* pourſuivait les Parthes fuians.

k) *Du perfide Tryphon.*] Le ſpectateur ne ſait pas quel eſt ce *Tryphon*; il falait le dire.

l) *La couronne ébranlée.*] Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore ſoit juſte.

m) *En ſut mettre à l'abri*] eſt louche & incorrect. *Ses plus précieux gages.* Le mot de gages ſeul n'a aucun ſens que quand il ſignifie apointemens. Il a reçu ſes gages. Mais il faut dire les gages de mon hymen pour ſignifier mes enfans.

n) *Me les fit enlever*,] phraſe louche. Elle peut ſignifier, les fit enlever de mes bras, ou m'ordonna de les enlever. En ce dernier ſens elle eſt mauvaiſe.

o) *Enlever à Memphis*,] eſt impropre.

Là nous n'avons rien sû que de la renommée,
Qui par un bruit confus *p*) diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
q) Ayant sû nous réduire à ces seules murailles,
En forma *r*) tôt le siége, & pour comble d'effroi,
Un faux bruit *s*) s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déja dans son ame
Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.

Elle les porta, les conduisit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis*, signifie tout le contraire; *enlever à*, signifie, *ôter à*, *dérober à*, *enlever le Palladium à Troye*, *enlever Hélène à Pâris*.

p) *Diversement semée.*] Il ne faudrait pas imiter cette phrase, quoique l'idée soit intelligible. On ne dit pas, *semer la renommée*, comme on dit dans le discours familier, *semer un bruit*. *La renommée diversement semée par un bruit*, cela n'est pas français. La raison en est, qu'un bruit ne séme pas, & que toute métaphore doit être d'une extrême justesse.

q) *Ayant sû nous réduire à ces seules murailles.*] Quelles sont ces murailles? Ne falait-il pas d'abord nommer *Séleucie*? Ce sont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention.

r) *Tôt*] ne se dit plus, il est devenu bas.

s) *S'y coula*,] n'est pas d'un stile noble.

t) *Croyant son mari mort, elle épousa son frère.*] Il semble qu'elle épousa son propre frère. Ne devait-on pas exprimer qu'elle épousa le frère de son mari? L'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque, avec d'autant plus de soin, qu'on pouvait épouser son frère en Perse, en Syrie, en Egypte, à Athènes, en Palestine; ce n'est là qu'une très-légère négligence, mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement sa langue & d'être toujours clair.

u) *L'effet montra soudain ce conseil salutaire.*] Montrer une chose bonne ou mauvaise, utile ou dangereuse, ne signifie pas montrer que cette chose est telle, prouver qu'elle est telle. Il montrait ses blessures mortelles, ne dit pas, il mon-

Que pouvait-elle faire, & ſeule, & contre tous ?
t) Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frère ;
u) L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire.
x) Le prince Antiochus devenu nouveau roi,
Sembla de tous côtés *y*) traîner l'heur avec ſoi :
La victoire attachée au progrès de ſes armes,
z) Sur nos fiers ennemis rejetta nos allarmes ;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
a) Changeant tout notre ſort, lui rendit tout l'état.
b) Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mère
De remettre ſes fils au trône de leur père,
Il témoigna ſi peu de la vouloir tenir,

---

trait que ſes bleſſures étaient mortelles.

x) *Le prince Antiochus devenu nouveau roi.*] Ce mot *nouveau* eſt de trop, il gâte le ſens & le vers.

y) *Trainer l'heur avec ſoi.*] On a déja remarqué que *l'heur* ne ſe dit plus ; mais on ne traine avec ſoi ni l'*heur* ni le *bonheur*. *Trainer* donne toujours l'idée de quelque choſe de douloureux ou d'humiliant ; on traine ſa miſère, ſa honte ; on traine une vie obſcure. Les rois vaincus étaient trainés au capitole. *Et trainé ſans honneur autour de nos murailles.* Le mot *trainer* eſt encor heureuſement employé pour ſignifier une douce violence, & alors il eſt mis pour *entraîner*. *Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après ſoi.*

z) *Sur nos fiers ennemis rejetta les allarmes.*] Le mot eſt impropre ; on ne rejette point des allarmes ſur un autre comme on rejette une faute, un ſoupçon &c. ſur un autre. Les allarmes ſont dans les hommes, parmi les hommes, & non ſur les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes eſt toujours fondée en raiſon.

a) *Changea tout notre ſort.*] Cela reſſemble à un gendre du gouverneur de toute la province. On eſt malheureuſement obligé de remarquer des négligences, des obſcurités, des fautes preſque à chaque vers.

b) *Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mère.*] Il n'eſt pas dit que cette veuve de *Nicanor* était *Cléopatre*, mère des deux princes, & que le roi *Antiochus* avait promis de rendre la couronne aux enfans du premier lit. Le ſpectateur a beſoin qu'on lui débrouille cette hiſtoire. *Cléopatre* n'eſt pas nommée une ſeule fois dans la piéce. *Corneille* en donne pour raiſon, qu'on aurait pû la confondre avec la *Cléopatre* de *Céſar* ; mais il n'y a guère d'aparence

Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son *c*) ardeur militaire
Ralluma cette guerre *d*) où succomba son frère:
Il attaqua le Parthe, & se crut assez fort
e) Pour en venger sur lui la prison & la mort.
Jusque dans ses états il lui porta la guerre;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
f) Je vous achéverai le reste une autre fois.
g) Un des princes survient.

(*Laonice veut se retirer.*)

SCENE

---

que les spectateurs instruits, qui instruisent bientôt les autres, eussent pris cette reine de Syrie pour la maîtresse de *César*. Et puis, comment cet *Antiochus* avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes? devaient-ils régner tous deux ensemble? Tout cela est un peu confus dans le fonds, & est exprimé confusément; plusieurs lecteurs en sont révoltés. On est plus indulgent à la représentation.

c) *Ardeur militaire.*] Ce mot *militaire* est tecnique, c'est-à-dire, un terme d'art; le *pas militaire*, la *discipline militaire*, l'*ordre militaire de St. Louis.* Il faut en poësie employer les mots *guerrière*, *belliqueuse*.

d) *Où succomba son frère.*] Rien ne fait mieux voir la nécessité absolue d'écrire purement que l'erreur où jette ce mot *succomba.* Il fait croire qu'un frère d'*Antiochus* succomba dans cette nouvelle guerre. Point du tout; il est question du roi *Nicanor* qui avait succombé dans la guerre précédente; il falait *avait succombé.* Cela seul jette des obscurités sur cette exposition. N'oublions jamais que la pureté du stile est d'une nécessité indispensable.

Quand on voit que celui qui conte cette histoire s'interrompt *aux mille beaux exploits* de cet *Antiochus*, *craint à l'égal du tonnerre*, & *qui donna bataille*, cette interruption qui laisse le spectateur si peu instruit, lui ôte l'envie de s'instruire, & il a falu tout l'art & toutes les ressources du génie de *Corneille* pour renouer le fil de l'intérêt.

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

h) DEmeurez, Laonice;
Vous pouvez, comme lui, me rendre i) un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & k) plein de ſouci,
Si j'eſpère beaucoup, je crains beaucoup auſſi.
Un ſeul mot aujourd'hui maître de ma fortune,

e) *Pour en venger ſur lui.*] La conſtruction eſt encor obſcure & vicieuſe; *en* ſe raporte au frère, & *lui* ſe raporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms & les conjonctions, ſans nuire à la clarté & à l'élégance, eſt très-grande en français.

f) *Je vous achéverai le reſte une autrefois,*] eſt du ſtile comique.

g) *Un des princes ſurvient.*] On ne ſait point quel prince, & *Antiochus* ne ſe nommant point, laiſſe le ſpectateur incertain.

h) On ne ſait encor ſi c'eſt *Antiochus* ou *Séleucus* qui parle. On ignore même que l'un eſt *Antiochus*, l'autre *Séleucus*. Il eſt à remarquer qu'*Antiochus* n'eſt nommé qu'au quatriéme acte à la ſcène 3. & *Séleucus* à la ſcène 5. & que *Cléopatre* n'eſt jamais nommée. Il falait d'abord inſtruire les ſpectateurs. Le lecteur doit ſentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choſes dans une ſeule ſcène, & de les énoncer d'une manière intéreſſante. Mais voyez l'expoſition de *Bajazet*; il y avait autant de préliminaires dont il falait parler. Cependant quelle netteté! comme tous les caractères ſont annoncés! avec quelle heureuſe facilité tout eſt dévelopé! quel art admirable dans cette expoſition de *Bajazet*.

i) *Un bon office.*] Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le ſtile tragique.

k) *Plein de ſouci,*] n'eſt pas aſſez noble.

l) M'ôte ou donne à jamais le ſceptre, & Rodogune,
Et *m*) de tous les mortels ce ſecret révélé
Me rend le plus content, ou le plus déſolé.
n) Je vois dans le hazard tous les biens que j'eſpère,
Et ne puis être heureux ſans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ſes maux rejaillir la moitié.
o) Donc pour moins hazarder j'aime mieux moins prétendre;
Et pour *p*) rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre,
q) Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'aſſurer de celui qui m'eſt plus précieux.

---

l) *M'ôte ou donne à jamais un ſceptre ou Rodogune.*] Il vaudrait mieux qu'on ſût déja qui eſt *Rodogune*. Il eſt encor plus important de faire connaître tout d'un coup les perſonnages auxquels on doit s'intéreſſer, que les événemens paſſés avant l'action.

m) *De tous les mortels ce ſecret révélé.*] Il ſemble par la phraſe que ce ſecret ait été révélé par tous les mortels. On n'inſiſte ici ſur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers.

n) *Je vois dans le hazard tous les biens que j'eſpère,*] eſt impropre & louche. *Voir dans le hazard*, ne ſignifie pas, mon bien eſt au hazard, mon bien eſt hazardé. Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe.

o) *Donc pour moins hazarder.*] *Donc* ne doit preſque jamais entrer dans un vers, encor moins le commencer. *Quoi donc* ſe dit très-bien, parce que la ſillabe *quoi* adoucit la dureté de la ſillabe *donc*. Racine a dit, *Je ſuis donc un témoin de leur peu de puiſſance*. Mais remarquez que ce mot eſt gliſſé dans le vers, & que ſa rudeſſe eſt adoucie par la voyelle qui le ſuit. Peu de nos auteurs ont ſû employer cet enchaînement harmonieux de voyelles & de conſonnes. Les vers les mieux penſés & les plus exacts rebutent quelquefois. On en ignore la raiſon; elle vient du défaut d'harmonie.

p) *Rompre le coup.*] J'ai déja remarqué qu'on ne rompt point un coup; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repouſſe; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou;* il faut éviter cette équivoque. Si l'expreſſion, *rompre un coup*, eſt priſe des jeux, comme par exemple, du jeu de dés, où l'on dit *rompre le coup*, quand on arrête les dés de ſon adverſaire, cette figure alors eſt indigne du ſtile noble.

q) *Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux.*] On eſt étonné d'abord,

Heureux, si sans attendre *r*) un fâcheux droit d'aîneſſe,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princeſſe,
s) Et puis par ce partage épargner les ſoupirs
t) Qui naîtraient de ma peine, ou de ſes déplaiſirs!
Va le voir de ma part, Timagène, & lui dire
u) Que pour cette beauté je lui cède l'empire;
Mais *x*) porte lui ſi haut la douceur de régner,
y) Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner,
Qu'il s'en laiſſe éblouir juſqu'à ne pas connaître
A quel prix je conſens de l'accepter pour maître.

---

qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette ſeule idée fit tomber *Pertharite*, qui redemandait ſa propre épouſe, & dont la vertu pouvait excuſer cette faibleſſe. Mais dans *Pertharite* cette ceſſion eſt la cataſtrophe. Ici elle commence la piéce. *Antiochus* eſt déterminé par ſon amitié pour ſon frère *Séleucus*, ainſi que par ſon amour pour *Rodogune*. Ce qui déplaît dans *Pertharite* ne déplaît pas ici; tout dépend des circonſtances où l'auteur fait mettre ſes perſonnages. Peut-être eût-il falu qu'*Antiochus* eût paru éperdûment amoureux, & qu'on s'intéreſſât déja à ſa paſſion, pour qu'on excusât davantage ce début par lequel il renonce au trône.

r) *Un fâcheux droit d'aîneſſe.*] Le mot propre *eſt incertain*; car ce droit n'eſt point fâcheux pour celui qui aura le trône & *Rodogune*. *Fâcheux* d'ailleurs n'eſt pas noble.

s) *Et puis.*] Il faut abſolument, *Et ſi je puis épargner des ſoupirs.* On dit bien je vous épargne des ſoupirs; mais on ne peut dire j'épargne des ſoupirs, comme on dit j'épargne de l'argent.

t) *De ma peine ou de ſes déplaiſirs.*] Cela veut dire de ma peine ou de ſa peine. Les déplaiſirs & la peine ne ſont pas des expreſſions aſſez fortes pour la perte d'un trône.

u) *Pour cette beauté.*] Termes de comédie, & qui jettent une eſpèce de ridicule ſur cette ambaſſade. Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté.

x) *Porte lui ſi haut la douceur de régner.*] On ne porte point haut une douceur, cela eſt impropre, négligé, & peu français. *Racine* dit, *Oenone fait briller la couronne à ſes yeux.* C'eſt ainſi qu'il faut s'exprimer.

y) *Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner.*] *Qu'il ſe laiſſe éblouir* eſt le mot propre; mais *ſe laiſſer gagner à un éclat*, affaiblit cette belle idée.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Et vous, en ma faveur voyez z) ce cher objet,
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,
S'il n'attachait les siens à sa seule personne,
Et ne la préférait à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

a) Seigneur, le prince vient, & votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

z) *Ce cher objet*] n'est-il pas un peu du stile de l'idile? Le ton de la piéce n'est pas jusqu'à présent au-dessus de la haute comédie, & est trop vicieux.

a) *Seigneur, le prince vient, &c.*] Quel prince? Le spectateur peut-il savoir si c'est *Séleucus* ou *Antiochus*? La réponse de *Timagène* ne semble-t-elle pas un reproche? & si ce *Timagène* était un homme de cœur, son discours sec ne paraîtrait-il pas signifier, Chargez-vous vous-même d'une proposition si humiliante? dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner.

ANTIOCHUS.

b) Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus
Rend ma langue muette & mon eſprit confus.

SCENE V.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

c) VOus puis-je en confiance expliquer ma penſée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute eſt bleſſée.

SÉLEUCUS.

Hélas! c'eſt le malheur que je crains aujourd'hui;
L'égalité, mon frère, en eſt le ferme apui,
C'en eſt le fondement, la liaiſon, le gage;
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juſte raiſon je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie

---

b) *Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus.*] *Antiochus* qui tremble que ſon frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des ſentimens bien élevés? Ne devrait-il pas préparer les ſpectateurs à cette averſion qu'il a montrée pour régner? J'ai vû de bons critiques penſer ainſi. Je ſoumets au public leur jugement & mes doutes.

c) *Vous puis-je en confiance expliquer ma penſée?*] On ne ſait point encor que c'eſt *Séleucus* qui parle. Il était aiſé de remédier à ce petit défaut.

d) Jette ſur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un ſentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également;
e) Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remède.

SÉLEUCUS.

Si je le veux! bien plus, *f*) je l'aporte, & vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en ſoi.
Oui, ſeigneur, car je parle à préſent à mon roi;
Pour le trône cédé, cèdez moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainſi notre deſtin n'aura rien de honteux,
Ainſi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriſerons ce faible droit d'aîneſſe,
Vous, ſatisfait du trône, & moi de la princeſſe.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaiſir?

---

d) *Jette ſur l'un de nous trop de honte.*] Pourquoi trop de honte? Y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné? & s'il eſt honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône ſi vite?

e) *Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remède.*] Ce vers eſt de la haute comédie. On a déja dit que cet uſage continua trop longtems.

f) —— *Je l'aporte & vous cède &c.*] Il paraît ſingulier que *Séleucus* ait préciſément la même idée que ſon frère. Il y a beaucoup d'art à les repréſenter unis de l'amitié la plus tendre; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même tems une idée ſi contraire au caractère de tous les princes? cela eſt-il bien naturel? peut-être que non. Cependant les deux frères intéreſſent; pourquoi? parce qu'ils s'aiment; & le ſpectateur voit déja dans quel embarras ils vont ſe précipiter l'un & l'autre.

g) *Elle vaut bien un trône. Elle vaut tout ce qu'en a l'Aſie.*] Ces diſcours ſont

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choiſir,
Qui de la même main qui me cède un empire
M'arrache un bien plus grand, & le ſeul où j'aſpire?

SÉLEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en ſont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi, l'eſtimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'eſtimez-vous moins?

SÉLEUCUS.

g) Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SÉLEUCUS.

h) Vous l'aimez donc, mon frère?

---

d'un ſtile familier, & *il faut que je le die*, eſt plus qu'inutile; car lorſqu'on ſe ſert de ces tours, *il faut que je le diſe*, *que je l'avouë*, *que j'en convienne*, c'eſt pour exprimer ſa répugnance. *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne. Je vais vous aprendre une choſe déſagréable, mais il faut que je la diſe. Antiochus* n'a aucune répugnance à dire que *Rodogune* eſt préférable aux trônes de l'Aſie.

h) *Vous l'aimez donc mon frère?* . . . *& vous l'aimez auſſi.*] Pluſieurs critiques demandent, comment deux frères ſi unis, & qui n'ont tous deux qu'un même ſentiment, ont pû ſe cacher une paſſion dont l'aveu involontaire échape à tous ceux qui l'éprouvent? comment ne ſe ſont-ils pas au moins ſoupçonnés l'un l'autre d'être rivaux? Quoi! tous deux débutent par ſe céder le trône pour une maîtreſſe! A peine ſerait-il permis d'abandonner ſon droit à une couronne pour une femme dont on ſerait adoré; & deux

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi,
C'eſt-là tout mon malheur, c'eſt-là tout mon ſouci.
J'eſpérais que l'éclat dont le trône ſe pare
Toucherait vos deſirs plus qu'un objet ſi rare;
Mais auſſi-bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu,
Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable prince!

SÉLEUCUS.

Ah, deſtin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère?

SÉLEUCUS.

i) O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux!

Que

princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas ſeulement déclaré leur amour.

C'eſt au lecteur à s'interroger lui-même, à ſe demander quel effet cette idée fait ſur lui, ſi ce double ſacrifice eſt vraiſemblable, s'il n'eſt pas un peu romaneſque? Mais auſſi il faut conſidérer que ces princes ne cèdent pas abſolument le trône, mais un droit incertain au trône. Voilà ce qui les juſtifie.

i) *O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux!*] répare tout d'un coup ce que leur propoſition ſemble avoir de trop aviliſſant & de trop concerté: mais ces répétitions par écho, *que ne ferais-je point contre un autre!* ſont-elles aſſez nobles, aſſez tragiques, & d'un aſſez bon goût?

k) *Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?* Cette apoſtrophe à l'amour eſt-elle digne de la tragédie?

l) *L'amour, l'amour doit vaincre.*] Cette réponſe ne ſent-elle pas un peu plus l'idile que la tragédie? Remarquez que *Racine* qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit *l'amour doit vaincre*; n'y a pas une maxime pareille, même dans *Bérénice*. En général ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que *Racine* ſacrifiait tout à l'amour, & que les héros de *Corneille* étaient toujours ſupérieurs à cette paſſion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il eſt très-

Que ne ferais-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SÉLEUCUS.

k) Amour, qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

l) L'amour, l'amour doit vaincre, & la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, & le cède avec gloire.
Cet effort de vertu couronne sa mémoire;
Mais *m*) lorsqu'un digne objet a pû nous enflammer,
Qui le cède est un lâche, & ne sait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,

---

commun de lire, & très-rare de lire avec fruit.

m) *Lorsqu'un digne objet*, *&c.*] Cette maxime n'est-elle pas encor plus convenable à un berger qu'à un prince? *Qui cède sa maîtresse est un lâche, & ne sait pas aimer; & qui cède un trône est un grand cœur.* Avouons que ni dans *Cyrus*, ni dans *Clélie* on ne trouve point de sentences amoureuses d'une semblable afféterie. *Louis Racine*, fils de l'immortel *Jean Racine*, s'élève avec force contre ces idées dans son traité de la poësie, pag. 355. & ajoute: *La femme qui mérite ce grand sacrifice est cependant une femme très-peu estimable; & l'on peut remarquer que dans les tragédies de Corneille toutes ces femmes adorées par leurs amans, sont par les qualités de leur ame des femmes très-communes; ce n'est que par la beauté que Cléopatre captive César, & qu'Emilie a tout empire sur Cinna.*

Cet auteur judicieux en excepte sans doute *Pauline*, qui immole si noblement son amour à son devoir.

Ajoutons à cette remarque que les deux frères disent leurs secrets devant deux subalternes, & que *Timagène* est le confident des amours des deux frères. Comment ces deux frères qui sont si unis ne se sont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domestique?

Mais de moi, mais de vous, quiconque ſera roi :
La couronne entre nous flotte encor incertaine ;
Mais ſans incertitude elle doit être reine ;
Cependant aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faiſions tous deux la femme d'un ſujet !
Régnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & repriſe pour elle,
Et ce trône, où tous deux nous oſions renoncer,
Souhaitons le tous deux afin de l'y placer :
C'eſt dans notre deſtin le ſeul conſeil à prendre ;
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe auſſi-bien que l'amour.
Ces deux ſiéges fameux *n*) de Thèbes & de Troye,
Qui *o*) mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proye,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le ſort a réunis.
Il ſéme entre nous deux toute la jalouſie,
Qui dépeupla la Grèce, & ſaccagea l'Aſie ;

---

n) *De Thèbes & de Troye.*] Les citations des ſiéges de Troye & de Thèbes, ſont peut-être étrangères à ce qui ſe paſſe. Ne pourrait-on pas dire, *non erat his locus ?*

o) *Mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proye.*] On ne met point en ſang une ville ; on ne la met point en proye ; on la livre, on l'abandonne en proye.

p) *Tout va choir en ma main.*] Le mot de *choir*, même du tems de *Corneille*, ne pouvait être employé pour tomber en partage.

q) *Hélas ! jugez le reſte.*] *Jugez du reſte* était l'expreſſion propre. Juger quelque choſe, c'eſt porter un arrêt ; Juger de quelque choſe, c'eſt dire ſon ſentiment.

r) *Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joye*,] ne ſe dirait pas aujourd'hui, & c'était même alors une faute ; on ne verſe point joie. La ſcène eſt belle

Un même eſpoir du ſceptre eſt permis à tous deux;
Pour la même beauté nous faiſons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troye a brûlé pour l'autre.
p) Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.
En vain votre amitié tâchait à partager,
Et ſi j'oſe tout dire, un titre aſſez léger,
Un droit d'aîneſſe obſcur ſur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de miſère.
Que de ſujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un ſi faible arrêt!
Que de ſources de haine! *q*) Hélas! jugez le reſte,
Craignez-en avec moi l'événement funeſte;
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du trône, & l'amour d'une femme,
Faiſons ſi bien régner l'amitié ſur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret ſuborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve ſon bonheur.
Ainſi ce qui jadis perdit Thèbes & Troye,
r) Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joye;

---

pour le fonds, & les ſentimens l'embelliſſent encore.

On demande à préſent un ſtile plus châtié, plus élégant, plus ſoutenu : on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière; & c'eſt à préſent ſurtout qu'on peut dire :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un mauvais écrivain.

Quand des piéces romaneſques réuſſiſſent de nos jours au théatre par les ſituations, ſi elles fourmillent de barbariſmes, d'obſcurités, de vers durs, elles ſont regardées par les connaiſſeurs comme de très-mauvais ouvrages.

Je crois que malgré tous ces défauts, cette ſcène doit toujours réuſſir au théatre. L'amitié tendre des deux frères tou-

Ainsi notre amitié triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ;
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourez-vous, mon frère ?

SÉLEUCUS.

Ah, que vous me pressez !
Je le voudrai du moins, mon frère, & c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavoûrai mon cœur, s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens ;
Mais allons leur donner le secours des sermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraindre au pied de leurs autels,
Par des liens sacrés & des nœuds immortels.

---

che d'abord. On excuse leur dessein de céder le trône, parce qu'ils sont jeunes, & qu'on pardonne tout à la jeunesse passionnée & sans expérience ; mais surtout parce que le droit au trône est incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes se parlent, doit plaire au public. Leurs réflexions, que *Rodogune* doit apartenir à celui qui sera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la piéce, & le triomphe de l'amitié sur l'amour & sur l'ambition finit cette scène parfaitement.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEut-on plus dignement s) mériter la couronne?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévû leur conſtance, & j'ai plaint leur malheur.
Mais de grace achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

t) Pour la reprendre donc où nous l'avons laiſſée;
Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſqu'enfoncés,
Sur l'une & l'autre armée également heureuſe
Virent longtems voler la victoire douteuſe;
Mais la fortune enfin ſe tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie;
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par ſa main acheva de mourir.

s) *Mériter plus dignement*,] ſignifie à la lettre, être digne plus dignement. C'eſt un pléonaſme, mais la faute eſt légère.

t) *Pour la reprendre donc &c.*] Ces diſcours de confidens, cette hiſtoire interrompue & recommencée, ſont condamnés univerſellement.

Tous deux débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me font une fatigue.

La reine ayant apris cette triſte nouvelle,
En reçut *u)* tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivait, que ſur un faux raport
De ce premier époux elle avait cru la mort;
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hymenée,
Son ame à l'imiter s'était déterminée;
Et que pour s'affranchir des fers de ſon vainqueur
x) Il allait épouſer la princeſſe ſa ſœur.
C'eſt cette Rodogune, où l'un & l'autre frère
Trouve *y)* encor les apas qu'avait trouvés leur pére.
z) La reine envoye en vain pour ſe juſtifier;
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable;
Et ſon amour nouveau la veut croire coupable:
Son erreur eſt un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut même épouſer Rodogune à ſes yeux,
Arracher de ſon front le ſacré diadême,
Pour ceindre une autre tête en ſa préſence même:
Soit qu'ainſi ſa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet hymen *a)* eût plus d'autorité,

---

u) Si bien que — tôt après — piqué juſqu'au vif.] Expreſſions trop familières qu'il faut éviter.

x) Il allait épouſer la princeſſe ſa ſœur.] Sœur de qui? ce n'eſt pas de *Cléopatre*; c'eſt *Rodogune*. Elle eſt nommée dans la liſte des acteurs, ſœur de *Phraates* roi des Parthes; on n'eſt pas plus inſtruit pour cela, & le nom de *Phraates* n'eſt pas prononcé dans la piéce.

y) Encor les apas.] Cet *encor* ſemble dire que *Rodogune* a conſervé ſa beauté, que les deux fils la trouvent auſſi belle que le père l'avait trouvée. Le théatre qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parce qu'elle eſt belle. Un tel amour n'eſt jamais tragique.

z) La reine envoye.] Ce tour n'eſt pas aſſez élégant; il eſt un peu de gazette.

a) Eût plus d'autorité.] On ne voit pas ce que c'eſt que l'*autorité* d'un hymen, ni

Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfans qui naîtraient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colère & d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
b) Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joye
Conduit ces deux amans, & court comme à la proye,
La reine au désespoir de n'en rien obtenir,
c) Se résout de se perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
d) Et changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embuche au passage,
e) Se mêle dans les coups, porte par-tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits,
Le roi meurt, & dit-on, par la main de la reine.
Rodogune captive est livrée à sa haine;
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.

---

pourquoi ce second mariage eût été plus respectable en présence de l'épouse répudiée, ni pourquoi cette insulte à *Cléopatre* eût mieux assuré le trône aux enfans d'un second lit.

b) *Et qu'un gros escadron plein de joye.*] Plaignons ici la gêne où la rime met la poësie. Ce *plein de joye* est pour rimer à proye: & *comme à la proye* est encor une faute; car pourquoi ce *comme*?

c) *Se résout de se perdre*,] est un solécisme, Je me résous *à*, Je résous *de*. Il s'est résolu à mourir. Il est résolu de mourir.

d) *A regret.*] On peut faire la guerre, se venger, commettre un crime à regret; mais on n'a point de l'horreur à regret.

e) *Se mêle dans les coups.*] Il valait mieux dire, *se mêle aux combattans.*

La reine à la gêner *f*) prenant mille délices,
Ne commettait qu'à moi *g*) l'ordre de ſes ſuplices;
Mais quoi que m'ordonnât *h*) cette ame toute en feu,
Je promettais beaucoup, & j'exécutais peu.
Le Parthe cependant *i*) en jure la vengeance:
Sur nous à main armée il fond *k*) en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiége, & fait un tel effort,
Que la ville aux abois, on lui parle d'accord.
l) Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage;
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle, *m*) & nous daigne écouter;
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La reine de l'Egypte a rapellé nos princes,
Pour remettre à l'ainé ſon trône & ſes provinces.
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon,
Comme un *n*) ſoleil levant deſſus notre horiſon.
Le Parthe a décampé preſſé par d'autres guerres,
Contre l'Arménien qui ravage ſes terres.

o) D'un

f) *Prenant mille délices.*] On prend plaiſir, & non des délices à quelque choſe; & on n'en prend point mille.

g) *L'ordre de ſes ſuplices.*] Il falait, *le ſoin de ſes ſuplices.* On ne commet point un ordre.

h) *Cette ame toute en feu.*] Expreſſion triviale pour rimer à *peu.* Dans quelle contrainte la rime jette!

i) *En jure la vengeance.*] Cet *en* eſt mal placé; il ſemble que le Parthe jure la vengeance du peu.

k) *En diligence.*] Expreſſion trop commune.

l) *Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage.*] Ce mot indéfini *de l'avantage*, ne peut être admis ici. Il faut *de cet avantage*, ou *de ſon avantage.*

m) —— *Il nous daigne écouter,*
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.] Cela eſt louche & obſcur. Il ſemble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté.

n) *Le ſoleil levant — le Parthe a dé-*

o) D'un ennemi cruel il s'eſt fait notre apui.
p) La paix finit la haine, & pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne, ou mauvaiſe fortune?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vû Rodogune, & j'ai vû leur amour:
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connaiſſant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux.....

LAONICE.

Je n'ai point encor vû qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez *q*) mal propre à cette confidence,
Et peut-être *r*) à deſſein je la vois qui s'avance.
Adieu, *s*) je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

---

campé.] Expreſſions trop négligées: mais il y a un grand germe d'intérêt dans la ſituation que *Timagène* expoſe. Il eût été à déſirer que les détails euſſent été exprimés avec plus d'élégance: on a remarqué déja que *Racine* eſt le premier qui ait eu ce talent.

o) *D'un ennemi.*] Il falait, d'*ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi*, n'eſt pas français. On pourrait dire, *d'un ennemi je ſuis devenu un ami.*

p) *La paix finit la haine.*] La haine finit, on ne la finit pas.

q) *Mal propre.*] ne doit pas entrer dans le ſtile noble; & que *Timagène* ſoit propre ou non à une confidence, c'eſt un trop petit objet.

r) *A deſſein qui s'avance.*] A quel deſſein?

s) *Je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir.*] *Timagène* doit du reſpect à *Rodogune*, indépendamment de ce mariage; & il doit ſe retirer quand elle veut parler à ſa confidente.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne fais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et *t*) coule dans ma joye une fecrette glace.
Je tremble, Laonice, & te voulais parler,
u) Ou pour chaffer ma crainte, ou pour m'en confoler.

LAONICE.

Quoi, madame, en ce jour pour vous fi plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de refpect, *x*)
Et le trône, & l'hymen, tout me devient fufpect.
y) L'hymen femble à mes yeux cacher quelque fuplice,

---

t) *Coule une glace*] n'eft pas du ftile noble, & la glace ne coule point.

u) *Ou pour chaffer ma crainte ou pour m'en confoler.*] Cet *en* fe raporte à la crainte par la phrafe; il femble qu'elle veuille fe confoler de fa crainte. Il faut éviter foigneufement ces amphibologies.

x) La fortune ne traite point avec refpect, toutes ces expreffions impropres, hazardées, lâches, négligées, employées feulement pour la rime doivent être foigneufement bannies.

y) *L'hymen femble à mes yeux cacher quelque fuplice &c.*] La poefie françaife marche trop fouvent avec le fecours des antithèfes, & ces antithèfes ne font pas toujours juftes. Comment *un hymen cache-t-il un fuplice?* comment *un trône creufe-t-il* un précipice? Le précipice peut être creufé fous le trône, & non par lui.

L'antithèfe des *premiers fers & des nouveaux, des biens & des maux* vient enfuite. Cette figure tant répétée eft une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raifon dans une princeffe.

z) *En a calmé la haine.*] On ne doit jamais fe fervir de la particule *en* dans ce cas-ci. Il falait, *la paix qu'elle a jurée a dû calmer fa haine*. Cet *en* n'eft pas

Le trône ſous mes pas creuſer un précipice.
Je vois de nouveaux fers après les miens briſés,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguiſés;
En un mot, je crains tout de l'eſprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée z) en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands ſe calme rarement;
a) La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement;
b) Et dans l'état où j'entre, à te parler ſans feinte,
c) Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte;
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
d) Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats;
J'oublie, & pleinement, toute mon avanture:
Mais une grande offenſe eſt de cette nature,
e) Que toujours ſon auteur impute à l'offenſé

---

français. On ne dit point, *j'en crains le couroux*, *j'en vois l'amour*, pour *je crains ſon couroux*, *je vois ſon amour*.

a) *La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement.*] Ces réflexions générales & politiques ſont-elles d'une jeune femme? Qu'eſt-ce que la paix qui ſert d'amuſement à la haine?

b) *Et dans l'état où j'entre.*] On n'entre point dans un état; cela eſt proſaïque & impropre.

c) *Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.*] Cela reſſemble trop à un vers de parodie.

d) *Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats.*] Elle n'a point parlé de ces attentats; l'auteur les a en vûe; il répond à ſon idée. Mais *Rodogune*, par ce mot *tels*, ſupoſe qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le ſpectateur eſt ſi inſtruit des attentats de *Cléopatre*, qu'il entend aiſément ce que *Rodogune* veut dire. Je ne remarque cette négligence très-légère que pour faire voir combien l'exactitude du ſtile eſt néceſſaire.

e) *Que toujours ſon auteur impute à l'offenſé &c.*] Maxime toujours trop générale, diſſertation politique qui eſt un peu longue, & qui n'eſt pas exprimée avec aſſez d'élégance & de force: *de cette na-*

f) Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé ;
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie ;
Et toujours allarmé de cette illuſion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occaſion.
Telle eſt pour moi la reine.

LAONICE.

Ah, madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez g) oublier un déſeſpoir jaloux
Où força ſon courage un infidéle époux.
Si teinte de ſon ſang, & toute furieuſe,
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un premier mouvement
Engageait ſa vengeance à ce dur traitement :
Il falait un prétexte à vaincre ſa colère,
Il y falait du tems, & pour ne vous rien taire,
h) Quand je me diſpenſais à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je ſemblais la trahir,
Peut-être qu'en ſon cœur plus douce, & i) repentie,

---

ture, que : jamais ne s'y fie &c. il vaut toujours mieux faire parler le ſentiment ; c'eſt là le défaut ordinaire de *Corneille*. *Rodogune* ſe plaignant de *Cléopatre*, & exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une diſſertation. Peut-être que *Corneille* a voulu préparer un peu par ce ton politique la propoſition atroce que fera *Rodogune* à ſes amans ; mais auſſi toutes ces ſentences dans le goût de *Machiavel*, ne préparent point aux tendreſſes de l'amour & à ce caractère d'innocence timide que *Rodogune* prendra bientôt. Cela fait voir combien cette piéce était difficile à faire, & de quel embarras l'auteur a eu à ſe tirer.

f) bleſſé d'un reſſentiment ! une injure bleſſe. Et le reſſentiment eſt la bleſſure même.

Elle en diſſimulait la meilleure partie;
Que ſe voyant tromper elle fermait les yeux,
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſait mieux.
A préſent que l'amour ſuccède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère;
Et ſi de cet amour je la voyais ſortir, *k*)
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſavez *l*) comme quoi je vous ſuis toute aquiſe:
Le roi ſouffrirait-il d'ailleurs quelque ſurpriſe?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle ſera ſa mère, & pourra tout ſur lui.

LAONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſais qu'il vous adore.
Connaiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi! ſont-ils des ſujets indignes de vos feux?

---

g) *Oublier un déſeſpoir!*] Et *un déſeſpoir jaloux*, où un infidéle époux a forcé ſon courage! preſque toutes les ſcènes de ce premier acte ſont remplies de barbariſmes ou de ſolécifmes intolérables. Eſt-ce là l'auteur des belles ſcènes de *Cinna*.

h) *Quand je me diſpenſais à lui mal obéir*,] n'eſt pas français : on ſe diſpenſe d'une choſe & non à une choſe.

i) *Repentie*] ne l'eſt pas non plus, du moins aujourd'hui. On ne peut pas dire cette princeſſe *repentie*. Mais pourquoi n'employerions-nous pas une expreſſion néceſſaire dont l'équivalent eſt reçu dans toutes les langues de l'Europe?

k) *Sortir d'un amour?*] De telles impropriet́és, de telles négligences révoltent trop l'eſprit du lecteur.

l) *Comme quoi*] ne ſe dit pas davantage; & *toute aquiſe* eſt du ſtile comique.

RODOGUNE.

Comme ils ont *m*) même ſang avec pareil mérite,
n) Un avantage égal pour eux me ſollicite;
Mais il eſt malaiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combattu ne panche d'un côté.
o) Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympaties,
Dont par le doux raport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'eſt par-là que l'un d'eux obtient la préférence;
Je crois voir l'autre encor avec indifférence;
Mais cette indifférence eſt une averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion.
p) Étrange effet d'amour! incroyable chimère!
Je voudrais être à lui ſi je n'aimais ſon frère;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains.

---

m) *Avoir même ſang*] eſt encor un barbariſme; ils ſont du même ſang, ils ſont nés, formés du même ſang. Il y avait plus d'une manière de ſe bien exprimer.

n) *Un avantage égal pour eux me ſollicite.*] Un avantage ne ſollicite point; & il n'y a point d'avantage dans l'égalité.

o) *Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympaties &c.*] C'eſt toujours le poëte qui parle; ce ſont toujours des maximes; la paſſion ne s'exprime point ainſi. Ces vers ſont agréables, quoique, *dont par le doux raport*, ne ſoit point français; mais ces ames qui ſe laiſſent piquer, & ces *je ne ſais quoi*, apartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers reſſemblent à ceux de la Suite du *Menteur* : *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre*, comme on l'a déja remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils ſont du ſtile de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du dévelopement du cœur humain, avant qu'on vît les chef-d'œuvres véritables de *Racine* en ce genre.

p) *Etrange effet d'amour ! incroyable chi-*

LAONICE.

q) Ne pourai-je ſervir une ſi belle flamme?

RODOGUNE.

r) Ne croi pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner,
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſaurai l'accepter avec même viſage;
L'hymen me le rendra précieux à *s*) ſon tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon *t*) humeur forcée,
Qu'un autre qu'un mari règne ſur ma penſée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher!

RODOGUNE.

u) Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher!

---

mère!] Elle voudrait bien être à *Séleucus*, ſi elle n'aimait pas *Antiochus*; ce n'eſt pas là une chimère incroyable: mais cet examen, cette diſſertation, cette comparaiſon de ſes ſentimens pour les deux frères, n'eſt-il pas l'opoſé de la tragédie?

q) *Ne pourai-je ſervir une ſi belle flamme?*] N'eſt-ce pas là un diſcours de ſoubrette?

r) *Ne croi pas en tirer le ſecret de mon ame.*] *Tirer* n'eſt pas noble: cet *en* rend la phraſe incorrecte & louche.

s) *A ſon tour*] eſt de trop; mais il faut rimer au mot *amour*. Cette gêne extrême ſe fait ſentir à tout moment.

t) *Humeur forcée — & un autre qu'un mari*,] ſont dans le ſtile comique. *Racine* ſeul a ſû annoblir ces ſentimens qui demandent les tours les plus délicats.

u) *Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher!*] eſt d'une jeune fille timide & vertueuſe qui craint d'aimer. C'eſt au lecteur à voir ſi cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que *Rodogune* a étalées, & ſurtout avec la conduite qu'elle aura.

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, *x*) aisément je devine;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde toi de nommer mon vainqueur.
y) Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur;
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence;
Même de peur qu'un mot par hazard échapé
Te fasse voir ce cœur, & quels traits l'ont frapé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse.
Adieu, mais souvien toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez vous sur ma fidélité.

Fin du premier acte.

x) *Aisément je devine*,] est d'une soubrette.

y) *Ma rougeur.*] Remarquez que tous les discours de *Rodogune* sont dans le caractère d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentimens tendres & honnêtes dont son cœur est touché. Cependant *Rodogune* n'est point jeune; elle épousa *Nicanor* lorsque les deux frères étaient en bas âge; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence semblent donc un peu outrées pour son âge; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique; elles conviennent encor moins à une femme qui bientôt demandera la tête de sa belle-mère aux enfans même de cette belle-mère.

a) *Sermens fallicieux*, *salutaire contrainte.*] *Corneille* reparaît ici dans toute sa pompe. L'éloquent *Bossuet* est le seul qui se soit servi après lui de cette belle

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

a) SERMENS fallacieux, ſalutaire contrainte
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte !
Heureux déguiſement d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouïſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparaître ;
b) Semblables à ces vœux dans l'orage formés
Qu'efface un promt oubli quand les flots ſont calmés.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
c) Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des rois, noble ſecret de cour,

épithète, *fallacieux*. Pourquoi apauvrir la langue ? un mot conſacré par *Corneille* & *Boſſuet* peut-il être abandonné ?

Salutaire contrainte] Il eſt difficile d'expliquer comment une ſalutaire contrainte eſt un vain fantôme d'état. Il manque là un peu de netteté & de naturel.

b) *Semblables à ces vœux.*] Une comparaiſon directe n'eſt point convenable à la tragédie. Les perſonnages ne doivent point être poëtes ; la métaphore eſt toujours plus vraie, plus paſſionnée. Il ſerait mieux de dire, *mes vœux formés dans l'orage ſont oubliés quand les flots ſont calmés.* Mais il faudrait le dire dans d'auſſi beaux vers.

c) *Recours des impuiſſans,* . . . .
Digne vertu des rois, noble ſecret de cour,] paraît un peu d'un poëte qui cherche à montrer qu'il connaît la cour ; mais une reine ne s'exprime point ainſi. *Recours des impuiſſans* paraît un défaut dans

Eclatez, il eſt tems, & voici notre jour.
d) Montrons nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis, & telle que vous êtes.
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer.
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiſer.
e) Je hais, je règne encor. Laiſſons d'illuſtres marques,
En quittant, s'il le faut, *f*) ce haut rang des monarques.
g) Faiſons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchait ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre, *h*) & ſur vous, & ſur moi.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu vois que mon cœur juſque-là ſe ravale,
Qu'il ſouffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain

---

ce monologue noble & mâle; car un recours d'impuiſſant n'eſt pas une digne vertu des rois. La reine n'eſt point ici impuiſſante, puiſqu'elle dit que le Parthe eſt éloigné & qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuiſſans*, *éclatez*, eſt une contradiction; car ce recours eſt *la haine diſſimulée*, la diſſimulation; & c'eſt préciſément ce qui n'éclate pas. Le ſens de tout cela eſt, *ceſſons de diſſimuler*, *éclatons*; mais ce ſens eſt noyé dans des paroles qui ſemblent plus pompeuſes que juſtes. *Secret de cour* ne peut ſe dire, comme on dit, homme de cour, habit de cour.

d) *Montrons nous toutes deux.*] Qui ſont ces deux? eſt-ce la haine diſſimulée & *Cléopatre?* voilà un aſſemblage bien extraordinaire! Comment *Cléopatre* & ſa haine ſont-elles deux? comment ſa haine eſt-elle *ſujette?* C'eſt bien dommage que de ſi beaux morceaux ſoient ſi ſouvent défigurés par des tours ſi alembiqués.

e) *Je hais*, *je règne encor*,] eſt un coup de pinceau bien fier; mais *laiſſons d'illuſtres marques* eſt faible; on laiſſe des marques de quelque choſe. *Marque*, n'eſt là qu'un mot impropre, pour rimer à *monarque.* Plût à Dieu que du tems de *Corneille* un *Deſpréaux* eût pû l'accoutumer à faire des vers difficilement!

f) *Ce haut rang des monarques.*] *Ce haut*

Te mette ta vengeance & mon ſceptre à la main.
Voi juſqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Voi quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même;
Tremble, te dis-je, & ſonge en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

LAonice, vois-tu que le peuple s'aprête
Au pompeux apareil de cette grande fète? *i*)

LAONICE.

La joye en eſt publique, & les princes tous deux

rang ſuffiſait, *des monarques* eſt de trop. La reine ſubjugue ſouvent le génie, & affaiblit l'éloquence.

g) *Faiſons-en avec gloire un départ éclatant*,] eſt barbare; *faire un départ* n'eſt pas français; *en avec* révolte l'oreille; mais ſi elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quitterait-elle le trône? Elle commence par dire qu'elle ne veut plus diſſimuler, qu'elle veut tout oſer.

h) *Et ſur vous & ſur moi.*] A quoi ſe raporte ce *vous*? il ne peut ſe raporter qu'au recours des impuiſſans, à cette haine diſſimulée dont elle a parlé treize vers auparavant; elle s'entretient donc avec ſa haine dans ce monologue. Convenons que cela n'eſt point dans la nature. Il régnait dans ce tems-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à ſe défaire. Ces apoſtrophes à ſes paſſions, ces jeux d'eſprit, ces efforts qu'on faiſait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Eſpagne, en Angleterre. *Corneille* dans les momens de paſſion ſe livra rarement à ce défaut; mais il s'y laiſſa ſouvent entraîner dans les morceaux de déclamation. Le reſte du monologue eſt plein de force.

i) *Le peuple qui s'aprête à l'apareil de la fête*] eſt encor un barbariſme.

Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite si rare,
k) Que le souhait confus entre les deux s'égare;
l) Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement,
N'est qu'un faible *m*) ascendant d'un premier mouvement.
n) Ils panchent d'un côté prêts à tomber de l'autre:
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre;
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret sû les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attens avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

o) Pour un esprit de cour, & nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrans.
Apren, ma confidente, aprens à me connaître.
p) Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,

---

k) *Que le souhait confus &c.*] n'est pas français.

l) *Et ce qu'en quelques-uns.*] Cela forme un concours de sillabes trop dures.

m) *Ascendant d'un premier mouvement*,] est impropre: *l'ascendant* veut dire la supériorité; un mouvement n'a pas d'ascendant. On ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté.

n) *Ils panchent d'un côté prêts à tomber de l'autre*,] ne signifie pas ce que l'auteur veut dire, se déclarer pour un des deux princes: le mot de *tomber* est impropre, il ne signifie jamais qu'une chûte, excepté dans cette phrase, je tombe d'accord.

o) *Pour un esprit de cour, & nourri chez les grands*,] n'est pas le langage d'une reine. *Esprit de cour* est une expression bourgeoise; d'ailleurs pourquoi *Cléopatre* dit-elle tout cela à sa confidente? elle ne l'employe à rien; & pour une si grande politique, *Cléopatre* paraît bien imprudente de dire ainsi son secret inutilement.

p) *Si je cache en quel rang le ciel les*

Voi, voi que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne régne, & je régne pour eux.
Quoique ce ſoit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande :
q) Cependant je poſſède, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur ſceptre dans la main.
r) Voilà mon grand ſecret. Sais-tu par quel myſtère
Je les laiſſais tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés,
Pour jouïr des états qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupait leur trône, & craignait leur préſence;
Et cette juſte crainte aſſurait ma puiſſance.
Mes ordres en étaient de point en point ſuivis.
Quand je le menaçais du retour de mes fils,
s) Voyant ce foudre prèt à ſervir ma colère,
t) Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſait me déplaire;

---

a fait naître.] C'eſt ainſi qu'on s'exprimerait, ſi on voulait dire qu'ils ignorent leurs parens. Mais *je cache leur rang*, n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aineſſe*; & c'eſt ce dont il s'agit.

q) *Cependant je poſsède, & leur droit incertain.*] *Je poſsède* demande un régime; *jouïr* eſt neutre quelquefois; *poſſéder* ne l'eſt pas : cependant je crois que cette hardieſſe eſt très-permiſe, & fait un bel effet.

r) *Voilà mon grand ſecret; ſais-tu par quel miſtère.*] Il ſemble que *Cléopatre* ſe faſſe un petit plaiſir de faire valoir ſes méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un eſprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous ſervir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un ſecret.

s) *Voyant ce foudre prêt à ſervir ma colère.*] *Ce foudre* peut-il convenir à des enfans en bas âge ?

t) *Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſait.*] Toute répétition qui n'enchérit pas, doit être évitée.

Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que ſous moi.
u) Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurais vû Nicanor épouſer Rodogune,
Si content de lui plaire & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laiſſant régner.
x) Son retour me fâchait plus que ſon hyménée,
y) Et j'aurais pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
z) Tu vis comme il y fit des efforts ſuperflus ;
Je fis beaucoup alors, & ferais encor plus,
a) S'il était quelque voie infame, ou légitime,
Que m'enſeignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conſerver un bien que j'ai chéri,
b) Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari.
Dans l'état pitoyable *c*) où m'en réduit la ſuite,

u) *Je te dirai bien plus ; ſans violence aucune.*] Cet *aucune* à la fin d'un vers n'eſt toléré que dans la comédie. On peut voir une choſe ſans colère, ſans dépit, ſans reſſentiment. Le mot de *violence* n'eſt pas le mot propre.

x) *Son retour me fâchait plus que ſon hyménée.*] Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie.

y) *Et j'aurais pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.*] Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner ; ou s'il l'a épouſée en effet, *Rodogune* veut donc épouſer le fils de ſon mari. Cette obſcurité n'eſt point éclaircie dans la piéce.

z) *Il y fit des efforts ; je fis beaucoup alors & ferais encor plus.*] Que de négligence.

a) *S'il était quelque voie infame.*] *Infame* eſt trop fort. Un défaut trop commun au théatre avant *Racine* était de faire parler les méchans princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils ſont méchans & exécrables : cela eſt trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infame eſt-elle enſeignée par la gloire ? elle peut l'être par l'ambition. Enfin, quel intérêt a *Cléopatre* de dire tant de mal d'elle-même ?

b) *Juſqu'à verſer pour lui.*] Ce *pour lui* gâte la phraſe, auſſi-bien que le *que*, *qui*. Verſer du ſang pour un bien !

c) *Où m'en réduit la ſuite.*] C'eſt la ſuite du ſang qu'elle a verſé. Cela n'eſt pas net ; & cet *en* n'eſt pas heureuſement placé.

d) *Délice de mon cœur — l'amour que j'ai*

d) Délice de mon cœur, il faut que je te quitte,
e) On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi *f*) tourne en haine pour elle:
g) Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle;
Et puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui me venger,
h) Ma perte eſt ſuportable, & mon mal eſt léger.

LAONICE.

Quoi, vous parlez encor *i*) de vengeance & de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine?

CLÉOPATRE.

Quoi, je ferais un roi pour être ſon époux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte courroux?
k) N'aprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſière,

---

pour toi.] Ce ſont des expreſſions faites pour la tendreſſe, & non pour le trône. Un amour du trône qui ſe tourne en haine pour *Rodogune*, & l'un qui eſt grand, l'autre cruel, tout cela n'eſt nullement dans la nature, & l'expreſſion n'en vaut pas mieux que le ſentiment.

e) *On m'y force.*] Ne faudrait-il pas expliquer comment elle eſt forcée à réſigner la couronne, puiſqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril eſt paſſé? Ne devrait-elle pas dire ſeulement, *on l'exige*, *je l'ai promis*?

f) *Tourne en haine.*] L'amour du trône fait ſa haine pour *Rodogune*, mais ne tourne point en haine.

g) *Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle.*] La poëſie n'admet guères ces *l'un & l'autre.*

h) *Ma perte eſt ſuportable & mon mal eſt leger.*] Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcenée lui ſera ſuportable?

i) *De vengeance & de haine pour celle &c.*] La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance*. On n'a point de vengeance pour quelqu'un.

k) *N'aprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſière.*] Ce n'eſt point cette confidence qui eſt groſſière; n'eſt-ce pas *Cléopatre* qui ſemble le devenir en parlant à une dame de ſa cour, comme on parlerait à une ſervante dont l'imbécillité mettrait en colère? & ici c'eſt une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de

A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connais ce peuple, & fais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il fuit les étendarts,
Que fans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
l) Que fous lui fon ardeur fut foudain réveillée,
Ne faurais-tu juger que fi je nomme un roi,
m) C'eft pour le commander, & combattre pour moi?
n) J'en ai le choix en main avec le droit d'aîneffe;
Et puifqu'il en faut faire *o*) une aide à ma faibleffe,
Que la guerre *p*) fans lui ne peut fe rallumer,
J'uferai bien du droit que j'ai de le nommer.
q) On ne montera point au rang dont je dévale,
r) Qu'en époufant ma haine au lieu de ma rivale:
Ce n'eft qu'en me vengeant qu'on *s*) me le peut ravir;
Et je ferai régner qui me voudra fervir.

LAONICE.

---

cette confidence inutile. Elle apelle cette dame *groffière*. En vérité cela eft dans le goût de la comteffe d'*Efcarbagnas* qui apelle fa femme de chambre *Bouviere*.

l) *Que fous lui fon ardeur foudain fût réveillée.*] Il femble que ce foit l'ardeur d'*Antiochus*; & qu'eft-ce qu'une ardeur réveillée fous quelqu'un?

m) *C'eft pour le commander, & combattre pour moi.*] On commande une armée, on commande à une nation. On ne commande point un homme, excepté lorfqu'à la guerre un homme eft commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaitre, pour attaquer. *Pour le commander & combattre* n'eft pas français: elle veut dire, *pour que je lui commande & qu'il combatte pour moi.* Ces deux *pour* font un mauvais effet.

n) *Avoir un choix en main*, n'eft ni régulier, ni noble.

o) *Une aide à ma faibleffe*] eft du ftile familier.

p) *Sans lui.*] Elle entend, *fans que je faffe un roi.*

q) *On ne montera point au rang dont je dévale.*] *Dévaler* eft trop bas, mais il était encor d'ufage du tems de *Corneille.*

r) *Qu'en époufant ma haine au lieu de ma rivale.*] *Epoufer une haine au lieu d'une*

LAONICE.

t) Je vous connaiſſais mal.

CLÉOPATRE.

s) Connai moi toute entière.

Quand je mis Rodogune en tes mains priſonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni reſpect de ſon rang,
Qui m'arrêta le bras, & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſait ſans armée,
Et d'une troupe en hâte à me ſuivre animée,
x) Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
y) M'expoſaient à ſon frère, & faible, & ſans ſecours.
Je me voyais perdue à moins d'un tel ôtage:
Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage:
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du tems.
Le tems eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut croire:

---

femme, eſt un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter.

s) *Me le peut ravir.*] Ce *le* ſe raporte au rang qui eſt trop loin.

t) *Je vous connaiſſais mal.*] Ce mot devrait, ce ſemble, faire rentrer *Cléopatre* en elle-même, & lui faire ſentir quelle imprudence elle commet, d'ouvrir ſans raiſon une ame ſi noire à une perſonne qui en eſt effrayée.

u) *Connai moi toute entière*,] paraît d'une femme qui veut toujours parler, & non pas d'une reine habile. Car quel intérêt a-t-elle à vouloir ſe donner pour un monſtre à une femme étonnée de ces étranges aveux!

x) *Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours*,] eſt une phraſe obſcure, & qui n'eſt pas françaiſe. On ne ſait ſi ſa vengeance les a fait périr, ou s'il ſont morts en voulant la venger; & *beaucoup d'une troupe* n'eſt pas français.

y) *M'expoſaient à ſon frère & faible & ſans ſecours.*] Quel était ce frère? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes; & cependant le caractère de *Cléopatre* eſt impoſant, & excite un très-grand intérêt de curioſité; le ſpectateur eſt comme la confidente, il aprend de moment en moment des choſes dont il attend la ſuite.

J'en obtins, & je crus obtenir la victoire.
J'ai pû reprendre haleine, & sous de faux aprèts....
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Ecoute, & tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

MEs enfans, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
z) Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins & de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de si rudes allarmes,
Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,

z) *Tant de tempêtes, tant de malheurs, tant de soins.*] Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les employe comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt; mais ici ce n'est qu'une négligence.

a) *Il falut satisfaire à son brutal désir.*] *Brutal désir* est bas, & convient à toute autre chose qu'au désir d'avoir un roi.

b) *Et de peur qu'il n'en prit.*] Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parce qu'il s'agit ici d'un roi, & non pas d'un nom générique.

c) *Pour vous sauver l'état que n'eussai-je pû faire?*] n'est pas français. On ne peut dire, *je vous sauvai l'état*, le peu-

Il falut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ai-je souffertes !
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit.
Je crus mort votre père, & sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître ;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
a) Il falut satisfaire à son brutal desir,
b) Et de peur qu'il n'en prît, il m'en falut choisir ;
c) Pour vous sauver l'état que n'eussai-je pû faire ?
Je choisis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, & j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouverait un apui.
d) Mais à peine son bras en relève la chûte,
Que par lui de nouveau le sort me persécute ;
Maître de votre état par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;
Et de dépositaire, & de libérateur,
Il s'érige en tyran, & lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à son ombre ;
Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.

---

ple, la nation, au lieu de *je conservai vos droits*. On dit, Je vous ai sauvé votre fortune, parce que cette fortune vous apartenait, vous la perdiez sans moi ; *j'ai sauvé l'état*, mais non *je vous ai sauvé l'état*.

d) *Mais à peine son bras en relève la chute.*] On ne relève point une chûte ; on relève un trône tombé. Le reste du discours de *Cléopatre* est très-artificieux, & plein de grandeur. Il semble que *Racine* l'ait pris en quelque chose pour modèle du grand discours d'*Agrippine* à *Néron*; mais la situation de *Cléopatre* est bien plus frapante que celle d'*Agrippine* ; l'intérêt est beaucoup plus grand, & la scène bien autrement intéressante.

Nicanor votre père, & mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque l'ayant cru mort il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
e) Passons, je ne me puis souvenir sans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
Je ne sais s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plut aux Dieux, ou non, s'il fut justice, ou crime;
Mais soit crime, ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étais lasse du trône, où d'éternels malheurs
Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asyle :
Mais voir après douze ans, & de soins & de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfans qui naîtraient d'un second hymenée !
A cette indignité je ne connus plus rien.
Je me crus tout permis *f*) pour garder votre bien.

---

e) *Passons, je ne me puis souvenir sans trembler*

Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler.]
Il semble par cette phrase que *Cléopatre* trembla du coup que voulait porter *Nicanor*, & qu'elle l'empêcha de porter ce coup ; elle veut dire le contraire.

f) *Pour garder votre bien.*] Il falait, *pour vous garder votre bien.*

g) *Jusques ici, madame, aucun ne met en doute &c.*] Ce discours d'*Antiochus* est d'une bienséance qui lui gagne tous les cœurs.

h) *S'il y a notre amour*,] c'est un barbarisme, notre amour ne peut jamais

Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant;
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités!

ANTIOCHUS.

g) Jusques ici, madame, aucun ne met en doute
Les longs & grands travaux que notre *h*) amour vous coûte;
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour; *i*)
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre:
Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Épargnez le dernier à notre souvenir.
Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée *k*)
l) A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
m) Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau;
Un fils est criminel quand il les examine;

signifier l'amour que vous avez pour nous. S'il y a *votre amour*, il peut signifier l'amour de *Cléopatre* pour ses enfans.

i) Un doux espoir du trône qu'on tient du soin d'un amour!

k) *Ce sont fatalités!*] Il faudrait au moins *des fatalités*. Mais *des fatalités* dont l'ame est embarrassée! une femme qui débute sans raison par avouer à ses enfans qu'elle a tué leur père, doit leur causer plus que de l'embarras.

l) *A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.*] *Souvent* est de trop.

m) *Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau.*] On sent assez que cette alternative d'éponge & de rideau fait un mau-

n) Et quelque ſuite enfin que le ciel y deſtine,
J'en rejette l'idée, & crois qu'en ces malheurs
Le ſilence ou l'oubli nous ſied mieux que les pleurs.
Nous attendons le ſceptre avec même eſpérance;
Mais ſi nous l'attendons, c'eſt ſans impatience;
Nous pouvons ſans régner vivre tous deux contens,
C'eſt le fruit de vos ſoins, jouïſſez-en longtems;
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe:
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace;
Et l'accepter ſi-tôt ſemble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

o) J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère,
p) Que bien qu'avec plaiſir & l'un & l'autre eſpère,
q) L'ambition n'eſt pas notre plus grand deſir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir;
r) Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance

---

vais effet. Il ne faut employer l'alternative que quand on propoſe le choix de deux partis; mais on ne propoſe point en parlant à ſa reine & à ſa mère le choix de deux expreſſions. De plus, ces expreſſions un peu triviales ne ſont pas dignes du ſtile tragique. Il en faut dire autant de la *ſuite que le ciel deſtine à ces noires couleurs*.

n) Le ciel qui deſtine une ſuite!

o) *J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère.*] *Séleucus* ne parle pas ſi bien que ſon frère; il dit, *j'ajouterai*, & il n'ajoute rien.

p) *Que bien qu'avec plaiſir*,] eſt trop rude à l'oreille. On ne dit point, *& l'un & l'autre*, à moins que le premier & ne lie la phraſe.

q) *L'ambition n'eſt pas notre plus grand deſir.*] *L'ambition* eſt une paſſion, & non un deſir.

r) *Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance.*] *C'eſt bien la raiſon* eſt du ſtile de la comédie. *Pour tant de puiſſance* ne forme pas un ſens net: eſt-ce pour la puiſſance de la reine? eſt-ce pour la puiſſance de ſes enfans qui n'en ont

Nous vous rendions du moins un peu d'obéiſſance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illuſtre exemple aprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfans, vous fuyez la couronne,
Non que ſon trop d'éclat ou ſon poids vous étonne,
L'unique fondement de cette averſion,
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion.
s) Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
t) Sur celle qui venait pour vous la dérober.
O nobles ſentimens d'une ame généreuſe!
O fils vraiment mes fils! ô mère trop heureuſe!
Le ſort de votre père eſt enfin éclairci;
Il était innocent, & je puis l'être auſſi;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais père

aucune? eſt-ce pour celle qu'aura l'un d'eux?

s) *Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie.*] Ces vers ne forment aucun ſens; la honte paſſe à vos yeux pour la même infamie, ſi un indigne hymen la fait retomber ſur celle qui venait &c. Le défaut vient principalement de *la même infamie* qui n'eſt pas français, & de ce que ce pronom *elle* qui ſe raporte par le ſens à *couronne*, eſt joint à *honte* par la conſtruction.

t) *Sur celle qui venait pour vous la dérober &c.*] Eſt-il vraiſemblable que *Cléopatre* n'ait pas ſoupçonné que ſes enfans pouvaient aimer *Rodogune*? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec *Rodogune*, parce que leur père a voulu autrefois l'épouſer? *Rodogune* ſera-t-elle autre choſe que femme du roi? celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne? doit-elle s'écrier, *ô mère trop heureuſe!* Cet artifice n'eſt-il pas un peu groſſier? Ne ſent-on pas que *Cléopatre* cherche un vain prétexte, que la raiſon déſavoue? Si ſes deux fils étaient des imbécilles, parlerait-elle autrement? Que ce ſecond diſcours de *Cléopatre* eſt

Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
u) Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
x) Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi mon innocence;
Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,
L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.
y) Ainsi vous me rendrez l'innocence, & l'estime,
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé;
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,

Je

au-dessous du premier! *Sur celle qui venait*, expression incorrecte & familière.

u) *Rodogune, mes fils, le tua par ma main.*] Cette fausseté est trop sensible & trop révoltante; & c'est bien là le cas de dire, Qui prouve trop ne prouve rien.

x) *Ainsi de cet amour la fatale puissance.*] *De cet amour* ne se raporte à rien: elle entend l'amour que *Nicanor* avait eu pour *Rodogune*.

y) *Ainsi vous me rendrez l'innocence & l'estime.*] *Vous me rendez l'estime*, ne peut se dire comme *vous me rendez l'innocence*; car l'innocence apartient à la personne, & l'estime est le sentiment d'autrui. Vous me rendez mon innocence, ma raison, mon repos, ma gloire; mais non pas mon estime.

z) *Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.*] La proposition de donner le trône à qui assassinera *Rodogune* est-elle raisonnable? Tout doit être vraisemblable dans une tragédie. Est-il possible que *Cléopatre*, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très-fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées? Je dis plus; il faut que ces choses horribles soient absolument nécessaires. Mais *Cléopatre* n'est point réduite à faire assassiner *Rodogune*, & encor moins à la faire assassiner par ses fils. Elle vient de dire que le *Parthe* est éloigné, qu'elle est sans aucun danger. *Rodogune* est en sa puissance. Il paraît donc absolument contre la raison que *Cléopatre* invite à ce crime ses deux enfans dont elle doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de tuer *Rodogune*, elle le peut sans recourir à ses enfans. Cependant

Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
Et pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
z) Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse ;
a) La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi, vous montrez tous deux un visage étonné !
Redoutez-vous son frère, après la paix infame,
Que même en la jurant je détestais dans l'ame ?
b) J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.

---

cette proposition si peu préparée, si extraordinaire, prépare des événemens d'un si grand tragique, que le spectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne soit ni dans la vérité historique, ni dans la vraisemblance. La situation est théatrale, elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raisonnable peut être très-mauvaise. Une invention théatrale, que la raison condamne dans l'examen, peut faire un très-grand effet. C'est que l'imagination émue de la grandeur du spectacle, se demande rarement compte de son plaisir. Mais je doute qu'une telle scène pût être soufferte par des hommes d'un goût & d'un jugement formé qui la verraient pour la premiere fois.

a) *La mort de Rodogune en nommera l'aîné.*

Quoi vous montrez tous deux un visage étonné !]

Comment peut-elle être surprise que sa proposition révolte ? Elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aînesse. Celui des deux qui ne voudra pas tuer sa maîtresse sera le cadet & perdra le trône ; mais si tous deux veulent la tuer, qui sera roi ? Il est clair que la proposition de *Cléopatre* est absurde autant qu'abominable ; & cependant elle forme un grand intérêt, parce qu'on veut voir ce qu'elle produira, parce que *Cléopatre* tient en sa main la destinée de ses enfans.

En nommera l'aîné.] Cet *en* se raporte à ses deux fils ; mais comme il y a un vers entre deux, le sens ne se présente pas clairement. Il faut encor éviter de

Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?
Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?
c) Vous ne répondez point ! allez, enfans ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces états ;
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;
Et mon nom peut encor ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit. . .

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;
Mais si vous me devez & le sceptre, & le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :

---

finir un vers par *aîné* quand l'autre finit par *aînesse*.

b) Stile de gazette.

c) *Vous ne répondez point ; allez, enfans ingrats.*] *Cléopatre* n'est pas adroite, quoiqu'elle se soit donnée pour une femme très-habile. Dès qu'elle s'aperçoit que ses enfans ont horreur de sa proposition, elle ne doit pas insister. On ne persuade point un crime horrible par de la colère & des emportemens. Quand *Phèdre* a laissé voir son amour à *Hipolite*, & qu'*Hipolite* répond, *Oubliez-vous que Thésée est mon père & votre époux ?* elle rentre alors en elle-même, & dit, *Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire ?* Ce a est dans la nature ; mais peut-on supposer qu'une reine qui a de l'expérience, persiste à révolter ses enfans contre elle, en se rendant horrible à leurs yeux ? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut disposer du trône comme de sa conquête, après avoir dit dans la scène précédente qu'elle est forcée de descendre de trône ? & comment peut-elle y être forcée en disant qu'elle est maitresse du tout ? Cette contradiction n'est-elle pas palpable ? Faut-il que toute cette piéce pleine de

Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'eſt qu'en m'imitant que l'on me juſtifie.
Rien ne vous ſert ici *d*) de faire les ſurpris ;
Je vous le dis encor, le trône eſt à ce prix ;
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête ;
Point d'aîné, point de roi qu'en m'aportant ſa tête ;
Et puiſque mon ſeul choix *e*) vous y peut élever,
f) Pour jouïr de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

g) Eſt-il une conſtance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre ?

traits ſi fiers & ſi hardis, ſoit fondée ſur de ſi grandes inconſéquences ?

d) *De faire les ſurpris.*] Expreſſion trop triviale, ſurtout dans une circonſtance ſi tragique.

e) *Vous y peut élever.*] Cet *y* ſe raporte à *trône*, qui eſt quatre vers auparavant. Les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils déſignent. C'eſt une régle à laquelle il n'y a point d'exception.

f) *Pour jouir de mon crime &c.*] Ce vers eſt très-beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer ſon crime à ſes enfans, & les preſſer d'en commettre un autre ?

g) *Eſt-il une conſtance à l'épreuve du foudre,*
Dont le cruel arrêt met notre eſpoir en poudre &c.]

Voilà encor un foudre, dont un arrêt met un eſpoir en poudre ; & *Antiochus* répond par écho à cette figure incohérente. Nouvelle preuve du peu de ſoin qu'on prenait alors de châtier ſon ſtile. *Deſpréaux* eſt le premier qui ait apris comment on doit toujours parler en vers. La douleur reſpectueuſe d'*Antiochus* eſt auſſi

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureur dignes d'une Mégère!
O femme, que je n'oſe apeller encor mère!
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne ſaurais-tu ſouffrir qu'on régne innocemment?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te reſſembler?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au ſort notre triſte avanture.
Nous le nommions cruel, mais il nous était doux,
Quand il ne nous donnait à combattre que nous.
Confidens tout enſemble & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

---

contraire à l'hiſtoire qu'à la politique ordinaire des princes. Pluſieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. *Cléopatre* vient d'avouer à ſes enfans qu'elle a aſſaſſiné leur père; elle veut les forcer à aſſaſſiner leur maîtreſſe. Elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que *Clitemneſtre* ne le fut pour *Oreſte*. Eſt-ce là le cas de dire, *J'aime ma mère?* Mais ce ſentiment d'amour reſpectueux pour une mère, eſt ſi profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les ſpectateurs penſent comme *Antiochus*. Telle eſt la magie de la poëſie; le poëte tient les cœurs dans ſa main; il peut, s'il veut, peindre *Antiochus* comme un *Oreſte*, & alors le public s'intéreſſera à ſa vengeance; il peut le peindre comme

SÉLEUCUS.

Une douleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe
Ou n'eſt guère ſenſible, ou guère impétueuſe;
Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connaître la cauſe, & l'imputer au ſort.
Pour moi, je ſens les miens avec plus de faibleſſe
Plus leur cauſe m'eſt chère, & plus l'effet m'en bleſſe;
Non que pour m'en venger j'oſe entreprendre rien;
Je donnerais encor tout mon ſang pour le ſien.
Je ſais ce que je dois; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte;
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtère infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux,
Des deux princes ſes fils elle fait ſes bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle eſt ma mère;
Et plus je vois ſon crime *b*) indigne de ce rang,

---

un prince ſévère & juſte, qui pour le bien de ſon état veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ſes ſujets : alors les ſpectateurs aplaudiront à ſa juſtice. Il peut le peindre ſoumis, reſpectueux, attaché à ſa mère, autant qu'indigné; & alors le public partage les mêmes ſentimens. Cette dernière ſituation eſt la ſeule convenable à la conſtruction de cette tragédie, d'autant plus qu'*Antiochus* eſt repréſenté comme un jeune homme ſoumis; mais auſſi ſon caractère eſt ſans force.

b) *Indigne de ce rang.*] Ce mot de *rang* ne convient point à *mère*. On n'a point le rang de mère comme on a le rang de reine.

Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
i) Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle, ou stupide;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide;
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur;
Et détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encor un peu d'espoir;
Elle est mère, & le sang a beaucoup de pouvoir;
Et le sort l'eût-il fait encor plus inhumaine,
k) Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah! mon frère! l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,
Elle n'a rapellés que pour servir sa rage.
l) De ses pleurs tant vantés je découvre le fard.

---

i) *Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.*] On n'est point formé de traits, & les forfaits ne s'impriment point sur le front.

k) *Une larme d'un fils peut amollir sa haine.*] Il n'est peut-être pas bien naturel qu'*Antiochus* dise qu'une larme peut changer le cœur de *Cléopatre*; après qu'elle lui a proposé de sang froid le plus grand des crimes; mais ce contraste du caractère d'*Antiochus* avec celui de *Séleucus*, est si beau, qu'on aime cette petite illusion que se fait le cœur vertueux d'*Antiochus*.

l) *De ses pleurs tant vantés je découvre le fard.*] *Le fard des pleurs* est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès *le faste des pleurs*,

Nous avons en ſon cœur vous & moi peu de part.
m) Elle fait bien ſonner ce grand amour de mère,
Mais elle ſeule enfin s'aime & ſe conſidère ;
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine :
Nous ayant embraſſés, elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix !
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
n) Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Régnons, & ſon couroux ne ſera que faibleſſe ;
C'eſt l'unique moyen de ſauver la princeſſe :
Allons la voir, mon frère, & demeurons unis ;
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire.
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié
Ne ſaurait triompher que par notre amitié.

---

pour exprimer l'oſtentation d'une douleur étudiée, & que le mot de *fard* n'eſt pas recevable ? C'eſt qu'en effet il y a de l'oſtentation, du faſte dans l'apareil d'une douleur qu'on étale ; mais on ne peut mettre réellement du fard ſur des larmes. Cette figure n'eſt pas juſte, parce qu'elle n'eſt pas vraye.

m) *Elle fait bien ſonner.*] Cette expreſſion eſt trop triviale. De plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme ſi criminelle ne travaille que pour elle ſeule.

n) *Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.*] *Le conſent* n'eſt pas français ; mais ce ſeul vers ſuffit pour démontrer combien *Cléopatre* a été imprudente avec ſes deux enfans.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance,
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience.
Allons, & ſoyez ſûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne romt pas.

Fin du ſecond acte.

ACTE

a) *Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi.*] Ce vers eſt du ton de la comédie. *Uſer de quelqu'un* eſt du ſtile familier, & *Cléopatre* n'a point uſé de *Rodogune.* Il eſt triſte que *Rodogune* n'aprenne ſon danger & le deſſein barbare de *Cléopatre*, que par une confidente qui trahit ſa maîtreſſe; n'eût-il pas été plus théatral & plus touchant de l'aprendre par les deux frères? tous deux brulans pour elle, tous deux conſternés en ſa préſence; *Antiochus* n'avouant rien par reſpect pour ſa mère, & *Séleucus* qui la ménage moins, dévoilant ce ſecret terrible avec horreur? Cette ſituation ne ferait-elle pas une impreſſion plus forte qu'une ſuivante qui recommande le ſecret à *Rodogune*, de peur d'être perdue? à quoi *Rodogune* répond, qu'*elle reconnaîtra ce ſervice en ſon lieu.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOILA comme l'amour ſuccède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
a) Et comme elle uſe enfin de ſes fils, & de moi.
Et tantôt mes ſoupçons lui faiſaient une offenſe ?
Elle n'avait rien fait qu'en ſa juſte défenſe ?
Lorſque tu la trompais, elle fermait les yeux ?
Ah, que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

Cet avertiſſement que donne la ſuivante à *Rodogune* démontre combien *Cléopatre* a été imprudente de vouloir charger ſes enfans d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme ; & il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à propoſer à deux jeunes princes qu'on fait être vertueux, de tuer leur maîtreſſe ? Mais comment *Cléopatre* après avoir vû avec quelle juſte horreur ſes enfans la regardent, a-t-elle pû confier à *Laonice* qu'elle a fait cette propoſition à ſes fils ? quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle mépriſe, tout ce qui peut la rendre exécrable & avilie aux yeux de cette confidente ?

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame:
Et qu'ayant reconnu ſa haine, & mon erreur,
Ce cœur gros de ſoupirs & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi dûe aux ſecrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon horreur & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je crois devoir le reſte de mes jours;
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en diſpenſer;
C'eſt aſſez que pour vous je lui ſois infidelle,
Sans m'engager encor à des conſeils contr'elle.
Oronte eſt avec vous, qui comme ambaſſadeur *b*)
Devait de cet hymen honorer la ſplendeur;
Comme c'eſt en ſes mains que le roi votre frère
A dépoſé le ſoin d'une tête ſi chère,
Je vous laiſſe avec lui pour en délibérer.

b) Cet *Oronte* qui comme ambaſſadeur devait honorer *la ſplendeur d'un hymen*, & qui ne dit pas un mot, joue dans cette ſcène un bien mauvais perſonnage, mais une confidente qui dit le ſecret de ſa maîtreſſe, en joue un plus mauvais encor. C'eſt un moyen trop petit, trop commun dans les comédies.

c) Au lieu d'une ſituation tragique & terrible que la fureur de *Cléopatre* faiſait attendre, on ne voit ici qu'une ſcène de politique entre *Rodogune* & l'ambaſſadeur *Oronte*. *Rodogune* a deux grands objets, ſon amour & la haine de *Cléopatre*. Ces deux objets ne produiſent ici aucun mouvement; ils ſont écartés par des diſcours de politique. On a déja obſervé que le grand art de la tragédie

Quoi que vous résolviez, laiſſez moi l'ignorer.
Au reſte aſſurez-vous de l'amour des deux princes;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces;
Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; ſi j'étais ici vûe,
Votre péril croîtrait, & je ſerais perdue.
Fuyez, grande princeſſe, & ſouffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnaîtrai ce ſervice en ſon lieu.

SCENE II. c)

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUe ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon ſang le prix d'un diadême?
Fuirons-nous chez mon frère? attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort?

eſt que le cœur ſoit toujours frapé des mêmes coups, & que des idées étrangères n'affaibliſſent pas le ſentiment dominant. Cet *Oronte* qui ne paraît qu'au troiſiéme acte, lui dit, *qu'il aurait perdu l'eſprit, s'il lui conſeillait la réſiſtance*; & il lui conſeille de *faire l'amour politiquement*. Mais d'où fait-il que les deux fils de *Cléopatre* aiment *Rodogune*? Les deux frères avaient été juſques-là ſi diſcrets, qu'ils s'étaient cachés l'un à l'autre leur paſſion; comment cet ambaſſadeur peut-il donc en parler comme d'une choſe publique? & ſi l'ambaſſadeur s'en eſt aperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignoré?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile.
J'ai vû des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer;
Ou s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse; *d*)
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
La reine qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra pour vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix;
Et le roi plus piqué contre vous que contr'elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs, & nos légéretés,
D'avoir osé douter de la foi des traités;
Et peut-être pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, & la reine impunie.
  A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah, que de vos conseils j'aimerais la vigueur,

d) Pourquoi cet inutile *Oronte* qui croit parler ici en ambassadeur fort adroit, soupçonne-t-il que l'avis est faux, & que c'est un piége que *Cléopatre* tend ici à *Rodogune*? ne connait-il pas les crimes de *Cléopatre*? Ne la doit-il pas croire capable de tout? ne doit-il pas balancer les raisons? il joue ici le rôle de ce qu'on apelle un gros fin. Et rien n'est ni moins tragique ni plus mal imaginé.

Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
Mais pourons-nous braver une reine en colère,
Avec ce peu de gens que m'a laiſſé mon frère?

ORONTE.

J'aurais perdu l'eſprit, ſi j'oſais me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puſſions réſiſter.
Nous mourrons à vos pieds, c'eſt toute l'aſſiſtance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuiſſance.
Mais pouvez-vous trembler, quand dans ces mêmes lieux
e) Vous portez le grand maître & des rois & des dieux?
L'amour fera lui ſeul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites vous un rempart des fils contre la mère;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,
Et ces aſtres naiſſans ſont adorés de tous.
Quoi que puiſſe en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout ſur ſes fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à raſſembler nos Parthes écartés;
Ils ſont peu, mais vaillans, & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſurtout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

e) Vous portez le grand maître.] Comment une femme porte-t-elle ce grand maître? *L'amour maître des dieux* eſt une expreſſion de madrigal indigne d'un ambaſſadeur.

Remarquons encor qu'on n'aime point à voir un ambaſſadeur jouer un rôle ſi peu conſidérable.

SCENE III.

RODOGUNE *seule.*

f) Quoi! je pourrais descendre à ce lâche artifice,
D'aller de mes amans mendier le service?
Et *g*) sous l'indigne apas d'un coup d'œil affété,
J'irais jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté?
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses;
h) Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
i) Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs desirs, sans leur jetter d'amorce;
Et s'il est assez fort pour me servir d'apui,

f) *Quoi! je pourrais descendre à ce lâche artifice &c.*] Voici *Rodogune* qui oublie dans le commencement de ce monologue, & son danger & son amour. Elle prend la hauteur de ces princesses de roman, qui ne veulent rien devoir à leurs amans; *celles de sa naissance ont*, dit-elle, *horreur des bassesses*; & cette scrupuleuse & modeste princesse qui a dit, qu'*il est des nœuds secrets*, qu'*il est des simpaties*, *Dont par le doux raport les ames assorties*, *&c.* & qui craint de s'avouer à elle-même la sympatie qu'elle a pour *Antiochus*; cette fille si timide va (la scène d'après) proposer à ses deux amans d'assassiner leur mère; & elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur service! Quoi, elle craint de leur avoir la moindre obligation; & elle va leur demander le sang de *Cléopatre!* C'est au lecteur à se rendre compte de l'impression que ces contrastes font sur lui.

g) *Sous l'indigne apas d'un coup d'œil.*] Je ne sais si cette figure est bien juste: *Chercher sa sureté sous l'apas d'un coup d'œil affété!*

h) *Leur sang tout généreux.*] Mais si celles de sa naissance ont le sang tout généreux, comment cette générosité s'accorde-t-elle avec le parricide?

i) *Je croirai faire assez de le daigner souffrir.*] On ne doit jamais montrer de

Je le ferai régner, mais en régnant fur lui.
Sentimens étouffés de colère, & de haine,
k) Rallumez vos flambeaux à celle de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juftice aux manes d'un grand roi;
l) Raportez à mes yeux fon image fanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria: *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chère ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourfuivie,
J'allais baifer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un refpect de fille à qui verfa ton fang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impofe mon rang.
m) Plus la haute naiffance aproche des couronnes,
Plus cette grandeur même affervit nos perfonnes.
Nous n'avons point de cœur *n*) pour aimer, ni haïr;

la fierté, que quand on nous propofe quelque chofe d'indigne de nous. Dans tout autre cas la fierté eft méprifable. Cette fierté de *Rodogune* ne paraît point placée: elle éprouvera la force de leur amour fans flatter leurs defirs, fans leur jetter d'amorce; & fi cet amour eft affez fort pour lui fervir d'apui, elle fera régner cet amour en régnant fur lui. Et c'eft pour débiter ce galimathias que *Rodogune* fait un monologue de foixante vers.

k) *Rallumez vos flambeaux à celle de la reine, &c.*] Des fentimens qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, & que rompent la *loi dure* d'un oubli *contraint* pour *rendre* juftice, ce font des paroles qui ne forment point un fens net: c'eft un ftile auffi obfcur qu'emphatique; & on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes.

l) *Raportez à mes yeux fon image encor étincelante.*] On dirait bien, *je crois le voir encor étincelant de courroux*; mais ce n'eft pas l'image qui eft encor animée; de plus on n'étincelle point d'amour.

m) Ces réflexions fur *la haute naiffance qui aproche des couronnes & qui affervit les perfonnes*, font de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois.

n) *Pour aimer ni haïr.*] Ici elle n'a

Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivais mon destin en victime d'état:
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné;
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage;
Je brise avec honneur mon illustre esclavage;
J'ose reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
o) Le consentiras-tu, cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs & tes craintes;

Je

---

point de cœur pour aimer ni haïr, & dans le même monologue elle reprend un cœur pour aimer & haïr. Ces antithèses, ces jeux de vers ne sont plus permis.

o) *Le consentiras-tu?*] Consentir *à*, & non consentir *le*. Ce verbe gouverne toujours le datif exprimé chez nous par la préposition *à*. Il est vrai qu'au barreau on viole cette règle: mais le stile du barreau est celui des barbarismes.

p) *S'il t'en coûte un soupir j'en verserai des larmes.*] Que veut dire cela? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ses deux amans de tuer leur mère? est-ce là le cas d'un soupir? Ne faut-il pas avouer que presque tous les sentimens de ce monologue ne sont ni assez vrais, ni assez touchans?

q) *Amour, qui me confons, cache du moins tes feux.*] Enfin, cette même *Rodogune* qui songe à faire assassiner une mère par ses propres fils, fait une invocation à l'amour, & le prie de ne pas

Je vois déja tes maux, j'entens déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes;
p) S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes:
Mais, dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
q) Amour, qui me confons, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris garde toi de paraître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

r) NE vous offenſez pas, princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.

paraître dans ſes yeux. Voilà une ſingulière timidité pour une fille qui n'eſt plus jeune, qui a voulu épouſer le père, qui eſt amoureuſe du fils, & qui veut faire aſſaſſiner la mère! La force de la ſituation a fait aparemment paſſer tous ces défauts, qui aujourd'hui ſeraient relevés ſévèrement dans une piéce nouvelle.

r) *Ne vous offenſez pas, princeſſe, de nous voir.*] Et de quoi veut-il qu'elle s'offenſe? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouſer, & la faire reine, joignent à l'offre du trône un ſentiment dont elle doit être charmée & honorée? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans leſquels un héros était sûr de l'indignation de ſa dame quand il lui avait fait ſa déclaration; & ce n'était qu'après beaucoup de tems & de façons qu'on lui pardonnait.

s) Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent:
Mais *t*) un profond reſpect nous fit taire, & brûler;
Et ce même reſpect nous force de parler.
L'heureux moment aproche où votre deſtinée
u) Semble être aucunement à la nôtre enchaînée;
Puiſque d'un droit d'aîneſſe *x*) incertain parmi nous,
La nôtre attend un ſceptre, & la vôtre un époux.
y) C'eſt trop d'indignité que notre ſouveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de reine;
Notre amour s'en offenſe, & changeant cette loi,
z) Remet à notre reine à nous choiſir un roi.
Ne vous abaiſſez plus *a*) à ſuivre la couronne;
Donnez-la, ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne;
Réglez notre deſtin qu'ont mal réglé les dieux;
Notre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux.
L'ardeur qu'allume en nous une flamme ſi pure,
Préfère votre choix au choix de la nature,

---

s) *Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.*] Cet *en* ne paraît ſe raporter à rien, car les cœurs ne ſoupirent pas d'expliquer un pouvoir.

t) *Un profond reſpect nous fit taire & brûler.*] Un profond reſpect ne fait pas brûler, au contraire.

u) *Semble être aucunement à la notre enchaînée.*] *Aucunement* eſt un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers.

x) *Incertain parmi nous.*] Il veut dire, *incertain entre nous deux.* Mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre.*

y) *C'eſt trop d'indignité, &c.*] Quelle indignité y a-t-il que *Rodogune* partage le trône avec celui qui ſera roi de Syrie? Quoi! parce que ces deux princes s'apellent ſes *captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle ſoit reine? C'eſt jouer ſur les mots de *reine* & de *captif*; & c'eſt un ton de galanterie qui eſt bien loin du tragique.

z) *Remet à notre reine à choiſir.*] Il faudrait, *lui remet le choix.* On ne dit point, *Je vous remets à décider*, mais *il vous apartient de décider, je m'en remets à votre déciſion.*

a) *A ſuivre la couronne.*] On ne ſuit

b) Et vient facrifier à votre élection
Toute notre efpérance & notre ambition.
Prononcez donc, madame, & faites un monarque;
c) Nous céderons fans honte à cette illuftre marque;
d) Et celui qui perdra votre divin objet,
Demeurera du moins votre premier fujet:
Son amour immortel faura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire;
Il y mettra fa gloire, & dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera fa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition, & de votre efpérance;
Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaifir,
e) Si celles de mon rang avaient droit de choifir.
Comme fans leur avis les rois difpofent d'elles,
Pour affermir leur trône, ou finir leurs querelles,
Le deftin des états eft arbitre du leur,

---

point une couronne; on fuit l'ordre, la loi qui difpofe de la couronne.

b) *Et vient facrifier à votre élection.*] *Election* ne peut être employé pour *choix*. *Election d'un empereur*, *d'un pape*, fupofe plufieurs fuffrages.

c) *Nous céderons fans honte à cette illuftre marque.*] On ne *cède point à une illuftre marque*, quoique pour rimer avec *monarque*: il faudrait fpécifier cette *marque*.

d) *Et celui qui perdra votre divin objet.*] *Votre divin objet* ne peut fignifier *votre divine perfonne*; une femme eft bien l'objet de l'amour de quelqu'un; & en ftile de ruelle, cela s'apellait autrefois *l'objet aimé*; mais une femme n'eft point fon propre objet.

e) *Si celles de mon rang avaient droit de choifir.*] Cette expreffion *celles de fon rang* eft fouvent employée; non-feulement elle n'eft pas heureufe, mais ce n'eft pas de *rang* dont il s'agit, elle parle du traité qui l'oblige d'époufer l'aîné des deux frères. Ces mots, *celles de mon rang*, femblent être un terme de fierté, qui n'eft pas ici convenable.

f) Et l'ordre des traités régle tout dans leur cœur.
g) C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne.
h) Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir,
i) Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente eſt vaine.
Le choix que vous m'offrez apartient à la reine :
k) J'entreprendrais ſur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tû juſqu'où va ſon couroux ;
Mais je dois par épreuve aſſez bien le connaître,
Pour fuir l'occaſion de le faire renaître.
Que n'en ai-je ſouffert, & que n'a-t-elle oſé ?
Je veux croire avec vous que tout eſt apaiſé ;
Mais craignez avec moi que ce choix ne *l*) ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
m) Pardonnez moi ce mot qui viole un oubli,
Que la paix entre nous doit avoir établi.

---

f) *Et l'ordre des traités régle tout dans leur cœur.*] *L'ordre des traités ;* il n'y a d'ordre des traités que par les dates. Il falait, *la loi des traités ;* à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même : mais le mot d'*ordre* eſt impropre dans ce ſens.

g) *C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.*] Un cœur qui ſuit une couronne, tour impropre & forcé : cette faute eſt répétée deux fois.

h) *Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir.*] Je prendrai du ſecret révélé le pouvoir de vous aimer ; cela n'eſt pas français ; *j'en prendrai* eſt obſcur.

i) *Et mon amour pour naître attendra mon devoir.*] Un amour peut bien attendre le devoir pour ſe manifeſter, mais non pas pour naître ; car s'il n'eſt pas né, comment peut-il attendre ? Il eût falu peut-être, *& pour oſer aimer j'attendrai mon devoir ;* ou bien, *& j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir.*

Voilà donc *Rodogune* qui déclare qu'elle ſe donnera à l'aîné, & qu'elle l'aimera. Comment poura-t-elle après déclarer qu'elle ne ſe donnera qu'à l'aſſaſſin de *Cléopatre*, quand elle a promis d'obéir à *Cléopatre* ?

k) *J'entreprendrais ſur elle.*] On entreprend ſur des droits, & non ſur une

Le feu qui ſemble éteint ſouvent dort ſous la cendre ;
Qui l'oſe réveiller peut *n*) s'en laiſſer ſurprendre;
Et je mériterais qu'il me pût conſumer,
Si je lui fourniſſais de quoi ſe rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter ſa haine renaiſſante,
S'il eſt en votre main de la rendre impuiſſante ?
Faites un roi, madame, & régnez avec lui;
Son couroux déſarmé demeure ſans apui ;
Et toutes ſes fureurs ſans effet rallumées
o) Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées.
p) Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La couronne eſt à nous, & ſans lui faire injure,
Sans manquer de reſpect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder ſa part,
q) Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hazard.

---

perſonne. *Entreprendre ſur quelqu'un à accepter un choix ;* cela n'eſt pas français.

l) *Ranime à quelque nouveau crime.*] *Ranime* ne peut gouverner le datif; c'eſt un ſolécisme.

m) *Pardonnez moi ce mot qui viole un oubli.*] On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage ; l'oubli ne peut être perſonifié.

n) *S'en laiſſer ſurprendre.*] *Se laiſſer ſurprendre d'un feu qu'on réveille*, ne paraît pas juſte. On n'eſt point ſurpris d'un feu qu'on atiſe, mais on peut en être atteint.

o) *Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées.*] *De vaines fumées pouſſées en l'air par des fureurs*, ne font pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image; & *Corneille* employe trop ſouvent ces fumées pouſſées en l'air.

p) *Mais a-t-elle intérêt &c.*] Il paraît naturel que *Cléopatre* ait intérêt à ce choix, puiſque *Rodogune* peut choiſir le cadet, & que *Cléopatre* doit choiſir l'aîné. De plus, la phraſe eſt trop louche ; *a-t-elle intérêt pour en craindre ?*

q) *Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hazard.*] *Chacun de nous peut céder ſa*

Qu'un ſi faible ſcrupule en notre faveur ceſſe:
Votre inclination vaut bien un droit d'aîneſſe,
r) Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur,
S'il ſe trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
s) On vous aplaudirait, quand vous ſeriez à plaindre.
Pour vous faire régner ce ſerait vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyranniſant,
Et verſer du poiſon ſur ce noble préſent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous conſume,
Princeſſe, à notre espoir *t*) ôtez cette amertume,
Et permettez que *u*) l'heur qui ſuivra votre époux
x) Se puiſſe redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

y) Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.

---

part de ſon eſpérance, & rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au hazard : quel langage! quel tour! il faudrait au moins, *ce qu'il devrait au hazard*; car les deux frères n'ont encor rien.

r) *Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur.*] *Un droit d'aîneſſe dont on eſt traité avec rigueur*; cela n'eſt pas français, & le vers n'eſt pas bien tourné.

s) *On vous aplaudirait.*] Ce n'eſt pas le mot propre; c'eſt, *on vous féliciterait.*

t) *Otez cette amertume.*] Qu'eſt-ce qu'ôter l'amertume à un eſpoir ?

u) *L'heur qui ſuivra votre époux.*] Un heur qui ſuit un époux & qui redouble à le tenir; tout cela eſt impropre, & n'eſt ni bien conſtruit, ni français; ce ſont autant de barbariſmes.

x) *Se puiſſe redoubler à le tenir*] eſt encor un barbariſme. *Un heur qui redouble à le tenir!* il ſemble que ce ſoit cet *heur* qui tienne.

y) *Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,*

Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.]

Cela n'eſt ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler & reculer* ſont des figures qui ne peuvent aller enſemble. Toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'eſt-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer ?

Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre attend,
Poura faire un heureux sans faire un mécontent;
z) Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
a) Je crains d'en faire deux si le mien se déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
b) Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux:
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne:
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne;
Quoiqu'aisément je cède aux ordres de mon roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services
c) Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
d) Par quels degrés de gloire on me peut mériter?
En quels affreux périls il faudra vous jetter?
e) Ce cœur vous est acquis après le diadème,

z) *Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,*] ne paraît pas bien dit; on ne prépare pas une vertu, comme on prépare une réponse, un dessein, une action, un discours, &c.

a) *Je crains d'en faire deux si le mien se déclare.*] Elle craint d'en faire deux. On ne sait par la construction si c'est deux heureux ou deux mécontens; *le mien* veut dire mon cœur; toute cette tirade est un peu embrouillée.

b) *Je tiendrais à bonheur.*] C'est une façon de parler de ce tems-là; mais la belle poësie ne l'a jamais admise.

c) *Voudront de mon orgueil exiger les caprices.*] Il est bien étrange qu'elle se serve de ce mot, & qu'elle apelle *caprice* l'abominable proposition qu'elle va faire.

d) *Par quels degrés de gloire il faut me mériter.*] Elle apelle un parricide *degré de gloire*; si elle parle sérieusement, elle dit une chose aussi affreuse que fausse; si c'est une ironie, c'est joindre le comique à l'horreur.

e) *Ce cœur vous est acquis après le diadème,*

— Mais gardez vous de le rendre à lui-même.]

Ces idées & ces expressions ne sont pas nettes. *Cœur acquis après le diadème!* Elle veut dire, Je dois mon cœur à celui qui étant roi sera mon époux. *Rendre à*

Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels ſeront les devoirs, quels travaux, quels ſervices,
f) Dont nous ne vous faſſions d'amoureux ſacrifices?
Et quels affreux périls pourons-nous redouter,
g) Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princeſſe, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'eſt notre unique envie.

RODOGUNE.

---

lui même, veut dire, *Gardez vous de faire dépendre la couronne du ſervice que je vais exiger de vous.*

f) *Dont nous ne faſſions d'amoureux ſacrifices.*] On peut faire un ſacrifice de ſon devoir, de ſes ſentimens, de ſa vie; & non de ſes travaux & de ſes ſervices; mais c'eſt par des ſervices & des travaux qu'on fait des ſacrifices: & quelle expreſſion, que des *ſacrifices amoureux!*

g) *Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter.*] Des périls ne ſont point des degrés; on ne mérite point par des degrés: tout cela eſt écrit barbarement.

h) *J'obéis à mon roi.*] N'eſt-il pas étrange que *Rodogune* prenne le prétexte d'obéir à ſon roi, pour demander la tête de la mère de ce roi? comment peut-elle atteſter tous les dieux qu'elle eſt contrainte par les deux enfans à leur faire cette propoſition? Ces ſubtilités

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir ſuivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il eſt tems de me faire connaître :
h) J'obéis à mon roi, puiſqu'un de vous doit l'être ;
Mais quand j'aurai parlé, ſi vous vous en plaignez,
J'atteſte tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'eſt malgré moi qu'à moi-même rendue
i) J'écoute une chaleur qui m'était défendue,
Qu'un devoir rapellé me rend un ſouvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.

Tremblez, princes, tremblez, au nom de votre père,
k) Il eſt mort, & pour moi, par les mains d'une mère ;

ſont-elles naturelles ? ne voit-on pas qu'elles ne ſont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point ?

i) *J'écoute une chaleur qui m'était défendue.*] *Une chaleur défendue*, *un devoir qui rend un ſouvenir*, *un ſouvenir que les traités ne peuvent retenir*, font un amas de termes impropres, & une conſtruction trop vicieuſe.

k) *Il eſt mort*, *&* *pour moi*, . . .
Je l'avais oublié, *ſujette à d'autres loix.*] On ſent bien qu'elle veut dire, je ne l'avais pas vengé ; mais le mot d'*oublier*, quand il eſt ſeul, ſignifie, *perdre la mémoire*, excepté dans les cas ſuivans ; *je veux bien l'oublier*, *vous devez l'oublier*, *il faut oublier les injures*, *&c.* On n'eſt point ſujette à des loix : cela n'eſt pas français ; & de quelles loix veut-elle parler ?

Je l'avais oublié, ſujette à d'autres loix,
Mais libre, je lui rens enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour, ou ma haine.
l) J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine.
Réglez vous là-deſſus, & ſans plus me preſſer,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix ſuivra le vôtre;
Je reſpecte autant l'un que je déteſte l'autre:
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand roi,
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi.
m) Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe;
Votre gloire le veut, l'amour vous le preſcrit.
n) Qui peut contr'elle & lui ſoulever votre eſprit?

---

l) *J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine.*] Cette antithèſe eſt-elle bien naturelle? Une ſituation terrible permet-elle ces jeux d'eſprit? Comment peut-on en effet haïr & aimer les mêmes perſonnes? *Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.*

m) *Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe.*] On ne porte point un ſang: il était aiſé de dire, *ce ſang qui coule en vous*, ou, *le ſang dont vous ſortez*.

n) *Qui peut contr'elle & lui ſoulever votre eſprit?* Le ſens eſt louche; *contr'elle*, ſignifie, *contre votre gloire*; & *lui*, ſignifie, *votre amour*: c'eſt là le ſens, mais il faut le chercher; la clarté eſt la première loi de l'art d'écrire; & puis comment l'eſprit de ces princes peut-il être ſoulevé contre leur gloire? eſt-ce parce qu'ils s'effrayent d'un parricide.

o) *Vous devez la punir — Vous devez l'imiter.*] Rien de tout cela ne paraît vrai; un fils n'eſt point du tout obligé de punir ſa mère, quoiqu'il condamne ſes crimes; il doit encor moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raiſonnement faux pour perſuader une action déteſtable? Que veut dire en effet, *Vous devez l'imiter ſi vous la ſoutenez? Cléopatre* a tué ſon mari, ſes enfans doivent-ils tuer leurs femmes?

p) *J'avais ſû le prévoir, j'avais ſû le prédire.*] Si elle a ſû le prévoir, comment s'expoſe-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle?

Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle;
o) Vous devez la punir, si vous la condamnez;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.
Quoi, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre soupire!
p) J'avais sû le prévoir, j'avais sû le prédire...

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

q) Il n'est plus tems, le mot en est lâché:
r) Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
s) Apellez ce devoir haine, rigueur, colère,
Pour gagner Rodogune il faut venger un père:
t) Je me donne à ce prix; osez me mériter;

q) *Il n'est plus tems, le mot en est lâché.*] Il semble que cette idée affreuse & méditée lui soit échapée dans le feu de la conversation; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la proposition révoltante qu'elle fait.

r) *Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché*,] n'est pas français; on dit, *je l'ai voulu*, *je l'ai essayé*, parce qu'on veut une chose, on l'essaye, mais on ne la tâche pas.

s) *Apellez ce devoir haine, ou colère.*] On voit trop que *colère* n'est là que pour rimer.

t) *Je me donne à ce prix; osez me mériter.*] Il est vrai que tous les lecteurs sont révoltés qu'une princesse si douce, si retenue, qui tremble de prononcer le nom de son amant, qui craignait de devoir quelque chose à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de sang froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux, & dont elle ne savait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée; elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la piéce devait se rassembler. Cette situation, pourtant, inspire un intérêt de curiosité; on ne peut en éprouver d'autre. *Cléopatre* est trop odieuse; *Rodogune* le devient en ce moment autant qu'elle, & beaucoup plus méprisable, parce que contre toutes les loix que la raison a prescrites au théâtre, elle a changé de caractère. L'amour dans cette piéce ne peut toucher le cœur, parce qu'il n'agit qu'à reprises interrom-

Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
u) Adieu, princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

HÉlas, c'eſt donc ainſi qu'on traite
x) Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite !

---

pues, qu'il n'eſt point combattu, qu'il ne produit point de danger, & qu'il eſt preſque toujours exprimé en vers languiſſans, obſcurs, ou du ſtile de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parce que l'amitié ſeule ne peut produire de grands mouvemens au théatre, que quand un ami riſque ſa vie pour ſon ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne ſe point brouiller pour une maîtreſſe, eſt froide, & rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette piéce, eſt que tout y eſt ajuſté au théatre, d'une manière peu vraiſemblable, & quelquefois contradictoire ; car il eſt contradictoire que cet ambaſſadeur *Oronte* ſoit inſtruit de l'amour des deux frères, & que *Rodogune* ne le ſache pas. Il n'eſt guères poſſible qu'*Antiochus* aime une mère parricide, & c'eſt une choſe trop forcée, que *Cléopatre* demande la tête de *Rodogune*, & *Rodogune* la tête de *Cléopatre* dans la même heure & aux mêmes perſonnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'eſt néceſſaire ni à l'une, ni à l'autre ; toutes deux, même, en faiſant cette propoſition, riſquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent eſpérer. Les hommes les moins inſtruits ſentent trop que toutes ces préparations ſi forcées, ſi peu naturelles, ſont l'échaffaut préparé pour établir le cinquiéme acte. Cependant l'auteur a voulu qu'*Antiochus* pût balancer entre ſa mère & ſa maîtreſſe, quand elles s'accuſeront l'une & l'autre d'un parricide & d'un empoiſonnement ; mais il était impoſſible qu'*Antiochus* fût raiſonnablement indécis entre ces deux princeſſes, ſi elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la piéce. Il falait donc néceſſairement que

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

y) Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste! Une ame si cruelle
Méritait notre mère, & devait naître d'elle.

ANTIOCHUS.

z) Plaignons nous sans blasphême.

SÉLEUCUS.

Ah que vous me gênez

Rodogune pût être soupçonnée avec quelque vraisemblance; mais aussi *Rodogune* en se rendant si coupable changeait de caractère & devenait odieuse; il falait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui sauvât le caractère de *Rodogune*; il falait qu'elle parût coupable & qu'elle ne le fût pas. Ce moyen eût encor eu de grands inconvéniens. Il reste à savoir s'il est permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, & c'est sur quoi je n'ose prononcer; mais je doute qu'une piéce remplie de ces défauts essentiels, & en général si mal écrite, pût aujourd'hui être soufferte jusqu'au quatriéme acte par une assemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquiéme.

u) *Adieu*,] après une telle proposition! & observez qu'elle n'a pas dit un seul mot de la seule chose qui pourait en quelque façon lui faire pardonner cette horreur insensée. Elle devait leur dire au moins *Cléopatre* vous a demandé ma tête; ma sûreté me force à vous demander la sienne.

x) *Les plus profonds respects d'une amour si parfaite!*] Est-ce ici le tems de se plaindre qu'on a mal reçu ses profonds respects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide?

y) *Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.*] Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'esprit, qui diminue l'horreur de la situation. On dit que les Parthes lançaient des fleches en fuyant; mais ce n'est pas parce que *Rodogune* sort qu'elle afflige ces princes, c'est parce qu'elle leur a fait auparavant une proposition affreuse qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes combattaient.

z) *Plaignons nous sans blasphême.*] Ne

Par cette retenue où vous vous obſtinez !
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

a) Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'eſt ou d'elle, ou du trône être ardemment épris,
b) Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

c) C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte,
d) Que faire une révolte & ſi pleine & ſi promte.

SÉLEUCUS.

Lorſque l'obéiſſance a tant d'impieté,
La révolte devient une néceſſité.

ANTIOCHUS.

e) La révolte, mon frère, eſt bien précipitée,

croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite ſa maîtreſſe de divinité ?

a) *Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.*] Peut-on employer ces idées & ces expreſſions de roman dans un moment ſi terrible ? Il n'y a rien de ſi plat & de ſi mauvais que ce vers.

b) *Que vouloir ou l'aimer, ou régner à ce prix.*] On ne ſait par la conſtruction, ſi c'eſt au prix du ſang de ſa mère.

c) *C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte.*] *Lui*, ſe raporte au trône ; mais on ne ſe ſert point de ce pronom pour les choſes inanimées. Ces vers jettent de l'obſcurité dans le dialogue ; *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une proſe rampante.

d) *Que faire une révolte & ſi pleine, & ſi promte.*] Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque choſe de ſi noir ! Cette expreſſion ne ſerait pas pardonnée à *Céladon* ; &, *faire une révolte*, n'eſt pas français.

e) *La révolte, mon frère, eſt bien précipitée.*] *La révolte* trois fois repétée, rebute trois fois dans une telle circonſtance ; on voit que cette idée de traiter de ſouveraine & de divinité une maîtreſſe qui exige un parricide, eſt indigne non-ſeulement d'un héros, mais de tout honnête homme.

f) Quand la loi qu'elle rompt peut être retractée ;
g) Et c'est à nos désirs trop de témérité,
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire :
h) Pour gagner un triomphe il faut une victoire ;
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourmens !
Nos malheurs sont *i*) plus forts que nos déguisemens ;
Leur excès à mes yeux paraît *k*) un noir abîme
Où la haine s'aprête à couronner le crime,
Où la *k*) gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur :
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affaiblir quand je vous encourage ;
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, & tantôt sa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,

Non-seulement cet amour romanesque est froid & ridicule, mais cette dissertation sur le respect & l'obéissance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de sang froid un parricide, est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théatre aux yeux des connaisseurs.

f) *Quand la loi qu'elle rompt peut être retractée.*] On ne rompt point une loi ; on ne la retracte pas ; *révoquer* est le mot propre. On retracte une opinion.

g) *Et c'est à nos desirs trop de témérité,*
De vouloir de tels biens.] ——— Que veut dire ce *trop de témérité à ses desirs, de vouloir de tels biens ?* de quels biens a-t-on parlé ? de quelle gloire s'agit-il ? que prétend-il par ces sentences ? Si *Rodogune* a fait ce qu'elle ne devait pas faire, *Antiochus* dit ce qu'il ne devrait pas dire.

h) *Pour gagner un triomphe.*] On gagne une victoire, & non un triomphe.

i) *Plus forts que ces déguisemens.*] Un déguisement n'est point fort. Il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juste. *Antiochus* veut dire qu'il ne peut se dissimuler ses malheurs.

k) *Un abîme noir où la gloire s'aprête ; & une gloire sans nom.*] On dit bien, *un nom sans gloire* ; mais *gloire sans nom* n'a pas de sens.

Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SELEUCUS.

l) J'en ferais comme vous, ſi mon eſprit troublé
Ne ſecouait le joug dont il eſt accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
m) Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme;
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins auſſi ma flamme, & mon ambition;
Et je vous céderais l'un & l'autre avec joye,
Si dans la liberté que le ciel me renvoye,
La crainte de vous faire un funeſte préſent
Ne me jettait dans l'ame un remords trop cuiſant.
 Dérobons nous, mon frère, à ces ames cruelles,
Et laiſſons les ſans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

n) Comme j'aime beaucoup, j'eſpère encor un peu.
o) L'eſpoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu;

p) Et

---

l) *J'en ferais comme vous, ſi mon eſprit troublé.*] *J'en ferais*, n'eſt pas français, & *je ferais comme vous*, eſt du ſtile dela comédie.

m) *Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme.*] Il voit bien ce qu'eſt *Rodogune*, mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde, qui ait dit, *tuez votre mère, ſi vous voulez que je vous épouſe.* Le trône n'a rien de commun avec la monſtrueuſe idée de la douce *Rodogune*. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que tous les raiſonnemens d'*Antiochus* & de *Séleucus* ne produiſent rien; ils differtent; les deux frères ne prennent aucune réſolution; & le malheur de leur perſonnage juſqu'ici, eſt, de ne rien faire, & d'attendre ce qu'on fera d'eux.

n) *Comme j'aime beaucoup, j'eſpère encor un peu.*] *Beaucoup*, & *un peu*, cette antithèſe n'eſt pas digne du tragique.

o) *L'eſpoir où brûle tant de feu.*] Un feu où brûle l'eſpoir !

p) *Et ſon reſte confus me rend quelques lumières.*] Ce reſte confus du feu de l'amour peut-il donner des lumières

p) Et ſon reſte confus me rend quelques lumières,
q) Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fières.
Croyez moi, l'un & l'autre a redouté nos pleurs;
Leur fuite à nos ſoupirs a dérobé leurs cœurs;
Et ſi tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra *r*) parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre, & peut-être leurs coups
Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni maîtreſſe, ni mère,
s) N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire:
Quoi que leur rage exige, ou de vous, ou de moi,
t) Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.
Epargnez vos ſoupirs près de l'une & de l'autre.

---

parce qu'on ſe ſert du mot *feu* pour exprimer l'amour? n'eſt-ce pas abuſer des termes? eſt-ce ainſi que la nature parle?

q) Il ſemble que l'auteur ait été ſi embarraſſé de cette ſituation forcée qu'il ait voulu exprès ſe rendre inintelligible. Une fuite qui dérobe des cœurs à des ſoupirs, une haine qui attend des larmes & qui rend les armes!

r) *Parer leurs haines.*] On ne pare point une haine comme on pare un coup d'épée.

s) *N'ont plus de choix ici.*] Il veut dire, Nous n'avons plus à choiſir entre *Cléopatre* & *Rodogune*. *N'ont plus de choix*, dans le ſens qu'on lui donne ici, n'eſt pas français.

t) *Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.*] Lorſqu'on prend la réſolution de renoncer à un royaume, un ſi grand effort doit-il être ſi ſoudain? fait-il une grande impreſſion ſur les ſpectateurs, ſurtout quand cette ceſſion ne produit rien dans la piéce?

J'ai trouvé mon bonheur, saisissez vous du vôtre:
Je n'en suis point jaloux, & ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *seul.*

QUe je serais heureux si je n'aimais un frère!
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'opose à son aveuglement:
Elle agira pour vous, mon frère, également,
u) Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
x) La pesanteur du coup souvent nous étourdit;
On le croit repoussé quand il s'aprofondit;
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade;
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.

u) *Et n'abusera pas de cette violence Que l'indignation fait à votre espérance.*] Cela est trop obscur, & à peine intelligible. On ne fait point violence à une espérance.

x) *La pesanteur du coup souvent nous étourdit*, *&c.*] *Antiochus* perd là dix vers entiers à débiter des sentences; est-ce l'occasion de disserter, de parler de malades qui ne sentent point leur mal, & d'ombres de santé qui cachent mille poisons? On ne peut trop répéter, que la véritable tragédie rejette toutes les dissertations, toutes les comparaisons, tout ce qui sent le rhéteur, & que tout doit être sentiment, jusques dans le raisonnement même.

y) *Allons voir si nous vaincrons l'orage.*] *Vaincre un orage* est impropre; on détourne, on calme un orage, on s'y dérobe, on le brave, &c. on ne le *vainc*

Daignent les juſtes dieux rendre vain ce préſage!
Cependant *y*) allons voir ſi nous vaincrons l'orage,
Et ſi contre *z*) l'effort d'un ſi puiſſant courroux
La nature & l'amour voudront parler pour nous.

Fin du troiſiéme acte.

---

pas : cette métaphore d'orage vaincu, ne peut convenir à des ombres de ſanté qui cachent des poiſons.

z) *L'effort d'un ſi puiſſant courroux.*] La nature & l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux! Voilà encor des expreſſions impropres; je ne me laſſerai point de dire qu'il les faut remarquer, non pas pour obſerver des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne liſent pas avec aſſez d'attention, à ceux qui veulent ſe former le goût & poſſéder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous liſent. On a paſſé beaucoup de fautes contre la langue, & contre l'élégance & la netteté de la conſtruction; le lecteur attentif peut les ſentir. On a craint de faire trop de remarques, & de marquer une affectation de critiquer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

a) PRINCE, qu'ai-je entendu? Parce que je ſoupire,
Vous préſumez que j'aime, & vous m'oſez le dire!
Eſt-ce un frère, eſt-ce vous, dont la témérité
S'imagine...

ANTIOCHUS.

Apaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſerait téméraire

a) *Prince, qu'ai-je entendu? parce que je ſoupire, &c.*] L'ame du ſpectateur était remplie de deux aſſaſſinats, propoſés par deux femmes; on attendait la ſuite de ces horreurs; le ſpectateur eſt étonné de voir *Rodogune* qui ſe fâche de ce qu'on préſume qu'elle pourrait aimer un des princes, deſtiné pour être ſon époux. Elle ne parle que de la témérité d'*Antiochus*, qui en la voyant ſoupirer oſe ſupoſer qu'elle n'eſt pas inſenſible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déja dit; il falait qu'un chevalier n'imaginat pas que la dame de ſes penſées pût être ſenſible avant de très-longs ſervices: ces idées infectèrent notre théatre. *Antiochus* qui ne devrait parler à cette princeſſe que pour lui dire qu'elle eſt indigne de lui, & qu'on n'épouſe point la vieille maîtreſſe de ſon père, quand elle demande la tête de ſa belle-mère pour préſent de nôce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante & contradictoire d'une fille modeſte & parricide, & lui dit que perſonne *n'eſt aſſez téméraire, juſqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire; que c'eſt préſomption de croire ce miracle; qu'elle eſt un oracle;*

Jufqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire ;
Je vois votre mérite, & le peu que je vaux,
b) Et ce rival fi cher connaît mieux fes défauts.
Mais fi tantôt ce cœur parlait par votre bouche,
Il veut que nous croiyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puifqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'eft préfomption de croire ce miracle,
C'eft une impieté de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel efpoir que vous nous ordonnez.
Princeffe, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jufques au fond d'une ame ;
Et votre efpoir trop promt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eft vrai ; mais quoi qu'il en puiffe être,
Méritez cet amour que vous voulez connaître.

---

qu'il ne faut pas éteindre un bel efpoir. Peut-on fouffrir, après ces vers, que *Rodogune* qui mériterait d'être enfermée toute fa vie pour avoir propofé un pareil affaffinat, *trouve trop de vanité dans l'efpoir trop promt des termes obligeans de fa civilité ?* Ces propos de comédie font-ils foutenables ? Il faut dire la vérité courageufement ; il faut admirer encor une fois les grandes beautés répandues dans *Cinna*, dans *les Horaces*, dans *le Cid*, dans *Pompée*, dans *Polyeucte* ; mais fi on veut être utile au public, il faut faire fentir des défauts dont l'imitation rendrait la fcène françaife trop vicieufe.

Remarquez encor que cette conjonction *parce que* ne doit jamais entrer dans un vers noble ; elle eft dure & fourde à l'oreille.

b) *Et ce rival fi cher connaît mieux fes défauts.*] Eft-ce à *Antiochus* à parler des défauts de fon frère ? Comment peut-on dire à une telle femme que les deux frères connaiffent trop bien leurs défauts pour ofer croire qu'elle puiffe aimer l'un des deux ?

c) Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'était pas pour vous;
d) J'ai donné ces ſoupirs aux manes d'un époux;
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidelle
Que ſa mort à toute heure en mon ame rapelle.
Princes, ſoyez ſes fils, & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ce *e*) cœur en nous deux reparti.
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le votre à tout moment ſoupire:
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
f) Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé,
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il eſt encor le même.
Ah! princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis,

---

c) *Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'était pas pour vous.*] Ce vers paraît trop comique & achève de révolter le lecteur judicieux qui doit attendre ce que deviendra la propoſition d'un aſſaſſinat horrible.

d) *J'ai donné ces ſoupirs aux mânes d'un époux.*] Voici qui eſt bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'épouſe du père d'*Antiochus!* elle ne ſe contente pas d'être parricide, elle ſe dit inceſtueuſe! En effet, dans les premiers actes, on ne ſait ſi elle a conſommé ou non le mariage avec le père de ſes amans: il faudrait au moins que de telles horreurs fuſſent un peu cachées ſous la beauté de la diction.

e) *Son cœur en nous deux reparti.*] Il ſemble par ce diſcours d'*Antiochus*, qu'en effet *Rodogune* a été la femme de ſon père; s'il eſt ainſi, quel effet doit faire un amour d'ailleurs aſſez froid, qui devient un inceſte avéré, auquel ni *Antiochus*, ni *Rodogune* ne prennent ſeulement pas garde? Mais qu'eſt-ce qu'un cœur réparti en deux?

f) *Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé.*] C'eſt donc le cœur de *Nicanor* reparti entre ſes deux fils, qui ayant été percé reprend le ſang qu'il a verſé; c'eſt-à-dire, ſon propre ſang, pour aimer encor ſa femme dans la perſonne de ſes deux enfans. Que dire de telles idées & de telles expreſſions! comment ne pas remarquer de pareils défauts? & comment les excuſer? que gagnerait-on à vouloir les pallier? ce ferait trahir

Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils ?

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il ferait *g*) s'il vivait en lui-même.
h) A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras:
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas ?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre.
i) Une ſeconde fois il vous le dit par moi,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les aſſaſſins, & j'y cours.

---

l'art qu'on doit enſeigner aux jeunes gens.

g) *S'il vivait en lui-même.*] *Rodogune* continue la figure employée par *Antiochus*; mais on ne peut dire *vivre en ſoi-même*; ce ſtile fait beaucoup de peine; mais ce qui en fait bien davantage, c'eſt que *Rodogune* paſſe ainſi tout d'un coup de la modeſte fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empreſſement d'exiger d'un fils la tête de ſa mère.

h) *A ce cœur qu'il vous laiſſe, oſez prêter un bras.*] *Prêter un bras à un cœur, le porter & ne pas l'écouter*, ſont des expreſſions ſi peu naturelles, ſi forcées, ſi fauſſes, qu'on voit bien que la ſituation ne l'eſt pas; car d'ordinaire, comme dit *Boileau*,

Ce que l'on conçoit bien, s'exprime clairement.

i) *Une ſeconde fois il vous le dit par moi.*] *Rodogune* demande donc deux fois un parricide, ce que *Cléopatre* elle-même n'a pas fait. Eſt-il poſſible qu'*Antiochus* puiſſe lui dire, *nommez les aſſaſſins?* quel faux artifice! ne les connaît-il pas? ne ſait-il pas que c'eſt ſa mère? ne s'en eſt-elle pas vantée à lui-même? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme; elles conſolent au moins, en faiſant voir l'extrême difficulté de faire une bonne piéce de théatre.

RODOGUNE.

Quel myftère
Vous fait en l'acceptant méconnaître une mère?

ANTIOCHUS.

Ah! fi vous ne voulez voir finir nos deftins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres affaffins.

RODOGUNE.

k) Ah! je vois trop régner fon parti dans votre ame,
Prince, vous le prenez?

ANTIOCHUS.

Oui, je le prens, madame;
Et j'aporte à vos pieds le plus pur de mon fang,
Que la nature enferme en fon malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix fecrette
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète,
Exécutez fon ordre, & hâtez vous fur moi
De punir une reine, & de venger un roi:
Mais quitte par ma mort d'un devoir fi févère,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.

l) De

k) *Ah! je vois trop régner fon parti dans votre ame &c.*] Quelle froideur dans de tels éclairciffemens, & quelles étranges expreffions! *vous le prenez? oui, je le prens.* Je ne parle pas ici du fens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la baffeffe des mots.

l) *De deux princes unis à foupirer.*] Il falait au moins, *unis en foupirant*; car on ne peut dire *unis à foupirer.*

m) *Puniffez un des fils des crimes de la mère.*] Peut-on férieufement dire à *Rodogune*, Tuez l'un de nous deux, & époufez l'autre; & fe complaire dans cette penfée auffi froide que barbare, & la retourner en deux ou trois façons?

Corneille fait dire à *Sabine* dans *les Horaces*, *Que l'un de vous me tue & que l'autre me venge.* Il répete ici cette penfée; mais il la délaye. Il la rend infipide;

l) De deux princes unis à ſoupirer pour vous
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux;
m) Puniſſez un des fils des crimes de la mère,
Mais payez l'autre auſſi des ſervices du père,
Et laiſſez un exemple à la poſtérité,
Et de rigueur entière, & d'entière équité.
Quoi, n'écouterez-vous ni l'amour, ni la haine?
Ne pourai-je obtenir ni ſalaire, ni peine?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez...

RODOGUNE.

n) Hélas, prince!

ANTIOCHUS.

o) Eſt-ce encor le roi que vous plaignez?
Ce ſoupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rapellez votre frère.
Le combat pour mon ame était moins dangereux,
Lorſque je vous avais à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble.
Je vous bravais tantôt, & maintenant je tremble.

---

tous ces froids efforts de l'eſprit ne ſont que des amplifications de rhéteur. Ce n'eſt pas là *Virgile*, ce n'eſt pas là *Racine*.

n) *Hélas prince....*] Enfin, *Rodogune* paſſe tout d'un coup de l'aſſaſſinat à la tendreſſe. La petite fineſſe du ſoupir qui va vers l'ombre d'un père, & *Rodogune* qui tremble d'aimer, forment ici une paſtorale. Quel contraſte! eſt-ce là du tragique? La propoſition d'aſſaſſiner une mère eſt d'une furie; & cet *hélas*, & ce *ſoupir*, font d'une bergère. Tout cela n'eſt que trop vrai; & encor une fois il faut le dire, & le redire.

o) *Eſt-ce encor le roi que vous plaignez?*] Cela ferait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mélange de tendreſſe naïve & d'atrocités affreuſes n'eſt pas ſuportable.

J'aime, n'abufez pas, prince, de mon fecret,
Au milieu de ma haine il m'échape à regret.
p) Mais enfin il m'échape, & cette retenue
Ne peut plus foutenir *q*) l'effort de votre vûe.
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand couroux;
Et ce dernier foupir dit affez que c'eft vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'opofe;
Ne m'en accufez point, vous en êtes la caufe;
Vous l'avez fait renaître *r*) en me preffant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un père mort pour moi voyez *s*) le fort étrange;
Si vous me laiffez libre, *t*) il faut que je le venge;
u) Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eft qu'à ce prix feul que je puis me donner:
Mais *x*) ce n'eft pas de vous qu'il faut que je l'attende:

---

p) *Mais enfin il m'échape, & cette retenue.*] Ce foupir échape donc; & la retenue de cette parricide ne peut plus fe foutenir à la vue de celui qui doit être fon mari, & cependant elle lui tient encor de longs difcours, malgré *l'effort de fa vue.*

Remarquez qu'une femme qui dit deux fois mon foupir m'échape, eft une femme à qui rien n'échape, & qui met un art groffier dans fa conduite. *Racine* n'a jamais de ces mauvaifes fineffes.

q) *L'effort d'une vue.*] Quelle expreffion! jamais le mot propre. Ce n'eft pas là le *vultus nimium lubricus afpici* d'Horace.

r) *En me preffant d'un choix.*] Cela n'eft pas français; on ne preffe point d'une chofe.

s) *Le fort étrange*] eft faible: *étrange* n'eft là qu'une mauvaife épithète pour rimer à *venge.*

t) *Il faut que je le venge.*] Pourquoi? elle a donc été fa femme? mais fi elle ne l'a point été, elle n'eft point du tout obligée de venger *Nicanor*; elle n'eft obligée qu'à remplir les conditions de la paix qui interdifent toute vengeance; ainfi elle raifonne fort mal.

u) *Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner.*] Cela eft impropre; des feux qui fe mutinent, & *s'en mutinent* eft encor plus mauvais. On ne fe mu-

Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi.
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi;
y) Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrons donc sous les loix que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage:
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage;
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublirai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour j'attendrai d'une mère,
Que le trône me donne ou vous, ou votre frère.
z) Attendant son secret vous aurez mes désirs,
Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :

---

tine point *de*. Mutiner est un verbe qui n'a point de régime. Cette scène est un entassement de barbarismes & de solécismes autant que de pensées fausses. Ce sont ces défauts aplaudis par quelques ignorants entêtés que *Boileau* avait en vue, quand il disait dans son art poëtique :

> Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
> Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

x) *Ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende.*] Pourquoi l'a-t-elle donc demandé ? Toutes ces contradictions sont la suite de cette proposition révoltante qu'elle a faite d'assassiner sa belle-mère; une faute en attire cent autres.

y) *Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance.*] Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance ? Elle change à présent d'avis ; elle ne voudrait plus d'*Antiochus* s'il avait tué sa mère : ce n'est pas là assurément le caractère qu'exigent *Horace* & *Boileau*,

> Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
> Et qu'il soit jusqu'au bout, tel qu'on l'a vu d'abord.

z) *Attendant son secret.*] Elle voulait tout-à-l'heure tuer *Cléopatre*, & à présent elle lui est soumise. Et qu'est-ce qu'un secret qui *fait régner* ?

C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus? Son bonheur eſt le mien:
Rendez heureux ce frère, & je ne perdrai rien.
L'amitié le conſent, ſi l'amour l'apréhende:
Je bénirai le ciel d'une perte ſi grande;
Et quittant les douceurs de cet eſpoir flottant,
a) Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu, mon eſprit ſe confond. *b*)
Prince, ſi votre flamme à la mienne répond,
c) Si vous n'ètes ingrat à ce cœur qui vous aime,
d) Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

---

a) *Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.*] Il eſt aſſurément impoſſible de mourir affligé & content.

b) Voilà encor *Rodogune* qui ſe recueille pour dire qu'elle eſt troublée, qui fait une pauſe pour dire qu'elle ſe confond. Toujours cette groſſière fineſſe, toujours cet art qui manque d'art.

c) *Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime*,] n'eſt pas français; on dit, *ingrat envers quelqu'un*, & non, *ingrat à quelqu'un*.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis* de quelqu'un eſt une de ces mauvaiſes expreſſions qu'on a miſes à la mode depuis quelque tems. Preſque perſonne ne s'étudie à bien parler ſa langue.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

e) LEs plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'est pas assez;
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fai vaincre la nature;
Et prète lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes faiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites la moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

---

d) *Ne me revoyez point qu'avec*,] n'est pas français; il faut, *ne me revoyez qu'avec.*

e) *Les plus doux de mes vœux — Tu viens de vaincre amour! — En cette conjoncture — Les cœurs des vrais amans — & ces dignes faiblesses, Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.*] Tout cela ressemble à des stances de *Boisrobert*, & les vrais amans reviennent à tout propos.

Pourquoi *Rodrigue* & *Chimène* parlent-ils si bien, & *Antiochus* & *Rodogune* si mal? C'est que l'amour de *Chimène* est véritablement tragique, & que celui de *Rodogune* & d'*Antiochus* ne l'est point du tout; c'est un amour froid dans un sujet terrible.

SCENE III. f)

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

HÉ bien, Antiochus, g) vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous ſavez ſi le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous ſavez mieux que moi ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſais que je péris ſi vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colère,

---

f) Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette ſcène ne me paraît pas plus naturelle ni mieux faite que les précédentes. Il me ſemble que *Cléopatre* après avoir dit à ſes deux fils qu'elle couronnera celui qui aura aſſaſſiné ſa maîtreſſe, ne doit point parler familiérement à *Antiochus*.

g) *Vous dois-je la couronne?*] C'eſt-à-dire, Voulez-vous tuer *Rodogune*? cela ne peut s'entendre autrement; cela même ſignifie, Avez-vous tué *Rodogune*? car elle n'a promis la couronne qu'à l'aſſaſſin.

h) *Il a ſû me venger quand vous déli-bériez.*] On ne peut imaginer que *Cléopatre* veuille dire ici autre choſe, ſinon, *Séleucus vient de tuer ſa maîtreſſe & la vôtre.* A ce mot ſeul *Antiochus* ne doit-il pas entrer en fureur?

i) *Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez.*] Ce vers confirme encor la mort de *Rodogune*; il n'en eſt rien, à la vérité; mais *Cléopatre* le dit poſitivement. Comment *Antiochus* n'eſt-il pas ſaiſi du plus affreux déſeſpoir à cette nouvelle épouvantable? comment peut-il raiſonner de ſang-froid avec ſa mère, comme ſi elle ne lui avait rien dit? Rien de tout cela n'eſt vraiſemblable; il ne l'eſt

Vous vous êtes laiffé prévenir par un frère ?
h) Il a sû me venger quand vous délibériez ?
i) Et je dois à son bras ce que vous espériez ?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême,
C'est périr en effet que perdre un diadème;
Je n'y sais qu'un remède, encor est-il fâcheux,
Étonnant, incertain, & triste pour tous deux;
k) Je périrai moi-même avant que de le dire:
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

l) Le remède à nos maux est tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.
Votre seule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune:
Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.

---

pas que *Cléopatre* veuille faire accroire que *Rodogune* est morte; il ne l'est pas qu'*Antiochus* soutienne cette conversation. S'il croit *Cléopatre*, il doit être furieux: s'il ne la croit pas, il doit lui dire, Osez-vous bien imputer ce crime à mon frère ?

k) *Je périrai moi-même avant que de le dire.*] On n'entend pas mieux ce que c'est que ce secret. Ces deux couplets paraissent remplis d'obscurités.

l) *Le remède à nos maux est tout en votre main.*] Comment ce remède aux maux est-il dans la main de *Cléopatre* ? entend-il qu'en nommant l'aîné elle finira tout ? mais il dit, *Nous perdons tout en perdant Rodogune.* Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de *Cléopatre* est aveuglé d'un peu d'inimitié ? que si ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, & qu'au point où il les voit, c'en est le seul remède. Quel discours! quel langage! & dans une telle occasion! Il parle avec la plus grande soumission; & *Cléopatre* lui répond, *Quelle fureur vous possède ?* En vérité ces discours sont-ils dans la nature ?

L'aveu de cet amour sans doute vous offense ;
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence ;
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié ;
Au point où je les vois c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède !
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou si vous présumez être déja mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connaître
m) Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ? *n*)
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'ainesse
Donnât à l'un de nous le trône, & la princesse ?

Qui

---

m) *Les forces d'un amour.*] On a déja remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un état.*

n) *Un prétexte qui fait un retour,*] n'est pas français.

o) *Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre.*] Il me semble qu'il n'est point du tout intéressant de savoir si *Cléopatre* a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour *Rodogune* ; ce n'est pas là ce qui doit l'inquiéter ; il doit trembler que *Cléopatre* n'ait déja fait assassiner *Rodogune* par *Séleucus*, comme elle l'a déja dit, ou du moins, qu'elle n'employe le bras de quelque autre. Cette idée si naturelle ne se présente pas seulement à lui ; c'était la seule qui pût inspirer de la terreur & de la pitié, & c'est la seule

Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
Et c'était par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût oſé s'en défendre,
o) Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si ſa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux,
p) Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;
Le déſir de régner eût fait la même choſe ;
q) Et dans l'ordre des loix que la paix nous impoſe,
Nous devions aſpirer à ſa poſſeſſion,
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire ;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir une haine cachée,
Que la foi des traités r) n'avait point arrachée ?

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir
s) Des hontes que pour vous j'avais ſû prévenir ;
Et de l'indigne état où votre Rodogune

---

qui ne vienne pas dans la tête d'*Antiochus*. Il s'amuſe à dire inutilement que les deux frères devaient aimer *Rodogune* ; il veut le prouver en forme ; il parle de *l'ordre des loix*.

p) Il dit que *le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle.*] Comment un devoir attache-t-il des vœux ? cela n'eſt pas français.

q) *Le deſir de régner qui eût fait la même choſe*] & les deux princes qui devaient aſpirer à la poſſeſſion de *Rodogune* dans l'ordre des loix, & qui ont donc aimé ! quel langage !

r) *N'avait point arrachée.*] Ce verbe exige une prépoſition & un ſubſtantif : on arrache la haine du cœur.

s) *Des hontes que pour vous j'avais ſû prévenir.*] *La honte* n'a point de pluriel ; du moins dans le ſtile noble.

Sans moi, ſans mon courage, eût mis votre fortune.
t) Je croyais que vos cœurs ſenſibles à ſes coups
En ſauraient conſerver un généreux couroux;
Et je le retenais avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère & de reſſentiment
Fût plus impétueux en ſon débordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le ſceptre dont ma main vous doit récompenſer,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer;
Vous ne conſidérez ni lui, ni mon injure;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature;
Et je pourrais aimer des fils dénaturés!

ANTIOCHUS.

La nature & l'amour ont leurs droits ſéparés;
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſſède.

CLÉOPATRE.

Non, non, où l'amour régne, il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux.
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous;
Mais auſſi...

---

t) *Je croyais que vos cœurs ſenſibles à ſes coups*,] ſe raporte, par la conſtruction de la phraſe, au courage de *Cléopatre*, & par le ſens de la phraſe, aux coups de *Rodogune*. Et comment retenait-elle ce couroux, quand elle dit qu'elle croyait que leurs cœurs conſerveraient un généreux couroux? Pouvait-elle retenir un couroux dont ſes deux fils ne lui donnaient aucune marque? Au reſte, je ſuis toujours étonné que *Cléopatre* veuille tromper toujours

CLÉOPATRE.

Pourſuivez, fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périſſez, périſſez, votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion.
Mes yeux ſauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ſes adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle? *u*) y voulez-vous la mienne?
Madame, commandez, je ſuis prêt d'obéir:
Je percerai ce cœur qui vous oſe trahir:
Heureux ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute votre colère!
Mais ſi la dureté de votre averſion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de faibles ſoupirs *x*) & d'impuiſſantes larmes.

CLÉOPATRE.

Ah, que n'a-t-elle pris, & la flamme, & le fer!

---

groſſiérement des princes qui la connaiſſent, & qui doivent tant ſe défier d'elle. Obſervez ſurtout que rien n'eſt ſi froid que ces diſcuſſions dans des ſcènes où il s'agit d'un grand intérêt.

u) *Y voulez-vous la mienne?*] Cet *y* ne ſe raporte à rien.

x) *Et d'impuiſſantes larmes.*] S'il n'a eu que d'impuiſſantes larmes, comment *Cléopatre* a-t-elle pû lui dire, *quelle aveugle fureur vous poſsède?* comme on l'a déja remarqué.

Que bien plus aisément j'en saurais triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance.
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;
Je sens que *y*) je suis mère auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rens, & ma colère expire.
Rodogune est à vous, aussi-bien que l'empire.
z) Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné ;
Possédez la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rens graces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,

y) *Je suis mère auprès de vos douleurs.*] Cela n'est pas français ; il falait dire, *vos douleurs me font sentir que je suis mère.* La correction du stile est devenue d'une nécessité absolue. On est obligé de tourner quelquefois un vers en plusieurs manières avant de rencontrer la bonne.

z) *Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné.*] Je suis encor surpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'*Antiochus* ; c'est pourtant le sujet de la piéce, c'est ce qui est annoncé dès les premiers vers, comme la chose la plus importante. Je pense que la raison de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration, est qu'on ne la croit pas vraie. *Cléopatre* vient de s'adoucir sans aucune raison ; on pense que tout ce qu'elle dit est feinte. Une autre raison encor du peu d'effet de cette déclaration si importante, c'est qu'elle est noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaises raisons, & surtout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne saurait toucher. J'observe que parmi ces défauts l'intérêt de curiosité se fait toujours sentir ; c'est ce qui soutient la piéce jusqu'au cinquiéme acte, dont les grandes beautés, la situation unique, & le terrible tableau demandent grace

La nature eſt trop forte, & mon cœur s'eſt domté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc ſur le point de périr!
La main qui me bleſſait a daigné me guérir!

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner *a*) une flamme ſi belle.
Allez à la princeſſe en porter la nouvelle:
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé.
Vous n'aimeriez pas tant ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

b) Heureux Antiochus! heureuſe Rodogune!
Oui, madame, entre nous la joye en eſt commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de momens

---

pour tant de fautes, & l'obtiennent.

a) *Une flamme ſi belle*] n'eſt pas une raiſon quand il s'agit d'un trône, il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à *Antiochus* eſt plutôt de la comédie que de la tragédie.

b) *Heureux Antiochus! heureuſe Rodogune!*] Il faut que ce prince ait le ſens bien borné, pour n'avoir aucune défiance, en voyant ſa mère paſſer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce, à l'excès de la bonté! Quoi? après qu'elle ne lui a parlé que d'aſſaſſiner *Rodogune*, après avoir voulu lui faire accroire que *Séleucus* l'a tuée, après lui avoir dit, Périſſez, périſſez; elle lui dit que ſes larmes ont de l'intelligence dans ſon cœur; & *Antiochus* la croit! Non, une telle crédulité n'eſt pas dans la nature. *Antiochus* n'a jamais dû avoir plus de défiance, & il n'en témoigne aucune. Il devrait au moins demander ſi le changement inopiné de ſa mère eſt bien vrai; il devrait dire, Eſt-il poſſible que vous ſoyez toute autre en un moment! ferai-je aſſez heureux? &c. mais point; il s'écrie tout d'un coup, *O moment fortuné! ô trop heureuſe fin!* Plus j'y réfléchis, & moins je trouve cette ſcène naturelle.

Sont autant de larcins à vos contentemens ;
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos déſirs bornés
A vous donner en nous des ſujets couronnés.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu ſa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mère?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encor, & ce cœur adouci...

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi ſon frère, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume,
Mais j'en ſaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.

---

c) On dit qu'au théatre on n'aime pas les ſcélerats. Il n'y a point de criminelle plus odieuſe que *Cléopatre*, & cependant on ſe plaît à la voir, du moins le parterre qui n'eſt pas toujours compoſé de connaiſſeurs ſévères & délicats s'eſt laiſſé ſubjuguer quand une actrice impoſante à joué ce rôle, elle annoblit l'horreur de ſon caractère par la fierté des traits dont *Corneille* la peint ; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis *Rodogune* & le trône à ſon fils *Antiochus*. Si *Corneille* a manqué à ſon

Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'aprendre tout de moi qu'il ne ſerait de vous.

SCENE V. c)

CLÉOPATRE *ſeule.*

QUe tu pénétres mal le fond de mon courage !
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage ;
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouïr,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouïr.
Je ne veux plus que moi *d*) dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant que charme l'aparence,
Et dont l'eſprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguiſement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au ſort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux inſtruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je ſaurai te plonger.
e) Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :
De qui ſe rend trop tôt on doit craindre une embûche ;
f) Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front,

art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les eſprits en ſuſpens, & d'arranger tellement les événemens, que perſonne ne peut deviner le dénouement de cette tragédie.

d) On a déja averti qu'il faut *dans* & non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente, & pourquoi s'eſt-elle confiée ? Elle ne le dit pas.

e) *Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche.*] *Trébucher* n'a jamais été du ſtile noble.

f) *Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le*

Que prendre pour ſincère un changement ſi promt.
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

SCENE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.
SAvez-vous, Séleucus, que je me ſuis vengée?

SÉLEUCUS.
g) Pauvre princeſſe, hélas!

CLÉOPATRE.
Vous déplorez ſon ſort!
Quoi, l'aimiez-vous?

SÉLEUCUS.
h) Aſſez pour regretter ſa mort.

CLÉOPATRE.
Vous lui pouvez ſervir encor d'amant fidelle;
Si j'ai ſu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.
O ciel! & de qui donc, madame?

CLÉOPATRE.
C'eſt de vous,
Ingrat;

---

front.] Je crois qu'il eût falu, *diſtinguer*, au lieu de *démêler;* car le cœur & le front ne ſont point mêlés enſemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'aplaudit de tromper toujours ſa confidente; doit-elle penſer à elle dans ce moment d'horreur?

g) *Pauvre princeſſe, hélas!*] Cette réponſe eſt inſoutenable; la baſſeſſe de

Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon époux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mère,
De vous qui dédaignez de ſervir ma colère,
De vous de qui l'amour rebelle à mes deſirs
S'opoſe à ma vengeance, & détruit mes plaiſirs.

SÉLEUCUS.

De moi ?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle;
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'aprenant commence à le ſentir.
Le trône était à toi par le droit de naiſſance;
Rodogune avec lui tombait en ta puiſſance;
Tu devais l'épouſer, tu devais être roi;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton rival ton ſceptre & ta maîtreſſe.

SÉLEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPATRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné;

l'expreſſion s'y joint à une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux; on ne parlerait pas ainſi de la mort d'une perſonne qu'on connaîtrait à peine : il croit que ſa maîtreſſe eſt aſſaſſinée, & il dit, *pauvre princeſſe !*

b) *Aſſez pour regretter ſa mort*,] enchérit encor ſur cette faute.

Et par une raison qui vous est inconnue ;
Mes propres sentimens vous avaient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux,
Que mon cœur *i*) n'ait donnés à ce frère avant vous ;
Et si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos desirs & les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
k) C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi, je conserverais quelque couroux secret !

CLÉOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrais la perdre sans regret ?
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée ?
Elle dont tu plaignais la perte imaginée ?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion
Ce n'est pas aspirer à sa possession,

i) *N'ait donnés*] se raporte *aux attraits si doux* ; mais ce ne sont pas les attraits si doux qu'il a donnés à son frère, ce sont *les biens*.

k) *C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit*, &c.] *Cléopatre* est-elle habile ? elle veut trop persuader à *Séleucus* qu'il doit s'affliger ; c'est lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, & l'animer contre son frère ; mais ses paroles n'ont pas un sens net. Qu'est-ce *qu'une feinte* qui *assoupit au dehors* & de *fausses patiences* qui *amusent ceux dont on craint en l'ame des défiances* ? Comment l'auteur de *Cinna* a-t-il pû écrire dans un stile si incorrect & si peu noble ?

CLÉOPATRE.

Que la mort la raviſſe, & qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant eſt également forte ;
Et tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal
Ne ſaurait voir ſon bien aux mains de ſon rival.
l) Piqué juſques au vif il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'inſenſible, afin de mieux ſurprendre ;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite à ſa flamme était dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être, mais enfin par quel amour de mère
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prens à la connaître, & la faire avorter ;
J'en prens à conſerver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta ſecrette rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainſi, mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés, quand, & comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire ? & par quelle juſtice

l) *Piqué juſques au vif. — Faire de l'inſenſible. Une choſe due par rang ou par mérite.*] Tout cela eſt très-mal exprimé, & eſt d'un ſtile familier & bas. *Une choſe due par rang*, n'eſt pas français.

Le reſte de la ſcène eſt plus naturel & mieux écrit ; mais *Séleucus* ne dit rien qui doive faire prendre à ſa mère la réſolution de l'aſſaſſiner. Un ſi grand crime doit au moins être néceſſaire. Pourquoi *Séleucus* ne prend-il pas des meſures contre ſa mère, comme il l'avait propoſé à *Antiochus* ? en ce cas *Cléopatre* aurait quelque raiſon qui ſemblerait colorer ſes crimes.

Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſuplice,
Et que du même amour dont nous ſommes bleſſés
Il ſoit récompenſé quand vous m'en puniſſez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais juſtice, ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiſcrettes.
Je ne ſuis point jaloux du bien que vous lui faites ;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne penſez, & plus que je ne veux.
Le reſpect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'eſpérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, & zèle pour mon roi.
Adieu.

---

m) On eſt capable d'une réſolution, d'une action vertueuſe ou criminelle. On n'eſt point capable d'un malheur.

n) *Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux ?*] Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un*, car *Rodogune* ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèſe, *en prendre un*, *& en ôter deux*, eſt recherchée. J'ai déja remarqué que l'antithèſe eſt trop familière à la poëſie françaiſe ; ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre & l'harmonie de la latine & de la grecque ; c'eſt encor plus nôtre faute ; nous ne travaillons pas aſſez nos vers, nous n'avons pas aſſez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas aſſez contre les difficultés.

SCENE VII.

CLÉOPATRE *ſeule.*

DE quel malheur ſuis-je encore capable ! *m*)
Leur amour m'offenſait, leur amitié m'accable ;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans révoltés, & deux rivaux unis.
Quoi, ſans émotion perdre trône, & maîtreſſe !
Quel eſt ici ton charme, odieuſe princeſſe ?
Et par quel privilège allumant de tels feux,
n) Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux ?
N'eſpère pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner ſur deux cœurs tu n'es pas encor reine.
Je ſais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller juſqu'à toi :
Mais n'importe, mes mains ſur le père enhardies
Pour un bras refuſé ſauront prendre deux vies.
Leurs jours également ſont pour moi dangereux.
o) J'ai commencé par lui, j'achéverai par eux.

---

o) *J'ai commencé par lui, je finirai par eux.*] Je ne ſais ſi on ſera de mon ſentiment, mais je ne vois aucune néceſſité preſſante, qui puiſſe forcer *Cléopatre* à ſe défaire de ſes deux enfans. *Antiochus* eſt doux & ſoumis ; *Séleucus* ne l'a point menacée. J'avoue que ſon atrocité me révolte, & quelque méchant que ſoit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle réſolution ſoit dans la nature. Si ſes deux enfans avaient complotté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre *Cléopatre* un peu excuſable ; mais une femme, qui de ſang froid ſe réſout à aſſaſſiner un de ſes fils, & à empoiſonner l'autre, n'eſt pour moi qu'un monſtre qui me dégoute. Cela eſt plus atroce

Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéiſſent.
Fais les ſervir ma haine, ou conſens qu'ils périſſent.
Mais déja l'un a vû que je les veux punir;
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir.
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuſe à force de grands crimes.

Fin du quatriéme acte.

---

que tragique. Il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque choſe d'excuſable.

a) *Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi &c.*]

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

Il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque le public écoute encor, non ſans plaiſir, ce monologue. Je ne puis trahir ma penſée, juſqu'à déguiſer la peine qu'il me fait. Je trouve ſurtout cette exclamation *graces aux dieux* auſſi déplacée qu'horrible; *graces aux dieux, je viens d'égorger mon fils de qui je n'avais nul ſujet de me plaindre*; mais enfin je conçois que cette déteſtable fermeté de *Cléopatre* peut attacher, & ſurtout qu'on

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

a) ENFIN, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre en attendant Rodogune & ſon frère,
b) Peut déja de ma part les promettre à ſon père:
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'attens plus que la cérémonie
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un ſeul coup du ſort
Recevoir l'hyménée, & le trône, & la mort;
c) Poiſon, me ſauras-tu rendre mon diadème?
Le fer m'a bien ſervie, en feras-tu de même?

---

eſt très-curieux de ſavoir comment *Cléopatre* réuſſira ou ſuccombera; c'eſt là ce qui fait à mon avis le grand mérite de cette piéce.

b) *Peut déja de ma part les promettre à ſon père.*] *De ma part*, eſt une expreſſion familière; mais ainſi placée, elle devient fiére & tragique; c'eſt-là le grand art de la diction. Il ſerait à ſouhaiter que *Corneille* l'eût employé ſouvent; mais il ſerait à ſouhaiter auſſi que la rage de *Cléopatre* pût avoir quelque excuſe, au moins apparente.

c) J'avoue encor que je n'aime point cette apoſtrophe au *poiſon*. On ne parle point à un *poiſon*, c'eſt une déclamation de rhéteur, une reine ne s'aviſe guères de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apoſtrophes dans *Racine*.

Me ſeras-tu fidelle ? Et toi, que me veux-tu,
d) Ridicule retour d'une ſote vertu,
e) Tendreſſe dangereuſe autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les reſtes de mon ſang,
S'il m'arrache du trône, & la met en mon rang.
Reſte du ſang ingrat d'un époux infidelle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, & péri comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai ſon apui;
Auſſi-bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abîme,
Que retenir ma main ſur la moitié du crime;
Et te faiſant mon roi, c'eſt trop me négliger,
Que te laiſſer ſur moi père & frère à venger.
Qui ſe venge à demi court lui-même à ſa peine.
f) Il faut, ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le peuple en fureur pour ſes maîtres nouveaux
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe,

Dût

---

d) *Ridicule retour d'une ſote vertu*,] n'eſt pas de même. Rien n'eſt plus bas, ni même plus mal placé. *Cléopatre* n'a point de vertu, ſon ame exécrable n'a pas héſité un inſtant. Ce mot *ſote* doit être évité.

e) *Tendreſſe dangereuſe*, *autant comme importune.*] *Autant comme importune*, n'eſt pas français : on l'a déja obſervé ailleurs.

f) *Il faut ou condamner*, *ou couronner ſa haine.*] Ces ſentences, au moins, doivent être claires & fortes : mais ici le mot de *haine* eſt faible, & *couronner ſa haine* ne donne pas une idée nette.

g) *Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.*] Il eſt bien plus étrange qu'un vers ſi oiſeux & ſi faible ſe trouve entre deux vers ſi beaux & ſi forts. Plaignons la ſtérilité de nos rimes dans le

Dût le ciel égaler le ſuplice à l'offenſe,
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir;
g) Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
h) Tombe ſur moi le ciel, pourvû que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un viſage remis.
Il eſt doux de périr après ſes ennemis;
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur ſujette.
i) Mais voici Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effet doit bientôt révéler.

---

genre noble; nous n'en avons qu'un très-petit nombre, & l'embarras de trouver une rime convenable, fait ſouvent beaucoup de tort au génie; mais auſſi, quand cette difficulté eſt toujours ſurmontée, le génie alors brille dans toute ſa perfection.

h) *Tombe ſur moi le ciel &c.*] On ſait bien que le ciel ne peut tomber ſur une perſonne; mais cette idée, quoique très-fauſſe, était reçue du vulgaire; elle exprime toute la fureur de *Cléopatre*, elle fait frémir.

i) *Mais voici Laonice, il faut diſſimuler.*] Ces avertiſſemens au parterre ne ſont plus permis; on s'eſt aperçu qu'il y a très-peu d'art à dire, *je vais agir avec art*. On doit aſſez s'apercevoir que *Cléopatre* diſſimule, ſans qu'elle diſe, *je vais diſſimuler*.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

VIennent-ils nos amans ?

LAONICE.

Ils approchent, madame ;
On lit deſſus leur front l'allégreſſe de l'ame ;
L'amour s'y fait paraître avec la majeſté ;
k) Et ſuivant le vieil ordre en Syrie uſité,
D'une grace en tous deux toute auguſte & royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple au ſortir du palais,
l) Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais ;
C'eſt là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
m) Le peuple tout ravi par ſes vœux le dévance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur ſouhaite aux pieds de leurs autels ;
Impatient pour eux que la cérémonie

---

k) *Et ſuivant le vieil ordre &c.*] Cette deſcription que fait *Laonice*, toute ſimple qu'elle eſt, me paraît un grand coup de l'art ; elle intéreſſe pour les deux époux ; c'eſt un beau contraſte avec la rage de *Cléopatre* : ce moment excite la crainte & la pitié, & voilà la vraye tragédie.

l) *Par les mains du grand prêtre être unis à jamais.*] On ſent aſſez la dureté de ces ſons, *grand prêtre être* ; il eſt aiſé de ſubſtituer le mot de *pontife*.

m) *Le peuple tout ravi*,] eſt un peu trop du ſtile de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puiſſent diminuer en rien le grand intérêt de cette ſituation, la majeſté du ſpectacle, & la beauté de preſque tout

Ne commence bientôt, ne ſoit bientôt finie.
n) Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
o) Tous nos vieux différens de leur ame exilés,
Font leur ſuite aſſez groſſe, & d'une voix commune
Béniſſent à l'envi le prince, & Rodogune.
Mais je les vois déja, madame, c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectacles ſi doux.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, troupe de Parthes & de Syriens.

CLÉOPATRE.

p) APprochez, mes enfans, car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas;

---

ce cinquiéme acte, conſidéré en lui-même, indépendamment des quatre premiers.

n) *Les Parthes à la foule.*] Il faut *en foule.*

o) *Tous nos vieux différens — Font leur ſuite aſſez groſſe.*] Il ſemble par la phraſe que ces différens ſoient de la ſuite.

p) *Aprochez, mes enfans, car l'amour maternelle.*] Quoi! après avoir demandé il y a deux heures la tête de *Rodogune*, elle leur parle d'*amour maternelle*, cela n'eſt-il pas trop outré? *Rodogune* ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princeſſes ne ſe ſont point vûes.

Il m'eſt trop doux, madame, & tout l'heur que j'eſpère,
C'eſt de vous obéïr, & reſpecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi ſeulement, vous allez être rois;
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah, ſi nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéiſſance.
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez votre place.
Il eſt tems d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

(*Ici Antiochus s'aſſied dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre à ſa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; & Cléopatre pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoiſonné.*)

Peuples qui m'écoutez, Parthes, & Syriens,
Sujets du roi ſon frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aîneſſe
Elève dans le trône, & donne à la princeſſe.
Je lui rens cet état que j'ai ſauvé pour lui.

---

q) *Prêtez les yeux au reſte.*] Pourquoi dit-on, *prêter l'oreille*, & que *prêter les yeux* n'eſt pas français? N'eſt-ce point qu'on peut s'empêcher à toute

Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine.
Voici votre roi, peuple, & voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez les tous deux,
Aimez les, & mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rens ce pouvoir dont je me suis démise:
q) Prètez les yeux au reste, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice aporte une coupe.*)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paraître,
Madame, & j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci;
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale;
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour ensemble & de mon amitié!

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel, que ne dois-je point aux bontés d'une mère?

CLÉOPATRE.

Le tems presse, & votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens:

---

force d'entendre, en détournant ailleurs son attention; & qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts?

Voici l'heureux essai de nos contentemens.
Mais si mon frère était le témoin de ma joye....

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel que vouloir qu'il la voye,
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner,
Et sa douleur secrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, troupe de Parthes & de Syriens.

TIMAGENE.

AH, seigneur!

CLÉOPATRE.

Timagène,
Quelle est votre insolence?

---

r) *Immobile & rêveur en malheureux amant . . .*] On est fâché de cette absurdité de *Timagène*, qui jetterait quelque ridicule sur cet événement terrible, s'il était possible d'en jetter. Peut-on dire d'un prince assassiné, qu'il est *rêveur en malheureux amant sur un lit de gazon ?* Le moment est pressant & horrible. *Séleucus* peut avoir un reste de vie, on peut le secourir, & *Timagène* s'amuse

TIMAGENE.

Ah, madame!

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rapellés....

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGENE.

Le prince votre frère....

ANTIOCHUS.

Quoi? se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché longtems afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée,
Où la clarté du ciel semble toûjours voilée,
Sur un lit de gazon de faiblesse étendu;
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu;
Son ame à ce penser paraissait attachée;
Sa tète sur un bras languissamment panchée,
r) Immobile, & rèveur en malheureux amant....

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisait-il? achevez promtement. *s*)

à représenter un prince assassiné & baigné dans son sang, comme un berger de l'*Astrée*, rêvant à sa maîtresse sur une couche verte.

s) *Enfin que faisait ce malheureux amant rêveur? Monsieur il était mort.* C'est une espèce d'arlequinade. Si un auteur hazardait aujourd'hui sur le théatre une telle incongruité, comme on se récrierait! comme on sifflerait! Surtout si l'auteur était

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac ouverte
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte...

CLÉOPATRE.

Il eſt mort?

TIMAGENE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah deſtins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis!
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'ame;
Voilà le déſeſpoir où l'a réduit ſa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLÉOPATRE *à Timagène.*

t) La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,

Par

---

mal voulu; cela ſeul ſerait capable de faire tomber une piéce nouvelle. Mais le grand intérêt qui regne dans ce dernier acte ſi différent du reſte, la terreur de cette ſituation & le grand nom de *Corneille*, couvrent ici tous les défauts.

t) *La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente.*] Je ne ſais s'il eſt bien adroit à *Cléopatre* d'accuſer ſur le champ *Timagène*; mais comme elle craint d'être accuſée, elle ſe hâte de faire retomber le ſoupçon ſur un autre, quelque peu vraiſemblable que ſoit ce ſoupçon. D'ailleurs ſon trouble eſt une excuſe.

On peut remarquer que quand *Timagène* dit que *Séleucus* a parlé en mourant, la reine lui répond, C'eſt donc toi qui l'as tué, ce n'eſt pas une conſéquence; *il a parlé*, donc *tu l'as tué*.

u) *J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.*] Cet *à* n'eſt pas français; il faut, *ſi je vous connaiſſais moins*; mais pourquoi ſoupçonnerait-il *Tima-*

Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
u) J'en ferais autant qu'elle à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie,
Et soudain à mes cris ce prince en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reste égaré de lumiére incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié régne sur le couroux:
x) *Une main qui nous fut bien chère*
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain:
Régnez, & sur-tout, mon cher frère,

---

gène? ne devrait-il pas plutôt soupçonner *Cléopatre* qu'elle sait être capable de tout?

x) *Une main qui nous fut bien chère.*] Plusieurs critiques ont trouvé qu'il n'est pas naturel que *Séleucus* en mourant aît prononcé quatre vers entiers sans nommer sa mère; ils disent que cet artifice est trop ajusté au théatre : ils prétendent que s'il a été frapé à la poitrine par sa mère, il devait se défendre; qu'un prince ne se laisse pas tuer ainsi par une femme; & que s'il a été assassiné par un autre, envoyé par sa mère, il ne doit pas dire que c'est *une main chère*; qu'enfin *Antiochus*, au récit de cette avanture, devrait courir sur le lieu. C'est au lecteur à peser la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique surtout ne souffre point de réponse. *Antiochus* aimait tendrement son frère. Ce frère est assassiné & *Antiochus* achève tranquile-

Gardez-vous de la même main.

C'eſt... La parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumière s'éteint, & ſon ame s'envole;
Et moi tout effrayé d'un ſi tragique ſort
J'accours pour vous en faire un funeſte raport.

ANTIOCHUS.

Raport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégreſſe publique!
O frère plus aimé que la clarté du jour!
O rival auſſi cher que m'était mon amour!
Je te perds, & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité!
En quel goufre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui dois-je en ſoupçonner?

---

ment la cérémonie de ſon mariage. Rien n'eſt moins naturel & plus révoltant. Son premier ſoin doit être de courir ſur le lieu, de voir ſi en effet ſon frère eſt mort, ſi on peut lui donner quelque ſecours; mais le parterre s'aperçoit à peine de cette invraiſemblance; il eſt impatient de ſavoir comment *Cléopatre* ſe juſtifiera.

y) *Eſt-ce vous déſormais dont je dois me garder*?] Cette ſituation eſt ſans doute des plus théatrales, elle ne permet pas aux ſpectateurs de reſpirer. Quelques perſonnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'*Antiochus* ſoupçonne *Rodogune* qu'il adore, & qui n'avait aſſurément aucun intérêt à tuer *Séleucus*. D'ailleurs, quand l'aurait-elle aſſaſſiné? on faiſait les préparatifs de la cérémonie; *Rodogune* devait être accompagnée d'une nombreuſe cour; l'ambaſſadeur *Oronte* ne l'a pas ſans doute quittée; ſon amant était auprès d'elle. Une princeſſe qu'on va marier ſe dérobe-t-elle à tout

Une main qui nous fut bien chère!
(à Rodogune.)

Madame, eſt-ce la vôtre, ou celle de ma mère?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;
Nous vous avons tous deux refuſé notre main;
Qui de vous s'eſt vengée? eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre,
Qui fait agir la ſienne au défaut de la nôtre?
Eſt-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
y) Eſt-ce vous déſormais dont je me dois garder?

CLÉOPATRE.

Quoi, vous me ſoupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi, je vous ſuis ſuſpecte!

ANTIOCHUS.

Je ſuis amant & fils, je vous aime, & reſpecte;
Mais quoi que ſur mon cœur puiſſent des noms ſi doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

---

ce qui l'entoure? ſort-elle ſeule du palais pour aller au bout d'une allée ſombre aſſaſſiner ſon beau-frère, auquel elle ne penſe ſeulement pas? Il eſt très-beau qu'*Antiochus* puiſſe balancer entre ſa maîtreſſe & ſa mère; mais malheureuſement on ne pouvait guère amener cette belle ſituation qu'aux dépens de la vraiſemblance.

Le ſuccès prodigieux de cette ſcène, eſt une grande réponſe à tous ces critiques, qui diſent à un auteur, Ceci n'eſt pas aſſez fondé, cela n'eſt pas aſſez préparé. L'auteur répond, J'ai touché, j'ai enlevé le public; l'auteur a raiſon, tant que le public aplaudit. Il eſt pourtant infiniment mieux de s'aſtreindre à la plus exacte vraiſemblance; par-là on plaît toujours, non-ſeulement au public aſſemblé, qui ſent plus qu'il ne raiſonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet: c'eſt même le ſeul moyen de conſerver une réputation pure dans la poſtérité.

TIMAGENE.

Avant qu'en ſoupçonner la princeſſe, ou la reine,
Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, ſans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action eſt ſi noire,
Que n'en pouvant douter, je n'oſe encor la croire.
O quiconque des deux avez verſé ſon ſang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal ſervi vos haines mutuelles,
z) Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais ſi j'ai refuſé ce déteſtable emploi,
Je veux bien vous ſervir toutes deux contre moi.
Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire ſon épée, & veut ſe tuer.*)

RODOGUNE.

Ah ! ſeigneur, arrètez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je ſers ou l'une, ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez moi donc de doute,

z) *Aux jours l'une de l'autre également cruelles.*] *Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre* ; cela n'eſt pas français.

a) *Trainer cette gêne éternelle.*] On ne traîne point une gêne. Mais le diſcours d'*Antiochus* eſt ſi beau, que cette légère faute n'eſt pas ſenſible.

Et montrez moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre & *a*) traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'eſt mourir à toute heure.
Tirez moi de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
b) Et que mon déplaiſir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devrait eſſuyer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouvez mieux conſoler une mère
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, ſeigneur, car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement & mon juge, & mon roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoutient le ſouvenir,
Et que j'avais raiſon de vouloir prévenir.
c) Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre:
J'ai prévû d'aſſez loin ce que j'en viens d'aprendre;

b) *Et que mon déplaiſir.*] Il faudrait, *déſeſpoir*.

c) *Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre.*] *Epandre* était un terme heureux, qu'on employait au beſoin au lieu de *répandre*; ce mot a vieilli.

Mais je vous ai laiſſé déſarmer mon couroux.

(*à Rodogune.*)

d) Sur la foi de ſes pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais ô dieux, quelle rage eſt la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous aſſaſſinez l'autre,
Et m'enviez ſoudain l'unique & faible apui
Qu'une mère oprimée eût pû trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge;
Si je m'en plains au roi, vous poſſédez mon juge;
Et s'il m'oſe écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur mère, & vous leur ennemie.
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie;
Et ſi je n'euſſe aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût deshérités.
C'eſt à lui maintenant en cette concurrence
A régler ſes ſoupçons ſur cette différence,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez *e*) un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

f) Je me défendrai mal: l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée;
Et n'ayant rien prévû d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer ſans peine la ſurprend.

---

d) Ce plaidoyer de *Cléopatre* n'eſt pas ſans adreſſe. Mais ce vain artifice doit être ſenti par *Antiochus*, qui ne peut en aucune façon ſoupçonner *Rodogune*.

e) *Un charme à vous juſtifier.*] Cela n'eſt pas français; & ce dernier vers ne finit pas heureuſement une ſi belle tirade.

f) *Je me défendrai mal, l'innocence étonnée &c.*] On n'a rien à dire ſur ces deux plaidoyers de *Cléopatre* & de *Rodogune*. Ces deux princeſſes parlent toutes deux

Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jetter fur moi
Son récit s'eft trouvé digne de votre foi.
Vous l'accufiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée :
Mais de fes derniers mots voyant le fens douteux,
Vous avez pris foudain le crime entre nous deux.
Certes, fi vous voulez paffer pour véritable,
Que l'une de nous deux de fa mort foit coupable,
Je veux bien par refpect ne vous imputer rien ;
Mais votre bras au crime eft plus fait que le mien ;
Et qui fur un époux fit fon aprentiffage,
A bien pû fur un fils achever fon ouvrage.
Je ne dénirai point, puifque vous les favez,
Des juftes fentimens dans mon ame élevés :
Vous demandiez mon fang, j'ai demandé le vôtre ;
Le roi fait quels motifs ont pouffé l'une & l'autre ;
Comme par fa prudence il a tout adouci.
Il vous connaît peut-être, & me connaît auffi.

(*à Antiochus.*)

Seigneur, c'eft un moyen de vous être bien chère,
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus, on m'impute un coup fi plein d'horreur,

---

comme elles doivent parler. La réponfe de *Rodogune* eft beaucoup plus forte que le difcours de *Cléopatre*, & elle doit l'être ; il n'y a rien à y repliquer, elle porte la conviction ; & *Antiochus* devrait en être tellement frapé, qu'il ne devrait peut-être pas dire, *Non je n'écoute rien* ; car comment ne pas écouter de fi bonnes raifons ? mais j'ofe dire que le parti que prend *Antiochus* eft infiniment plus théatral que s'il était fimplement raifonnable.

Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.

(*à Cléopatre.*)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame, & que ferait toute votre Syrie,
Où ſeule & ſans apui contre mes attentats
Je verrais... Mais, ſeigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous & ma mère:
Aſſaſſinez un fils, maſſacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triſte deſtinée;
Pour m'expoſer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'eſt pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me ſurprendre:
Heureux, ſi ſa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connaître *g*) en achevant ſur moi!
Et ſi du ciel trop lent à la réduire en poudre
Son crime redoublé peut arracher la foudre!
Donnez-moi.

RODOGUNE

---

g) *En achevant ſur moi,*] dépare un peu ce morceau, qui eſt très-beau. *Achevant* demande abſolument un régime. *Tout lieu de me ſurprendre* eſt trop faible, *réduire en poudre* trop commun.

h) *Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.*] Aparemment que les princeſſes Syriennes faiſaient peu de cas de leurs domeſtiques; mais c'eſt une réflexion que perſonne ne peut faire dans l'agitation où

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, ſeigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,

Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez vous de l'une & l'autre main !
Cette coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la reine.
Craignez de toutes deux quelque ſecrette haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnait tantôt, oſe enfin m'accuſer.

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuſer.
Je n'accuſe perſonne, & vous tiens innocente;
Mais il en faut ſur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour ſubir les mêmes loix.
On ne peut craindre trop pour le ſalut des rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
h) Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.

CLÉOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon couroux?
J'ai ſouffert cet outrage avecque patience.

---

l'on eſt, & dans l'attente du dénouement.

L'action qui termine cette ſcène fait frémir, c'eſt le tragique porté au comble. On eſt ſeulement étonné que dans les complimens d'*Antiochus* & de l'ambaſſadeur qui terminent la piéce, *Antiochus* ne diſe pas un mot de ſon frère qu'il aimait ſi tendrement. Le rôle terrible de *Cléopatre*, & le cinquiéme acte, feront toujours réuſſir cette piéce.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de Cléopatre après qu'elle a bû.*

Pardonnez lui, madame, un peu de défiance;
Comme vous l'accuſez, elle fait ſon effort
A rejetter ſur vous l'horreur de cette mort:
i) Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle,
Ce ſoin la fait paraitre un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je ſuis,
Qu'un goufre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraiſſent,
J'en laiſſe la vengeance aux dieux qui les connaiſſent,
Et vais ſans plus tarder....

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ſes yeux
Déja tout égarés, troubles, & furieux,
Cette affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux, quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma mère, il faut la ſecourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rapeller à la vie:

---

i) *Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle.*] *Soit adreſſe pour elle*, cela n'eſt pas français; on ne peut dire, *j'ai de l'adreſſe pour moi;* il falait peut-être dire, *ſoit intérêt pour elle.*

k) *Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace.*] *Diſgrace* paraît un mot trop faible dans une avanture ſi effroyable: voilà ce que la néceſſité de la rime entraîne; dans ces occaſions, il faut changer les deux rimes.

l) Ces vers marqués par des guillemets ne ſe trouvent aujourd'hui dans aucune édition connue. *Corneille* les ſuprima avec grande raiſon. Une femme empoiſonnée & mourante n'a pas le tems

Ma haine eſt trop fidèle, & m'a trop bien ſervie;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi;
k) Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.

l) „ Je n'aimais que le trône, & de ſon droit douteux
„ J'eſpérais faire un don fatal à tous les deux,
„ Détruire l'un par l'autre, & régner en Syrie,
„ Plutôt par vos fureurs que par ma barbarie.
„ Ton frère avecque toi trop fortement uni,
„ Ne m'a point écoutée, & je l'en ai puni:
„ J'ai cru par ce poiſon en faire autant du reſte,
„ Mais ſa force trop promte à moi ſeule eſt funeſte.
Régne, de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, & d'un frère, & de moi.
Puiſſe le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer cheoir ſur vous les peines de mes crimes!
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion!
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble.

---

d'entrer dans ces détails; & une femme auſſi forcenée que *Cléopatre* ne rend point compte ainſi à ſes ennemis. Les comédiens de Paris ont rétabli ces vers, pour avoir le mérite de réciter quelques vers que perſonne ne connaiſſait. La ſingularité les a plus déterminés que le goût. Ils ſe donnent trop la licence de ſuprimer & d'allonger des morceaux qu'on doit laiſſer comme ils étaient.

On trouvera peut-être que j'ai examiné cette piéce avec des yeux trop ſévères. Mais ma réponſe ſera toujours que je n'ai entrepris ce commentaire que pour être utile, que mon deſſein n'a pas

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici; je me meurs, Laonice;
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.)

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, troupe de Parthes & de Syriens.

ORONTE.

m) DAns les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable,
Seigneur, le juſte ciel vous eſt bien favorable;
Il vous a préſervé, ſur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puſſiez courir;
Et par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie, & vos mains innocentes.

été de donner de vaines louanges à un mort qui n'en a pas beſoin, & à qui je donne d'ailleurs tous les éloges qui lui ſont dûs; qu'il faut éclairer les artiſtes, & non les tromper; que je n'ai pas cherché malignement à trouver des défauts; que j'ai examiné chaque piéce avec la plus grande attention; que j'ai très-ſouvent conſulté des hommes d'eſprit & de goût, & que je n'ai dit que ce qui m'a

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort:
L'une & l'autre a pour moi des malheurs sans exemple.
Plaignez mon infortune; & vous, allez au temple,
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre apareil;
Et nous verrons après par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

---

paru la vérité. Admirons le génie mâle & fécond de *Corneille*; mais pour la perfection de l'art connaissons ses fautes ainsi que ses beautés.

m) L'ambassadeur *Oronte* n'a joué dans toute la piéce qu'un rôle insipide, & il finit l'acte le plus tragique par les plus froids complimens.

E X A M E N

DE RODOGUNE.

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait des guerres de Syrie. *Démétrius surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, & vécut quelque tems prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédens, s'empara du trône de Syrie, & y fit asseoir un Alexandre encor enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque tems comme tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit, & prit lui-même la couronne, sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Antiochus frère du roi prisonnier, ayant apris sa captivité à Rhodes, & les troubles qui l'avaient suivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ses armes contre Phraates, & vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius retournant dans son royaume fut tué par sa femme Cléopatre, qui lui dressa des embuches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation, qu'elle avait épousé ce même Antiochus frère de son mari. Elle avait deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus l'ainé d'un coup de fléche, si-tot qu'il eut pris le diadême après la mort de son père, soit qu'elle craignit qu'il ne la voulût venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda, & contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle lui avait préparé.*

Justin en son 36. 38. & 39. liv. raconte cette histoire plus

au long, avec quelques autres circonſtances. Le premier des Machabées & Joſephe au 13. des antiquités judaïques, en diſent auſſi quelque choſe qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec Appian. C'eſt à lui que je me ſuis attaché pour la narration que j'ai miſe au premier acte, & pour l'effet du cinquiéme, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raiſon ailleurs. Le reſte ſont des épiſodes d'invention, qui ne ſont pas incompatibles avec l'hiſtoire, puiſqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraiſemblablement l'amenait en Syrie prendre poſſeſſion de ſa couronne. J'ai fait porter à la piéce le nom de cette princeſſe, plutôt que celui de Cléopatre, que je n'ai même oſé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuſe princeſſe d'Egypte qui portait le même nom, & que l'idée de celle-ci beaucoup plus connue que l'autre ne ſemât une dangereuſe préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a ſouvent fait une queſtion à la cour, quel était celui de mes poëmes que j'eſtimais le plus; & j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite ſi prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ai jamais oſé déclarer toute la tendreſſe que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon ſuffrage, ſi je n'avais craint de manquer en quelque ſorte au reſpect que je devais à ceux que je voyais pancher d'un autre côté. Cette préférence eſt peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles, qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfans, plus que pour les autres: peut-être y entre-t-il un peu d'amour propre, en ce que cette tragédie me ſemble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cauſe des incidens ſurprenans qui ſont purement

de mon invention, & n'avaient jamais été vûs au théatre; & peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'eſt pas tout-à-fait injuſte. Je veux bien laiſſer chacun en liberté de ſes ſentimens; mais certainement on peut dire que mes aûtres piéces ont peu d'avantages, qui ne ſe rencontrent en celle-ci. Elle a tout enſemble la beauté du ſujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expreſſion, la ſolidité du raiſonnement, la chaleur des paſſions, les tendreſſes de l'amour & de l'amitié; & cet heureux aſſemblage eſt ménagé de ſorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le ſecond paſſe le premier, le troiſiéme eſt au-deſſus du ſecond, & le dernier l'emporte ſur tous les autres. L'action y eſt une, grande, complette. Sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la repréſentation. Le jour en eſt le plus illuſtre qu'on puiſſe imaginer, & l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troiſiéme de mes diſcours, & avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théatre.

Ce n'eſt pas que je me flate aſſez pour préſumer qu'elle ſoit ſans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il eſt malaiſé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois ſi inutile qu'on la dit. Il eſt hors de doute que Cléopatre dans le ſecond, ferait connaître beaucoup de choſes par ſa confidence avec Laonice, & par le récit qu'elle en fait à ſes deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation; mais ces deux ſcènes demeureraient aſſez obſcures, ſi cette narration ne les avait précédées; & du moins les juſtes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, &

la

la peinture que Cléopatre fait d'elle-même dans ſon monologue qui ouvre le ſecond, n'auraient pû ſe faire entendre ſans ce ſecours.

J'avoue qu'elle eſt ſans artifice, & qu'on la fait de ſang froid à un perſonnage protatique, qui ſe pourrait toutefois juſtifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités ſur ce ſujet au premier diſcours. Timagène qui l'écoute n'eſt introduit que pour l'écouter, bien que je l'employe au cinquiéme à faire celle de la mort de Séleucus, qui ſe pouvait faire par un autre. Il l'écoute ſans y avoir aucun intérêt notable, & par ſimple curioſité d'aprendre ce qu'il pouvait avoir ſû déja en la cour d'Egypte, où il était en aſſez bonne poſture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles aſſurées de tout ce qui ſe paſſait dans la Syrie qui en eſt voiſine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuſe, c'eſt que comme y il avait déja quelque tems qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'aparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de ſa ſœur, comme ſe ſont paſſés tous ces troubles qu'il dit ne ſavoir que confuſément. Pollux dans Médée n'eſt qu'un perſonnage protatique qui écoute ſans intérêt comme lui; mais ſa ſurpriſe de voir Jaſon à Corinthe où il vient d'arriver, & ſon ſéjour en Aſie que la mer en ſépare, lui donne juſte ſujet d'ignorer ce qu'il en aprend. La narration ne laiſſe pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'eſt encor rien paſſé dans la piéce qui excite la curioſité de l'auditeur, ni qui lui puiſſe donner quelque émotion en l'écoutant; mais ſi vous voulez réflêchir ſur celle de Curiace dans Horace, vous trouverez qu'elle fait un tout autre effet. Camille qui l'écoute a intérêt comme lui à ſavoir

comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage, & l'auditeur que Sabine & elle n'ont entretenu que de leurs malheurs & des apréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voyent leurs frères dans l'un, & leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'aprendre comment une paix si surprenante s'est pû conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux états, ou sur d'autres affaires publiques, il est très-mal aisé d'introduire un acteur qui les ignore, & qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci. Cléopatre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avait épousé Rodogune chez les Parthes, & je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encor épousé Rodogune, & venait l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, & assurer la couronne aux enfans qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, & que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vûs amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs.

Cléopatre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ſes deſſeins, & des véritables raiſons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pû trahir ſon ſecret aux princes, ou à Rodogune, ſi elle l'eût ſû plutôt; & cette ambitieuſe mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle propoſition qu'elle va faire à ſes fils. On a trouvé celle que Rodogune leur a faite à ſon tour, indigne d'une perſonne vertueuſe, comme je la peins; mais on n'a pas conſidéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopatre, avec eſpoir de la voir exécuter par les princes, mais ſeulement pour s'exemter d'en choiſir aucun, & les attacher tous deux à ſa protection par une eſpérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, & devait prévoir que ſi elle ſe fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimait, ſon ennemie qui avait ſeule le ſecret de leur naiſſance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour l'aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, & d'exciter une guerre civile qui eût pû cauſer ſa perte. Ainſi elle devait s'exemter de choiſir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, & elle n'en avait point de meilleur moyen, que de rapeller le ſouvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, & leur faire cette propoſition qu'elle ſavait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à ſe départir de ce juſte ſentiment de reconnaiſſance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejettait dans cette obligation. Il était de ſon devoir de venger cette mort, mais il était de celui des princes de ne ſe pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait, s'ils lui avaient obéi; que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette

demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, & que la juſtice qu'elle demande de la mort de leur père ſerait un parricide, ſi elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus. Quand cette propoſition ſerait tout-à-fait condamnable en ſa bouche, elle mériterait quelque grace, & pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théatre, & pour l'embarras ſurprenant où elle jette les princes, & pour l'effet qu'elle produit dans le reſte de la piéce qu'elle conduit à l'action hiſtorique. Elle eſt cauſe que Séleucus par dépit renonce au trône, & à la poſſeſſion de cette princeſſe; que la reine le voulant animer contre ſon frère, n'en peut rien obtenir, & qu'enfin elle ſe résout par deſeſpoir de les perdre tous deux, plutôt que de ſe voir ſujette de ſon ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour ſuivre l'ordre de l'hiſtoire, que parce que s'il fût demeuré en vie après Antiochus & Rodogune, qu'elle voulait empoiſonner publiquement, il les aurait pû venger. Elle ne craint pas la même choſe d'Antiochus pour ſon frère, d'autant qu'elle eſpère que le poiſon violent qu'elle lui a préparé fera un effet aſſez promt pour le faire mourir avant qu'il ait pû rien ſavoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puiſſe convaincre, puiſqu'elle a ſi bien pris ſon tems pour l'aſſaſſiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adouciſſement que j'ai aporté, pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poiſon qu'elle lui préſente, & du peu d'aparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré preſque à ſa vûe, il parlât d'amour & de ma-

riage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théatre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complette, puisqu'ils sont hors de péril ; & la mort de Séleucus m'a exempté de déveloper le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche, en qui l'on n'a pas vû assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

ANDROMÉDE,

TRAGÉDIE.

Représentée avec les machines sur le théatre royal de Bourbon.

1650.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

IL paraît par la piéce d'*Andromède* que *Corneille* ſe pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans leſquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de ſon tems, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, & le premier encor qui ait donné une piéce en machines qu'on ait pû voir avec plaiſir.

On avait repréſenté le mariage d'*Orphée* & d'*Euridice*, ou la *grande journée* des machines en 1640. Il y avait de la muſique dans quelques ſcènes; le reſte ſe déclamait comme à l'ordinaire.

L'*Andromède* de *Corneille* eſt auſſi ſupérieure à cet *Orphée*, que *Mélite* l'avait été aux comédies du tems; ainſi *Corneille* fut au-deſſus de ſes contemporains dans tous les genres qu'il traita.

Il eſt vrai que quand on a lû l'*Andromède* de *Quinault*, on ne peut plus lire celle de *Corneille*, de même que les comédies de *Molière* firent oublier pour jamais *Mélite & la Galerie du palais*. Il y a pourtant des beautés dans l'*Andromède* de *Corneille*, & on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie; par exemple, dans le récit que fait *Phorbas* à l'avant-dernière ſcène de la piéce.

Cette piéce fut jouée au théatre du petit Bourbon. Un italien nommé *Torrelli* fit les machines & les décorations. Ce ſpectacle eut un grand ſuccès. L'opéra a fait tomber abſolument toutes les piéces de ce genre; & quand même nous

n'eussions point eu d'opéra, l'*Andromède* ne pouvait se soutenir quand le goût fut perfectionné.

Andromède était un si beau sujet d'opéra que trente-deux ans après *Corneille*, *Quinault* le traita sous le titre de *Persée*. Ce drame liryque de *Quinault* fut comme tout ce qui sortait alors de sa plume, tendre, ingénieux, facile. On retenait par cœur presque tous les couplets, on les citait, on les chantait, on en faisait mille applications. Ils soutenaient la musique de *Lulli* qui n'était qu'une déclamation notée, appropriée avec une extrême intelligence au caractère de la langue; ce récitatif est si beau qu'en paraissant la chose du monde la plus aisée, il n'a pu être imité par personne. Il fallait les vers de *Quinault* pour faire valoir le récitatif de *Lulli* qui demandait des acteurs plutôt que des chanteurs. Enfin, *Quinault* fut sans contredit, malgré ses ennemis & malgré *Boileau*, au nombre des grands hommes qui illustrerent le siècle éternellement mémorable de *Louis XIV*.

A
M. M. M. M.

MADAME,

C'est vous rendre un hommage bien secret, que de vous le rendre ainsi, & je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à reconnaître que c'est à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiérogliphiques vous embarrasseront aussi-bien que les autres, & vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous, jusqu'à ce que je vous les explique. Alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, & fort ponctuel à l'exécution de vos commandemens. Vous l'avez voulu, & j'obéis; je vous l'ai promis, & je m'acquitte. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque tems à vous-même; & pour peu que vous fassiez de réflexion sur mes dernières visites, vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas, je vous prie, & laissez-moi la joye de vous surprendre par la confidence que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance, & ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède aprochent de vos perfections, ni quel raport ses avantures ont avec les vôtres; ce serait vous

faire un miroir, où vous verriez trop aiſément, & vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez vous ſeulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux ſpectacles que la France ait vûs, que comme une marque reſpectueuſe de l'attachement inviolable à votre ſervice, dont fait vœu,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéiſſant, & très-obligé ſerviteur,

CORNEILLE.

ARGUMENT

DE L'ANDROMÈDE,

Tiré du quatriéme & cinquiéme livre des Métamorphoses d'Ovide.

CASSIOPE, femme de Céphée, roi d'Ethiopie, fut ſi vaine de ſa beauté, qu'elle oſa la diſputer à celle des Néreides, dont ces nymphes irritées firent ſortir de la mer un monſtre, qui fit de ſi étranges ravages ſur les terres de l'obéiſſance du roi ſon mari, que les forces humaines ne pouvant donner aucun remède à des miſères ſi grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. La réponſe qu'en reçurent ces malheureux princes fut un commandement d'expoſer à ce monſtre Andromède leur fille unique, pour en être dévorée. Il falut exécuter ce triſte arrêt; & cette illuſtre victime fut attachée à un rocher, où elle n'attendait que la mort, lorſque Perſée, fils de Jupiter & de Danaé, paſſant par hazard, jetta les yeux ſur elle. Il revenait de la conquête glórieuſe de la tête de Méduſe qu'il portait ſous ſon bouclier, & volait au milieu de l'air au moyen des aîles qu'il avait attachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint Mercure. Ce fut de cette infortunée princeſſe même qu'il aprit la cauſe de ſa diſgrace; & l'amour que ſes premiers regards lui donnèrent, lui fit en même tems former le deſſein de combattre ce monſtre qui la devait dévorer, pour conſerver des jours qui lui étaient devenus précieux.

Avant que d'entrer au combat il eut le loiſir de tirer paro-

le de ſes parens, que les fruits en ſeraient pour lui, & reçut les effets de cette promeſſe ſi-tôt qu'il eut tué le monſtre.

Le roi & la reine donnèrent avec grande joye leur fille à ſon libérateur. Mais la magnificence des nôces fut troublée par la violence que voulut faire Phinée, frère du roi & oncle de la princeſſe, à qui elle avait été promiſe avant ſon malheur. Il ſe jetta dans le palais royal avec une troupe de gens armés; & Perſée s'en défendit quelque tems, ſans autre ſecours que celui de ſa valeur & de quelques amis généreux; mais ſe voyant près de ſuccomber ſous le nombre, il ſe ſervit enfin de cette horrible tête de Méduſe, qu'il tira de deſſous ſon bouclier, & l'expoſant aux yeux de Phinée & des aſſaſſins qui le ſuivaient, cette fatale vûe les convertit en des ſtatues de pierre, qui ſervirent d'ornement au même palais qu'ils voulaient teindre du ſang de ce héros. Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choſes, tant par la liberté de l'art que par la néceſſité des ordres du théatre, & pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Caſſiope vaine de la beauté de ſa fille, que de la ſienne propre, d'autant qu'il eſt extraordinaire qu'une femme dont la fille eſt en âge d'être mariée, ait encor d'aſſez beaux reſtes pour s'en vanter ſi hautement; & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que cet orgueil de Caſſiope pour elle-même eût attendu ſi tard à éclater, vû que c'eſt dans la jeuneſſe que la beauté étant plus parfaite & le jugement moins formé, l'une & l'autre donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, & non pas alors que cette même beauté commence d'être ſur le retour, & que l'âge a meuri l'eſprit de la perſonne qui s'en ferait enorgueillie en un autre tems.

Enſuite j'ai ſupoſé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné préciſément Andromède à être dévorée par le monſtre ; mais qu'il avait ordonné ſeulement qu'on lui expoſât tous les mois une fille, qu'on tirerait au ſort pour voir celle qui lui devait être livrée, & que cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le falait ſuivre pour la ſixiéme.

J'ai introduit Perſée comme un chevalier errant qui s'eſt arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, & non pas comme ſe rencontrant par hazard dans le tems qu'Andromède eſt attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, que ce prince n'oſe découvrir, parce qu'elle était promiſe à Phinée; mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'eſpoir, parce qu'il voit leur mariage différé juſqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'eſt dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princeſſe, qu'après que ſes parens l'ont aſſuré qu'elle l'épouſerait ſitôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé auſſi avec beaucoup de ſageſſe la qualité de Phinée, que j'ai fait ſeulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère ; le mariage de deux couſins me ſemblant plus ſuportable dans nos manières de vivre, que celui de l'oncle & de la niéce, qui eût pû ſembler un peu plus étrange à nos auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire paraître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous repréſenter Andromède nuë au pied du rocher où elle eſt attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront ſi je ne les ai pas ſuivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pegaſe, ſur lequel ils montent Perſée pour combattre le monſtre, quoiqu'Ovide ne lui donne que des aîles aux talons. Ce change-

ment donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuſe, & empèche même que Perſée ne ſoit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage ſans fondement, vû que le même Ovide raporte que ſi-tôt que Perſée eut coupé la monſtrueuſe tête de Méduſe, Pégaſe tout aîlé ſortit de cette Gorgone, & que Perſée s'en put ſaiſir dès-lors pour faire ſes courſes par le milieu de l'air.

Nos globes céleſtes, où l'on marque pour conſtellations Céphée, Caſſiope, Perſée & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre dans le ciel ſur la fin de la piéce, pour y faire les noces de ces amans, comme ſi la terre n'en était pas digne.

Comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette avanture, je ne me ſuis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute choſe que Céphée régnait en Ethiopie, ſans déſigner ſous quel climat. La topograhie moderne de ces contrées-là n'eſt pas fort connue, & celle du tems de Céphée encor moins. Je me contenterai donc de dire qu'il falait que Céphée régnât en quelque pays maritime, que ſa ville capitale fût ſur le bord de la mer, & que ſes peuples fuſſent blancs, quoiqu'Ethiopiens. Ce n'eſt pas que les Mores les plus noirs n'ayent leurs beautés à leur mode; mais il n'eſt pas vraiſemblable que Perſée qui était Grec & né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède ſi elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le conſentement des peintres, & ſur-tout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de ſa divine Chariclée, que ſur un tableau d'Andromède. Ma ſcène ſera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée proche de la mer; pour le nom, vous lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changemens du théatre,

théatre, que chaque acte auſſi-bien que le prologue a ſa décoration particulière, & du moins une machine volante, avec un concert de muſique que je n'ai employée qu'à ſatisfaire les oreilles des ſpectateurs, tandis que leurs yeux ſont arrêtés à voir deſcendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque choſe qui leur empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Perſée contre le monſtre; mais je me ſuis bien gardé de faire rien chanter qui fût néceſſaire à l'intelligence de la piéce, parce que communément les paroles qui ſe chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confuſion qu'y aporte la diverſité des voix qui les prononcent enſemble, elles auraient fait une grande obſcurité dans le corps de l'ouvrage, ſi elles avaient eu à inſtruire l'auditeur de quelque choſe d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne ſont pas dans cette tragédie, comme les agrémens détachés, elles en font le nœud & le dénouement; & y ſont ſi néceſſaires que vous n'en ſauriez retrancher aucune, que vous ne faſſiez tomber tout l'édifice. J'ai été aſſez heureux à les inventer & à leur donner place dans la tiſſure de ce poëme; mais auſſi faut-il que j'avoue que le ſieur Torrelli s'eſt ſurmonté lui-même à en exécuter les deſſeins, & qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos; de ſorte que s'il m'eſt dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en eſt dû bien davantage pour l'avoir fait venir de ſi loin & deſcendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art & de pompe, qu'elle remplit tout le monde d'étonnement & d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, & dont il a inventé l'exécution, qui en

a rendu le ſpectacle ſi merveilleux, qu'il ſera mal-aiſé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confeſſe ingénument que quelque effort d'imagination que j'aye fait depuis, je n'ai pû découvrir encor un ſujet capable de tant d'ornemens extérieurs, & où les machines puſſent être diſtribuées avec tant de juſteſſe; je n'en deſeſpère pas toutefois, & peut-être que le tems en fera éclater quelqu'un aſſez brillant & aſſez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui ait encore paru ſur nos théatres, & ſouffrez que la beauté de la repréſentation ſuplée au manque des beaux vers que vous n'y trouverez pas en ſi grande quantité que dans Cinna, ou dans Rodogune, parce que mon principal but ici a été de ſatisfaire la vûe par l'éclat & la diverſité du ſpectacle, & non pas de toucher l'eſprit par la force du raiſonnement, ou le cœur par la délicateſſe des paſſions. Ce n'eſt pas que j'en aye fui ou négligé aucunes occaſions; mais il s'en eſt rencontré ſi peu, que j'aime mieux avouer que cette piéce n'eſt que pour les yeux.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE SOLEIL.

MELPOMÉNE.

Chœur de peuple.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.

JUNON.

NEPTUNE.

MERCURE.

VÉNUS.

ÆOLE.

CYMODOCE,
ÉPHIRE,
CYDIPPE, } Néréïdes.

Huit vents.

CÉPHÉE, roi d'Ethiopie, père d'Andromède.

CASSIOPE, reine d'Ethiopie.

ANDROMÉDE, fille de Céphée & de Caſſiope.

PHINÉE, prince d'Ethiopie.

PERSÉE, fils de Jupiter & de Danaé.

TIMANTE, capitaine des gardes du roi.

AMMON, ami de Phinée.

AGLANTE, CÉPHALIE, LIRIOPE, } Nymphes d'Andromède.

Un page de Phinée.

Chœur de peuple.

Suite du roi.

Suite de la reine.

La scène est en Ethiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée.



H. Gravelot inv. — J. J. Elipart Sculp.

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête.

ANDROMÈDE,

TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

L'ouverture du théatre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux s'élevant les uns sur les autres, portent le faîte jusques dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde, qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théatre sont occupés par une forêt d'arbres touffus, & entrelassés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paraît Melpomène, la muse de la tragédie, & à l'opposite dans le ciel on voit le soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL, MELPOMÉNE, chœur de peuple.

MELPOMÉNE.

ARRÊTE un peu ta course impétueuse,
a) Mon théatre, soleil, mérite bien tes yeux,
Tu n'en vis jamais en ces lieux

a) *Mon théatre, soleil, &c.*] Je ne ferai point de remarques détaillées sur ce théatre qui mérite les yeux du soleil, au lieu de ses regards, ni sur *le frein*

La pompe plus majeſtueuſe:
J'ai réuni, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France & l'Italie;
De tous leurs arts mes ſœurs l'ont embellie;
Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautés, par ta propre lumière,
Donner un parfait agrément,
Et ren cette merveille entière,
En lui ſervant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante Muſe de la ſcène,
Chère & divine Melpomène,
Tu ſais de mon deſtin l'inviolable loi;
Je donne l'ame à toutes choſes,
Je fais agir toutes les cauſes;
Mais quand je ſuis le plus, je ſuis le moins à moi.
Par une puiſſance plus forte
Le char que je conduis m'emporte:
Chaque jour ſans repos doit & naître, & mourir.
J'en ſuis eſclave alors que j'y préſide,
Et *a*) ce frein que je tiens aux chevaux que je guide,
Ne règle que leur route, & les laiſſe courir.

MELPOMÉNE.

La naiſſance d'Hercule & le feſtin d'Atrée
T'ont fait rompre ces loix;

---

que le ſoleil tient à ſes chevaux; mais je remarquerai que ce n'eſt pas *Quinault* qui conſacra le premier ces prologues à la louange de *Louis XIV*; il ne lui donna même jamais de louange auſſi outrée dans le cours de ſes conquêtes, que *Corneille* lui en donne ici. Il n'eſt guères permis de dire à un prince, qui n'a eu encor aucune occaſion de ſe ſignaler, qu'il eſt le plus grand des rois. *Alexandre*, *Céſar*

Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vû deux fois
Faire en même contrée.
Je dis plus, tu le dois en faveur du ſpectacle
Qu'au monarque des lys je prépare aujourd'hui;
Le ciel n'a fait que miracles en lui,
Lui voudrais-tu refuſer un miracle?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réſerve à ces bienheureux jours
Qu'annoblira ſa première victoire;
Alors j'arrêterai mon cours,
Pour être plus long-tems le témoin de ſa gloire.
Pren cependant le ſoin de le bien divertir,
Pour lui faire avec joye attendre les années
Qui feront éclater les belles deſtinées
Des peuples que ſon bras lui doit aſſujettir.
Calliope ta ſœur déja d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,
Dont les hautes vertus lui donneront emploi
Pour plus d'une iliade, & plus d'une énéide.

MELPOMENE.

Que je porte d'envie à cette illuſtre ſœur,
Quoique j'aye à craindre pour elle
Que ſous ce grand fardeau ſa force ne chancelle!
Mais quel qu'en ſoit enfin le mérite & l'honneur,

& *Pompée* attachés au char de *Louis XIV*, avant qu'il ait pû rien faire, révolte un peu le lecteur. C'eſt cet endroit que *Boileau* voulait noter, quand il dit à *Louis XIV* :

Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre à ton char,
Je ne puſſe attacher Alexandre & Céſar.

J'aurai du moins cet avantage,
Que déja je le vois, que déja je lui plais,
Et que de ſes vertus, & que de ſes hauts faits,
Déja dans ſes pareils je lui trace une image.
Je lui montre *a*) Pompée, Alexandre, Céſar,
Mais comme des héros attachés à ſon char;
Et tout ce haut éclat où je les fais paraître,
Lui peint plus qu'ils n'étaient, & moins qu'il ne doit être.

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms,
Dès qu'il poura lui-même animer ſon armée;
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée,
Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
Son père & ſon ayeul tous rayonnans de gloire,
Ces grands rois qu'en tous lieux a ſuivi la victoire,
Lui voyant emporter ſur eux le premier rang,
En deviendraient jaloux, s'il n'était pas leur ſang.
Mais vole dans mon char, muſe, je veux t'aprendre
Tout l'avenir d'un roi qui t'eſt ſi précieux.

MELPOMÉNE.

Je ſais déja ce qu'on doit en attendre,
Et je lis chaque jour ſon deſtin dans les cieux.

LE

b) On prononçait alors *François*, *Anglois*, ce qui était très-dur à l'oreille. On dit aujourd'hui *Anglais* & *Français*, mais les Imprimeurs ne ſe ſont pas encor défaits du ridicule uſage d'imprimer avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*. Les Italiens ont eu plus de goût & de hardieſſe, ils ont ſuprimé toutes les lettres qu'ils ne prononcent pas.

c) *Et quand même le ciel l'aurait miſe à leur choix.*] *Racine* a heureuſement imité cet endroit dans ſa *Bérénice* :

Parle, peut-on le voir, ſans penſer comme moi,

LE SOLEIL.

Vien donc, viens avec moi faire le tour du monde ;
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions resonner sur la terre, & sur l'onde,
Qu'il est, & le plus jeune, & le plus grand des rois.

MELPOMÉNE.

Soleil, j'y vole, atten moi donc de grace.

LE SOLEIL.

Vien, je t'attens, & te fais place.

MELPOMÉNE *vole dans le char du soleil, & y ayant pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix, chantant cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet est répété par le chœur de la musique.*

Cieux, écoutez, écoutez, mers profondes,
Et vous, antres & bois,
Affreux déserts, rochers battus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix,
Louis est le plus jeune, & le plus grand des rois.

La majesté qui déja l'environne,
Charme tous ses *b*) François ;
Il est lui seul digne de sa couronne ;
c) Et quand même le ciel l'aurait mise à leur choix,
Il serait le plus jeune, & le plus grand des rois.

Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître ?
C'est là qu'on voit l'homme de goût, & l'écrivain aussi délicat qu'élégant ; il fait parler *Bérénice* de son amant : ce n'est point une louange vague, le sentiment seul agit, l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuse différence entre ces vers charmans, & ce refrain : *Il est le plus jeune & le plus grand des rois !*

C'eſt à vos ſoins, reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits;
Ils ſont par-tout ſuivis de la victoire;
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ſes loix,
Le rend, & le plus jeune, & le plus grand des rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dis ſans ceſſe
Dans tout mon large tour:
Mais c'eſt trop retarder le jour,
Allons, Muſe, l'heure me preſſe,
Et ma rapidité
Doit regagner le tems que ſur cette province,
Pour contempler ce prince,
Je me ſuis arrêté.

Le Soleil ſort avec rapidité, & enlève Melpomène avec lui dans ſon char, pour aller publier enſemble la même choſe au reſte de l'univers.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Cette grande masse de montagne & ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composaient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés & le fond du théatre sont des palais magnifiques tous différens de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité & les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu le loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope paraît comme passant par cette place pour aller au temple; elle est conduite par Persée, encor inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand mérite, qu'elle entretient des malheurs publics, en attendant que le roi la rejoigne, pour aller à ce temple de compagnie.

SCENE PREMIERE.

CASSIOPE, PERSÉE, suite de la reine.

CASSIOPE.

Généreux inconnu, qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du sang, ou des rois, ou des dieux;

Puiſque vous avez vû *a*) le ſujet de ce crime,
Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendons le roi,
Soyez y juſte juge entre les dieux & moi.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colère,
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au même inſtant.

PERSÉE.

J'en ai déja jugé, reine, en vous imitant;
Et ſi de vos malheurs la cauſe ne procède
Que d'avoir fait juſtice aux beautés d'Andromède;
Si c'eſt là ce forfait digne d'un tel couroux,
Je veux être à jamais coupable comme vous.
Mais comme un bruit confus m'aprend ce mal extrême,
Ne le puis-je, madame, aprendre de vous-même,
Pour mieux renouveller *a*) ce crime glorieux,

---

a) *Le ſujet de ce crime, ce crime glorieux, force jeux, ces miroirs vagabonds*, & toute cette longue & inutile deſcription de la jalouſie des Néréides, *qui ſe choiſiſſent ſix fois*, pouvaient être les défauts du tems; & il était permis à *Corneille* de s'égarer dans un genre qui n'était pas le ſien. Ce genre ne fut perfectionné par *Quinault* que plus de trente ans après. Voyez comme dans ſa tragédie opéra de *Perſée & d'Andromède*, *Caſſiope* raconte la même avanture, comme il n'y a rien de trop dans ſon récit, comme il ne fait point le poëte mal à propos; tout eſt concis, vif, touchant, naturel, harmonieux.

Heureuſe épouſe, heureuſe mère,
Trop vaine d'un ſort glorieux,
Je n'ai pû m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouſe du Dieu de la terre & des cieux:
J'ai comparé ma gloire à ſa gloire immortelle;
La déeſſe punit ma fierté criminelle;
Mais j'eſpère fléchir ſon couroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux
Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare.

Où soudain la raison est complice des yeux?

CASSIOPE.

Écoutez; la douleur se soulage à se plaindre,
Et quelques maux qu'on souffre, ou que l'on ait à craindre,
Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en notre faveur en prendre la moitié.

Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée
De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée;
Nos peuples tous ravis de ces illustres nœuds,
Sur les bords de la mer dressèrent *a*) force jeux;
Elle en donnait les prix. Dispensez ma tristesse
De vous dépeindre ici la publique allégresse;
On décrit mal la joye au milieu des malheurs;
Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
O jour, que ta mémoire encore m'est cruelle!
Andromède jamais ne me parut si belle;

Mon orgueil offensa cette divinité,
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.
. . . .
Les dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
N'abaisse quand il veut, & ne réduise en poudre.
Mais un promt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Les étrangers ne connaissent pas assez *Quinault*; c'est un des beaux génies qui ayent fait honneur au siècle de *Louis XIV*. *Boileau* qui en parle avec tant de mépris, était incapable de faire ce que *Quinault* a fait; personne n'écrira mieux en ce genre; c'est beaucoup que *Corneille* ait préparé de loin ces beaux spectacles.

Une remarque importante à faire, c'est qu'il n'y a pas une seule faute contre la langue dans les opéra de *Quinault*, à commencer depuis *Alceste*. Aucun auteur n'a plus de précision que lui, & jamais cette précision ne diminue le sentiment; il écrit aussi correctement que *Boileau*; & on ne peut mieux le venger des critiques passionnées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le mettant à côté de lui.

Et voyant ses *b*) regards s'épandre sur les eaux,
Pour jouïr, & juger d'un combat de vaisseaux,
Telle, dis-je, *Vénus sortit du sein de l'onde*,
Et promit à ses yeux la conquête du monde,
Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
a) *Les miroirs vagabonds de son flotant berceau.*
A ce fameux spectacle on vit les Néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
A l'envi de la terre étaler leurs apas.
Elles virent ma fille, & leurs regards à peine
Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,
Que par des traits plus forts se sentant effacer,
Eblouïs & confus je les vis s'abaisser,
Examiner les leurs, & sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vis se choisir jusqu'à cinq & six *a*) fois,
Et rougir aussi-tôt nous comparant leur choix;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche: *En est-il parmi vous*,
O Nymphes, qui ne cède à des attraits si doux?
Et pourriez-vous nier, c) *vous autres immortelles*,
Qu'entre nous la nature en forme de plus belles?

---

b) Des regards ne s'épandent ni ne se répandent.

c) *Vous autres immortelles*] est comique.

d) *L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles.*] Ce vers est comme le précurseur de celui de *Racine* : *Le flot qui l'aporta recule épouvanté.* On a critiqué beaucoup ce dernier vers; & on n'a jamais parlé du premier; c'est que l'un est de *Phèdre*, que tous les amateurs savent par cœur, & que l'autre est d'*Andromède*, que pres-

Je m'emportais ſans doute, & c'en était trop dit;
Je les vis s'en cacher de honte, & de dépit;
J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles;
d) L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles;
J'en vis enfler la vague, & la mer en couroux
Rouler à gros bouillons ſes flots juſques à nous.
C'eût été peu des flots, la ſoudaine tempête,
Qui trouble notre joye, & diſſipe la fête,
Enfante en moins d'une heure, & pouſſe ſur nos bords
Un monſtre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain; il ſuit, il briſe, il tue,
Chaque victime eſt morte auſſi-tôt qu'abattue.
Nous ne voyons qu'horreur, que ſang de toutes parts,
Son haleine eſt poiſon, & poiſon ſes regards;
Il ravage, il déſole & nos champs & nos villes,
Et contre ſa fureur il n'eſt aucuns aſyles.
Après beaucoup d'efforts, & de vœux ſuperflus,
Ayant ſouffert beaucoup, & craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles allarmes,
Et voici ce qu'Ammon répondit à nos larmes: *e*)
Pour apaiſer Neptune, expoſez tous les mois
Au monſtre qui le venge une fille à ſon choix,
Juſqu'à ce que le calme à l'orage ſuccède:
Le ſort vous montrera

que perſonne ne lit. Il paraît utile d'obſerver que *Corneille* n'a point changé de ſtile en changeant de genre. Le grand art conſiſterait à ſe proportionner à ſes ſujets.

e) Il y a bien loin de la mer d'Etiopie à l'oracle d'*Ammon*. Il fallait traverſer toute l'Etiopie & toute l'Egypte. On ne va guères conſulter un oracle à quatre cent lieues quand le péril eſt ſi preſſant.

Celle qu'il agréra;
Différez cependant les nôces d'Andromède.

Comme dans un grand mal un moindre ſemble doux,
Nous prenons pour faveur ce reſte de couroux.
Le monſtre diſparu nous rend un peu de joye;
On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre ſa proye:
Mais ce remède enfin n'eſt qu'un amuſement;
Si l'on ſouffre un peu moins, on craint également;
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en fraper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois;
J'en ai cru de frayeur déja mourir cinq fois.
Déja nous avons vû cinq beautés dévorées,
Mais des beautés hélas! dignes d'être adorées,
Et de qui tous les traits pleins d'un céleſte feu
Ne cédaient qu'à ma fille, & lui cédaient bien peu;
Comme ſi choiſiſſant de plus belle en plus belle,
Le ſort par ces dégrés tâchait d'aprocher d'elle,
Et que pour élever ſes traits juſques à nous
Il eſſayât ſa force, & meſurât ſes coups.

Rien n'a pû juſqu'ici toucher ce dieu barbare;
Et le ſixiéme choix aujourd'hui ſe prépare;
On le va faire au temple, & je ſens malgré moi
Des mouvemens ſecrets redoubler mon effroi.
Je fis hier à Vénus offrir un ſacrifice,

Qui

---

f) *Qu'il veuille s'abaiſſer à ſuivre leurs colères.*] *Colère* n'admet jamais de pluriel.

g) *L'injuſtice rendue.*] On ne rend point injuſtice, comme on rend juſtice; c'eſt un barbariſme; la raiſon en eſt, qu'on rend ce qu'on doit: on doit *juſtice*, on ne doit pas *injuſtice*: d'ailleurs il

Qui jamais à mes vœux ne parut ſi propice ;
Et toutefois mon cœur à force de trembler
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
Vous donc, qui connaiſſez & mon crime & ſa peine,
Dites-moi s'il a pû mériter tant de haine ;
Et ſi le ciel devait tant de ſévérité
Aux premiers mouvemens d'un peu de vanité ?

PERSÉE.

Oui, madame, il eſt juſte, & j'avoûrai moi-même,
Qu'en les blâmant tantôt j'ai commis un blaſphême ;
Mais vous ne voyez pas, dans votre aveuglement,
Quel grand crime il punit d'un ſi grand châtiment.
Les nymphes de la mer ne lui ſont pas ſi chères,
f) Qu'il veuille s'abaiſſer à ſuivre leurs colères ;
Et quand votre mépris en fit comparaiſon,
Il voyait mieux que vous que vous aviez raiſon.
Il venge, & c'eſt de là que votre mal procède,
g) L'injuſtice rendue aux beautés d'Andromède.
Sous les loix d'un mortel votre choix l'aſſervit !
Cette injure eſt ſenſible aux dieux qu'elle ravit,
Aux dieux qu'elle captive, & ces rivaux céleſtes
S'opoſent à des nœuds à ſa gloire funeſtes,
En ſauvant les apas qui les ont éblouis ;
Puniſſent vos ſujets qui s'en ſont réjouis.
Jupiter réſolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par ſon oracle en défend l'hymenée.

y a beaucoup d'eſprit dans le diſcours de *Perſée*, mais il n'y a rien d'intéreſſant ; c'eſt là un des grands défauts de *Corneille*. *Quinault* intéreſſe, quoiqu'il ſoit preſque permis de négliger cet avantage dans l'opéra.

A sa flamme peut-être il la veut réserver;
Ou s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine,
Et voilà de vos maux la secrette origine.
Faites cesser l'offense, & le même moment
Fera cesser ici son juste châtiment.

CASSIOPE.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur séjour les clartés éternelles,
Ces mêmes dieux aussi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous:
Et quand pour l'espérer *h*) je serais assez fole,
Le roi dont tout dépend est homme de parole;
Il a promis sa fille, & verra tout périr,
Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance & glorieuse & chère.
Phinée est de son sang, il est fils de son frère.

PERSÉE.

Reine, le sang des dieux vaut bien celui des rois:
Mais nous en parlerons encor quelqu'autre fois.
Voici le roi qui vient.

h) *Je serais assez fole.*] Ce terme, & celui de *civilité*, & le ton de ce discours sont bourgeois, tandis qu'il s'agit de dieux & de victimes. C'était un ancien usage, dont *Corneille* ne s'est défait que dans les grands morceaux de ses belles tragédies. Cet usage n'était fondé que sur la négligence des auteurs, & sur le

SCENE II.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE, ſuite du roi & de la reine.

CÉPHÉE.

N'En parlons plus, Phinée,
Et laiſſons d'Andromède *i*) aller la deſtinée.
Votre amour fait pour elle un inutile effort;
Je la dois comme une autre au triſte choix du ſort:
Elle eſt cauſe du mal, puiſqu'elle l'eſt du crime;
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtimens deviendraient éternels,
S'ils ne pouvaient tomber ſur les vrais criminels.

PHINÉE.

Eſt-ce un crime en ces lieux, ſeigneur, que d'être belle?

CÉPHÉE.

Elle a rendu par-là ſa mère criminelle.

PHINÉE.

C'eſt donc un crime ici que d'avoir de bons yeux,
Qui ſachent bien juger d'un tel préſent des cieux.

CÉPHÉE.

Qui veut en bien juger n'a point le privilège

---

peu d'uſage qu'ils avaient du monde. Les bienſéanees du ſtile n'ont été connues que par *Racine*.

i) *Aller la deſtinée.*] C'eſt encor une de ces expreſſions populaires qui ne ſont pas permiſes : mais un défaut plus conſidérable, eſt celui du rôle de ce *Céphée*, qui vient dire tranquillement qu'il faut

D'aller jufqu'au blafphême, & jufqu'au facrilège.

CASSIOPE.

k) Ce blafphême, feigneur, de quoi vous m'accufez...

CÉPHÉE.

Madame, après les maux que vous avez caufés,
C'eft à vous à pleurer, & non à vous défendre.
Voyez, voyez quel fang vous avez fait répandre,
Et ne laiffez paraître, en cette occafion,
Que larmes, que foupirs, & que confufion.

(*à Phinée.*)

Je vous le dis encor, elle la crut trop belle,
Et peut-être le fort l'en veut punir en elle:
Dérober Andromède à cette élection,
C'eft dérober fa mère à fa punition.

PHINÉE.

Déja cinq fois, feigneur, à ce choix expofée,
Vous voyez que cinq fois le fort l'a refufée.

CÉPHÉE.

Si le couroux du ciel n'en veut point à fes jours,
l) Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours.

PHINÉE.

Le tenter fi fouvent c'eft laffer fa clémence;
Il poura vous punir de trop de confiance;
Vouloir toujours faveur, c'eft trop lui demander,
Et c'eft un crime enfin que de tant hazarder.

---

que fa fille foit expofée comme une autre. Il n'y a rien de fi froid que cette fcène.

k) Ce blafphême de quoi on l'accufe, & cette longue conteftation entre le mari & la femme dans un fi grand malheur

Mais quoi, n'eſt-il, ſeigneur, ni bonté paternelle,
Ni tendreſſe du ſang qui vous parle pour elle ?

CÉPHÉE.

Ah ! ne m'arrachez point mon ſentiment ſecret.
Phinée, il eſt tout vrai, je l'expoſe à regret.
J'aime que votre amour en ſa faveur me preſſe ;
La nature en mon cœur avec lui s'intéreſſe ;
Mais elle ne ſaurait mettre d'accord en moi
Les tendreſſes d'un père, & les devoirs d'un roi,
Et par une juſtice à moi-même ſévère,
Je vous refuſe en roi ce que je veux en père.

PHINÉE.

Quelle eſt cette juſtice, & quelles ſont ces loix,
Dont l'aveugle rigueur s'étend juſques aux rois ?

CÉPHÉE.

Celles que font les dieux, qui tout rois que nous ſommes,
Puniſſent nos forfaits ainſi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur ſacré pouvoir
Que pour le meſurer aux règles du devoir.
Que diraient mes ſujets ſi je me faiſais grace,
Et ſi durant qu'au monſtre on expoſe leur race,
Ils voyaient, par un droit tyrannique & honteux,
Le crime en ma maiſon, & la peine ſur eux ?

PHINÉE.

Heureux ſont les ſujets, heureuſes les provinces
Dont le ſang peut payer pour celui de leurs princes !

---

n'eſt pas ſans doute excuſable.

l) *Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours.*] On a déja dit avec quel ſoin il faut éviter ces équivoques.

CÉPHÉE.

Mais heureux eſt le prince, heureux ſont ſes projets,
Quand il ſe fait juſtice ainſi qu'à ſes ſujets!
Notre oracle après tout n'excepte point ma fille,
Ses termes généraux comprennent ma famille;
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'eſt ſe mettre au-deſſus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE.

Seigneur, s'il m'eſt permis d'entendre votre oracle,
m) Je crois qu'à ſa prière il donne peu d'obſtacle;
Il parle d'Andromède, il la nomme, il ſuffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit;
La ſéparer longtems d'un amant ſi fidelle,
C'eſt tout le châtiment qu'il ſemble vouloir d'elle.
Différez ſon hymen ſans l'expoſer au choix.
Le ciel aſſez ſouvent doux au crime des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand ſur leurs ſujets le reſte de leur peine.

CÉPHÉE.

Vous prenez mal l'oracle, & pour l'expliquer mieux
Sachez... Mais quel éclat vient de fraper mes yeux?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières?

Le ciel s'ouvre durant cette conteſtation du roi avec Phinée, & fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus qui ſert de ma-

---

m) Un oracle qui donne peu d'obſtacle à une prière, s'arrêter à ce que l'oracle en dit, le ciel qui eſt doux au crime des rois, & qui leur ayant montré une légère haine, répand le reſte de la peine ſur les ſujets, tout cela eſt d'un ſtile bien incorrect, bien dur, bien obſcur, bien barbare.

n) *Reine de Paphe &c.*] Ce fut, dit-on, *Boiſſette* qui mit ce chœur en muſi-

chine pour aporter cette déesse jusqu'au milieu du théatre. Elle s'avance lentement, sans que l'œil puisse découvrir à quoi elle est suspendue; cependant le peuple a le loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.

PERSÉE.

Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières
D'où quelque déïté vient, ce semble, ici-bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.

CASSIOPE.

Ah! je la reconnais, la déesse d'Eryce,
C'est elle, c'est Vénus à mes vœux si propice;
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCENE III.

VÉNUS, CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, PHINÉE, Chœur de musique, suite du roi & de la reine.

CHŒUR.

n) REine de Paphe, & d'Amathonte,
Mère d'Amour & fille de la mer,

---

que. On ne connaissait presque en ce tems-là qu'une espèce de faux-bourdon, qu'un contrepoint grossier : c'était une espèce de chant d'église; c'était une musique de barbares, en comparaison de celle d'aujourd'hui. Ces paroles, *Reine de Paphe*, sont aussi ridicules que la musique. Il n'y a rien de moins musical, de moins harmonieux, que, *d'où le mal procède, part aussi le remède.* Le fonds de

Peux-tu voir ſans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,
Et que du même ſein qui fut ton origine
Sorte notre ruine ?
Peux-tu voir que de la même onde
Il oſe naître un tel monſtre après toi,
Que d'où vient tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal & d'effroi,
Et que l'heureux berceau de ta beauté ſuprême
Enfante l'horreur même ?
Venge l'honneur de ta naiſſance
Qu'on a ſouillé par un tel attentat;
Ren-lui ſa première innocence,
Et tu rendras le calme à cet état;
Nous dirons enfin que d'où le mal procède,
Part auſſi le remède.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler, ſilence à la déeſſe,
Silence, & préparez vos cœurs à l'allégreſſe.
Elle a reçu nos vœux, & les daigne exaucer;
Ecoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VÉNUS *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels, ne tremblez plus, ô mère,
On va jetter le ſort pour la dernière fois,
Et le ciel ne veut plus qu'un choix

Pour

toute cette idée eſt fort beau. Qu'importe le fonds quand les vers ſont durs & ſecs? C'eſt par l'heureux choix des mots, & par la mélopée que la poëſie réuſſit. Les penſées les plus ſublimes ne ſont rien ſi elles ſont mal exprimées.

Pour apaiser de tout point sa colère :
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, & dont seule elle est digne.
Préparez son hymen, où pour faveur insigne
Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHINÉE *à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse,
Seigneur, l'heureux arrèt qu'a donné la déesse.

CÉPHÉE.

Allez, l'impatience est trop *o*) juste aux amans.

CASSIOPE *voyant remonter Vénus.*

Suivons la dans le ciel par nos remercimens;
Et d'une voix commune adorant sa puissance,
Montrons à ses faveurs notre reconnaissance.

CHŒUR.

Ainsi toujours sur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en sacrifice;
Ainsi le Zéphire en tout tems
Sur tes palais de Cythère & d'Eryce
Fasse régner les graces du printems.
Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle;
Et fai pour ces jeunes amans,

o) *Juste aux amans.*] Il semble qu'il parle d'un habit.

Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un siécle entier de doux ravissemens.
Dans nos campagnes & nos bois
Toutes nos voix
Béniront tes douces atteintes;
Et dans les rochers d'alentour
Le même écho qui redisait nos plaintes,
Ne redira que des soupirs d'amour.

CÉPHÉE.

C'est assez, la déesse est déja disparue;
Ses dernières clartés se perdent dans la nue;
Allons jetter le sort pour la dernière fois:
Malheureux le dernier que foudroîra son choix,
Et dont en ce grand jour la perte domestique
Souillera de ses pleurs l'allégresse publique!
Madame, cependant songez à préparer
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer.
Rendez-en l'apareil digne de ma puissance,
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

CASSIOPE.

J'obéis avec joye, & c'est me commander
Ce qu'avec passion j'allais vous demander.

SCENE IV.

CASSIOPE, PERSÉE, ſuite de la reine.

CASSIOPE.

HÉ bien, vous le voyez, ce n'était pas un crime,
Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime,
Puiſque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur préſence ils doivent l'aprouver.
Mais quoi, vous ſoupirez ?

PERSÉE.

J'en ai bien lieu, madame.

CASSIOPE.

Le ſujet ?

PERSÉE.

Votre joye.

CASSIOPE.

Elle vous gêne l'ame !

PERSÉE.

Après ce que j'ai dit, douter d'un ſi beau feu,
Reine, c'eſt ou m'entendre, ou me croire bien peu :
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en frémit, & mon cœur en ſoupire.
Pouvais-je avoir des yeux, & ne pas l'adorer ?
Et pourai-je la perdre, & n'en pas ſoupirer ?

CASSIOPE.

Quel eſpoir formiez-vous, puiſqu'elle était promiſe,
Et qu'en vain ſon bonheur domtait votre franchiſe ?

PERSÉE.

Vouloir que la raiſon régne ſur un amant,
C'eſt être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable,
Sans penſer au ſuccès dont ſa flamme eſt capable ;
Il s'abandonne entier, & n'examine rien ;
Aimer eſt tout ſon but, aimer eſt tout ſon bien :
Il n'eſt difficulté, ni péril qui l'étonne.
Ce qui n'eſt point à moi n'eſt encor à perſonne,
Diſais-je, *& ce rival qui poſſède ſa foi,*
S'il eſpère un peu plus, n'obtient pas plus que moi.
Voilà durant vos maux de quoi vivait ma flamme,
Et les douces erreurs dont je flattais mon ame.
Pour nourrir des deſirs d'un beau feu trop contens,
C'était aſſez d'eſpoir que d'eſpérer au tems ;
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoſes,
Pouvait en ma faveur faire beaucoup de choſes :
Mais enfin la déeſſe a prononcé ma mort,
Et je ſuis ce dernier ſur qui tombe le ſort.
J'étais indigne d'elle, & de ſon hymenée,
Et toutefois, hélas! je valais bien Phinée.

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état, c'eſt tout ce que je puis.

PERSÉE.

Vous vous plaindrez peut-être aprenant qui je ſuis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorſque vous la jugiez ou royale, ou divine ;
Mon père eſt... Mais pourquoi contre vous l'animer?
Puiſqu'il nous faut mourir, mourons ſans le nommer ;
Il vengerait ma mort, ſi j'avais fait connaître

De quel illuſtre ſang j'ai la gloire de naître ;
Et votre grand bonheur ſerait mal aſſuré ,
Si vous m'aviez connu ſans m'avoir préféré.
C'eſt trop perdre de tems , courons à votre joye ,
Courons à ce bonheur que le ciel vous envoye ;
J'en veux être témoin , afin que mon tourment
Puiſſe par ce poiſon finir plus promtement.

CASSIOPE.

Le tems vous fera voir pour ſouverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède ;
Et les dieux , dont pour nous vous voyez la bonté ,
Vous rendront bientôt plus qu'il ne vous ont ôté.

PERSÉE.

Ni le tems , ni les dieux ne feront ce miracle.
Mais allons ; à votre heur je ne mets point d'obſtacle ,
Reine , c'eſt l'affaiblir que de le retarder ;
Et les dieux ont parlé , c'eſt à moi de céder. *p*)

Fin du premier acte.

p) On ſent aſſez combien cette ſcène eſt froide & mal placée. Quand même elle ſerait bien écrite , elle ſerait toujours mauvaiſe par le fonds.

ACTE II.

Cette place publique s'évanouit en un inſtant, pour faire place à un jardin délicieux ; & ces grands palais ſont changés en autant de vaſes de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des ſtatues d'où ſortent autant de jets d'eaux, les autres des myrtes, des jaſmins, & d'autres arbres de cette nature. De chaque côté ſe détache un rang d'orangers dans de pareils vaſes, qui viennent former un admirable berceau juſqu'au milieu du théatre, & le ſéparent ainſi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perſpective fait paraître longues de plus de mille pas. C'eſt-là qu'on voit Andromède avec ſes nymphes qui cueillent des fleurs, & en compoſent une guirlande dont cette princeſſe veut couronner Phinée, pour le récompenſer par cette galanterie de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'aporter.

SCENE PREMIERE.

ANDROMÉDE, Chœur de nymphes, un page chantant.

ANDROMÉDE.

NYMPHES, notre guirlande eſt encor mal ornée,
Et devant qu'il ſoit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulais couronner,
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois, la faveur ne ſerait pas bien grande,
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande ;

Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
C'eſt l'unique préſent qui ſoit digne de lui.
 Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles;
L'augure déplairait de tant de fleurs ſtériles;
Il faut à notre hymen des préſages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous...
Mais il faut me le dire, & ſans faire les fines.

AGLANTE.

Quoi, madame?

ANDROMÉDE.

 A tes yeux je vois que tu devines;
a) Di-moi donc, d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux juſqu'ici cet illuſtre inconnu.
Car enfin ce n'eſt point ſans un peu de myſtère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père;
Quelque chaîne l'arrête, & le force à tarder.
Qu'on ne perde point tems à s'entre-regarder.
Parlez, & d'un ſeul mot éclairciſſez mes doutes.
Aucune ne répond, & vous rougiſſez toutes!
Quoi, toutes l'aimez-vous? Un ſi parfait amant
Vous a-t-il ſû charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il eſt digne qu'on l'aime:
Si je n'aimais ailleurs, peut-être que moi-même,
Oui, peut-être, à le voir ſi bien fait, ſi bien né,
Il aurait eu mon cœur, s'il n'eût été donné.
Mais j'aime trop Phinée, & le change eſt un crime.

a) Ces puérilités étaient le vice du tems. Cela pouvait s'apeller alors de la galanterie; on ne ſentait pas l'indécence d'un pareil contraſte avec le fonds terrible de la piéce.

AGLANTE.

Ce héros vaut beaucoup, puiſqu'il a votre eſtime;
Mais il ſait ce qu'il vaut, & n'a juſqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMÉDE.

Que dis-tu ?

AGLANTE.

Pas fait même une offre de ſervice.

ANDROMÉDE.

Ah! c'eſt de quoi rougir toutes avec juſtice;
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de ſi beaux yeux ont pû manquer ſon cœur.

CÉPHALIE.

Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous eſt aſſez coutumière.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du ſoleil meurent les autres feux,
Et pour peu qu'on vous voye, & qu'on vous conſidère,
Vous ne nous laiſſez point de conquêtes à faire.

ANDROMÉDE.

Vous êtes une adroite, achevez, achevez;
C'eſt peut-être en effet vous qui le captivez;
Car il aime, & j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il ſemble être à la gêne;
Son viſage & ſa voix changent à tous propos;
Il héſite, il s'égare au bout de quatre mots;
Ses diſcours vont ſans ordre, & plus je les écoute,
Plus j'entens des ſoupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie, où vont-ils? répondez.

CÉPHALIE.

CÉPHALIE.

C'eſt à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE *chantant, ſans être vû.*

Qu'elle eſt lente cette journée !

ANDROMÉDE.

Taiſons-nous, cette voix me parle pour Phinée ;
Sans doute il n'eſt pas loin, & veut à ſon retour
Que des accens ſi doux m'expliquent ſon amour.

LE PAGE.

b) Qu'elle eſt lente cette journée,
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O ciel ! quel eſt l'heur d'un amant,
Si quand il en a l'aſſurance,
Sa juſte impatience
Eſt un nouveau tourment ?
Je dois poſſéder Andromède :
Juge, Soleil, quel eſt mon bien.
Vis-tu jamais amour égal au mien ?
Vois-tu beauté qui ne lui cède ?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal eſt la ſource,
Précipite ta courſe,
Et tarde ton retour.
Tu luis encor, & ta lumière

b) Ce page chante là une étrange chanſon ; mais fût-elle bonne, un page qui vient chanter eſt bien froid.

Semble ſe plaire à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter ſoudain ta carrière.
Vien, Soleil, vien voir la beauté
Dont le divin éclat me domte ;
c) Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

SCENE II.

PHINÉE, ANDROMÉDE, un page, chœur de nymphes, ſuite de Phinée.

PHINÉE.

CE n'eſt pas mon deſſein, madame, de ſurprendre,
Puiſqu'avant que d'entrer je me ſuis fait entendre.

ANDROMÉDE.

Vos vœux pour les cacher n'étaient pas criminels,
Puiſqu'ils ſuivent des dieux les ordres éternels.

PHINÉE.

Que me diriez-vous donc de leur galanterie ?

ANDROMÉDE.

Que je vais vous payer de votre flatterie.

PHINÉE.

Comment ?

---

c) l'amour de *Phinée* qui va bien obliger le *Soleil* à ſe cacher & à fuir de honte d'avoir moins de clarté que le viſage d'*Andromède*, eſt d'un ridicule bien plus fort que celui du poignard de *Pirame* qui rougiſſait d'avoir verſé le ſang de ſon

ANDROMÉDE.

En vous donnant de ſemblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Aprochez, *d*) Liriope, & rendez-lui ſon change;
C'eſt vous, c'eſt votre voix que je veux qui me venge.
De grace, écoutez-la, nous avons écouté,
Et demandons ſilence après l'avoir prêté.

LIRIOPE *chante.*

Phinée eſt plus aimé qu'Andromède n'eſt belle;
Bien qu'ici-bas tout cède à ſes attraits,
Comme il n'eſt point de ſi doux traits,
Il n'eſt point de cœur ſi fidelle.
De mille apas ſon viſage ſemé
La rend une merveille;
Mais quoiqu'elle ſoit ſans pareille,
Phinée eſt encor plus aimé.
Bien que le juſte ciel faſſe voir que ſans crime
On la préfère aux nymphes de la mer,
Ce n'eſt que de ſavoir aimer
Qu'elle-même veut qu'on l'eſtime:
Chacun d'amour pour elle conſumé,
D'un cœur lui fait un temple;
Mais quoiqu'elle ſoit ſans exemple,
Phinée eſt encor plus aimé.
Enfin ſi ſes beaux yeux paſſent pour un miracle,
C'eſt un miracle auſſi que ſon amour,

maître. On ne ſort point d'étonnement de voir juſqu'où l'auteur de *Cinna* s'eſt égaré & s'eſt abaiſſé.

d) *Liriope* qui rend ſon change au page, eſt encor d'une étrange galanterie.

Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle :
Le ciel lui-même en le voyant charmé,
La juge incomparable ;
Mais quoiqu'il l'ait faite adorable,
Phinée eſt encor plus aimé.

Cet air chanté, le page de Phinée & cette nymphe font un dialogue en muſique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amans, chanté par les deux voix unies, & répété par le chœur entier de la muſique.

LE PAGE.

Heureux amant !

LIRIOPE.

Heureuſe amante !

LE PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

LE PAGE.

Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix pour bénir leur attente.

LE PAGE & LIRIOPE.

Andromède ce ſoir aura l'illuſtre époux
Qui ſeul eſt digne d'elle, & dont ſeule elle eſt digne.
Préparons ſon hymen, où pour faveur inſigne

Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons son hymen, où pour faveur insigne
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

LE PAGE.

Le ciel le veut.

LIRIOPE.

Vénus l'ordonne.

LE PAGE.

L'amour les joint.

LIRIOPE.

L'hymen va les unir.

LE PAGE.

Douce union que chacun doit bénir!

LIRIOPE.

Heureuse amour qu'un tel succès couronne!

LE PAGE & LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, & dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où pour faveur insigne
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons son hymen, où pour faveur insigne
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

ANDROMÉDE.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.

PHINÉE.

Madame, c'est ainsi que tout me favorise,

Et que tous vos ſujets ſoupirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet arrêt des dieux,
Que leurs ſouhaits unis... *e*)

SCENE III.

PHINÉE, ANDROMÉDE, TIMANTE, chœur de nymphes, un page, ſuite de Phinée.

TIMANTE.

AH, ſeigneur! ah, madame!

PHINÉE.

Que nous veux-tu, Timante, & qui trouble ton ame?

TIMANTE.

Le pire des malheurs.

PHINÉE.

Le roi ſerait-il mort?

TIMANTE.

Non, ſeigneur, mais enfin le triſte choix du ſort
Vient de tomber... hélas! pourai-je vous le dire?

ANDROMÉDE.

Eſt-ce pour quelque objet pour qui ton cœur ſoupire?

e) Voici une de ces choſes étranges que j'ai promis de remarquer; ce ſont ces ſcènes de galanterie bourgeoiſe, auſſi éloignées de la dignité de la tragédie, que des graces de l'opéra. C'eſt cette *Andromède* qui demande à ſes filles d'honneur laquelle eſt amoureuſe de *Perſée*. C'eſt ce page qui chante une chanſon inſipide; c'eſt *Andromède*, qui rend ſérénade pour ſérénade; c'eſt, *Aprochez*, *Liriope*, &

TIMANTE.

Soupirer à vos yeux du pire de ſes coups,
N'eſt-ce pas dire aſſez qu'il eſt tombé ſur vous?

PHINÉE.

Qui te fait nous donner de ſi vives alarmes?

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes ſoupirs & mes larmes,
Vous en croirez le roi qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux miniſtres des dieux.

PHINÉE.

C'eſt nous faire, Timante, un conte ridicule;
Et je tiendrais le roi bien ſimple & bien crédule,
Si plus qu'une déeſſe il en croyait le ſort.

TIMANTE.

Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord;
Il a fait par trois fois eſſayer ſa malice,
Et l'a vû par trois fois faire même injuſtice;
Du vaſe par trois fois ce beau nom eſt ſorti.

PHINÉE.

Et toutes les trois fois le ſort en a menti.
Le ciel a fait pour vous une autre deſtinée;
Son ordre eſt immuable, il veut notre hyménée;
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux,
Et ce n'eſt point au ſort à démentir les dieux.

---

rendez lui ſon change &c. Il ſemble que tout cela ait été fait pour la nôce d'un bourgeois de la rue Thibautaudé.

Mais, que l'on conſidère que les français n'avaient aucun modèle dans ce genre. Nous n'avons rien de ſuportable avant *Quinault* dans le lyrique.

ANDROMÉDE.

f) Aſſez ſouvent le ciel par quelque fauſſe joye
Se plait à prévenir les maux qu'il nous envoye ;
Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux,
Par ce flatteur eſpoir que j'allais être à vous ;
Mais puiſque ce n'était qu'une trompeuſe attente,
Gardez mon ſouvenir, & je mourrai contente.

PHINÉE.

Et vous mourrez contente ! Et j'ai pû mériter
Qu'avec contentement vous puiſſiez me quitter !
Détacher ſans regret votre ame de la mienne !
Vouloir que je le voye, & que je m'en ſouvienne !
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort & moi !
Oui, je m'en ſouviendrai, vous le voulez, madame ;
J'accepte le ſuplice où vous livrez mon ame ;
Mais quelque peu d'amour que vous me faſſiez voir,
Le mien n'oublira pas les loix de ſon devoir.
Je dois malgré le ſort, je dois malgré vous-même,
Si vous aimez ſi mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnaitre aux yeux qui m'ont charmé,

Que

f) *Aſſez ſouvent le ciel, par quelque fauſſe joye &c.*] Le plus grand fruit que l'on puiſſe recueillir de cette piéce, c'eſt d'en comparer les ſituations & les expreſſions avec celles de l'*Iphigénie* de *Racine*. *Iphigénie*, dans les mêmes circonſtances, dit à ſon amant :

Je meurs dans cet eſpoir ſatisfaite & tranquille ;
Si je n'ai pas vécu la compagnie d'Achille,
J'eſpère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon ſouvenir ;

Que j'étais digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avoûrez bien-tôt, & j'aurai cette gloire,
Qui dans tout l'avenir ſuivra notre mémoire,
Que pour ſe voir quitter avec contentement
Un amant tel que moi n'en eſt pas moins amant.

ANDROMÉDE.

C'eſt donc trop peu pour moi que des malheurs ſi proches,
Si vous ne les croiſſez par d'injuſtes reproches!
Vous quitter ſans regret! Les dieux me ſont témoins
Que j'en montrerais plus ſi je vous aimais moins.
C'eſt pour vous trop aimer que je parais toute autre;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre;
Je retiens mes ſoupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre inſenſible afin de moins toucher.
Hélas! ſi vous ſavez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour eſt extrême.
Oui, Phinée, & je doute, en courant à la mort,
Lequel m'eſt plus cruel, ou de vous, ou du ſort.

PHINÉE.

g) Hélas, qu'il était grand quand je l'ai cru s'éteindre,
Votre amour, & qu'à tort ma flamme oſait s'en plaindre!
Princeſſe, vous pouvez me quitter ſans regret;

Et qu'un jour mon trépas, *ſource de vôtre gloire*,
Ouvrira le récit d'une ſi belle hiſtoire, &c.

C'eſt là qu'on trouve la perfection du ſtile, c'eſt là que tous les écrivains, ſoit en proſe, ſoit en vers, doivent chercher un modèle.

g) De longs diſcours & ſi peu naturels dans une ſituation ſi violente, ſi affreuſe, ſi inattendue ſont pires que le page qui veut faire enfuir le *Soleil*, & que *Liriope* qui lui rend ſon change.

Vous ne perdez en moi qu'un amant indiſcret,
Qu'un amant téméraire, & qui même a l'audace
D'accuſer votre amour quand vous lui faites grace.
Mais pour moi dont la perte eſt ſans comparaiſon,
Qui perds en vous perdant & lumière & raiſon,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle & me guide;
Deſſus toute mon ame elle ſeule préſide;
Elle y régne, & je céde entier à ſon tranſport;
Mais je ne céde pas aux caprices du ſort.
Que le roi par ſcrupule à ſa rigueur défère,
Qu'une indigne équité le faſſe injuſte père,
La reine & mon amour ſauront bien empêcher
Qu'un choix ſi criminel ne coûte un ſang ſi cher.
J'oſe tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE.

La reine eſt hors d'état d'y joindre aucun obſtacle;
Surpriſe comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout ſentiment;
Et ſans doute le roi livrera la princeſſe
Avant qu'on l'ait pû voir ſortir de ſa faibleſſe.

PHINÉE.

Hé bien, mon amour ſeul ſaura juſqu'au trépas,
Malgré tous...

ANDROMÉDE.

Le roi vient, ne vous emportez pas.

SCENE IV.

CÉPHÉE, PHINÉE, ANDROMÉDE, PERSÉE, TIMANTE, un page, chœur de nymphes, ſuite du roi & de Phinée.

CÉPHÉE.

Ma fille, ſi tu ſais les nouvelles funeſtes
De ce dernier effort des colères céleſtes,
Si tu ſais de ton ſort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Epargne ma douleur, juges-en par ſa cauſe,
h) Et va ſans me forcer à te dire autre choſe.

ANDROMÉDE.

Seigneur, je vous l'avoue, il eſt bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on ſe doit croire heureux;
Et le coup qui ſurprend un eſpoir légitime,
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il eſt juſte, & je le dois bénir;
La cauſe des malheurs les doit faire finir.
Le ciel qui ſe repent ſi-tôt de ſes careſſes,
Verra plus de conſtance en moi qu'en ſes promeſſes;
Heureuſe, ſi mes jours un peu précipités
Satisfont à ces dieux pour moi ſeule irrités,

h) *Et va ſans me forcer à te dire autre choſe.*] Cela eſt encor plus mauvais que tout ce que nous avons vu. Les inepties du page & de *Liriope* ſont ſans conſéquence; mais un père qui ſacrifie froidement ſa fille *ſans lui dire autre choſe*, joint l'atrocité au ridicule.

Si je ſuis la dernière à leur couroux offerte,
Si le ſalut public peut naître de ma perte!
Malheureuſe pourtant de ce qu'un ſi grand bien
Vous a déja coûté d'autre ſang que le mien,
Et que je ne ſuis pas la première & l'unique
Qui rende à votre état la ſûreté publique!

PHINÉE.

Quoi? vous vous obſtinez encor à me trahir?

ANDROMÉDE.

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.

PHINÉE.

Honteuſe obéiſſance à qui votre amour cède!

CÉPHÉE.

Obéiſſance illuſtre, & digne d'Andromède!
Son nom comblé par-là d'un immortel honneur...

PHINÉE.

Je l'empêcherai bien, ce funeſte bonheur.
Andromède eſt à moi, vous me l'avez donnée;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée;
Vénus l'a commandé, qui me la peut ôter?
Le ſort auprès des dieux ſe doit-il écouter?
Ah! ſi j'en vois ici les infames miniſtres
S'aprêter aux effets de ſes ordres ſiniſtres...

CÉPHÉE.

i) Aprenez que le ſort n'agit que ſous les dieux,
Et ſouffrez comme moi le bonheur de ces lieux.

i) Ce *Cépbée* eſt ici plus inſuportable que jamais. Il ſacrifie ſa fille de trop bon cœur.

Votre perte n'eſt rien au prix de ma miſère;
Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, & je ſuis père.
Il eſt d'autres objets dignes de votre foi,
Mais il n'eſt point ailleurs d'autres filles pour moi.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que partout de ce monſtre épandirent les rages;
Et n'en rapellez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire & trop ſuivre une aveugle fureur.

PHINÉE.

Que de nouveau ce monſtre entré deſſus vos terres
Faſſe à tous vos ſujets d'impitoyables guerres,
Le ſang de tout un peuple eſt trop bien employé,
Quand celui de ſes rois en peut être payé;
Et je ne connais point d'autre perte publique
Que celle où vous condamne un ſort ſi tyrannique.

CÉPHÉE.

Craignez ces mêmes dieux qui préſident au ſort.

PHINÉE.

Qu'entr'eux-mêmes ces dieux ſe montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourrait y réſoudre?
S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelqu'autre foudre?
Il n'eſt plus de reſpect qui puiſſe rien ſur moi;
Andromède eſt mon ſort, & mes dieux, & mon roi.
Puniſſez un impie, & perdez un rebelle;
Satisfaites le ſort en m'expoſant pour elle;
k) J'y cours, mais autrement je jure ſes beaux yeux,
Et mes uniques rois, & mes uniques dieux...

k) Il s'agit bien ici de beaux yeux & d'uniques rois, & d'uniques dieux. Voyez comme *Achille* parle dans *Iphigénie*.

Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, & accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promtitude, que cette feinte donne de l'épouvante, aussi-bien que de l'admiration, tant elle aproche du naturel. On voit cependant descendre Æole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, ensorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui, & les deux plus éloignés sont comme volans en l'air tout contre ce même nuage. Les quatre autres paraissent deux à deux au milieu de l'air sur les aîles du théatre, deux à la main gauche, & deux à la droite, ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphêmes. 1)

SCENE V.

ÆOLE, huit vents, CÉPHÉE, PERSÉE, PHINÉE, ANDROMÉDE, chœur de nymphes, suite du roi & de Phinée.

CÉPHÉE.

ARrêtez, ce nuage enferme une tempête,
Qui peut-être déja menace votre tête.
N'outragez plus les dieux déja trop irrités.

PHINÉE.

Qu'il crève, ce nuage, & que ces déités...

1) Cette scène a encor beaucoup de conformité avec l'*Iphigénie* de *Racine*. *Andromède* dit :

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien douloureux
De tout perdre au moment que l'on croit être heureux!

Iphigénie s'exprime ainsi :

J'ose vous dire ici, qu'en l'état où je suis,

CÉPHÉE.

Ne les irritez plus, vous dis-je, & prenez garde.

PHINÉE.

A les trop irriter, qu'eſt-ce que je hazarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe ſur moi leur foudre s'il m'eſt dû;
Mais s'il eſt quelque main aſſez lâche, & traîtreſſe
Pour ſuivre leur caprice, & ſaiſir ma princeſſe,
Seigneur, encor un coup, je jure ſes beaux yeux,
Et mes uniques rois, & mes uniques dieux...

ÆOLE *au milieu de l'air.*

Téméraire mortel, n'en di pas davantage;
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr:
Quoi que penſe attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de ſe faire obéir.
Connai moi pour ton infortune;
Je ſuis Æole roi des vents.
Partez, mes orageux ſuivans,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

Ce commandement d'Æole produit un ſpectacle étrange & merveilleux tout enſemble. Les deux vents qui étaient à ſes côtés ſuſpendus en l'air, s'envolent, l'un à gauche & l'autre à droite. Deux autres remontent avec lui dans le ciel ſur le même nuage

Peut-être aſſez d'honneur environnait ma vie,
Pour ne pas ſouhaiter qu'elle me fût ravie,

Ni qu'en me l'arrachant un ſévère deſtin
Si près de ma naiſſance en eût marqué la fin.
Jamais un ſentiment naturel & tou-

qui les vient d'aporter : & deux autres qui étaient à sa main gauche sur les aîles du théatre, s'avancent au milieu de l'air, où ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théatre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, & l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlévent de l'autre côté jusques dans les nues.

ANDROMÉDE.

O ciel!

CÉPHÉE.

Ils l'ont saisie, & l'enlèvent en l'air.

PHINÉE.

Ah! ne présumez pas ainsi me la voler.
Je vous suivrai partout malgré votre surprise.

SCENE VI.

CÉPHÉE, PERSÉE, suite du roi.

PERSÉE.

SEigneur, un tel péril ne veut point de remise;
Mais espérez encor, je vole à son secours,
Et vais *m*) forcer le sort à prendre un autre cours.

CÉPHÉE.

Vingt amans pour Nérée en firent l'entreprise,

Mais

---

chant ne fut plus éloigné de l'emphase tragique, ni exprimé avec une élégance plus noble & plus simple. Jamais on n'a mis plus de charmes dans la véritable éloquence.

Mais il n'eſt point d'efforts que ce monſtre ne briſe.
Tous voulurent ſauver ſes attraits adorés,
Tous furent avec elle à l'inſtant dévorés.

PERSÉE.

Le ciel aime Andromède, il veut ſon hyménée,
Seigneur, & ſi les vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'eſt que pour la rendre à quelque illuſtre époux
Qui ſoit plus digne d'elle, & plus digne de vous;
A quelqu'autre par-là les dieux l'ont réſervée.
Vous ſaurez qui je ſuis, quand je l'aurai ſauvée.
Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus
Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus.
Le tems nous eſt trop cher pour le perdre en paroles.

CÉPHÉE.

Moi qui ne puis former d'eſpérances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vais faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

Fin du ſecond acte.

---

m) *Perſée* qui *va forcer le ſort* à prendre un autre cours, n'eſt pas le *Perſée* de *Quinault*.

ACTE III.

Il se fait ici une si étrange métamorphose, qu'il semble qu'avant que de sortir de ce jardin, Persée ait découvert cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte partout sous son bouclier. Les myrtes & les jasmins qui le composaient sont devenus des rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées & bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théatre. C'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, & se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage; elles sont dans une agitation continuelle, & composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises. On en voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer, qui paraît si vaste, & d'une si grande étendue, qu'on jurerait que les vaisseaux qui flottent près de l'horison, dont la vûe est bornée, sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste apareil de l'injustice des dieux, & du suplice d'Andromède. Aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'aportent avec impétuosité, & l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCENE PREMIERE.

ANDROMÉDE au pied d'un rocher, deux vents qui l'y attachent, TIMANTE, chœur de peuple sur le rivage.

TIMANTE.

ALlons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue,
La princesse, & mourir, s'il se peut, à sa vûe.

CHŒUR.

La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infames bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE.

Oui, c'est elle sans doute. Ah, l'indigne spectacle!

CHŒUR.

Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.

(*Les vents s'envolent.*)

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos désirs.

ANDROMÉDE.

O dieux!

TIMANTE.

Avec respect écoutons ses soupirs,
Et puissent les accens de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!

ANDROMÉDE.

a) Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avait fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas;
Que l'on vous conçoit mal, quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur de courage

---

a) On doit remarquer un défaut que *Corneille* n'a pu éviter dans aucune de ses piéces de théatre; c'est de faire parler le poëte à la place du personnage; c'est de mettre en froids raisonnemens; en maximes générales ce qui doit être en sentiment: défaut dans lequel *Racine* n'est jamais tombé.

Devient d'un difficile uſage
Lorſqu'on touche au dernier moment!
Ici ſeule, & de toutes parts
A mon deſtin abandonnée,
Ici que je n'ai plus ni parens, ni Phinée,
Sur qui détourner mes regards?
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare:
Il n'a qu'elle à conſidérer;
Et quoi que de ce monſtre il s'oſe figurer,
Ma conſtance qui s'y prépare,
Le trouve d'autant plus barbare,
Qu'il diffère à me dévorer.
Etrange effet de mes malheurs!
Mon ame traînante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre, & ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit,
Et mes eſpérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes,
Que du monſtre qui les produit.
Qu'il tarde à ſuivre mes déſirs,
Et que ſa cruelle pareſſe
A ce cœur dont la flamme eſt encor la maîtreſſe,
Coûte d'amers & longs ſoupirs!
O toi, dont juſqu'ici la douceur m'a ſuivie,
Va-t-en, ſouvenir indiſcret;
Et ceſſant de me faire un entretien ſecret
De ce prince qui m'a ſervie,

Laiſſe moi ſortir de la vie
Avec un peu moins de regret.
C'eſt aſſez que tout l'univers
Conſpire à faire mes ſuplices ;
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices ;
En me montrant ce que je perds :
Laiſſe moi . . .

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMÉDE, TIMANTE, chœur de peuple.

CASSIOPE.

ME voici, qui ſeule ai fait le crime,
Me voici, juſtes dieux, prenez votre victime ;
S'il eſt quelque juſtice encore parmi vous,
C'eſt à moi ſeule, à moi qu'eſt dû votre couroux.
Punir les innocens, & laiſſer les coupables,
Inhumains, eſt-ce en être, eſt-ce en être capables ?
A moi tout le ſuplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels ? qu'avez-vous preſque fait ?
Andromède eſt ici votre plus rare ouvrage,
Andromède eſt ici votre plus digne image,
Elle raſſemble en ſoi vos attraits diviſés.
On vous connaîtra moins, ſi vous la détruiſez.
Ah ! je découvre enfin d'où provient tant de haine,

Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine ;
Si vous la laiſſiez vivre, envieux tout-puiſſans,
Elle aurait plus que vous & d'autels, & d'encens :
Chacun préférerait le portrait au modèle,
b) Et bientôt l'univers n'adorerait plus qu'elle.

ANDROMÉDE.

En l'état où je ſuis le ſort m'eſt-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous ?
Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes ?
Qu'eſpérez-vous, madame, à force de blaſphêmes ?

CASSIOPE.

Attirer & leur monſtre, & leur foudre ſur moi :
Mais je ne les irrite, hélas ! que contre toi ;
Sur ton ſang innocent retombent tous mes crimes ;
Seule, tu leur tiens lieu de mille autres victimes ;
Et pour punir ta mère, ils n'ont, ces cruels dieux,
Ni monſtre dans la mer, ni foudre dans les cieux ;
Auſſi ſavent-ils bien que ſe prendre à ta vie,
C'eſt percer de mon cœur la plus tendre partie,
Que je ſouffre bien plus en te voyant périr,
Et qu'ils me feraient grace en me faiſant mourir.
Ma fille, c'eſt donc là cet heureux hyménée,
Cette illuſtre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il falait préparer,
Et que ces mêmes dieux devaient tant honorer !
Ce que nos yeux ont vû, n'était-ce donc qu'un ſonge,

b) Voilà encor un des grands défauts de *Corneille* ; il cherche des penſées, des traits d'eſprit, & qui pis eſt, d'un eſprit faux quand il ne faut exprimer que la douleur. *Caſſiope* découvre d'où provient tant de haine, c'eſt de jalouſie ; & *Clitemneſtre* dans *Iphigénie* ne s'exprime pas ainſi.

Déesse, ou ne viens-tu que pour dire un mensonge ?
Nous aurais-tu parlé sans l'aveu du destin ?
Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin ?
Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les caresses ?
Si contr'elle l'envie émeut quelques déesses,
L'amour en sa faveur n'arme-t-il point de dieux ?
Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux ?
Le maître souverain de toute la nature
Pour de moindres beautés a changé de figure ;
Neptune a soupiré pour de moindres apas ;
Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avait pas ;
Et l'amour en Psyché voyait bien moins de charmes,
Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.
Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille ? Au vif éclat qu'ils sément dans la mer,
Les Tritons amoureux, malgré leurs Néréïdes,
Devraient déja sortir de leurs grotes humides,
Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'oposer
Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,
Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMÉDE *voyant venir le monstre de loin.*

Renouveller le crime, est-ce pour les fléchir ?
Vous hâtez mon suplice au lieu de m'affranchir.
Vous apellez le monstre. Ah, du moins à sa vûe
Quittez la vanité qui m'a déja perdue.

Mais malgré ce défaut il y a des momens de chaleur dans le discours de *Cassiope*. On remarquera seulement qu'*Andromède* enchaînée sur son rocher, & sur le point d'être dévorée, n'est pas en état de faire la conversation.

Il n'eſt mortel, ni dieu qui m'oſe ſecourir.
Il vient, conſolez vous, & me laiſſez mourir.

CASSIOPE.

Je le vois, c'en eſt fait. Parais du moins, Phinée;
Pour ſauver la beauté qui t'était deſtinée,
Parais, il en eſt tems, viens en dépit des dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ſes yeux,
L'amour te le commande, & l'honneur t'en convie;
Peux-tu, ſi tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMÉDE.

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur,
Mais ſans doute, madame, il eſt mort de douleur;
Et comme il a du cœur, & ſait que je l'adore,
Il périrait ici, s'il reſpirait encore.

CASSIOPE.

Di plutôt que l'ingrat n'oſe te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'oſais tantôt vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, eſt royale, ou divine,
Viens en donner la preuve, & par un promt ſecours,
Fai nous voir quelle foi l'on doit à tes diſcours;
Suplante ton rival par une illuſtre audace;
Viens à droit de conquête en occuper la place:
Andromède eſt à toi, ſi tu l'oſes gagner.
 Quoi, lâches, le péril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flammes ſans ſecondes!
Allons, mon déſeſpoir, juſqu'au milieu des ondes,
Faire ſervir l'effort de nos bras impuiſſans
D'exemple & de reproche à leurs feux languiſſans:

Faiſons

Faiſons ce que tous deux devraient faire avec joye :
Détournons ſa fureur deſſus une autre proye :
Heureuſe ſi mon ſang la pouvait aſſouvir !
Allons, mais qui m'arrète ? Ah ! c'eſt mal me ſervir.
(*On voit ici Perſée deſcendre du haut des nues.*)

SCENE III.

ANDROMÉDE attachée au rocher, PERSÉE en l'air ſur le cheval Pégaſe, CASSIOPE, TIMANTE, & le chœur ſur le rivage.

TIMANTE *montrant Perſée à Caſſiope, & l'empêchant de ſe jetter dans la mer.*

Courez-vous à la mort, quand on vole à votre aide ?
Voyez par quel chemin on ſecourt Andromède,
Quel héros, ou quel dieu ſur ce cheval aîlé...

CASSIOPE.

Ah ! c'eſt cet inconnu par mes cris apellé,
C'eſt lui-mème. Seigneur, que mon ame étonnée...

PERSÉE *en l'air ſur le Pégaſe.*

Reine, voyez par-là ſi je vaux bien Phinée,
Si j'étais moins que lui digne de votre choix,
Et ſi le ſang des dieux cède à celui des rois.

CASSIOPE.

Rien n'égale, ſeigneur, un amour ſi fidelle ;
Combattez donc pour vous, en combattant pour elle :

Vous ne trouverez point de ſentimens ingrats.

PERSÉE *à Andromède.*

Adorable princeſſe, avouez en mon bras.

CHŒUR *de muſique, pendant que Perſée combat le monſtre.*

Courage, enfant des dieux, elle eſt votre conquète;
Et jamais amant, ni guerrier
Ne vit ceindre ſa tête
D'un ſi beau myrte, ou d'un ſi beau laurier.

UNE VOIX *ſeule.*

Andromède eſt le prix qui ſuit votre victoire:
Combattez, combattez,
Et vos plaiſirs & votre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous ſortez.

LE CHŒUR *répète.*

Courage, enfant des dieux, elle eſt votre conquète;
Et jamais amant, ni guerrier
Ne vit ceindre ſa tête
D'un ſi beau myrte, ou d'un ſi beau laurier.

TIMANTE *à la reine.*

Voyez de quel effet notre attente eſt ſuivie,
Madame, elle eſt ſauvée, & le monſtre eſt ſans vie.

PERSÉE *ayant tué le monſtre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O ciel, que ne vous puis-je aſſez ouvrir mon cœur!
L'oracle de Vénus enfin s'eſt fait entendre.
Voilà ce dernier choix qui nous devait tout rendre;
Et vous êtes, ſeigneur, l'incomparable époux,
Par qui le ſang des dieux ſe doit joindre avec nous.
Ne penſe plus, ma fille, à ton ingrat Phinée,

C'eſt à ce grand héros que le ſort t'a donnée,
C'eſt pour lui que le ciel te deſtine aujourd'hui,
Il eſt digne de toi, ren toi digne de lui.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres ſervices;
Un peu d'eſpoir ſuffit pour de tels ſacrifices.
Princeſſe, cependant quittez ces triſtes lieux,
Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mêmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée:
L'ordre que leur preſcrit mon père Jupiter
Juſqu'en votre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantôt leur ſurpriſe...

ANDROMÉDE.

D'une frayeur mortelle à peine encor remiſe,
Pardonnez, grand héros, ſi mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remerciment.

PERSÉE.

Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez reſtituer cette illuſtre victime;
Méritez votre grace, impétueux mutins,
Par votre obéiſſance au maître des deſtins.

Les vents obéiſſent auſſi-tôt à ce commandement de Perſée, & on les voit en un moment détacher cette princeſſe, & la reporter par deſſus les flots juſqu'au lieu d'où ils l'avaient aportée au commencement de cet acte. En même tems Perſée revole en haut ſur ſon cheval aîlé, & après avoir fait une caracole admirable au milieu de l'air, il tire du même côté qu'on a vû diſparaître la princeſſe. Tandis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joye & de chants de victoire.

CASSIOPE *voyant Persée revoler en haut après sa victoire.*

Peuple, qu'à pleine voix l'allégresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHŒUR.

Le monstre est mort, crions victoire,
Victoire à tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes & nos bois
Ne résonnent que de sa gloire.
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul était digne de vous.
Vous êtes sa digne conquête.
Victoire à tous, victoire à son amour;
C'est lui qui nous rend ce beau jour,
C'est lui qui calme la tempête:
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul était digne de vous.

CASSIOPE *après que Persée a disparu.*

Dieux, j'étais sur ces bords immobile de joye;
Allons voir où ces vents ont reporté leur proye,
Embrasser ce vainqueur, & demander au roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

SCENE IV.

CYMODOCE, EPHYRE, CYDIPPE.

Ces trois Néréides s'élévent du milieu des flots.

CYMODOCE.

Ainſi notre colère eſt de tout point bravée ;
Ainſi notre victime à nos yeux enlevée,
Va croître les douceurs de ſes contentemens,
Par le juſte mépris de nos reſſentimens.

EPHYRE.

Toute notre fureur, toute notre vengeance
Semble avec ſon deſtin être d'intelligence,
N'agir qu'en ſa faveur, & ſes plus rudes coups
Ne font que lui donner un plus illuſtre époux.

CYDIPPE.

Le ſort, qui juſqu'ici nous a donné le change,
Immole à ſes beautés le monſtre qui nous venge ;
Du même ſacrifice, & dans le même lieu,
De victime qu'elle eſt, elle devient le dieu.
Ceſſons dorénavant, ceſſons d'être immortelles,
Puiſque les immortels trahiſſent nos querelles,
Qu'une beauté commune eſt plus chère à leurs yeux ;
Car ſon libérateur eſt ſans doute un des dieux.
Autre qu'un dieu n'eût pû nous ôter cette proye,
Autre qu'un dieu n'eût pû prendre une telle voye ;
Et ce cheval aîlé fût péri mille fois,
Avant que de voler ſous un indigne poids.

CYMODOCE.

Oui, c'eſt ſans doute un dieu qui vient de la défendre.
Mais il n'eſt pas, mes ſœurs, encor tems de nous rendre;
Et puiſqu'un dieu pour elle oſe nous outrager,
Il faut trouver auſſi des dieux à nous venger.
Du ſang de notre monſtre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raiſon de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE.

Je crois qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent.
Les conques des Tritons dans ces rochers réſonnent.
C'eſt lui-même, parlons.

SCENE V.

NEPTUNE, les trois Néréïdes.

NEPTUNE *dans ſon char formé d'une grande conque de nacre, & tiré par deux chevaux marins.*

Je ſais vos déplaiſirs,
Mes filles, & je viens au bruit de vos ſoupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère.
C'eſt moi que tyranniſe un ſuperbe de frère,
Qui dans mon propre état m'oſant faire la loi,
M'envoye un de ſes fils pour triompher de moi.
Qu'il régne dans le ciel, qu'il régne ſur la terre,

Qu'il gouverne à ſon gré l'éclat de ſon tonnerre,
Que même du deſtin il ſoit indépendant,
Mais qu'il me laiſſe à moi gouverner mon trident.
C'eſt bien aſſez pour lui d'un ſi grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat ſur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers;
Auſſi leur ſouverain prendra notre querelle:
Je vais l'intéreſſer avec Junon pour elle;
Et tous trois aſſemblant notre pouvoir en un,
Nous ſaurons bien domter notre tyran commun.
Adieu. Conſolez vous, nymphes trop outragées;
Je périrai moi-même, ou vous ſerez vengées:
Et j'ai ſû du deſtin qui ſe ligue avec nous,
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

(*Il fond au milieu de la mer.*)

CYMODOCE.

Après le doux eſpoir d'une telle promeſſe,
Reprenons, chères ſœurs, une entière allégreſſe.

(*Les Néréides ſe plongent auſſi dans la mer.*)

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

Les vagues fondent sous le théâtre, & ces hideuses masses de pierres dont elles battaient le pied, font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le vestibule, ou plutôt la grande salle, qui doit servir aux noces de Persée & d'Andromède. Deux rangs de colomnes de chaque côté, l'un de rondes, & l'autre de quarrées, en font les ornemens. Elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle, & leurs bases, corniches, amortissemens étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre; & par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de cyprès, où l'œil s'enfonce à perte de vûe.

SCENE PREMIERE.

ANDROMÉDE, PERSÉE, chœur de nymphes, suite de Persée.

PERSÉE.

QUE me permettez-vous, madame, d'espérer?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer?
Et puis-je en cette illustre & charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédait Phinée?

ANDROMÉDE.

Laissez moi l'oublier, puisqu'on me donne à vous;

Et

Et s'il l'a possédé, n'en soyez point jaloux.
Le choix du roi l'y mit, le choix du roi l'en chasse,
Ce même choix du roi vous y donne sa place;
N'exigez rien de plus, je ne sais point haïr,
Je ne sais point aimer, mais je sais obéïr.
Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il suit aveuglément la main qui vous le donne,
De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance!
Hazarder vos plaisirs sur votre obéissance!
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tyran dessus vos volontés!
Princesse, mon bonheur vous aurait mal servie,
S'il vous faisait esclave en vous rendant la vie;
Et s'il n'avait sauvé des jours si précieux,
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amans vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères.
Souffrez à mon amour des chemins différens.
J'ai vû parler pour moi des dieux, & vos parens;
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage,
Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parens, & du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rens à vous-même;
Et comme enfin c'est vous, & non pas moi que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux,
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.

Je garde cet espoir, & hazarde le reste;
Et me soit votre choix, ou propice, ou funeste,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos désirs,
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir, ou trompez mon attente:
Je mourrai sans regret, si vous vivez contente;
Et mon trépas n'aura que d'aimables momens,
S'il vous ôte un obstacle à vos contentemens.

ANDROMÉDE.

C'est trop d'être vainqueur dans la même journée
Et de ma retenue, & de ma destinée.
Après que par le roi vos vœux sont exaucés,
Vous parler d'obéir, c'était vous dire assez:
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique;
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc....

PERSÉE.

Non, madame, où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.
L'excès de vos bontés pourrait en ma présence
Faire à vos sentimens un peu de violence;
Ce bras vainqueur du monstre, & qui vous rend le jour;
Pourrait en ma faveur séduire votre amour;
La pitié de mes maux pourrait même surprendre
Ce cœur trop généreux pour vouloir s'en défendre;
Et le moyen qu'un cœur, ou séduit, ou surpris,
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris?
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flamme;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre ame;
Ne me répondez point, & consultez la bien:

Faites votre bonheur ſans aucun ſoin du mien:
Je lui voudrais du mal, s'il retranchait du vôtre,
S'il vous pouvait coûter un ſoupir pour quelqu'autre,
Et ſi quittant pour moi quelques deſtins meilleurs,
Votre devoir laiſſait votre tendreſſe ailleurs.
Je vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content ſi vous vivez contente,
Et ſi l'heur de ma vie ayant ſauvé vos jours,
La gloire de ma mort aſſure vos amours.
Adieu. Je vais attendre, ou triomphe, ou ſuplice,
L'un comme effet de grace, & l'autre de juſtice.

ANDROMÉDE.

A ces profonds reſpects qu'ici vous me rendez,
Je ne replique point, vous me le défendez;
Mais quoique votre amour me condamne au ſilence,
Je vous dirai, ſeigneur, malgré votre défenſe,
Qu'un héros tel que vous ne ſaurait ignorer
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout eſpérer.

SCENE II.

ANDROMÉDE, chœur de nymphes.

ANDROMÉDE.

NYmphes, l'auriez-vous cru, qu'en moins d'une journée
J'aimaſſe de la ſorte un autre que Phinée?
Le roi l'a commandé, mais de mon ſentiment
Je m'offrais en ſecret à ſon commandement.

Ma flamme impatiente invoquait sa puissance,
Et courait au-devant de mon obéissance.
Je fais plus, au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colère abandonne mon cœur;
Et ce captif rebelle ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change, & si promt, & si grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me surprend?

AGLANTE.

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles,
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort,
A changer votre cœur qu'à changer votre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames
Eteint comme il leur plaît & rallume nos flammes,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer & de haïr.
Nous en voyons au vôtre en cette haute estime
Que vous nous témoignez pour ce bras magnanime,
Au défaut de l'amour que Phinée emportait,
Il lui donnait dès-lors tout ce qui lui restait;
Dès-lors ces mêmes dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le panchaient du côté qu'ils préparaient sa chute;
Et cette haute estime attendant ce beau jour,
N'était qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CÉPHALIE.

Un digne amour succède à cette haute estime.

---

a) *Peut-être il ne lui faut qu'un soupir & deux larmes.*] C'est-là un des plus étranges vers qu'on ait jamais faits en quelque genre que ce puisse être. Mais

Si je puis toutefois vous le dire ſans crime,
C'eſt hazarder beaucoup que croire entiérement
L'impétuoſité d'un ſi grand changement.

Comme pour vous Phinée eut toujours quelques charmes,
a) Peut-être il ne lui faut qu'un ſoupir, & deux larmes,
Pour diſſiper un peu de cette avidité
Qui d'un ſi gros torrent ſuit la rapidité.
Deux amans que ſépare une légère offenſe,
Rentrent d'un ſeul coup d'œil en pleine intelligence.
Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer,
Les mêmes qualités qu'il vous plut eſtimer...

ANDROMÉDE.

Et j'y verrai de plus cette ame lâche & baſſe
Juſqu'à m'abandonner à toute ma diſgrace;
Cet ingrat trop aimé qui n'oſa me ſauver,
Qui me voyant périr voulut ſe conſerver,
Et crut s'être acquitté devant ce que nous ſommes,
En querellant les dieux, & menaçant les hommes.
S'il eût.. Mais le voici, voyons ſi ſes diſcours
Rompront de ce torrent ou groſſiront le cours.

---

ce n'eſt qu'un vers aiſé à corriger, au lieu que les froids & inutiles diſcours d'*Andromède* & du chœur des nymphes ne peuvent être embellis.

SCENE III.

ANDROMÉDE, PHINÉE, AMMON,
Chœur de nymphes, ſuite de Phinée.

PHINÉE.

b) SUr un bruit qui m'étonne, & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient ſavoir s'il eſt vrai que vous ſoyez d'accord,
Par un change honteux de l'arrêt de ma mort.
Je ne ſuis point ſurpris que le roi, que la reine,
Suivent les mouvemens d'une faibleſſe humaine;
Tout ce qui me ſurprend ce ſont vos volontés.
On vous donne à Perſée, & vous y conſentez!
Et toute votre foi demeure ſans défenſe,
Alors que de mon bien on fait ſa récompenſe!

ANDROMÉDE.

Oui, j'y conſens, Phinée, & j'y dois conſentir;
Et quel que ſoit ce bien qu'il a ſu garantir,
Sans vous faire injuſtice on en fait ſon ſalaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front oſez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vû tantôt n'y prétendre plus rien?
Quoi, vous conſentirez qu'un monſtre me dévore,
Et ce monſtre étant mort je ſuis à vous encore!

---

b) Le rôle de *Phinée* devient ridicule quand il fait des reproches à la princeſſe de ce qu'on la donne à celui qui l'a ſauvée; il ne tenait qu'à lui de ſe mettre dans une barque, & d'aller combattre le monſtre. Ce perſonnage eſt trop avili.

Quand je sors du péril, vous revenez à moi!
Vous avez de l'amour, & je vous dois ma foi!
C'était de sa fureur qu'il me falait défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre:
Ce demi-dieu n'a fait, quoique vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine & téméraire idée;
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui.

PHINÉE.

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pû faire?
N'ai-je pas des dieux même attiré la colère?
Lorsque je vis Æole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ces ministres aîlés pour me jetter par terre?
Et voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ai-je versés, & quels vœux n'ai-je faits?

ANDROMÉDE.

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes!
Et dedans mon péril vos sentimens ingrats
S'amusaient à des vœux quand il falait des bras!

PHINÉE.

Que pouvais-je de plus, ayant vû pour Nérée
De vingt amans armés la troupe dévorée?
Devais-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyait au-dessus de tout l'effort humain?
Devais-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMÉDE.

c) Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle ;
Le ciel l'avait promis par un arrêt si doux ;
Il l'a fait par un autre, il l'aurait fait par vous.
  Mais quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins ces vingt amans dévorés pour Nérée
Vous laissaient un exemple & noble, & glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyaient de leur mort la même certitude,
Mais avec plus d'amour, & moins d'ingratitude ;
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant :
Que leur amour du vôtre était bien différent !
L'effort de leur courage a produit vos allarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes ;
Et quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avait vingt amans qui voulurent la suivre,
Et je n'en avais qu'un qui m'a voulu survivre.
Encor ces vingt amans qui vous ont allarmé,
N'étaient pas tous aimés, & vous étiez aimé :
Ils n'avaient la plûpart qu'une faible espérance,
Et vous aviez, Phinée, une entiére assurance ;
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi,
N'était-ce point assez pour mourir avec moi ?
Pouviez-vous. . .

PHINÉE.

Ah, de grace, imputez-moi, madame,

Les

c) Ces contestations sont bien froides.

Les crimes les plus noirs dont ſoit capable une ame;
Mais ne ſoupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais ſurvivre un ſeul moment.
J'épargnais à mes yeux un funeſte ſpectacle,
Où mes bras impuiſſans n'avaient pû mettre obſtacle;
Et tenais ma main prête à ſervir ma douleur,
Au moindre & premier bruit qu'eût fait votre malheur.

ANDROMÉDE.

d) Et vos reſpects trouvaient une digne matière
A me laiſſer l'honneur de périr la première!
Ah, c'était à mes yeux qu'il falait y courir,
Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joye
De voir offrir au monſtre une première proye:
Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs;
Vous m'auriez fait du monſtre adorer les fureurs;
Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurais regardé comme un port favorable,
Comme un vivant ſépulchre, où mon cœur amoureux
Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
J'aurais déſavoué la valeur de Perſée;
En me ſauvant la vie il m'aurait offenſée;
Et de ce même bras qu'il m'aurait conſervé,
Je vous immolerais ce qu'il m'aurait ſauvé.
Ma mort aurait déja couronné votre perte,
Et la bonté du ciel ne l'aurait pas ſoufferte;
C'eſt à votre refus que les dieux ont remis

d) *Andromède* accable trop ce *Phinée.*

En de plus dignes mains ce qu'ils m'avaient promis.
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre ;
Mais je vis par un autre, & vivrai pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puiſque ſur ce rocher j'étais morte pour vous ;
Qui pouvait le ſouffrir, peut me voir ſans envie
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie ;
Et quand l'amour encor ne parlerait pour lui,
Je ne puis diſpoſer des conquêtes d'autrui.
Adieu.

SCENE IV.

PHINÉE, AMMON, ſuite de Phinée.

PHINÉE.

VOus voulez donc que j'en faſſe la mienne,
Cruelle, & que ma foi de mon bras vous obtienne ?
Hé bien, nous l'irons voir, ce bienheureux vainqueur,
Qui triomphant d'un monſtre a domté votre cœur.
C'était trop peu pour lui d'une ſeule victoire,
S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire !
Mais ſi ſa main au monſtre arrache un bien ſi cher,
La mienne à ſon bonheur ſaura bien l'arracher ;
Et vainqueur de tous deux en une ſeule tête,
De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, & montrons dès ce jour...

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une ame plus remiſe
Daignez voir le ſuccès d'une telle entrepriſe.
Savez-vous que Perſée eſt fils de Jupiter,
Et qu'ainſi vous avez le foudre à redouter ?

PHINÉE.

e) Je ſais que Danaé fut ſon indigne mère ;
L'or qui plut dans ſon ſein l'y forma d'adultère ;
Mais le pur ſang des rois n'eſt pas moins précieux,
Ni moins chéri du ciel, que les crimes des dieux.

AMMON.

Mais vous ne ſavez pas, ſeigneur, que ſon épée
De l'horrible Méduſe a la tête coupée,
Que ſous ſon bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'eſt fait de vous s'il en frape vos yeux.

PHINÉE.

On dit que ce prodige eſt pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre,
Et que n'aguére Atlas qui ne s'en put cacher,
A cet aſpect fatal devint un grand rocher ;
Soit une vérité, ſoit un conte, n'importe,
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puiſqu'Andromède enfin voulait me voir périr,
Ou triompher d'un monſtre avant de l'acquérir,
Que fière de ſe voir l'objet de tant d'oracles,
Elle veut que pour elle on faſſe des miracles ;
Cette tête eſt un monſtre auſſi-bien que celui

---

e) Ces quatre vers ſont beaux, c'eſt la condamnation de preſque toutes les fables de l'antiquité.

Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui ;
Et nous aurons ainſi dans un ſeul adverſaire
Et monſtres à combattre, & miracles à faire.
Peut-être quelques dieux prendront notre parti,
Quoique de leur monarque il ſe diſe ſorti ;
Et Junon pour le moins prendra notre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidelle.

Junon ſe fait voir dans un char ſuperbe, tiré par deux paons, & ſi bien enrichi, qu'il paraît digne de l'orgueil de la déeſſe qui s'y fait porter. Elle ſe promène au milieu de l'air, dont nos poëtes lui attribuent l'empire, & y fait pluſieurs tours, tantôt à droite, & tantôt à gauche, cependant qu'elle aſſure Phinée de ſa protection.

SCENE V.

JUNON *dans ſon char au milieu de l'air*, PHINÉE, AMMON, ſuite de Phinée.

JUNON.

N'En doute point, Phinée, & ceſſe d'endurer.

PHINÉE.

Elle-même paraît pour nous en aſſurer.

JUNON.

Je ne ſerai pas ſeule, ainſi que moi Neptune
S'intéreſſe en ton infortune,
Et déja la noire Alecton,
Du fond des enfers déchaînée,
A par les ordres de Pluton

De mille cœurs pour toi la fureur mutinée:
Fort de tant de ſeconds, oſe, & ſers mon couroux
Contre l'indigne ſang de mon perfide époux.

PHINÉE.

Nous te ſuivons, déeſſe, & deſſous tes auſpices
Nous franchirons ſans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis, nous avons dieux pour dieux,
Oracle pour oracle; & la faveur des cieux
D'un contrepoids égal deſſus nous balancée
N'eſt pas entiérement du côté de Perſée.

JUNON.

Je te le dis encor, oſe, & ſers mon couroux
Contre l'indigne ſang de mon perfide époux.

(*Junon remonte dans le ciel.*)

AMMON.

Sous tes commandemens, nous y courons, déeſſe,
Le cœur plein d'eſpérance, & l'ame d'allégreſſe.
Allons, ſeigneur, allons aſſembler vos amis,
Courons au grand ſuccès qu'elle vous a promis,
Auſſi-bien le roi vient, il faut quitter la place,
De peur...

PHINÉE.

Non, demeurez pour voir ce qui ſe paſſe,
Et ſongez à m'en faire un fidèle raport,
Tandis que je m'aprête à cet illuſtre effort.

SCENE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE, PERSÉE, AMMON, TIMANTE, chœur de peuple.

TIMANTE.

SEigneur, le ſouvenir des plus âpres ſuplices,
Quand un tel bien les ſuit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal ſans pareil nous nous vimes ſurpris,
Nous béniſſons le ciel d'un tel mal à ce prix;
Et voyant quel époux il donne à la princeſſe,
La douleur s'en termine en ces chants d'allégreſſe.

LE CHŒUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux amans,
Dans les douceurs que l'amour vous inſpire;
Vivez heureux, & vivez ſi longtems,
Qu'au bout d'un ſiécle entier on puiſſe encor vous dire,
Vivez, heureux amans,
Que les plaiſirs les plus charmans
Faſſent les jours d'une ſi belle vie,
Qu'ils ſoient ſans tache, & que tous leurs momens
Faſſent redire même à la voix de l'envie,
Vivez, heureux amans.
Que les peuples les plus puiſſans
Dans nos ſouhaits à pleins vœux nous ſecondent!
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent,
Vivez, heureux amans.

CÉPHÉE.

Allons, amis, allons, dans ce comble de joye
Rendre graces au ciel de l'heur qu'il nous envoye.
Allons dedans le temple avecque mille vœux,
De cet illuſtre hymen achever les beaux nœuds.
Allons ſacrifier à Jupiter ſon père,
Le prier de ſouffrir ce que nous penſons faire,
Et ne s'offenſer pas que ce noble lien
Faſſe un mélange heureux de ſon ſang & du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres ſacrifices
Nous nous rendions des eaux les déïtés propices.
Neptune eſt irrité, les nymphes de la mer
Ont de nouveaux ſujets encor de s'animer;
Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
Par mes ſoumiſſions je dois les ſatisfaire.
Sur leurs ſables, témoins de tant de vanités,
Je vais ſacrifier à leurs divinités;
Et conduiſant ma fille à ce même rivage,
De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au ſang des taureaux immolés:
Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

PERSÉE.

Souffrez qu'en même tems de ma fière marâtre
Je tâche d'apaiſer la haine opiniâtre,
Qu'un pareil ſacrifice, & de ſemblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous ſavez que Junon à ce lien préſide,
Que ſans elle l'hymen marche d'un pied timide,

Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

CÉPHÉE.

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flammes
De si dignes respects régnent dessus vos ames.
Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter ;
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour, & que reconnaissance ;
Et jamais leur couroux ne montre de rigueurs,
Que n'abatte aussi-tôt l'abaissement des cœurs.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

ACTE V.

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succède a tant d'avantages sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admirait. Aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes; & l'art du sieur Torelli est d'autant plus merveilleux, qu'il fait paraître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encor en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun raport. Celles-ci sont de porphyre; tous les accompagnemens qui les soutiennent & qui les finissent, de bronze cizelé, dont la gravûre représente quantité de dieux & de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand & superbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique. Il est par-tout enrichi du même métal; & au-devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or & d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour. On y verrait Céphée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'était que l'attention que les spectateurs prêteraient à ce sacrifice, les détournerait de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théatre.

SCENE PREMIERE.

PHINÉE, AMMON.

AMMON.

Vos amis assemblés brûlent tous de vous suivre,
Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.

Ce rival presque seul au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déesse agréra la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime;
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux?
Et si ce coup sensible au cœur de l'inhumaine
D'un injuste mépris fait une juste haine?
Ami, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, & non à l'irriter;
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flamme,
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

AMMON.

Mais, seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extrémité que prétendez-vous faire?

PHINÉE.

a) Tout hormis l'irriter, tout hormis lui déplaire,
Soupirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son couroux.

---

a) *Corneille* passe pour avoir dédaigné de parler d'amour. Il en parle pourtant & beaucoup dans toutes ses piéces sans en excepter une seule. C'était sans doute dans cet ouvrage qui est moitié tragédie moitié opéra qu'il devait traiter

AMMON.

Quittez, quittez, ſeigneur, un reſpect ſi funeſte;
Otez-vous ce rival, & hazardez le reſte :
En dût-elle à jamais dédaigner vos ſoupirs,
La vengeance elle ſeule a de ſi doux plaiſirs. . .

PHINÉE.

N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières;
Rarement un amant les peut goûter entières;
Et quand de ſa vengeance elles ſont tout le fruit,
Ce ſont fauſſes douceurs que l'amertume ſuit.
La mort de ſon rival, les pleurs de ſon ingrate
Ont bien je ne ſais quoi qui dans l'abord le flatte;
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en eſt flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets ſon ame eſt abattue,
Et ſa propre vengeance inceſſamment le tue.
Ce n'eſt pas que je veuille enfin la négliger :
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger;
Mais ſouffre à mon amour, mais ſouffre à ma faibleſſe,
Encor un peu d'effort auprès de ma princeſſe.
Un amant véritable eſpère juſqu'au bout,
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconſtante peut-être encor toute étonnée
N'était pas bien à ſoi quand elle s'eſt donnée:
Et la reconnaiſſance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendait le jour.
Au ſortir du péril, pâle encor & tremblante,

cette paſſion; mais il falait en parler autrement, & ne point dire qu'un véritable amant eſpère juſqu'au bout, &c.

L'image de la mort devant ses yeux errante,
Elle a cru tout devoir à son libérateur:
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur;
Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de présens dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en secret aura parlé pour moi:
Les traits mal effacés de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soupir,
Qui s'échapant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pû laisser la porte encor ouverte.
Ah, si ce triste hymen se pouvait éloigner!

AMMON.

Quoi, voulez-vous encor vous faire dédaigner?
Sous ce honteux espoir votre fureur se domte?

PHINÉE.

Que veux-tu? Ne sois point le témoin de ma honte.
Andromède revient, va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine;
Et tu verras mes feux changés en juste horreur
Armer mes désespoirs, & hâter ma fureur.

AMMON.

Je vous plains, mais enfin j'obéis, & vous laisse.

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMÉDE, PHINÉE, suite de la reine.

PHINÉE.

b) UNe seconde fois, adorable princesse,
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi...

ANDROMÉDE.

Quoi, vous voyez la reine, & vous parlez à moi!

PHINÉE.

C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre.
Je serais trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserais plus votre infidélité,
Si vous vous excusiez sur son autorité.
Au nom de cet amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moi que votre ame à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moi lieu de dire, *Elle-même elle en pleure,*
Elle change forcée, & son cœur me demeure:
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je hélas! demander pour remède,
Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement

b) *Une seconde fois.*] On ne doit jamais rien dire une seconde fois, cette scène n'est qu'une répétition de la précédente.

Qu'avec la vanité d'y courir juſtement?

CASSIOPE.

Et quel droit ſur ce cœur pouvait garder Phinée,
Quand Perſée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre choſe, en prenant ſon parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez ſorti?
Mais ſorti, le dirai-je, & pouvez-vous l'entendre?
Oui, ſorti lâchement, de peur de le défendre?
Ainſi nous n'avons fait que le récompenſer
D'un bien où votre bras venait de renoncer,
Que vous cédiez au monſtre, à lui-même, à tout autre:
Si c'eſt une injuſtice, examinons la vôtre.
  La voyant expoſée aux rigueurs de ſon ſort,
Vous vous étiez déja conſolé de ſa mort;
Et quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus conſoler de ſa vie.

PHINÉE.

Ah! madame...

CASSIOPE.

Hé bien, ſoit, vous avez ſoupiré
Autant que l'a pû faire un cœur déſeſpéré.
Jamais aucun moment n'égala votre peine;
Certes, quelque douleur dont votre ame fût pleine,
Ce déſeſpoir illuſtre, & ces nobles regrets
Lui devaient un peu plus que des ſoupirs ſecrets.
A ce défaut Perſée...

PHINÉE.

Ah! c'en eſt trop, madame;
Ce nom rend malgré moi la fureur à mon ame;
Je me force au reſpect; mais toujours le vanter,

C'eſt me forcer moi-même à ne rien reſpecter.
Qu'a-t-il fait, après tout, ſi digne de vous plaire,
Qu'avec un tel ſecours tout autre n'eût pû faire?
Et tout héros qu'il eſt, qu'eût-il oſé pour vous,
S'il n'eût eu que ſa flamme & ſon bras comme nous?
Mille & mille auraient fait des actions plus belles,
Si le ciel, comme à lui, leur eût prêté des aîles;
Et vous les auriez vûs encor plus généreux,
S'ils euſſent vû le monſtre, & le péril ſous eux.
On s'expoſe aiſément quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvait l'atteindre,
Voir ſa victoire ſûre, & daigner l'accepter,
C'eſt tout le rare exploit dont il ſe peut vanter;
Et je ne comprens point, ni quelle en eſt la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE.

Et votre aveuglement ſera bien moins compris,
Qui d'un ſujet d'eſtime en fait un de mépris.
Le ciel, qui mieux que nous connaît ce que nous ſommes,
Meſure ſes faveurs au mérite des hommes;
Et d'un pareil ſecours vous auriez eu l'apui,
S'il eût pû voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce ſont graces d'en-haut rares, & ſingulières,
Qui n'en deſcendent point pour des ames vulgaires;
Ou, pour en mieux parler, la juſtice des cieux
Garde ce privilège au digne ſang des dieux;
C'eſt par-là que leur roi vient d'avouer ſa race.

ANDROMÉDE.

Je dirai plus, Phinée; & pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cet heureux ſecours

Dont ce vaillant guerrier a conſervé mes jours:
Je veux fermer les yeux ſur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier ſa victoire;
Et quel qu'en ſoit enfin le mérite, ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
 Voyez ce qu'il a fait, lorſqu'après ces allarmes,
Me voyant toute acquiſe au bonheur de ſes armes,
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,
Dans ſa victoire même il s'eſt vaincu pour moi.
Il m'a ſacrifié tout ce haut avantage;
De toute ſa conquête il m'a fait un hommage;
Il m'en a fait un don, & ſort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix:
Il veut tenir pour grace un ſi juſte ſalaire;
Il réduit ſon bonheur à ne me point déplaire,
Préférant mes refus, préférant ſon trépas
A l'effet de ſes vœux qui ne me plairait pas.
En uſez-vous de même? & votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence?
Vous avez contre vous & les dieux & le roi,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi!
Sous ombre d'une foi qui ſe tient en réſerve,
Je dois à votre amour ce qu'un autre conſerve;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parens, aux dieux même rebelle,
Vous crîrez après moi ſans ceſſe *à l'infidelle*!
 C'était aux yeux du monſtre, au pied de ce rocher
Que l'effet de ma foi ſe devait rechercher.
Mon ame encor pour vous de même ardeur preſſée,

Vous

Vous eût tendu la main au mépris de Persée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vû aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui.
Mais puisque vous m'avez envié cette joie,
Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie;
Et souffrez que je tâche enfin à mériter,
Au refus de Phinée un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je pers donc tems, madame, & votre ame obstinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié pour Phinée?
Un peu de vanité qui flatte vos parens,
Et d'un rival adroit les respects aparens,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flamme & mes services?
Je ne vous dirai point que de pareils respects
A tout autre que vous pourraient être suspects;
Que qui peut se priver de la personne aimée,
N'a qu'une ardeur civile, & fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour;
C'est un présent des cieux, faites lui votre cour;
Plus fidèle qu'à moi, tenez lui mieux parole;
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole;
Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMÉDE.

Il n'en a pas besoin, s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le tems être le plus à plaindre.

ANDROMÉDE.

Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut ſans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier ſervice.
Vous pouvez cependant divertir vos eſprits
A rendre compte au roi de vos juſtes mépris.

SCENE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE, ſuite du roi & de la reine.

CÉPHÉE.

c) QUe faiſait là Phinée? eſt-il ſi téméraire,
Que ce que font les dieux il penſe à le défaire?

CASSIOPE.

Après avoir prié, ſoupiré, menacé,
Il vous a vû, ſeigneur, & l'orage a paſſé.

CÉPHÉE.

Et vous prêtiez l'oreille à ſes diſcours frivoles?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles;
Et l'écouter ſans trouble, & ſans rien hazarder,
C'eſt la moindre faveur qu'on lui puiſſe accorder.

c) Cette ſcène eſt encor plus froide.

Mais, ſeigneur, dites-nous ſi Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre ſacrifice,
Si de notre famille il ſe rend le ſoutien,
S'il conſent l'union de notre ſang au ſien ?

CÉPHÉE.

Jamais les feux ſacrés & la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auſpices heureux, & le grand Jupiter
Par des ſignes plus clairs ne pouvait l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de ſa préſence,
Et de ſa propre bouche aſſurer l'alliance.

CASSIOPE.

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant;
Toutes ont hors des flots paru preſqu'à l'inſtant:
Et leurs benins regards envoyés au rivage,
Avecque notre encens ont reçu notre hommage.
Après le ſacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi mêlait ſes demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un panchement de tête,
Conſentir au bonheur que le ciel nous aprête;
Et nos ſoumiſſions déſarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que ſi même bonheur ſuit les vœux de Perſée,
Qu'il ait vû de Junon ſa prière exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun ſiniſtre effet.

CÉPHÉE.

Les dieux ne laiſſent point leur ouvrage imparfait;
N'en doutez point, madame, auſſi-bien que Neptune,
Junon conſentira notre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante ?

SCENE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

AGLANTE.

Ah, ſeigneur, au ſecours,
Du généreux Perſée on attaque les jours.
Preſque au ſortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, & déja l'aſſaſſine.
Phinée en les joignant furieux & jaloux,
Leur a crié, *Main baſſe, à lui ſeul, donnez tous.*
Ceux qui l'accompagnaient tout auſſi-tôt ſe rendent :
Clyte & Nylée encor vaillamment le défendent ;
Mais ce ſont vains efforts de peu d'autres ſuivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux, eſt-ce là l'effet de tant d'heureux préſages ?
Allez, gardes, allez ſignaler vos courages,
Allez perdre ce traître, & punir ce voleur
Qui prétend ſous le nombre accabler la valeur.

CÉPHÉE.

Modérez vos frayeurs, & vous, ſéchez vos larmes.
Le ciel n'a pas beſoin du ſecours de nos armes ;
Il a de ce héros trop pris les intérêts,
Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts :
Et peut-être bientôt ſur ce lâche adverſaire
Vous entendrez tomber la foudre de ſon père.

Jugez de l'avenir par ce qui s'eſt paſſé ;
Les dieux achéveront ce qu'ils ont commencé ;
Oui, les dieux à leur ſang doivent ce privilège ;
Y mêler notre main c'eſt faire un ſacrilège.

CASSIOPE.

Seigneur, ſur cet eſpoir hazarder ce héros,
C'eſt trop . . .

SCENE V.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE, PHORBAS, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

PHORBAS.

METTEZ, grand roi, votre eſprit en repos ;
La tête de Méduſe a puni tous ces traîtres.

CÉPHÉE.

Le ciel n'eſt point menteur, & les dieux ſont nos maîtres.

PHORBAS.

Auſſi-tôt que Perſée a pû voir ſon rival,
Deſcendons, a-t-il dit, *en un combat égal ;*
Quoique j'aye en ma main un entier avantage,
Je ne veux que mon bras, ne pren que ton courage.
Pren, pren cet avantage, & j'uſerai du mien,
Dit Phinée, & ſoudain ſans plus répondre rien,
Les ſiens donnent en foule, & leur troupe preſſée
Fait choir Ménale & Clyte aux pieds du grand Perſée.

Il s'écrie aussi-tôt, *Amis, fermez les yeux,*
Et sauvez vos regards de ce présent des cieux:
J'atteste qu'on m'y force, & n'en fais plus d'excuse.
d) Il découvre à ces mots la tête de Méduse.
Soudain j'entens des cris qu'on ne peut achever;
J'entens gémir les uns, les autres se sauver,
J'entens le repentir succéder à l'audace;
J'entens Phinée enfin qui lui demande grace.
Perfide, il n'est plus tems, lui dit Persée. Il fuit:
J'entens comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
Comme il court se venger de qui l'osait surprendre; *e*)
Je l'entens s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchans en pierre transformés;
Mais l'un plein de fureur, & l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encor empreinte;
Et tel voulait fraper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendu;
Tant cet affreux prodige...

---

d) *Il découvre à ces mots la tête de Méduse &c.*] Voici presque le seul morceau où l'on retrouve *Corneille.* Cette image des guerriers pétrifiés par la tête de *Méduse* est imitée d'*Ovide.*

Immotusque silex armataque mansit imago.
Quinault n'a point exprimé ce qu'*Ovide* & *Corneille* ont si bien peint.

Je ne ferai point ici de remarque sur cette phrase qui n'est pas française;

SCENE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, fuite du roi & de la reine.

CÉPHÉE *à Perfée.*

Eft-il puni, ce lâche,
Cet impie?

PERSÉE.

Oui, feigneur; & fi fa mort vous fâche,
Si c'eft de votre fang avoir fait peu d'état...

CÉPHÉE.

Il n'eft plus de ma race après fon attentat,
Ce crime l'en dégrade; & ce coup téméraire
Efface de mon fang l'illuftre caractère.
Perdons-en la mémoire, & faifons la céder
A l'heur de vous revoir, & de vous pofféder;
Vous que le jufte ciel, rempliffant fon oracle,
Par miracle nous donne, & nous rend par miracle.
Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous,
Pour nous unir aux dieux par des liens fi doux;

defcendons en un combat; fur ces mots, *ne prens que ton courage; fait choir Ménale; fauvez vos regards.* Je n'ai prefque point examiné le ftile de cette piéce; il eft trop négligé & trop incorrect. La piéce d'ailleurs eft oubliée, & il n'y a que celles qui font reftées au théatre fur lefquelles on puiffe entrer dans des détails utiles.

e) Cette defcription paraît digne des bons ouvrages de *Corneille.*

Entrons sans différer.

(Les portes se ferment comme ils veulent entrer.)

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige ?
Qui nous ferme la porte, & nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur se devait rencontrer ?

PERSÉE.

Puissant maître du foudre, est-il quelque tempête
Que le destin jaloux à dissiper m'aprête ?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu ?
Après ce qu'elle a fait le désavoûrais-tu ?
Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie,
Au bonheur de ton fils te fait porter envie ?

SCENE VII.

MERCURE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÉDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, suite du roi & de la reine.

MERCURE *au milieu de l'air. f)*

Roi, reine & vous princesse, & vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,
Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur,

Ces

---

f) On pouvait se passer de *Mercure.*

Ces portes du temple fermées,
Dont vos ames ſont allarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le ciel conſent:
Tous les dieux ſont d'accord de ce bonheur ſuprême;
Et leur monarque tout-puiſſant
Vous le vient aprendre lui-même.

(*Mercure revole en haut.*)

CASSIOPE.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs,
Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

CHŒUR *de muſique.*

Maître des dieux, hâte-toi de paraître,
Et de verſer ſur ton ſang & nos rois
Les graces que garde ton choix
A ceux que tu fais naître.
Fai cheoir ſur eux de nouvelles couronnes,
Et fai-nous voir, par un cœur accompli,
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.

Tandis qu'on chante, Jupiter deſcend du ciel dans un trône tout éclatant d'or & de lumières, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ſes deux côtés deux autres nuages aportent juſqu'à terre Junon & Neptune apaiſés par les ſacrifices des amans. Ils ſe déployent en rond autour de celui de Jupiter, & occupant toute la face du théatre, ils font le plus agréable ſpectacle de toute cette repréſentation.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CÉPHEE, CASSIOPE, ANDROMÉDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, ſuite du roi & de la reine.

JUPITER *dans ſon trône au milieu de l'air.*

DEs noces de mon fils la terre n'eſt pas digne,
La gloire en apartient aux cieux ;
Et c'eſt là ce bonheur inſigne
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux.
Roi, reine, & vous amans, venez ſans jalouſie
Vivre à jamais en ce brillant ſéjour,
Où le nectar & l'ambroſie
Vous ſeront comme à nous prodigués chaque jour :
Et quand la nuit aura tendu ſes voiles,
Vos corps ſemés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur aprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON *à Perſée.*

Junon même y conſent, & votre ſacrifice
A calmé les fureurs de ſon eſprit jaloux.

NEPTUNE *à Caſſiope.*

Neptune n'eſt pas moins propice,
Et vos encens déſarment ſon couroux.

JUNON.

Venez, héros, & vous Céphée,
Prendre là-haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reine, venez, que ma haine étouffée
Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

PERSÉE.

Accablés & surpris d'une faveur si grande...

JUNON.

Arrêtez là votre remerciment,
L'obéissance est le seul compliment
Qu'agrée un dieu quand il commande.

Si-tôt que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roi & à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine & à la princesse Andromède; & tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend, pendant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.

CHŒUR.

Allez, amans, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar & l'ambrosie
Vous seront comme aux dieux prodigués chaque jour,
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur aprendront qu'il vous faut des autels.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

EXAMEN

D'ANDROMÈDE.

LE ſujet de cette piéce eſt ſi connu par ce qu'en dit Ovide au quatriéme & cinquiéme livre de ſes métamorphoſes, qu'il n'eſt point beſoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la néceſſité de l'ordre du théatre, & pour donner plus d'éclat à ſa repréſentation.

En premier lieu j'ai cru plus à propos de faire Caſſiope vaine de la beauté de ſa fille, que de la ſienne propre, d'autant qu'il eſt plus extraordinaire qu'une femme dont la fille eſt en âge d'être mariée, ait encor d'aſſez beaux reſtes pour s'en vanter ſi hautement, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que cet orgueil de Caſſiope pour elle-même eût attendu ſi tard à éclater, vû que c'eſt dans la jeuneſſe que la beauté eſt plus parfaite, & que le jugement étant moins formé, donne plus de lieu à des vanités de cette nature; & non pas lorſque cette même beauté commence d'être ſur le retour, & que l'âge a mûri l'eſprit de la perſonne qui s'en ferait enorgueillie en un autre tems.

Enſuite j'ai ſupoſé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné préciſément Andromède à être dévorée par le monſtre, mais qu'il avait ordonné ſeulement qu'on lui expoſât tous les mois une fille, qu'on jettât le ſort pour voir celle qui lui devait être livrée, & que cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le falait ſuivre pour la ſixiéme, qui par-là devient un jour illuſtre, remarquable & attendu, non-ſeulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les ſujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant, qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée; & non pas comme se rencontrant par hazard dans le tems qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse, qu'après que ses parens l'ont assuré qu'elle l'épouserait, si-tôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus suportable dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle & de la niéce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nuë au pied du rocher où elle est attachée, quoiqu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoiqu'Ovide ne lui donne que des aîles aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire & merveilleuse, & empèche que Persée ne soit pris pour Mercure: outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vû que le même Ovide raconte, que si-tôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout aîlé sortit de cette Gorgone, & que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Cé-

phée, Cassiope, Persée & Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la piéce, pour y faire les nôces de ces amans, comme si la terre n'en était pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette avanture, je ne me suis point non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée regnait en Ethiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées là n'est pas fort connue, & celle du tems de Céphée encor moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il falait que Céphée régnât en quelque pays maritime, & que sa ville capitale fût sur le bord de la mer.

Je sais bien qu'au raport de Pline, les habitans de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa dans la Palestine, ont prétendu que cette histoire s'était passée chez eux. Ils envoyèrent à Rome des os de poisson d'une grandeur extraordinaire, qu'ils disaient être du monstre à qui Andromède avait été exposée. Ils montraient un rocher proche de leur ville, où ils assuraient qu'elle avait été attachée; & encor maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquité à nos pélerins qui vont à Jérusalem, & prennent terre en leur port. Il se peut faire que cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme, qui s'attribuaient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faisait passer pour histoire. Ils se croyaient par-là bien fondés à se donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voisins, & prenaient avidement toutes sortes d'occasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi il n'a falu que la rencontre par hazard de ces os monstrueux que la mer avait jettés sur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer

de cette fiction, & de placer la ſcène de cette avanture au pied de leurs rochers. Pour moi je me ſuis attaché à Ovide qui la fait arriver en Ethiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

Æthiopum populos, Céphéaque conſpicit arva,
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pænas &c.

Il ſe pouvait faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé, & la Syrie même où elle eſt ſituée. Pline l'aſſure au vingt-neuviéme chapitre du ſixiéme livre, par cette raiſon, que l'hiſtoire d'Andromède s'y eſt paſſée, *Æthiopiam imperitaſſe Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis.* Mais ceux qui voudront conteſter cette opinion peuvent répondre, que ce n'eſt que prouver une erreur par une autre erreur, & éclaircir une choſe douteuſe par une encor plus incertaine. Quoi qu'il en ſoit, celle d'Ovide ne peut ſubſiſter avec celle-là; & quelques bons yeux qu'eût Perſée, il eſt impoſſible qu'il découvrît d'une ſeule vue l'Ethiopie & Joppé, ce qu'il aurait dû faire, ſi ce qu'entend ce poëte par *Cephea arva*, n'était autre choſe que ſon territoire.

Le même Ovide dans quelqu'une de ſes épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais bazanée,

Andromede patriæ fuſca colore ſuæ.

Néanmoins dans la métamorphoſe, il nous en donne une autre idée à former, lorſqu'il dit, que n'eût été ſes cheveux qui voltigeaient au gré du vent, & les larmes qui lui coulaient des yeux, Perſée l'eût priſe pour une ſtatue de marbre.

Marmoreum ratus eſſet opus.

Ce qui ſemble ne ſe pouvoir entendre que du marbre blanc, étant aſſez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une

autre ſorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides que jamais on n'a fait noires, il falait que ſon teint eût quelque raport avec le leur, & que par conſéquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Éthiopiens. Diſons donc qu'elle était blanche, puiſqu'à moins de cela il n'aurait pas été vraiſemblable que Perſée qui était né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le conſentement de tous les peintres, & l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de ſa Chariclée, que ſur un tableau d'Andromède. Pline au huitiéme chapitre de ſon cinquiéme livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il apelle *Leuco-Æthiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom, ces peuples devaient être blancs, & nous en pouvons faire les ſujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la juſteſſe dont elle a beſoin touchant la couleur des perſonnages qu'elle introduit ſur la ſcène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changemens de théatre, que chaque acte, auſſi-bien que le prologue a ſa décoration particulière, & du moins une machine volante, avec un concert de muſique, que je n'ai employé qu'à ſatisfaire les oreilles des ſpectateurs, tandis que leurs yeux ſont arrêtés à voir deſcendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque choſe qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Perſée contre le monſtre. Mais je me ſuis bien gardé de faire rien chanter qui fût néceſſaire à l'intelligence de la piéce, parce que communément les paroles qui ſe chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confuſion qu'y aporte la diverſité des voix qui les prononcent enſemble, elles auraient fait une grande obſcurité dans le corps de l'ouvrage, ſi elles avaient eu à les

inſtruire

inſtruire de quelque choſe qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne ſont pas dans cette tragédie comme des agrémens détachés; elles en ſont en quelque ſorte le nœud & le dénouement, & y ſont ſi néceſſaires, que vous n'en ſauriez retrancher aucune, que vous ne faſſiez tomber tout l'édifice.

Les diverſes décorations dont les piéces de cette nature ont beſoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pouſſer un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme enſemble, & en conſtitue l'unité. Il eſt malaiſé qu'une ville y ſuffiſe, il y faut ajouter quelques dehors voiſins, comme eſt ici le rivage de la mer. C'eſt la ſeule décoration que la fable m'a fournie, les quatre autres ſont de pure invention. Il aurait été ſuperflu de les ſpécifier dans les vers, puiſqu'elles ſont préſentes à la vue, & je ne tiens pas qu'il ſoit beſoin qu'elles ſoient ſi propres à ce qui s'y paſſe, qu'il ne ſe ſoit pû paſſer ailleurs auſſi commodément; il ſuffit qu'il n'y ait pas de raiſon pourquoi il ſe doive plutôt paſſer ailleurs, qu'au lieu où il ſe paſſe. Par exemple, le premier acte eſt une place publique proche du temple où ſe doit jetter le ſort, pour ſavoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monſtre. Tout ce qui s'y dit ſe dirait auſſi-bien dans un palais, ou dans un jardin; mais il ſe dit auſſi-bien dans cette place qu'en ce jardin, ou dans ce palais. Nous pouvons choiſir un lieu ſelon le vraiſemblable, ou le néceſſaire; & il ſuffit qu'il n'y ait aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faiſons, pour le rendre vraiſemblable, puiſque cette action ne nous préſente pas toujours un lieu néceſſaire, comme eſt la mer & ſes rochers au troiſiéme acte, où l'on voit l'expoſition d'Andromède, & le combat de Perſée con-

tre le monstre, qui ne pouvait se faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des aparitions des dieux qu'on introduit. Andromède au second acte serait aussi-bien dans son cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses nymphes, & avec son amant; mais comment se ferait l'aparition d'Æole dans ce cabinet, comment les vents l'en pourraient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos sorciers? Par cette raison il peut y avoir quelque chose à dire à celle de Junon au quatriéme acte, qui se passe dans la salle du palais royal; mais comme ce n'est qu'une aparition simple d'une déesse qui peut se montrer ou disparaître, où, & quand il lui plaît, & ne fait que parler aux acteurs, rien n'empèche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y aurait quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de nos théatres serait cause qu'elle ne serait pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre, ou une salle, ils ne sont fermés par le haut que de nuages; & quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été continuellement en vûe, on ne fait pas une réflexion assez promte, ni assez sévère sur le lieu qui devrait être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus au premier acte est inventé avec assez d'artifice, pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la piéce, autrement elle serait achevée dès le troisiéme, où l'on en verrait le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée à qui elle est promise,

& son dénouement en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisiéme acte n'en éclaircit que les premiers vers, & que les derniers ne se font entendre que par l'aparition de Jupiter, & des autres dieux qui terminent la piéce.

La diversité de la mesure, & de la croisure des vers que j'y ai mêlés, me donne occasion de tâcher à les justifier, & particuliérement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poëmes, & contre qui je vois quantité de gens d'esprit & savans au théatre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait; mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel, qui ferme chacun de leurs couplets, & que cette affectation est une espèce de bassesse, qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard; mais puisqu'il embellit notre ouvrage, & nous aide mieux à atteindre le but de notre art, qui est de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage? Des anciens se servaient sans scrupule, & même dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvait faire arriver. Euripide vêtait ses héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'ils fissent plus de pitié; & Aristophane fait commencer sa comédie des grenouilles par Xanthias monté sur un âne, afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose, qui tout à la fois nous donne de la gloire, & de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les régles, & c'est ce

qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que bien qu'on parle en vers sur le théatre, on n'est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appellons alexandrins, à qui l'usage laisse tenir nature de prose; que les stances ne sauraient passer que pour vers, & que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vraisemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, & de les aprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théatre sont présumés être prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, & sans cette fiction leur mesure & leur rime sortiraient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, & que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au théatre des vers qui sont les moins vers, & qui se mêlent au langage commun sans y penser plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poëtes tragiques ont choisi l'iambique, plutôt que l'hexamètre qu'ils ont laissé aux épopées, parce qu'en parlant sans dessein d'en faire, il se mêle dans notre discours plus d'iambiques que d'hexamètres. Par cette même raison les vers de stances sont moins vers que les alexandrins, parce que parmi notre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées & éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, & les rimes toujours mariées. Si nous nous en raportons à nos poëtes grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtés aux iambiques, qu'ils ne se soient servis d'anapestiques, de trochaïques, & d'hexamètres

mêmes, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux, & les espagnols ses compatriotes changent aussi souvent de genre de vers que de scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, & ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, & qui peut l'établir sur le théatre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques-uns des poëmes qu'ils y ont donnés; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, & elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout. La colère, la fureur, la menace, & tels autres mouvemens violens ne leur sont pas propres; mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, & généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine, & de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, & avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadence imprévû, rapelle puissamment les attentions égarées: mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par-là que les stances du Cid sont inexcusables, & les mots de *peine* & *Chimène*, qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poëte, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins il serait bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure, ni sur les mêmes croisures de rimes, ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles aprocherait davantage du discours ordinaire, & sentirait l'emportement & les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, & non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même

tour. J'y ai hazardé celle de la paix dans le prologue de la Toiſon d'or, & tout le dialogue de celui de cette piéce qui ne m'a pas mal réuſſi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le même ordre, ou le même déſordre. Mais je ne pourrais aprouver qu'un acteur touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, ſe donnât la patience de faire des ſtances, ou prît ſoin d'en faire faire par un autre, & de les aprendre par cœur, pour exprimer ſon déplaiſir devant les ſpectateurs. Ce ſentiment étudié ne les toucherait pas beaucoup, parce que cette étude marquerait un eſprit tranquille, & un effort de mémoire plutôt qu'un effet de paſſion. Outre que ce ne ſerait plus le ſentiment préſent de la perſonne qui parlerait, mais tout au plus celui qu'elle aurait eu en compoſant ces vers, & qui ſerait aſſez ralenti par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de ſon ame ne répondît plus à ce qu'elle prononcerait. L'auditeur ne s'y laiſſerait pas émouvoir, & le verrait trop prémédité pour le croire véritable. Du moins c'eſt l'opinion d'Horace, avec lequel je finis cette remarque.

Nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvaſſe querela.

Fin du tome Troiſiéme.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce troisiéme volume.

Fin de la Table.

THEATRE DE CORNEILL

TOM III


calibrite
colorchecker CLASSIC
mm